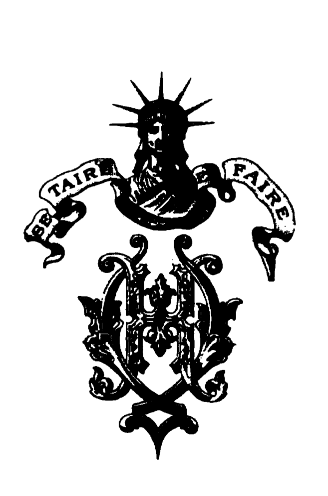

SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE

Des Anglo-Saxons.

ROUEN. IMPRIMÉ PAR F. BAUDRY.

Bataille d'Hastings.

14 Octobre 1066.

Mort de Harold,

dernier roi Anglo-saxon.

91

HISTOIRE

DES

ANGLO-SAXONS,

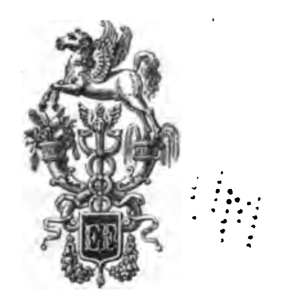
PAR SIR FRANCIS PALGRAVE,

Conservateur des Archives du Trésor royal de l'Echiquier,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR

ALEXANDRE LICQUET.



ROUEN.

ÉDOUARD FRÈRE, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE,

QUAI DE PARIS, N°. 45.

1836.

vignaud lib



LE CHEVALIER J.-J. ROUSSEAU,

PAIR DE FRANCE,

COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

Doyen des Maires de Paris.

Ce ne sont pas les dignités dont vous êtes revêtu qui m'ont suggéré la pensée de vous dédier cette traduction ; assez de vertus brillent en vous pour effacer des distinctions qui n'en sont que la juste récompense. L'appui généreux que vous prêtez à la faiblesse, les secours que vous prodiguez au malheur, toute une longue vie, enfin, remplie par l'honneur et la bienfaisance, voilà

ce qui vous donne des droits plus réels à la vénération publique, voilà les titres auxquels je me plais à rendre hommage.

Je me félicite, Monsieur et digne parent, d'avoir trouvé l'occasion de vous manifester ainsi mes sentimens; veuillez les agréer et me permettre d'y ajouter l'expression bien sincère de mon profond et respectueux attachement.

A. LICQUET.

Rouen, 30 Mars 1836.

A

MISS ANNA GURNEY.

MA CHÈRE AMIE,

Le plan de l'ouvrage que j'ai le plaisir de vous dédier comme un sincère mais bien faible témoignage de mon respect et de mon estime, a subi de nombreux changemens depuis l'époque où j'y travaillais près de vous.

Les chapitres que vous parcouriez alors n'étaient destinés qu'à présenter un choix d'incidens et de passages de l'histoire d'Angleterre,

*

d'après l'excellent modèle fourni par « les Contes » d'un grand-père »; mais, à mesure que j'avançais, je me sentais de plus en plus porté à compléter les annales de notre pays, les lacunes que j'avais laissées dans les séries se remplissaient l'une après l'autre, et la narration, après avoir été composée, décomposée et recomposée, a pris enfin la forme sous laquelle elle s'offre à vous aujourd'hui. Qu'un livre écrit de cette manière présente dans ces diverses parties des variations de style, c'est ce dont le lecteur se doutera d'avance, et ce que me pardonnera peut-être le critique; mais, s'il faut le dire, je ne crois pas que je doive en avoir du regret. Tout le mérite d'un ouvrage qui a aussi peu de prétentions que celui-ci consiste dans son utilité. Mon but est d'instruire et non d'obtenir des éloges; et en considérant que la *Bibliothèque de famille* [1] peut tomber entre les mains d'individus d'âges très

---

[1] Titre du recueil dont l'histoire des Anglo-Saxons fait partie.

différens, je ne sais même si une plus grande inégalité d'exécution n'aurait pas contribué à rendre les leçons plus intelligibles et plus profitables.

Il y a des matières relatives aux anciens tems qu'on ne peut, je crois, faire comprendre à un lecteur étranger au sujet, sans employer les expressions de la conversation familière. Je citerai en exemple les difficultés que l'on trouvait autrefois à voyager, dont il est question dans le neuvième chapitre. Les principaux traits du petit tableau que j'ai introduit m'ont été suggérés par des passages des dialogues de saint Grégoire ; et après m'être laborieusement appliqué à donner au récit un ton plus élevé, je me suis vu forcé de renoncer à toutes mes corrections et d'écrire *stet* [1] à la marge de chaque ligne du texte original. Certains sujets, au contraire, ne sauraient être convenablement abaissés à ce niveau. Telles sont les explications auxquelles donnent

[1] Du verbe latin *stare*, rester. (*Note du Traducteur.*)

lieu les formes techniques de gouvernement, les tenures de terres, les principes d'administration publique, et la peinture des caractères. En conséquence, dans un ouvrage qui ne peut être considéré que comme élémentaire, ou comme un secours pour les personnes qui n'ont ni le tems, ni la volonté de puiser aux sources, l'irrégularité même des diverses parties du livre peut produire un ensemble plus conforme au but que je me suis proposé.

Dans la citation fort bien choisie par laquelle M. Murray [1] me recommande à ses habitués, le docteur Johnson dit : « Les livres que l'on peut » avoir toujours sous la main et tenir commodément au coin du feu, sont, après tout, » les plus utiles. On y jetera souvent les yeux, » et l'on sera tenté d'en continuer la lecture, » tandis que l'on s'effraie de livres plus volu- » mineux ou qui ont une plus grande appa-

[1] Libraire distingué de Londres, chez lequel se trouve le livre de sir Palgrave. (*N. du T.*)

» rence d'érudition. » Qu'il me soit donc permis d'espérer que non seulement les jeunes lecteurs trouveront quelqu'amusement dans les contes et les récits d'aventures qui sont entremêlés ici, mais que les personnes plus âgées ne dédaigneront pas ce résumé, qui, de tems à autre, peut tenir lieu des lourds in-folio dus aux infatigables recherches des Saville, des Twysden, des Warton et des Wilkins.

Je ne parlerai pas des documens originaux dont ce volume a été extrait, parce que j'ai l'intention de discuter plus tard l'origine, le caractère et le mérite de nos anciennes chroniques. Il me suffira de faire observer que, sur toutes les matières importantes, les autorités sont citées dans un plus grand ouvrage, où, par l'histoire des institutions légales et politiques de notre pays, j'ai essayé de faire connaître l'origine et les progrès de la nation anglaise. Vous remarquerez peut-être l'absence de quelques unes des transactions mentionnées dans la *Chronique saxonne*, inestimable recueil que vous

avez la première fait passer dans notre langue maternelle ; vous verrez aussi que je ne suis entré dans aucun détail sur les premières successions de ces monarchies qui ont fini par reconnaître la suprématie des fils de Cerdic; cependant, j'espère qu'aucun des faits principaux, propres au développement de l'histoire des Anglo-Saxons, n'a été exclu des pages que j'ai rassemblées.

J'ai tâché d'attirer l'attention du lecteur sur la liaison qui existe entre les états de la chrétienté moderne et l'empire romain, quatrième grande monarchie. Robertson et plusieurs autres de nos historiens les plus répandus, ont entièrement oublié ou nié ce fait, et la situation relative de l'Europe ancienne et moderne paraît n'avoir pas été comprise par Gibbon lui-même, quoique les principaux aperçus en eussent été donnés avec un esprit singulièrement judicieux par Dubos, dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules*, un des essais historiques les plus précieux de toute la littérature.

Nos contemporains ont fait tous leurs efforts pour éclaircir la question. Savigny a démontré la continuation de la politique romaine et l'existence d'un peuple romain jusqu'à une époque avancée du moyen-âge. M. Allen a établi, avec une érudition profonde, que les prérogatives royales des souverains anglais étaient nées des principes de la jurisprudence romaine. Après avoir long-tems médité le sujet, je crois pouvoir émettre aussi mon opinion, et je pense qu'il n'est aucun mode possible de présenter sous leur véritable aspect les états de la chrétienté occidentale, si on ne leur donne pour base la domination des Césars.

Il est très-important, pour celui qui étudie l'histoire d'Angleterre, de ne pas perdre de vue que, même après l'assujétissement des divers états anglo-saxons à la suprématie d'un seul souverain, leur existence politique fut distincte et séparée. Il n'y a pas d'opinion plus générale, ni en même tems plus mal fondée que celle qui fait supposer que les nombreux états de l'empire

anglo-saxon furent incorporés ensemble par les conquêtes d'Egbert, appelé, avec si peu de réalité, le premier monarque unique des Anglais. Cette réunion ne s'opéra que par degrés et fort lentement. On peut, long-tems encore après la conquête, distinguer des vestiges de la forme primitive du gouvernement. Ce ne fut peut-être pas avant le règne d'Édouard Ier. que l'Angleterre devint une nation compacte sous l'autorité d'un seul roi; et ses traits caractéristiques les plus importans sont profondément empreints de l'esprit fédératif de notre ancienne constitution.

Je ne m'attacherai pas à justifier les étymologies en petit nombre que j'ai présentées. Qu'elles ne soient prises que pour aider à la mémoire ; c'est seulement ainsi que je les crois utiles. La plupart des différends qui s'élèvent sur l'origine des mots, ne sont réellement que des *disputes de mots;* et, par rapport à l'histoire, le point essentiel est moins de connaître la source éloignée d'un terme, que celle d'où il est immédiatement passé dans le discours, ainsi que la première

application qu'on en a faite. Avant de quitter ce sujet, je ferai remarquer que si l'on accorde peu de foi à la science des étymologies, à cause de conjectures qui, aux yeux des examinateurs superficiels, peuvent paraître forcées, ce discrédit cessera par une observation plus attentive [1].

---

[1] Qui pourrait, par exemple, à la première vue, s'imaginer que *bet* (pari) et *wager* (gageure) sont des tiges qui s'élèvent de la même racine et qui ne varient qu'à cause du sol différent où elles ont été plantées?

Dans le mot latin *vad-iare*, et dans le mot anglo-saxon *wæd-ian*, nous trouvons des verbes qui ne diffèrent que par la terminaison de l'infinitif; ou plutôt c'est le même verbe dans lequel un nom, syllabe radicale, est converti en un mot d'action. Dans les langues romanes dérivées du latin, il est aisé de voir que les transformations de *vadiare* en *guadiare*, *guatgiare*, *guagiare*, *gaggier* et *gageure*, ne sont que des nuances intermédiaires de la prononciation et de l'inflexion. De *gageure* nous avons fait notre *wager*, qui répond au mot *pledge*, introduit par nos conquérans normands; mais *bet* nous appartient, et ce mot est de famille tudesque ou anglo-saxonne. *Wæd* ou *wed*, racine du verbe, est, dans notre ancien langage, une chose pleigée, et *bad*, dont nous avons fait *bet*, c'est-à-dire un pleige ou gàge donné pour garantie du paiement de la somme que l'on expose, n'est qu'une simple inflexion dialectique de cette racine qui était autrefois d'un usage ordinaire dans le discours en Damnonie, et que l'on trouve dans le traité fait entre les Anglais et les Bretons de l'ouest. « *Gif, bad genumen sy on monnes* » *orfe.* — Si un pleige est pris sur les biens d'un individu. » Dans la langue danoise et la langue belge, les mots *ved* et *wette* se rapprochent beaucoup du nôtre, et l'on peut apercevoir ses nombreux dérivés, tels que *wadset* (hypothèque), *wedding* (noces), etc., qui tous sont fondés sur l'idée première de pleige ou d'engagement.

Afin d'aider encore à la mémoire, j'ai tâché de lier les faits de nos annales avec la topographie de l'Angleterre, et pour atteindre ce but, je me suis quelquefois un peu écarté du sentier direct. Une des causes qui ont le plus contribué à empêcher l'histoire des Anglo-Saxons de devenir populaire, est l'extrême difficulté de se former une idée précise des obscurs personnages que ses pages nous présentent et qui n'y figurent que dans l'ombre ; mais, en associant leurs noms à des localités familières, on parvient à obtenir sur eux des notions plus claires. Je suis certain que les vers dans lesquels sir Walter Scott décrit « le lourd château carré du roi Ida » ont plus fait connaître ce roi à la génération actuelle, que Nennius et Malmesbury, et tout ce qu'il y a de chroniqueurs ; c'est par ce motif que j'ai ramené, autant que je l'ai pu, le nom de la ville de Tamworth, afin que le souvenir de la tour de Tamworth pût rappeler à mes lecteurs celui d'Offa, roi de Mercie.

Le but principal de ce petit ouvrage m'interdit

d'entrer dans aucune discussion régulière sur les lois anglo-saxonnes. Je ne pouvais non plus m'engager dans une investigation approfondie sur la nature du corps législatif de ce tems; mais, comme vous penserez peut-être qu'il serait utile de fournir quelques détails à ce sujet, supposez que nous sommes placés dans la salle d'Édouard-le-Confesseur, qui, de même que ses prédécesseurs, portait les titres de roi des Anglais, *Basileus* de la Bretagne, empereur et régulateur de tous les souverains et de toutes les nations de l'île, seigneur suprême des Cumbriens, des Scots [1] et des Bretons. Supposez aussi que vous vous nommez Haco, que vous êtes un étranger norwégien introduit par un ami anglo-saxon, et que vous écoutez les explications qu'il vous donne sur l'assemblée qui est devant vous :

---

[1] La plupart des traducteurs ont appelé ce peuple *Ecossais*, du nom qu'il a en effet reçu par la suite, mais qu'il ne portait pas dans ce tems-là. J'ai cru devoir lui donner la dénomination de *Scots*, à cause de l'époque dont il s'agit, de même que dans la première partie de l'histoire de France il est question des *Francs*, et non pas des *Français*. (*N. du T.*)

« Ces personnages, dont les uns sont assis » et les autres debout et qui entourent le roi, » sont ses principaux officiers d'état. Ce grand » maigre qui a l'air si dur est Algar, le *stallere*[1], » dignité que les Francs nomment connétable » de l'armée ; il a tant d'autorité que sans son » ordre spécial on ne pourrait seulement en- » voyer à l'herbe un des chevaux du roi. Cet » homme de belle taille, qui porte un énorme » couteau et un tranchoir en bois, est Æthel- » mar, le *thane*[2] du plat ; il découpe les mets » à la table royale. Hugolin, ce clerc aux regards » sournois, est le thane de la chambre ou cham- » bellan ; c'est lui qui tient la clé du trésor du » roi. Vous seriez étonné, Haco, si vous pou- » viez voir les monceaux d'or qui sont entassés » dans la chambre basse voûtée. Après que » nous eûmes chassé vos compatriotes et l'usur-

---

[1] *Stallere*, chef des écuries. (*N. du T.*)

[2] Titre que l'on fait correspondre en français à celui de baron. (*N. du T.*)

» pateur Hardicanut, et que nous eûmes rétabli
» sur le trône notre bien-aimé roi Édouard,
» véritable et légitime héritier de la ligne royale
» directe de Cerdic, les *huscarls* [1] du palais
» continuèrent de lever l'impôt du *danegeld*
» avec autant de rigueur qu'auparavant; et plus
» d'un bon laboureur se vit exproprié de sa
» maison et de sa terre, trois jours après que la
» taxe était due, afin de la payer avec les frais
» qu'il avait encourus pour le retard; non
» que notre excellent roi fût d'un penny plus
» riche par le danegeld. Le digne homme, il ne
» prend aucun souci de l'argent, et laisse en-
» tièrement ce soin à Hugolin. Vous videriez
» la bourse du roi Édouard devant ses yeux,
» qu'il ne vous ferait pas finir; il vous dirait
» seulement : Prends garde, ami, qu'Hugolin
» ne te surprenne. Les taxes ne procuraient
» donc au roi que de faibles avantages, mais

[1] Corps militaire affecté au service particulier des rois anglo-saxons. (*N. du T.*)

» je présume que d'autres savaient en profiter,
» et le danegeld fut impitoyablement exigé,
» jusqu'à ce qu'un jour le roi, en sortant de
» son lit, demanda la clé du trésor à Hugolin,
» et s'y en alla seul. A son retour, ses yeux
» exprimaient l'horreur, et il nous dit qu'il avait
» vu le diable dansant sur l'or arraché à son
» pauvre peuple et grimaçant de plaisir. Je ne
» sais si le roi avait réellement vu quelque chose,
» ou si nous prîmes inconsidérément comme un
» fait ce qui n'était qu'un langage figuré pour
» manifester son opinion sur l'iniquité de l'im-
» pôt; mais ce qu'il y a de certain, c'est que de-
» puis ce jour on cessa de percevoir le danegeld.

» Ces hommes graves, dont les traits sont
» empreints de finesse et de ruse et qui por-
» tent des couronnes de tonsure, sont Osbern,
» Pierre, Robert, Gyso, et les autres clercs de
» la chapelle royale. Celui qui est assis au com-
» mencement du banc est Reinbald, le chance-
» lier. Ces vénérables personnages ont graduel-
» lement gagné une influence de plus en plus

» considérable dans le *witenagemot*[1], quoique » dans l'origine ils ne dussent avoir pour em- » ploi que de célébrer la messe et de chanter » à la chapelle du roi. Reimbald, le chancelier, » tient simplement la place de l'archi-chapelain » des rois de France ; c'est une espèce de » doyen, confesseur du roi, qui prend soin » de la conscience du prince, et qui lui impose » de fort dures pénitences quand il a péché. » Mais depuis quelque tems nos rois ont pris » l'habitude de rendre leurs chapelains utiles » en les employant comme clercs écrivains. » Dans ces fonctions, les matières les plus » importantes des affaires publiques doivent » passer par leurs mains. Ils ont acquis ainsi » un pouvoir très-étendu, qui ne fut point » connu de nos ancêtres, et dans ce siècle d'in- » novations leur influence s'est encore augmen- » tée par un usage que notre bon roi Édouard

[1] Nom de l'assemblée législative chez les Anglo-Saxons. (*N. du T.*)

» a rapporté de France. Il a fait faire un grand
» cachet sur lequel est gravée son effigie en
» vêtemens impériaux ; et l'empreinte de ce
» cachet doit être apposée sur tous les *writs*,
» c'est-à-dire les ordres écrits et lettres qui
» paraissent en son nom.

» C'est de cette manière que notre roi signifie sa
» volonté. Quand une question de grande im-
» portance doit être décidée hors des voies ordi-
» naires devant les thanes de la province, elle
» est discutée en présence de certains clercs et
» autres personnages, nommés par un writ ou
» décret du roi. Lorsqu'un clerc obtient un évê-
» ché, il ne peut occuper son siége qu'en vertu
» d'un writ. Si l'on désire s'assurer la paix du
» roi, c'est-à-dire sa protection, ce qu'il y a
» de mieux à faire, est d'obtenir un writ qui
» puisse prouver que cette faveur vous est accor-
» dée. Il faut pour cela s'adresser aux clercs de
» la chapelle. Soit que le writ s'expédie par
» leurs soins, ou sous la direction spéciale du
» roi, il tarde souvent beaucoup à paraître, et

» les postulans reconnaissent qu'une coupe d'or » déposée dans le garde-meuble du roi; ou qu'un » bel étalon envoyé dans son écurie, ont beaucoup d'effet pour donner de l'activité à la » plume du chapelain. Maintenant, une grande » partie de nos affaires judiciaires sont traitées » à bon marché, promptement et avec justice, » dans les cours provinciales, qui, d'après un » usage immémorial, prennent des décisions » régulières, sans qu'aucun writ ou autre sanction royale soit nécessaire. Ces tribunaux nous » viennent de nos ancêtres les plus éloignés. » Nous avions des lois avant la prérogative, et » des tribunaux long-tems avant d'avoir des » rois; et dans notre pays, Haco, ces lois et » ces tribunaux existent encore à peu près dans » leur état primitif. Mais si, par une cause quelconque, ces cours populaires venaient à » dégénérer parmi nous; si les procès qu'elles » jugent maintenant étaient transférés à la cour » du roi, il est aisé de voir que le pouvoir » judiciaire tomberait tout entier entre les mains

» du chancelier, de ses clercs, et de ceux que le
» roi chargerait d'administrer la justice en son
» nom.

» Voilà pour les adhérens à la royauté. Quant
» au witenagemot en général, vous remarque-
» rez qu'il est divisé en trois ordres ou états.
» Les mitres et les capuces de ceux qui sont
» placés le plus près du roi indiquent suffisam-
» ment que les laïques ont cédé la place d'hon-
» neur au clergé. Les prélats ont un double droit
» de présence, d'abord comme instituteurs du
» peuple, et ensuite comme seigneurs fonciers.
» Notre gouvernement, Haco, est fondé sur ce
» principe, que, dans tout ce qui concerne le
» bien public, le roi doit prendre l'avis des
» principaux propriétaires du sol. Nous ne re-
» connaissons que deux titres pour siéger dans
» cette assemblée : soit une position sociale
» qui, par elle-même, prouve incontestable-
» ment en faveur du caractère et de l'honneur
» de l'individu, soit une part dans la propriété
» foncière qui puisse être considérée comme un

» gage assuré de sa bonne conduite. Quoique
» nous respections beaucoup les anciennes fa-
» milles, une extraction noble ne suffit pas
» pour entrer dans notre witenagemot anglais;
» il faut que la noblesse de la naissance soit
» accompagnée de la qualité de clerc ou de
» propriétaire.

» Vous voyez qu'auprès des évêques et des
» abbés se trouvent beaucoup de membres in-
» férieurs du clergé. Chaque évêque amène avec
» lui un certain nombre de prêtres élus ou choi-
» sis dans son diocèse. De savans clercs m'ont
» dit que c'était pour se conformer à un canon
» d'un ancien concile; et ils pensent que cette
» députation des diocèses a contribué à former
» notre législature temporelle. D'autres suppo-
» sent que des assemblées pareilles à nos wite-
» nagemots se tenaient déjà du tems que les
» Romains gouvernaient l'île, et qu'ils y con-
» struisaient ces villes superbes, ces majestueux
» palais dont vous avez contemplé les ruines.
» Si l'évêque Aldhelm existait encore, il aurait

» pu, lui qui était si versé dans l'ancienne
» jurisprudence romaine, vous donner de plus
» amples renseignemens, mais l'histoire du
» passé nous intéresse moins que l'état actuel
» des choses.

» Les ecclésiastiques dignitaires, qui siégent
» à double titre, exercent aussi en quelque
» sorte un double pouvoir. Dans toutes les
» matières de législation générale, ils votent
» avec les laïques ; mais si l'on discute une
» affaire plus particulièrement du ressort de
» l'église, ils se retirent à part et l'arrangent
» entre eux. Ils présentent souvent leurs statuts
» à l'approbation du roi et des membres sécu-
» liers. Je ne sais si cette sanction est bien né-
» cessaire pour la validité des résolutions prises
» par le clergé ; mais, tant qu'une bonne intel-
» gence régnera entre cet ordre et les deux
» autres, il sera inutile de définir avec précision
» les limites qui doivent séparer la juridiction
» temporelle de la juridiction ecclésiastique.

» Au-dessous du clergé sont assis les pairs

» laïques et autres gouverneurs liés à la cou-
» ronne par l'hommage. Ce siége vacant appar-
» tient à Malcolm, roi des Scots, ou roi d'Écosse,
» comme l'on commence à l'appeler. L'usurpa-
» teur Macbeth s'était emparé de son trône ainsi
» que des domaines du Lothian, pour lesquels
» surtout les rois écossais doivent l'hommage.
» Malcolm, vassal de notre roi Édouard, avait
» le droit de réclamer des secours de son supé-
» rieur, et ils lui furent noblement accordés.
» Par l'ordre du roi Édouard, le vaillant comte
» Siward traversa la Tweed avec une puissante
» armée. Macbeth avait appelé à son aide les
» hommes du Nord, vos compatriotes, Haco,
» mais il fit une résistance inutile : il fut chassé,
» et Malcolm, ainsi que le roi Édouard l'avait
» prescrit, fut rétabli dans l'héritage de ses
» aïeux. Malcolm devrait être ici en personne.
» Quand il vient, il est escorté de province
» en province par les comtes et les évêques,
» et à des distances convenables on lui pré-
» pare des séjours où il peut s'arrêter et se

» reposer avec sa suite. Cependant, malgré » toutes les facilités qui lui sont ainsi procu» rées, le trajet se fait très-lentement et n'est » pas sans danger. Malcolm doit craindre d'ail» leurs de livrer à eux-mêmes ses turbulens » sujets, pendant le long espace de tems que » nécessite le voyage, et qui rarement dure » moins d'une demi-année. Watling-street » n'a pas été réparée; on n'y a pas mis une » pierre depuis l'arrivée d'Hengist et de Horsa, » de sorte que le milieu même de cette voie » romaine est pire que le fond d'un fossé; » tout cela fait excuser généralement l'absence » du roi des Scots.

» Près de la place qu'occuperait Malcolm, » vous apercevez le roi de Cumbrie, ainsi que » Blethyn et Rhivallon, rois ou sous-rois du » pays de Galles. Ces deux derniers viennent » de prêter serment au roi Édouard et de lui » remettre des otages en assurance qu'ils lui » seront fidèles en toutes choses, qu'ils seront » toujours prêts à le servir partout, sur terre

» et sur mer, et qu'ils s'acquitteront de ces
» obligations à cause du gouvernement qui
» leur est laissé, comme l'ont fait leurs an-
» cêtres envers ses prédécesseurs. Mais il ne
» faut pas se fier aux Gallois, qui même ne
» se gardent pas de fidélité entre eux. Griffith,
» frère de ces rois, et auquel ils succèdent,
» a été assassiné par ses propres sujets, et sa
» tête sanglante fut envoyée au roi Édouard,
» à Londres, par le comte Harold. Les Gallois
» se révoltent sans cesse contre nous; mais
» nous les tenons ferme, et les forçons,
» quand il en est besoin, de se soumettre à
» notre autorité. Je dois pourtant leur rendre
» justice : tout en s'efforçant de se dégager
» de leurs liens, ils ne contestent point le
» fait de leur sujétion légale. Dans leurs hymnes
» aussi bien que dans leurs lois, ils font mention
» de la somme payée par le pays de Galles,
» lorsque le roi de Londres en donna posses-
» sion à leurs princes; et ils ont détaillé par
» écrit, sur le registre même de leur cathédrale

» de Landaff, comment Howell-le-Bon se » soumit au jugement du witenagemot tenu » par Édouard-l'Ancien, fils du grand Alfred, » et fut forcé de rendre à Morgan-Hên et à son » fils Owen les riches seigneuries d'Ystradwy » et d'Ewyas, qu'il s'était appropriées, au » mépris de la conscience et de l'équité.

» Sur le même banc que ces rois vassaux, » sont assis les grands *earls* [1] du royaume, qui » se distinguent par leurs colliers d'or et leurs » bonnets entourés d'hermine. Ces marques » d'honneur et d'autorité leur appartiennent » depuis long-tems, car l'effigie du vénérable » Aylwine, de l'Anglie orientale, porte les » mêmes ornemens, ainsi que vous pourrez » vous en convaincre en visitant sa tombe au » monastère de Ramsey. Celui dont la figure » effrayante respire la cruauté, est Siward, fils » de Beorn, comte de Northumbrie. Les cré- » dules habitans du nord, qui ajoutent foi à

[1] Ce titre répond à celui de *comte*, en français. (*N. du T.*)

» toutes les sagas, c'est-à-dire à toutes les nar-
» rations mensongères de vos scaldes, croient
» encore à présent que le grand-père de Siward
» était un ours des forêts de la Norwége, et
» que quand Beorn relevait ses cheveux épars,
» on découvrait deux oreilles pointues et ve-
» lues qui lui avaient été transmises par l'ours,
» et qui prouvaient à quelle espèce appartenait
» l'auteur de ses jours. Siward ne cherche point
» à démentir cette histoire. Il pense, au con-
» traire, qu'il est d'une bonne politique d'en-
» courager les récits qui peuvent ajouter à la
» terreur qu'il inspire. Il a déclaré qu'il ne
» mourrait qu'armé de pied en cap [1].

» Vous voyez que le comte Léofric de Mer-
» cie se tient éloigné du comte Godwin de
» Wessex. Ces nobles personnages sont tou-

[1] Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il ordonna à ses domestiques de le revêtir de son armure; après quoi il se tint assis sur son lit, l'épée à la main, déclarant qu'il attendrait patiemment sa dernière heure dans cette posture, la seule digne d'un guerrier.

HUME, *Histoire d'Angleterre*. (*N. du T.*)

» jours en opposition, et les suites d'une pa-
» reille mésintelligence sont à craindre. Il y a
» des comtes qui ne gouvernent que de simples
» provinces. On devrait plutôt les appeler
» aldermen ; mais cet ancien mot anglais est
» devenu hors d'usage, et il a fait place au terme
» danois *earl* (comte), introduit sous Canut,
» qui, s'il est nécessaire de vous le dire, Haco,
» fut le premier qui fit réellement la conquête
» de l'Angleterre.

» Les earls ou comtes constituent donc le
» second ordre des witans [1]. Le troisième, in-
» férieur aux deux autres par le rang, mais qui
» n'est pas d'une moindre importance, se com-
» pose des *thanes*, qui servent le roi en tems de
» guerre avec leur épée, et qui, pour cette rai-
» son sont appelés les ministres du roi. Les
» thanes sont tous propriétaires fonciers, et
» personne, quelque noble qu'il soit, ne peut
» venir s'asseoir parmi eux s'il n'a ce titre à

[1] Membres du witenagemot.

» faire valoir. On exigeait ordinairement des
» thanes de l'Anglie orientale qu'ils possédas-
» sent quarante hydes de terre, chacune de
» ces mesures contenant de cent à cent vingt
» acres [1]. Dans le Wessex, je crois que cinq
» hydes suffisent ; mais je n'en suis pas sûr,
» car, presque dans chaque province, nos cou-
» tumes sont différentes. Nous n'avons point
» de livres qui nous les fassent connaître, et le
» plus savant des clercs du Hampshire serait sou-
» vent fort embarrassé si vous lui demandiez
» quelle est la loi de l'autre côté de l'Avon.

» Je me souviens qu'au dernier witenagemot
» tenu à Oxford, je parlai à plusieurs thanes
» qui étaient venus des bourgs danois, et peut-
» être qu'ici, de même, il s'en trouve des grandes
» villes du royaume. Je veux dire par là que,
» dans un grand nombre de nos anciennes
» villes, les aldermen, les juges et autres ma-
» gistrats font partie de l'assemblée en vertu

[1] L'acre anglais est à peu près égal à l'arpent de Paris. (*N. du T.*)

» des terres annexées à leurs charges. Je crois
» bien qu'ils sout présens ; mais le lieu est si
» obscur, qu'à la distance où nous sommes je
» ne puis distinguer leurs traits. Quant à cette
» multitude confuse qui encombre la partie la
» plus éloignée de la salle, et que vous pouvez
» apercevoir derrière les thanes, elle est formée
» de cette classe de gens qui viennent ensemble
» en foule dans nos cours provinciales. Il est
» d'usage, dans ces assemblées, d'admettre le
» bailli et quatre notables de la banlieue des
» villes ; leur office est de rendre témoignage
» et de remplir d'autres formalités relatives à
» l'administration de la justice, comme aussi
» de recevoir les ordres de leurs supérieurs. Je
» crois que dans le witenagemot leur coo-
» pération n'est que rarement réclamée, ou
» même qu'elle ne l'est jamais. Cependant ils
» se présentent toujours, selon l'ancien usage
» qui vient peut-être du tems où nos rois n'é-
» taient guère que de simples aldermen de pro-
» vince, et où la cour qu'ils présidaient n'était

» que le conseil de leur étroit territoire. Au surplus, si je ne sais avec certitude ce qu'étaient » autrefois les droits et priviléges des habitans » des campagnes, je suis du moins à peu près » sûr de ce qu'ils *ne sont pas* maintenant. Ils » n'ont aucun poids, aucune influence dans la » confection des lois : on leur laisse leur voix, » à la vérité, mais ce n'est que pour crier : » *Yea! yea*[1] *!* lorsque le décret rendu sur l'avis » des witans est proclamé.

» Plusieurs de nos vieillards ont pensé que » cette espèce d'assentiment est un reste de la » coutume qui régnait parmi nos pères les anciens Saxons, avant qu'ils sortissent des forêts » de la Germanie; tems où l'on dit que le peuple » sanctionnait les lois rendues par les *ealdormen* » et les prêtres dans leurs assemblées solennelles. » Je ne suis pas assez instruit pour en décider; » cela n'est pas impossible, mais Alfrie n'en » dit rien, ni Alfred, ni Bede non plus, et

[1] Oui! oui!

» maintenant, ainsi que je vous l'ai déjà dit,
» nous avons posé en principe que celui qui ne
» possède rien en *terres*, n'est bon à rien pour
» les affaires publiques ; à moins que *les terres*
» ne soient suppléées par *la science*. Mais les
» Anglais sont audacieux, et il n'est pas facile
» de les contenir. J'ai entendu dire des choses
» étranges au sujet des chartes données par
» Athelstane aux juridictions de Malmsbury et
» de Barnstaple : et si les paysans ou les hom-
» mes de la classe inférieure du peuple en géné-
» ral venaient jamais à s'imaginer qu'ils ont *le*
» *droit* de devenir membres du witenagemot,
» je ne serais pas étonné de les voir quelque
» jour trancher du seigneur, et crier : Non! non!
» au lieu de consentir, selon leur devoir, aux
» mesures que leurs supérieurs ont cru néces-
» saire de prendre dans l'intérêt général.

» N'allez pas conclure cependant que les
» hommes de la classe inférieure soient exclus
» par une barrière insurmontable. Jadis, d'après
» une ancienne loi anglaise, lorsqu'un mar-

» chand avait traversé trois fois la mer, il obte-
» nait le rang de thane. Lorsqu'un paysan avait
» possédé pendant trois générations cinq hydes
» de terre, dont son fils et le fils de celui-ci
» avaient joui successivement, sa famille était
» classée parmi celles des *sithcundmen*, nom
» qu'on leur donnait avant le tems du roi Alfred,
» et qui signifiait que l'on était noble de nais-
» sance et de race. Quoique de semblables lois
» ne soient liées qu'à des doctrines et des usages
» devenus surannés, nous conservons cepen-
» dant l'esprit de liberté de nos anciennes insti-
» tutions, et au moyen des capacités que don-
» nent la position sociale et le titre de proprié-
» taire, il n'existe pas un seul homme entre le
» canal et les eaux de l'Écosse qui ne puisse
» prendre part au gouvernement de notre em-
» pire.

» Vous savez, Haco, comment nous appe-
» lons cette assemblée : *micel-getheat*, ou *grande*
» *pensée* ; *witena-gemot*, ou *conseil des sages* ;
» et maintenant elle mérite parfaitement l'un

» ou l'autre de ces noms. Nos *redes-men* ou » conseillers, membres de la législature, mé» ditent beaucoup avant de prendre une réso» lution ; ils disent peu de chose, et ils écrivent » encore moins. La collection des décrets ren» dus depuis le tems du roi Éthelbert ne rem» plirait pas vingt-quatre feuilles de ce missel » relié en airain, sorti des mains de Thorold» l'Acolyte, pour tomber sur la poussière du » plancher des bibliothèques. Il en résulte que » le peuple connaît les lois et qu'il les respecte ; » et, ce qui vaut encore mieux, qu'il respecte » ceux qui les ont faites. Puisse cette vénéra» tion durer toujours ; mais je ne suis pas » sans inquiétude sur l'avenir. Nous som» mes trop amateurs de nouveautés. Depuis le » règne du roi Egbert, nous nous sommes » habitués à considérer la France comme un mo» dèle de bon gouvernement et de civilisation, » et quoique nous en ayons vu chasser des rois » l'un après l'autre, il se trouve encore parmi » nous beaucoup d'hommes, même des plus

» estimables, qui sont restés dans cette erreur.
» J'ai entendu dire que chez les Français les assemblées législatives pareilles à la nôtre sont désignées par le nom de *colloquium*, comme qui dirait une *conversation*, ce qu'ils expriment dans leur jargon corrompu par un autre mot, celui de *parlement*. Dieu veuille que notre *witenagemot*, notre *micelgetheat* ne cesse jamais d'être *un conseil des sages* ou *une grande pensée*, pour devenir un *parlement* ou *grande conversation* ; ce serait pire pour l'Angleterre que si des myriades de vos pirates du nord venaient ravager le pays d'une mer à l'autre.

» Haco, souvenez-vous de ce que je vous dis : si jamais nos witans se livrent à de longues discussions, les conséquences les plus fâcheuses en résulteront inévitablement pour la nation. Les législateurs commenceront par se contredire les uns les autres, et finiront par se contredire eux-mêmes. Elevant sans cesse des prétentions exagérées qui ne pour-

» ront être accomplies, chaque parti décriant
» par système les actes du parti opposé, il
» arrivera que les prolétaires, qui forment la
» masse de la population, s'imagineront enfin
» que les membres du witenagemot n'en savent
» pas plus qu'eux. Ils se persuaderont que l'art
» de gouverner n'exige ni habitude, ni habileté,
» que la moindre intelligence doit suffire, et
» qu'il ne faut pour cela qu'une *grande conversa-*
» *tion*. Alors, quittant la charrue et la herse, et
» s'armant de fléaux et de fourches, ils se préci-
» piteront dans le palais ; ils renverseront le
» trône, et, s'emparant du sceptre et de l'épée,
» ils feront tomber l'état dans des désordres et
» des malheurs inexprimables. »

Si l'on excepte un petit nombre d'anachronismes commis en groupant les divers individus, ce qui n'altère point la vérité générale du tableau, tel était l'aspect du witenagemot, autant qu'on peut le recueillir des documens qui existent aujourd'hui ; et si vous voulez prendre la peine de consulter les preuves qui font suite

à mon grand ouvrage, vous verrez que je n'ai mentionné aucun personnage qui n'ait rempli les fonctions que je lui ai attribuées. Considéré comme congrès politique, on peut dire avec assurance que le *micelgetheat* ou *witenagemot* représentait le royaume entier, et les questions étaient discutées dans cette assemblée toutes les fois que le consentement des witans demandé par le monarque était relatif à des mesures importantes. L'étendue de la prérogative royale est très-vague, mais nous pouvons affirmer, d'après l'ensemble de l'histoire des Anglo-Saxons, que toutes les décisions qui intéressaient l'empire devaient recevoir la sanction des représentans du pays.

Comme corps législatif, l'autorité du witenagemot paraît avoir été limitée par les priviléges des divers états composant l'empire anglo-saxon, dont les domaines, ainsi que je l'ai souvent remarqué, n'ont jamais été incorporés en un seul royaume. Le Kent, par exemple, sous le victorieux Athelstane, avait perdu toute appa-

rence d'état indépendant. Cependant, lorsqu'une loi était émanée de ce prince et sanctionnée par les witans de Wessex, il ne pouvait l'imposer aux habitans du Kent sans qu'ils y consentissent. Il leur transmettait le décret que ceux-ci renvoyaient à leur souverain, en déclarant dans une adresse qu'ils acceptaient la proposition. Je puis citer les propres mots d'un document semblable :

« Bien-aimé seigneur, tes évêques de la ville
» et de la province de Kent, les aldermen, les
» thanes et les classes inférieures du peuple,
» te remercient de la direction que tu as don-
» née aux affaires pour la conservation de la
» paix, car il en résulte de grands avantages
» pour nous tous, pauvres comme riches. »

Ils passent alors en revue les chapitres de la loi, au nombre de neuf, et déterminent d'après quelles modifications ils les reçoivent. Les habitans du Kent, satisfaits de la législation qui leur est donnée, s'expriment avec reconnaissance et respect, mais leur manière d'agir prouve assez

qu'ils auraient pu refuser leur assentiment. A mesure que les prérogatives des souverains s'accrurent, les pouvoirs du witenagemot de Wessex, royaume dominant, acquirent aussi plus de force. Les états secondaires annexés à Wessex devaient être conduits à se soumettre tacitement à la législation qui en émanait, et depuis le règne d'Edgard, les gouvernemens du dernier ordre semblent s'être fondus dans les trois principaux états de Wessex, de Mercie et de Danelaghe. La Mercie conserva sans aucun doute son indépendance; la Northumbrie maintint aussi la sienne. L'Anglie orientale fut considérée tantôt comme une annexe de la Mercie, tantôt comme formant un état séparé, et quelquefois enfin comme faisant partie de la Northumbrie danoise. Les lois promulguées par Edgard, à la demande ou avec le consentement des witans de Wessex, renfermaient implicitement pour ses propres sujets, en y comprenant les Bretons des provinces anglo-saxonnes, l'obligation de s'y conformer. Quant aux autres dis-

positions législatives, elles devaient être adoptées suivant le mode arrêté par l'assemblée. Les lois étaient transmises aux earls ou comtes, par une ordonnance ; il est très-probable qu'elles étaient reçues sans hésitation ; cependant, la couronne de Wessex ne possédait pas un pouvoir précisément coercitif, et ce ne fut pas avant le règne de Canut que les Merciens s'assujettirent aux lois du roi Edgard.

Il n'est pas à présumer qu'il existât une définition bien exacte des rapports des états inférieurs avec la législature suprême, et nous pouvons penser que s'il y eut des règles fixes à ce sujet, elles furent parfois enfreintes. La guerre d'Amérique eut lieu parce que le parlement de la Grande-Bretagne réclamait une autorité qui lui était refusée par l'assemblée de la Nouvelle-Angleterre. Les deux partis en appelaient aux mêmes articles de la même constitution, et au moment où j'écris, le parlement colonial du Bas-Canada est en différend avec le gouvernement métropolitain sur plusieurs points d'une

très-grande importance, considérés comme douteux, quoiqu'ils se trouvent dans un réglement rédigé par un homme d'état distingué qui existe encore et qui, si notre législation permettait d'agir ainsi, pourrait être appelé pour expliquer les passages sur lesquels la contestation s'est élevée. Si de semblables incertitudes naissent au milieu de nous, vous concevrez facilement combien il serait hasardeux d'établir des systèmes au sujet des droits que possédait réellement la Northumbrie sous le règne du Confesseur; mais ce n'est pas non plus à cause des doutes que peuvent fournir les détails accessoires où je suis entré, que vous refuserez toute confiance à ma théorie.

Souvenez-vous aussi qu'en grande partie, cette même théorie a toujours prévalu parmi nous. Réunies sous un sceptre unique, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ont eu leurs parlemens respectifs. L'île de Man possède une législature distincte, appelée la Chambre des Clés, et jusqu'au moment où le duc Athold vendit la souveraineté de cette île, lui et les Stanley,

ses ancêtres, en furent à tous égards les rois. Les îles normandes de Guernesey et de Jersey ont leurs *états*, qui sont tout-à-fait indépendans du parlement de la Grande-Bretagne.

La *théorie* politique des droits de l'Angleterre et de la couronne royale en 1688, n'était pas équivoque; mais elle ne fut pas suivie dans la politique *en action*. Lorsque le parlement anglais changea la succession de l'autorité royale en chassant les Stuarts, et en appelant le prince d'Orange, il le fit non seulement sans le consentement des Irlandais, mais évidemment malgré eux. Quant à l'île de Man, c'était William Stanley qui la gouvernait alors, et qui siégeait au parlement en sa qualité de comte de Derby. Il était pleinement investi du droit de souveraineté dans son petit état; cependant, lorsque le parlement anglais publia que Jacques était déchu du trône, et que le parlement écossais déclara que ce prince avait forfait à la dignité royale, aucune de ces deux législatures ne crut nécessaire de faire ratifier ses actes par le souverain de l'île de Man.

Dernièrement enfin, quand le parlement d'Angleterre déclara qu'il fallait accorder des subsides pour une guerre contre la France, le ministère ne jugea pas avoir besoin du concours des baillis, des jurats et des constables, qui composent la législature suprême des îles normandes.

Telle était donc, à fort peu de choses près, la situation des domaines anglo-saxons, et si à l'Angleterre, à l'Ecosse, à l'Irlande, à l'île de Man et aux îles normandes, vous substituez le Wessex, la Northumbrie, la Mercie, l'Anglie orientale et le Kent, vous aurez une idée assez juste de l'aspect général que présentaient les relations mutuelles des états anglo-saxons les uns envers les autres, et envers leur souverain commun.

L'histoire des Anglo-Saxons est remplie d'obscurité dans toutes ses parties, et quoique j'aie fait tous mes efforts pour découvrir la vérité, je demeure convaincu que d'autres, avec les mêmes soins et les mêmes intentions, pourraient arriver à des conclusions très-différentes. Il n'est

personne qui, en s'occupant de recherches historiques, n'apporte dans son travail quelque dogme favori qui lui soit propre, quelque principe dont il désire le maintien, quelque situation qu'il veuille expliquer ou soutenir; et cette disposition à la partialité, qui sert de stimulant à l'écrivain dans sa tâche, doit lui être pardonnée. Les effets de l'opinion sont si puissans, que, même dans les sujets les moins capables en apparence de faire naître des doutes, nous nous laissons encore tromper par nos passions.

Les annales de la justice fournissent des preuves nombreuses de ces illusions; mais un des exemples les plus frappans que l'on en puisse citer est arrivé il y a peu d'années à Dublin :

Une société de personnes dont l'attachement à la maison de Brunswick était connu, faisant une partie de plaisir sur la rivière de Liffy, avaient amarré leur bateau près de Carlisle-Bridge. Quelques uns des oisifs du quai voisin furent singulièrement offensés du pavillon hostile que portait l'embarcation. La girouette du haut du

mât, comme celles des vaisseaux du conquérant, présentait aux regards une peinture. C'était un homme de couleur *jaune orange, foulant aux pieds un trèfle vert*. Cet affront, qui blessait les sentimens de la multitude, ne pouvait être supporté. On attaqua la barque en lui envoyant une grèle de pierres. Les gens de l'équipage, poussés par le danger ou par la crainte, déchargèrent leurs armes à feu et blessèrent plusieurs individus de la foule qui les environnait. Il y eut un affreux tumulte, les chefs des parties belligérantes furent conduits au bureau de police de College-Street, et l'on appéla des témoins, parmi lesquels se trouva le ferblantier qui avait fabriqué la girouette. Cet honnête ouvrier donna les preuves les moins équivoques de l'esprit de paix qui avait présidé à la composition de l'emblême, quoiqu'à la vérité, ces preuves fissent un peu de tort à sa réputation d'artiste. La déplorable cause de tant de discorde et de sang répandu, le prétendu homme *jaune orange, foulant aux pieds un trèfle vert*, n'était en réalité

qu'un Mercure *couleur de chair*, *sortant* d'un *nuage bleu*.

Je ne m'arrêterai pas à examiner si les agitateurs des deux côtés de la question n'auraient pas pu tirer quelque utile instruction de cet exemple des effets produits par l'imagination ; je vous prierai seulement d'appliquer la leçon à l'histoire en général.

J'ai tâché de voir distinctement les objets. Je les ai placés au grand jour et m'en suis approché autant que possible, afin d'en prendre la connaissance la plus parfaite. Cependant, lorsque j'ai pris la plume, j'avais plus d'une hypothèse à éclaircir, et mon opinion était d'avance fixée sur des points et des doctrines d'une grande importance qui se lient à l'histoire. Disposé à reconnaître que mes yeux ont pu me tromper, j'espère que ceux qui verront d'une autre manière que moi admettront aussi que l'erreur peut se trouver de leur côté.

Si donc, en quelque occasion, l'on trouve que je me suis fait illusion, et que j'ai pris *du vert*

pour *du bleu*, ou *du bleu* pour *du vert*, ceux qui savent combien il est aisé de confondre ces couleurs, m'excuseront sans doute. Enfin, je ferai principalement reposer mes droits à l'indulgence sur cette simple recommandation, c'est que, tout circonvenu que j'aie pu être par l'erreur ou la prévention, *je n'ai jamais jeté de pierres à personne*. J'en appelle à vous et me soumets à votre jugement.

Votre bien dévoué

FRANCIS PALGRAVE.

10 mars 1831.

HISTOIRE

des Anglo-Saxons.

HISTOIRE

DES

ANGLO-SAXONS.

Chapitre I.

Ancienne population de la Bretagne. — Situation politique des provinces sous les Romains. — Formation des états de l'Europe moderne sous les tyrans du Bas-Empire. — Tyrans de la Bretagne. — Invasions des Saxons, des Scots et des Pictes. — La Bretagne est finalement séparée de l'Empire.

D'après une tradition fort ancienne qui, sans être d'autorité écrite, est cependant fondée sur *les Écritures*, les *Cymri*, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes dans leur propre langue [1], sont descendus de Gomer, père commun de toutes les

[1] Ce sont les Cimbres.

tribus celtiques ; et la Bretagne leur est échue lorsque les enfans de Japhet partagèrent entre eux les îles des Gentils, où chacun eut son idiôme, sa famille et son peuple [1].

Beaucoup de peuples ont deux désignations ou même davantage ; un nom ou des noms qui leur sont donnés par les étrangers, et un autre nom qui leur appartient plus particulièrement. Les *Bohémiens*, par exemple, se donnent la dénomination de *Czecki*, et les *Hongrois* s'appellent entre eux *Magyar*. Cette remarque a pour but de faire comprendre comment il se fait que les Cymri sont ordinairement nommés *Bretons* dans nos livres. Ce sont les Romains qui leur ont donné ce dernier nom, et qui l'ont tiré de *Prydain* ou *Britain*, celui du pays où ils furent trouvés. En langage ordinaire, on les appelait *welshes*, mot formé de *wilisc*, ancien adjectif anglais ou saxon qui se rapporte à tout objet *étranger*, et qui, en étymologie comme en application, correspond littéralement au mot latin *peregrinus* [2]. On peut conclure de là que

---

[1] La *Genèse*, chap. 10, v. 5.

Les Hébreux appelaient îles tous les pays où l'on va de la Judée par mer. (*N. du T.*)

[2] La racine *wealh*, en anglo-saxon, ou *wale*, en langue germa-

l'*Italie* est un pays *welshe* pour les Allemands, et que les *Italiens* sont aussi pour eux des *Welshes*, c'est-à-dire des étrangers, comme les Bretons l'étaient par rapport aux anciens envahisseurs anglais ou anglo-saxons. Ces dénominations doubles sont très-fréquentes, et si l'on ne perd pas de vue cette observation, l'on évitera de très-grands embarras dans l'étude de l'histoire.

Lorsque les Romains visitèrent pour la première fois la Bretagne, le peuple qui habitait les parties méridionales de l'île venait d'y arriver de la Gaule *belgique* ; il différait de la race des Cymri et appartenait aux nations de famille *teutonique*. Mais les lignes de démarcation qui séparent les *Celtes* des *Teutons* n'étaient pas alors aussi apparentes qu'elles le devinrent par la suite. Les distinctions qui caractérisent maintenant la postérité d'Adam ont toujours été en augmentant depuis la première époque où les

---

nique, signifie *un étranger*, et on lui trouve cette application dans les dialectes teutoniques, aussi haut que l'on y puisse remonter. Dans le commentaire très-ancien que nous possédons sur les lois saliques, les Romains qui habitaient parmi les Francs sont appelés *Wala leodi* (*homines peregrini*). Wachter, p. 1812. Les bornes de cet ouvrage ne permettent pas de se livrer à des recherches très-étendues, et je ne ferai en conséquence mention que des seules étymologies qui seront appuyées sur les meilleures autorités.

enfans des hommes se sont répandus sur la surface de la terre ; et plus nous remontons dans l'histoire, plus nous apercevons distinctement les traces de cette unité qui existait, quand nous parlions tous la même langue dans la plaine de Sennaar.

De même que les autres Gentils, les Bretons avaient abandonné le culte du Tout-Puissant et adoraient de faux dieux auxquels ils offraient des sacrifices humains. Ils portaient l'aveuglement jusqu'à s'imaginer qu'ils pouvaient obtenir la protection de leurs idoles en mettant à mort des hommes et des femmes, ce qu'ils faisaient d'une manière cruelle. Les malheureuses victimes étaient enfermées dans de monstrueuses figures en osier et brûlées vives. Les druides étaient les prêtres des Bretons, et, selon l'apparence, les législateurs du peuple. Parmi d'autres rites, on dit qu'au sixième jour de la lune ils avaient coutume d'aller en grande cérémonie couper le gui, et qu'ils se servaient pour cette opératiou d'une faucille d'or pur. On dit encore qu'ils avaient de la vénération pour le chêne, mais, à l'exception de quelques particularités recueillies par les écrivains grecs et romains, nous ne savons presque rien de leurs dogmes. La doctrine

des druides n'était point écrite; elle se transmettait par la tradition orale, et elle se perdit à l'extinction du clergé druidique. Il n'en reste que quelques vestiges dans les compositions des bardes bretons, et dans les *triades* populaires des Cymri [1].

Les temples dans lesquels les Bretons adoraient leurs divinités, se composaient de grandes pierres brutes disposées en cercles; ils n'avaient point assez d'habileté pour exécuter des édifices réguliers. Plusieurs de ces enceintes circulaires existent: tel est le Stonehenge, près de Salisbury; on y voit encore les blocs énormes de rochers noircis par les siècles, et le monument est assez conservé pour que l'on puisse prendre une idée de son état primitif. Le Stonehenge présente une sévère et sauvage magnificence. Les masses dont il est formé sont d'une si grande dimension, qu'elles semblent n'avoir pu être remuées que par un pouvoir plus qu'humain. Aussi des récits fabuleux firent-ils croire que le *Choir-Gaur* [2] s'était élevé

---

[1] Quelques uns de ces monumens littéraires sont relatifs aux lois, d'autres à l'histoire. Chaque *triade*, ainsi que son nom l'indique, contient trois faits, trois préceptes ou trois définitions.

[2] *Danse des géans*. Nom breton du Stonehenge.

par magie, ou que des géants l'avaient construit. Tout autour de soi dans la plaine, on aperçoit des monticules (*tumuli*), sous lesquels les Bretons inhumaient leurs morts. Les antiquaires y ont quelquefois fouillé. Ils y ont découvert des sarcophages contenant les cendres et les os des premiers Bretons, avec leurs épées, leurs haches, des pointes de flèches en pierre ou en bronze, et des grains de verre et d'ambre. Les Bretons s'imaginaient probablement que les morts aimaient encore ces objets qui leur avaient plu pendant la vie, et que l'esprit séparé du corps conservait les inclinations et les affections qu'il éprouvait sur la terre.

Les Bretons cymriques, quoiqu'ils habitassent une île, n'avaient ni navires, ni bateaux, mais seulement des *coracles*, espèces de barques formées de légères pièces de bois recouvertes de cuir. Les pêcheurs gallois se servent encore de ces frêles esquifs, sur la Wye, et il faut remarquer ici que les tribus celtiques en général ne se sont jamais aventurées sur la mer, tandis que les Teutons paraissent avoir toujours pris plaisir aux dangers de cet élément. La valeur des Bretons se déployait sur terre : c'étaient des guerriers braves et entreprenans, et quand ils allaient au combat, ils

montaient sur des chars aux essieux desquels étaient fixées des lames de faux. La bataille engagée, ils faisaient prendre à leurs chevaux la plus grande vîtesse possible, et les tranchans affilés des faux moissonnaient les ennemis. Mais les Bretons profitèrent bien peu de leurs exploits. Il s'élevait sans cesse des querelles entr'eux, et ce fut par suite de ces dissentions intestines qu'ils furent à la fin subjugués par les Romains. Si les Bretons avaient fait cause commune, les Romains n'auraient pu les vaincre : mais ces nations ou tribus insulaires étaient désunies ; elles se portaient mutuellement envie ; quand une tribu était conquise, les autres se réjouissaient du malheur de leurs compatriotes, et bientôt le même sort les atteignait à leur tour. La morale tirée du faisceau de roseaux peut s'appliquer aux nations avec autant de vérité qu'aux familles.

Jules César fut le premier étranger civilisé qui vint attaquer l'île [1], mais ses incursions se bornèrent aux côtes méridionales, et la domination romaine ne parvint à toute son étendue dans la Bretagne qu'au tems où Cnœus Agricola [2] prit le commandement.

---

[1] Avant J. C., 52, 51.

[2] Après J. C., 78.

On ne voit pas que les Romains aient jamais porté leurs conquêtes dans le pays au-delà des golfes du Forth et de la Clyde : la muraille élevée par Lollius Urbicus, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, et qui se prolongeait depuis Caer-Riden jusqu'à la ville d'Alcluid ou Dunbarton, fut construite afin de protéger les provinces romaines contre les irruptions des tribus insoumises, qui, sous les noms de Calédoniens ou de Pictes [1], occupaient des retranchemens plus éloignés. D'autres fortifications du même genre, entre la baie de Solway et la Tyne, construites par Adrien et Sévère, formaient une seconde ligne de défense qui s'étendait d'une mer à l'autre.

Des châteaux et des tours, appelés *Burgi* par les Romains, étaient échelonnés le long des murailles, et ces forteresses étaient constamment pourvues d'hommes armés. Les postes étaient si voisins l'un de l'autre, qu'en quelque partie de la ligne qu'un signal fût donné, les guerriers qui gardaient le poste voisin pouvaient

---

[1] Le nom de *Picte* n'a paru, que quand celui de Calédonien a commencé à n'être plus usité ; mais il est probable que ces deux désignations se rapportaient au même peuple.

l'apercevoir et le répéter presqu'au même instant; le poste suivant en faisait autant, et ils s'avertissaient ainsi que quelque danger les menaçait. Tous les soldats qui gardaient les murs pouvaient de cette manière être rassemblés en fort peu de tems. Les côtes étaient garanties avec un égal soin contre toute entreprise hostile, et l'on peut citer les anciens postes maritimes de Garianonum et de Portus Rhutupis [1] comme des exemples de l'habileté des Romains. Ils fortifièrent aussi un grand nombre de villes dans les diverses parties de l'île, et les entourèrent de remparts élevés. Ces colonies, ou *municipia*, furent peuplées d'habitans romains qui vinrent d'Italie avec leurs femmes et leurs enfans, et comme ils étaient habitués à une vie de luxe et de plaisirs, ils y bâtirent des temples, des palais, des bains et beaucoup d'autres somptueux édifices. Il arrive souvent, que quand des ouvriers creusent pour fonder de nouvelles constructions, dans les villes modernes qui occupent la place des villes romaines, telles que Glou-

---

[1] Burgh-Castle en Suffolk, et Richborough dans le Kent. Ce dernier lieu, considéré comme le plus important des anciens postes maritimes des Romains, devint une ville florissante et populeuse, changée maintenant en un triste hameau. (*N. du T.*)

cester, Cirencester et Colchester, ils découvrent de superbes pavés en mosaïque, composés de pierres de diverses couleurs arrangées avec élégance et qui ornèrent les palais romains, quoique maintenant ces pavés se trouvent à une grande profondeur au-dessous de la surface du sol. Souvent encore on peut y distinguer les traces du feu qui a détruit ces palais, pendant les siéges que les villes ont eu à soutenir.

La plupart de nos villes romaines sont à présent ruinées et désertes. Silchester est du nombre. Des pâturages et des champs de blé se voient dans les mêmes lieux qui furent ornés de constructions publiques et particulières, maintenant entièrement détruites. Les édifices, ainsi que la foule active qui les habitait, ont disparu sous le gazon frais et silencieux; mais les murs massifs qui entouraient la ville sont encore debout; la direction des rues peut se reconnaître par la teinte plus ou moins foncée de la verdure, et le soc de la charrue retourne les médailles des Césars, qui, depuis si long-tems morts et oubliés, furent jadis les maîtres du monde.

Les Bretons des tribus qui résidaient dans le voisinage des colonies romaines, adoptèrent bientôt les coutumes de leurs maîtres, les mau-

vaises comme les bonnes. Ils apprirent à parler la langue latine, prirent des noms latins, se couvrirent de riches vêtemens, et rivalisèrent de luxe et de mollesse avec les Romains. Suivant l'usage ordinaire des peuples qui se disent civilisés, dans leurs relations avec ceux qu'ils appellent sauvages, les conquérans romains, lors de leurs premiers succès, traitèrent avec une inflexible rigueur les princes du pays, quand ceux-ci osèrent leur opposer de la résistance. Boadicée, saignant sous les coups de fouet, et Caractacus ou Caradoc, chargé de fers par un licteur insolent, sont des exemples fréquens de cette inexorable tyrannie. Cependant, on n'exerça pas toujours une aussi dure sévérité, et l'on permit à d'autres princes bretons de conserver leurs domaines sous la suprématie des Romains. Cogidumnus, qui, d'après une inscription trouvée à Chichester, paraît avoir régné dans le Sussex, ancien territoire des Regni, ou du moins près de là, peut être cité comme un de ces gouverneurs tributaires. Dans les contrées où la population indigène possédait ainsi un chef pris dans son sein, elle était probablement moins opprimée que dans celles qui se trouvaient immédiatement placées sous la verge romaine. Mais

dans d'autres districts, et surtout vers la partie orientale de l'île, il semblerait que la noblesse et l'aristocratie du pays ont été complétement chassées, et que les terres furent données aux colons romains, sous le pouvoir desquels les Bretons, cultivateurs du sol, tombèrent dans une espèce de servitude prédiale.

Quand on parle de l'empire romain, on est enclin à y voir une puissance consolidée. L'étendard impérial et la majesté de Rome frappent seuls nos regards ; mais on comprendra mieux le véritable état des choses sous la domination de l'aigle, si on le compare à la condition actuelle des provinces assujéties par les Russes, et ajoutées aux possessions du czar. Dans quelques parties, on trouve des villes florissantes, telles qu'Odessa, qui est peuplée par les conquérans eux-mêmes, parle leur langue et se régit par leurs lois. Dans d'autres, comme dans la Crimée en général, les Russes ont expulsé les Mirzas et Khans tartares, anciens princes du pays, et sont devenus les propriétaires du sol ; mais la conquête n'a point déplacé la population tartare des campagnes, qui conserve ses anciens usages et ne paraît pas jusqu'à présent s'apercevoir beaucoup de l'influence des seigneurs

auxquels elle appartient On peut former une troisième classe des provinces semblables à la Mingrelie , où les anciens chefs sont restés ; mais sous la surveillance d'un gouverneur nommé par l'autocrate, qui ne permet au royaume de subsister que sous son joug militaire. Une quatrième classe consistera dans les provinces telles que l'Esthonie et la Livonie, qui conservent leur ancien gouvernement mixte, quoique les races de leurs princes soient éteintes et que la souveraineté réside maintenant dans la personne de l'empereur russe. Il y a dans l'Esthonie une *land-tag,* composée des nobles et des députés des villes. Cette assemblée est dans une sorte de débilité respectable. Elle n'est ni assez forte pour exciter la jalousie de l'empereur, ni assez faible pour ne produire aucun effet. La *land-tag* peut rendre des décrets concernant les réglemens de localité, ou affaires de la province. La répartition de plusieurs impôts entre dans ses attributions. Cependant , tout en tolérant l'existence de la *land-tag* , l'autocrate de toutes les Russies n'en a pas moins le pouvoir de renverser sa législation par les ukases qu'il promulgue à Saint-Pétersbourg. Il est en théorie, sinon en réalité, le maître absolu de la vie et de la fortune des

Esthoniens, et s'il lui plaisait d'agir en despote envers eux, ils ne trouveraient aucun moyen d'échapper à son autorité suprême. Enfin, dans le soi-disant royaume de Pologne, l'empereur permet qu'il existe une *diète* formée en partie de la législature primitive possédée par le pays lorsqu'il était indépendant, mais *russianisée*, remodelée, restreinte et réformée, ayant un degré suffisant d'influence pour empêcher que la nation polonaise ne soit amalgamée en masse avec les Russes, mais entièrement inefficace pour limiter le pouvoir de l'empereur, excepté dans les circonstances où un souverain bienveillant et sage peut trouver convenable de se rendre à l'avis de ses sujets respectueusement exprimé [1].

J'ajouterai que si le gouvernement russe éprouvait une subversion, les villes auxquelles je viens de faire allusion conserveraient une partie de l'organisation qu'elles ont reçue. Dans les provinces où les Russes se sont répandus, les

---

[1] Dans le tems où nous vivons, quand on parle des gouvernemens, il n'y a pas trop de sûreté à baser des explications sur les circonstances du moment, attendu qu'elles peuvent être remplacées par d'autres pendant que la feuille est sous presse.

Ce paragraphe a été écrit pendant le mois d'octobre dernier, et je n'y ai rien changé : la dernière révolution de Pologne ne peut que confirmer la justesse de la comparaison. (Janvier 1831.)

anciennes races reprendraient leur ascendant, mais il leur resterait probablement, surtout dans la discipline militaire, des vestiges de l'administration importée par leurs derniers chefs. Les provinces de la troisième classe, celles dont les souverains dépendans sont gouvernés par la cour de Saint-Pétersbourg, reparaîtraient sous leur première forme, à moins que leurs schahs ou sultans ne jugeassent à propos, comme il y a lieu de le croire, de retenir des coutumes et des principes susceptibles de rehausser l'éclat de leur trône, et d'augmenter l'autorité dont ils pourraient alors jouir, délivrés de la suprématie russe. Dans la quatrième classe, en Esthonie et en Pologne, la *land-tag* et la *diète* gagneraient en pouvoir et prendraient plus de consistance ; et si les circonstances leur étaient favorables, en supposant par exemple que ces législatures continuassent d'exister tranquillement jusqu'à ce que les villes fussent devenues opulentes, et que la liberté eût été donnée aux serfs, elles pourraient devenir des obstacles puissans aux prérogatives des monarques qui gouverneraient le pays.

Toutes ces hypothèses sont fondées sur celle d'une dissolution de l'empire russe, mais si cette dissolution était suivie de l'irruption d'un

peuple beaucoup moins civilisé, tel que les Tartares-mongols, les traits de l'ancienne domination se trouveraient bien plus altérés; les envahissseurs apporteraient avec eux un grand nombre de leurs lois et de leurs usages, et les coutumes ainsi que les lois des Russes seraient surmontées par celles d'un peuple sauvage et nomade. Cependant, les relations générales des parties de l'empire, l'une envers l'autre, resteraient les mêmes, à moins qu'il n'arrivât dans quelque district que l'ancienne population fût violemment expulsée.

Le parallèle entre l'empire russe et l'empire romain ne pourrait se soutenir jusque dans les moindres détails; mais le tracé général en est assez exact, et je le présente ici pour que mes jeunes lecteurs puissent comprendre la situation des provinces romaines au moment où commence l'histoire de la chrétienté moderne.

Les formes de l'administration coloniale de Rome subirent des changemens considérables, entre le tems d'Agricola et le cinquième siècle, mais les principes essentiels subsistèrent sans altération. En prenant le règne de Constantin comme point intermédiaire de développement, quoique ce ne soit pas là une époque

précise, tout l'empire romain était alors formé de quatre grandes préfectures ou gouvernemens. La Bretagne était comprise dans la juridiction du préfet des Gaules, qui tint sa cour à Trèves et ensuite dans la ville d'Arles. Les préfectures étaient divisées en diocèses. La Bretagne était un de ces diocèses; et les diocèses se subdivisaient en provinces assujéties à des présidens ou consuls, et à des vicaires ou vices-présidens, dont chacun, dans sa sphère, était revêtu des divers pouvoirs de gouvernement judiciaire et d'administration civile. Le commandement militaire des provinces était spécialement confié aux *comites*, qui avaient chacun leur district ou territoire. A partir du règne de Constantin, ces fonctionnaires occupèrent un rang distingué dans l'état. Le *comes*, c'est-à-dire le *compagnon* d'Auguste, n'était que son ami, son confident; mais les compagnons des Césars, en s'élevant graduellement, formèrent un ordre illustre, et ce titre devint à la fin la dénomination d'une dignité civile ou militaire. Outre les *comites* militaires, il s'en trouvait dans chaque branche du gouvernement. Ce titre fut particulièrement donné à ceux qui formaient le cortége de la cour impériale. Il y eut un comte des médecins,

un comte de la chambre, un comte du trésor et un *comes stabuli* ou comte de l'étable [1], de l'office duquel nous est venu un des titres les plus orgueilleux des monarchies européennes.

Les villes jouissaient de priviléges considérables et possédaient une existence politique distincte. Le corps gouvernant, appelé *curia*, se composait de *sénateurs* et de *décurions*; mais, indépendamment de la corporation principale, chaque ville contenait divers *colléges*, c'est-à-dire des compagnies ou sociétés de commerçans et d'artisans. Les francs-maçons de la ville d'York prétendent que leur loge *de l'Antiquité* est un rejeton de tige romaine qui s'est conservé à travers tant de vissicitudes.

Les empereurs romains étaient investis de l'autorité la plus absolue. Le mot de Louis XIV : *L'état, c'est moi*, n'est qu'une autre version de

---

[1] Comme le *comes stabuli* ou connétable était chargé du soin des chevaux du roi, par une transition facile, il devint maréchal ou commandant de la cavalerie royale, principal corps de l'armée. Les connétables héréditaires de Castille, de France et d'Angleterre, étaient tous si puissans que les souverains s'empressèrent de supprimer cette dignité, qui conférait une autorité dangereuse pour la tranquillité publique. La charge de lord haut-connétable n'existe plus qu'en Ecosse dans la personne du comte d'Errol : en Angleterre, dans certaines grandes occasions, un noble est nommé lord haut-connétable, mais *pour la journée seulement*.

la loi *regia,* d'après laquelle, selon la théorie de la loi civile, tous les pouvoirs de l'état sont concentrés dans la majesté impériale. Quant à cette loi *regia*, il est bien certain qu'aucun édit semblable n'a été rendu par le sénat romain, mais les empereurs agirent comme s'il en eût été ainsi; et une fiction légale, lorsqu'elle est adoptée par le gouvernement, et qu'aucun des sujets n'ose la contester, a tout autant de validité qu'une loi réelle. Les préfets et autres gouverneurs avaient, dans leurs départemens respectifs, une autorité aussi arbitraire que celle de l'empereur; cependant, les conseils ou assemblées de provinces possédaient une espèce de droit de contrôle. La constitution de ces sénats ne peut se définir avec précision; mais on en connaît quelques particularités. On y voyait des députés ou magistrats des villes. Les grands propriétaires fonciers y siégeaient aussi; et peut-être que les évêques y furent de même admis après l'établissement du christianisme. Les conseils s'assemblaient dans le cours de l'année, à des époques déterminées, à moins qu'il n'y eût urgence, et dans ce cas ils étaient convoqués par un rescrit de l'empereur. Quand il ne fallait que des réglemens de localité, les

conseils étaient autorisés à rendre les ordonnances nécessaires; mais pour les affaires importantes, et surtout lorsque les habitans des provinces demandaient le redressement de quelque grief, ils n'avaient que la simple faculté d'adresser leurs *pétitions* à l'empereur. Le préfet ne pouvait faire droit à de semblables requêtes; les *légats* ou délégués auxquels était confié le soin de les présenter devaient avoir recours à *la chambre de présence*, appelée, dans la phraséologie pompeuse de Byzance, *le sacré consistoire;* et le souverain, s'il le jugeait convenable, se rendait ensuite à leurs vœux.

Quant à la forme, cette manière de procéder avait beaucoup de ressemblance avec celle qu'adoptèrent les cortès de Castille, les états-généraux de France et le parlement d'Angleterre. Dans toutes ces assemblées, les sujets *supplient* le roi de leur faire justice, et la réponse à leur pétition sert de base au *fuero* [1], à la loi, à l'ordonnance ou au statut. Mais les membres des conseils romains de province n'avaient à leur disposition, pour attirer l'attention du souverain,

---

[1] Mot espagnol qui signifie loi ou décret.

aucun de ces moyens et de ces expédiens utiles qui rendent virtuellement impératif le langage humble et décent de la prière. Ces conseils ne pouvaient exercer aucun contrôle sur les impôts. Excepté l'*aurum coronarium*, don soi-disant volontaire, mais qu'une coutume invétérée rendait obligatoire, les taxes résultaient de la seule volonté de l'empereur, et l'assentiment des provinces ne fut ni attendu, ni demandé par les Césars, lorsque leurs édits firent peser des tributs sur le monde. Le souverain n'avait rien à espérer de leur reconnaissance; les ministres, rien à craindre de leur mécontentement. Les conseils avaient un droit de réclamation, mais sous l'entière direction des préfets. C'était le seul pouvoir judiciaire qu'ils possédassent; et les lois rendues sur leur demande pouvaient toujours être abrogées par décision de l'empereur. Dans un grand nombre de parties de l'empire, comme dans la Gaule narbonnaise, ces conseils paraissent avoir été greffés sur les institutions que déjà les nations conquises possédaient avant leur assujétissement. En fut-il ainsi dans la Bretagne? La question est intéressante, mais difficile à résoudre. Il suffira de remarquer que ces législatures

locales, quelques pouvoirs qui leur aient été attribués, ont contribué à faire vivre un sentiment d'existence nationale ou indépendante, qui empêcha que les provinces, planètes satellites, ne fussent immergées dans l'orbe immense de l'empire, et que, passant à travers le moyen-âge, elles devinrent du moins un des élémens dont se formèrent peu à peu les parlemens, les états-généraux et autres assemblées législatives de l'Europe moderne.

La véritable puissance de la nation romaine résidait dans le glaive, et nous devons maintenant examiner la position de ceux dont il était l'attribut. Au tems où la république romaine brillait de toute sa splendeur, les soldats étaient récompensés par des gratifications en terres. On allouait un domaine au vétéran, qui trouvait dans la rente ou le revenu de ce domaine une paie de retraite, au lieu de recevoir un salaire du trésor. C'était une politique sage et judicieuse. Il était juste que ceux dont les forces s'étaient épuisées au service de leur pays, fussent aidés par le public à jouir de l'aisance et des douceurs du repos dans leur vieillesse. On acquittait par ce bienfait une dette légitime, et c'était un acte d'équité qui contribuait aussi beaucoup à la

sécurité de l'état. Le guerrier à cheveux blancs qui avait servi la république avec honneur, était forcé par la reconnaissance à rester fidèle. Il enseignait à son fils l'obéissance et la loyauté; il l'encourageait à marcher sur ses traces et lui donnait l'espoir d'une faveur semblable, en lui démontrant que quand il aurait rempli son tems de fatigues et dangers, il deviendrait à son tour paisible citoyen de l'état qu'il aurait défendu.

Mais ces donations prirent bientôt un autre caractère. Des guerres civiles s'allumèrent parmi les Romains, et les généraux qui obtinrent des victoires, traitèrent les alliés et les sujets de Rome avec la rigueur dont il avaient usé envers ses ennemis. Auguste confisqua les terres de plusieurs des villes d'Italie, et les partagea entre les Romains qui avaient combattu pour lui contre d'autres Romains. Ce fut un triste jour que celui où les malheureux habitans du pays de Mantoue se virent forcés de quitter les champs et les vignes cultivés par leurs mains, et de les abandonner à l'étranger. Je cite Mantoue, parce que nous avons une description parfaite des tribulations de cette ville dans la neuvième églogue de Virgile. C'est ainsi que ce grand poëte fut privé de son faible patrimoine, et réduit

à la plus pénible détresse, et qu'il fut obligé de chercher des moyens d'existence dans la ville de Rome, où les talens dont il avait été doué lui permirent d'acquérir une gloire immortelle.

Les gratifications accordées aux soldats qui avaient servi le triumvirat ne furent pas, comme celles que les vétérans recevaient dans les anciens tems, la juste récompense d'un glorieux courage. Acquises par des services rendus pendant les guerres civiles, ces faveurs ne devinrent plus que le prix d'une mauvaise action, et, au lieu d'encourager le peuple à défendre son pays, elles n'eurent plus d'autre effet que d'exciter les soldats à la haine et aux dissentions. Il y a autant de folie que de crime à s'écarter des voies de la justice, et les Romains en ont offert la preuve. On en vint aisément à donner des terres aux *barbares,* dans l'espoir qu'ils deviendraient ainsi d'utiles alliés de l'empereur. Ce fut une des principales causes de la décadence de l'empire, parce que les provinces se remplirent ainsi d'habitans, qui, opposés à la prospérité de l'état, et ne servant le souverain que par cupidité, ouvrirent le chemin à leurs compatriotes, ennemis implacables du nom romain. Les Romains agirent comme un homme

qui, dans la crainte des voleurs, paie leur frère pour faire sentinelle à sa porte.

Ces donations se firent d'abord aux dépens d'autres barbares; mais avant le règne de Dioclétien, les *Liuti*, c'est-à-dire la nation [1], nom qu'ils se donnent avec emphase, et que leur donnent aussi les Romains en changeant seulement le mot en celui de *Læti*, les *Liuti*, disons-nous, étaient établis dans toutes les parties de l'empire sur les terres *lætiques*, dont un rescrit de l'empereur les avait mis en possession. Deux tribus germaniques, les Quades et les Marcomans, furent ainsi rccompensées par des concessions de terres dans la Bretagne. Les descendans des Tungriens, qui, appelés en qualité d'alliés par Agricola, firent la guerre aux Calédoniens, devinrent aussi propriétaires d'une partie des déserts qu'ils avaient conquis [2]. Le mot *liuti*, ou

---

[1] *Leod*, en anglo-saxon; dans les autres dialectes, *liuti* et *leute*, multitude, nation ou peuple. Ces mots tirent peut-être leur origine de λαος. Hesychius donne aux terres publiques le nom de λαιτα.

[2] L'existence d'une cohorte tungrienne est indiquée par une inscription trouvée près de Castle-Cary.—Pour les preuves générales des explications données ici sur le gouvernement civil et militaire de Rome, je dois renvoyer le lecteur à l'ouvrage intitulé : *The rise and progress of the english commonwealth* (Origine et progrès de la nation anglaise), London, J. Murray, 1832, in-4°., chap. x et xi.

læti est purement tudésque. Mais des auxiliaires teutons, on le fit passer à tous les alliés du même genre. C'est la marche ordinaire des langues et ce que nous voyons dans beaucoup de circonstances, comme lorsque nous donnons le nom de *hussards*, qui originairement signifie *hongrois*, à toute cavalerie légère, montée et armée à la manière des troupes hongroises de cette espèce. Les *Læti* furent appelés aussi *Gentils*; ce n'est qu'une traduction de leur ancien nom. Plus de quarante de ces légions barbares, quelques unes d'origine teutonique, d'autres composées de Maures, de Dalmates et de Thraces, dont les ancêtres avaient été transplantés des parties les plus lointaines de l'empire, obtinrent leur domicile dans diverses contrées de notre île ; mais principalement sur les côtes du nord et de l'est, et dans le voisinage des murailles romaines.

Le système général de défense, fondé, à peu d'exceptions près, sur le principe de payer le soldat avec des terres, donna lieu par abus à ces donations de terres lætiques. *Les Marches*, ou pays de frontières, furent ainsi accordées presque exclusivement aux troupes qui les garnissaient, et à des conditions qui,

comme on l'a fort bien remarqué, contenaient le germe des *tenures féodales*. Les vallées, les gorges des montagnes et les bords des grandes rivières limitrophes, étaient cultivés par des laboureurs guerriers, qui ne pouvaient recueillir leurs moissons qu'en s'opposant aux incursions de l'ennemi. Ces terres ne pouvaient passer entre les mains de ceux qui n'étaient pas militaires. La propriété descendait du père au fils, et celui-ci, à l'âge de dix-huit ans, devait prendre les armes, et faire partie de la légion à laquelle son père appartenait.

Les soldats des frontières furent donc établis à poste fixe sur les confins du territoire, et il en était de même, ou à-peu-près, pour les légions romaines en station dans l'intérieur de la Bretagne. Après l'affermissement du gouvernement impérial, ces légions ne furent plus changées, ni déplacées, comme le sont encore de tems à autre nos régimens des colonies, mais fixées invariablement dans les divers postes qu'elles occupaient dans l'intérieur de l'île. Le fils du vétéran était forcé d'embrasser la profession de son père. Le service militaire était une obligation indispensable pour quiconque était de famille militaire. Les hommes de guerre, non seulement formaient

dans la nation un *ordre* particulier, mais c'était encore une caste dominante, de la volonté de laquelle dépendait le pouvoir souverain.

Il n'y eut peut-être pas dans l'univers, de peuple civilisé ou à demi-civilisé, qui fût aussi complétement que l'empire romain privé de lois ou de règles pour la succession à l'autorité suprême. Le succès était la seule légitimité. Aurélien, Dace grossier, est proclamé empereur par les légions sur les bords du Danube. Quintilien est appelé par les suffrages des légions de Rome et l'approbation de toute l'Italie ; mais c'est Aurélien qui l'emporte, et il est reconnu légitime possesseur du monde romain.

Quand un général s'arrogeait le pouvoir dans une province ou un diocèse, on l'appelait tyran, c'est-à-dire usurpateur. Choisissons un exemple, et nous reconnaîtrons combien peu cette qualification était juste. La Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, formant la préfecture des Gaules, furent érigées en un florissant empire par *le tyran* Posthume, qui avait refusé obéissance à Galien, empereur de Rome. Posthume avait été appelé au gouvernement par la voix et l'affection du peuple, et les légions l'avaient accepté. Le sénat impuissant qui s'assemblait au capitole,

fulmina contre ce changement de gouvernement dans lequel il voyait une rebellion, mais la cour de Trèves aurait pu avec raison contester à Galien ses droits, lui, qui n'avait joui de sa dignité qu'en faisant languir Valérien son père dans une dure captivité de neuf années; ou bien, remontant à Valérien lui-même, elle aurait pu, cette cour, méconnaître ses titres, et s'informer par quels moyens les légions de Rhétie avaient eu assez d'autorité pour l'imposer aux diocèses de l'est ou aux préfectures de l'occident.

L'histoire d'Avitus, qui, après avoir été salué comme empereur par les légions à Toulouse, fut investi de la pourpre impériale par les *honorati* d'Arles, nous met à même d'évaluer la part que prenaient les législatures provinciales dans la nomination des *tyrans* de provinces. Les soldats élisaient l'empereur, et le conseil ratifiait l'élection. Il semble qu'aux yeux de la raison, les souverains stigmatisés comme usurpateurs, avaient de meilleurs titres que ceux dont la légitimité consistait uniquement dans l'acceptation de Rome. Qu'était-ce que le sénat romain? Il portait à la vérité un nom vénérable; mais, dans les patriciens qui tremblaient sur les chaises de Caton et de Cicéron, nous ne trouvons plus que

les nominataires de l'empereur et ses créatures ; tandis que les membres des assemblées provinciales participaient à tous les sentimens, à toutes les opinions de leurs compatriotes, et représentaient virtuellement la richesse et la notabilité du pays. Les empereurs des provinces ne comprirent pas la mission qu'ils avaient à remplir, et nous pouvons les considérer comme les précurseurs des dynasties barbares. Les révolutions que les provinces éprouvèrent sous leur gouvernement, donnèrent une impulsion qui fit ensuite surgir de la quatrième grande monarchie des Gentils les royaumes de la chrétienté moderne.

Il faut en conséquence chercher l'extraction politique des anciens monarques de la Bretagne anglo-saxonne, parmi les souverains qui sont exclus de la série régulière des Césars, et placés à la fin de la page par les chronologistes de l'empire. La Bretagne fut, dit-on, singulièrement fertile en *tyrans ;* cela signifie que cette riche province fit de violens efforts pour se détacher de Rome et recouvrer son indépendance. Au surplus, l'histoire de ces tems est très-imparfaite. Nos principaux matériaux ne sont puisés que chez les faibles et arides écrivains de l'histoire d'Auguste, et tout en sachant

que le premier de ces tyrans bretons fut tué par son compétiteur Probus, nous ne pouvons pas même dire son nom. DE J. C. 280.

Carausius obtint un pouvoir plus durable. Il était d'origine menapienne. La nation dont il 287.
descendait s'était divisée en plusieurs colonies 294.
par ses émigrations. Il s'en forma une dans l'Hibernie; on en trouva une autre dans les îles du Rhin; et la Menapie ou Ménévie de la Bretagne, maintenant Saint-David, semble aussi avoir appartenu à ces tribus. Carausius était né dans la Bretagne, si l'on s'en rapporte à une autorité que nous sommes forcés de n'adopter qu'avec hésitation, attendu que les écrivains romains l'appellent *l'enfant de la Batavie*. Cependant, il est bon de remarquer en faveur de Richard de Cirencester, autorité dont je viens de parler, que la même incertitude règne à l'égard d'un grand nombre d'empereurs et de la plupart des *tyrans*. Les assertions contradictoires des écrivains contemporains sont évidemment moins l'effet de renseignemens erronés que de la difficulté qu'ils ont eue à trouver des expressions exactes. Le même individu est peut-être présenté dans un récit, selon sa *nation*; dans un autre, selon le *lieu de sa naissance*; et

dans un troisième, selon son *domicile politique;* précisément de même qu'on peut voir alternativement dans la personne de Napoléon, un *Italien,* un *Corse* ou un *Français.* Carausius avait été de très-bonne heure accoutumé à la mer; peut-être fut-il d'abord un pirate, et il s'éleva par sa valeur et ses talens au commandement de la flotte destinée à réprimer les incursions des Francs, des Saxons et d'autres barbares qui désolaient les rivages de la Bretagne et de la Gaule. Dans ce haut emploi, il fut soupçonné de connivence avec l'ennemi; et comme on présuma qu'il allait se soustraire à l'autorité de Dioclétien et de Maximien, empereurs qui régnaient en ce tems-là, des ordres furent expédiés de Rome, pour qu'il fût mis à mort. Mais il évita le fatal messager; et les richesses que ses exploits lui avaient procurées, la réputation qu'il s'était acquise par ses victoires, engagèrent les légions bretonnes, ainsi que leurs auxiliaires, à le proclamer césar et à ceindre sa tête du diadème impérial.

Maximien fit quelques tentatives pour se débarrasser de ce rival; mais elles furent vaines et il n'en recueillit que de la honte. L'empereur de la Bretagne, dont les domaines comprenaient Boulogne et les côtes gauloises du

voisinage, mit en œuvre tous ses moyens pour maintenir sa souveraineté. Il construisit des vaisseaux de guerre, et mit sur pied des forces puissantes, invitant à le servir les barbares qu'il avait combattus, et qui joignaient alors à leur courage naturel et à leur habileté maritime, la discipline régulière des soldats romains. Les nombreuses médailles frappées par Carausius sont des témoignages de l'éclat de son règne, et les inscriptions qu'elles portent montrent quelle splendeur il fit prendre à son empire insulaire. Maître de la Bretagne, Marcus-Aurélius-Valérius-Carausius, car il avait emprunté ces grands noms, fut mis au rang de *frère* de Dioclétien et de Maximien. Les flottes de Carausius voguèrent triomphantes, et des colonnes d'Hercule aux bouches du Rhin, son pavillon domina sur les mers. Lorsque Constance fut associé à la pourpre, il résolut de déposséder Carausius de ses domaines, et, par une entreprise aussi téméraire qu'heureuse, il força de se rendre la flotte britannique en station à Boulogne. Constance fit alors des préparatifs pour envahir la
Bretagne; mais, en même tems, des conspira- 294.
tions intérieures se formèrent contre Carausius, 297.
et il fut tué à York par le poignard d'Alectus,

ministre auquel il accordait la confiance d'un ami, et qui lui succéda dans la dignité impériale.

Nous passerons sur les détails concernant la succession des empereurs provinciaux, si improprement appelés *tyrans*, qui gouvernèrent la Bretagne, soit qu'elle fît ou non partie de la préfecture des Gaules, jusqu'à ce que nous arrivions au règne de Maxime, général habile et que des succès favorisèrent. Quelques historiens disent qu'il était breton et allié à la famille
382. impériale. Il disputa l'empire à Gratien, et les
388. Bretons de l'Armorique ou *Petite-Bretagne*, dans la Gaule, croyaient descendre de la population jeune et choisie qui l'avait accompagné dans cette entreprise. Les exploits de Maxime appartiennent plutôt à l'histoire générale de l'empire romain qu'à l'histoire particulière de la Bretagne. Il suffira de remarquer que Théodose, après avoir fait mourir Maxime dans la ville d'Aquilée, joignit de nouveau la Bretagne à ses possessions, qu'il transmit ensuite à son fils Honorius, son successeur à l'empire d'Occident. Mais l'autorité acquise par *le brigand de Richborough*, surnom donné à Maxime par Ausonne, ne fut pas entièrement perdue pour sa postérité. Si l'on

s'en rapporte aux généalogies des Cymri, on y verra que des princes qui régnèrent sur la Bretagne, long-tems après l'extinction de la puissance romaine, prétendaient descendre de *Maxen-Wledig* (l'empereur Maxime), et qu'ils se glorifiaient de le compter au nombre de leurs ancêtres [1].

Lorsque l'empire fut sur son déclin, les Romains, ainsi que les Bretons *romanisés*, se virent continuellement exposés aux attaques des *Pictes*. Ces derniers étaient aussi des Bretons, mais qui, vivant au-delà des frontières romaines, avaient continué de jouir de leur indépendance, et dont la rudesse primitive n'avait point été adoucie par la civilisation apportée à leurs compatriotes par les conquêtes des Romains. On voit toujours les animaux sauvages persécuter ceux de leur espèce qui ont été apprivoisés; de même les Pictes montraient la plus grande antipathie pour leurs anciens frères. Ils furent
d'abord facilement repoussés. Mais quand les 306.
Scots [2] arrivèrent des côtes d'Erin, la réunion

---

[1] Voyez page 57. *Gwledig* ne signifie pas littéralement *empereur*, mais ce mot indique une autorité suprême.

[2] Voyez la note insérée dans l'introduction, page XI. (*N. du T.*)

des forces de ces barbares les mit en état de poursuivre leurs opérations avec beaucoup de succès. Les hordes réunies des Pictes et des Scots sorties du Nord, se précipitèrent comme un torrent; elles attaquèrent Londres, qu'elles
367. pillèrent; et quoique Théodose ait refoulé
368. cette invasion, l'ordre et la tranquillité ne purent depuis se rétablir dans les districts septentrionaux.

Les *Scots* étaient parens des Cymri, c'était une autre branche appartenant à la grande nation des Celtes, et qui, à une époque bien antérieure à toute histoire authentique, s'était établie dans le pays nommé *Hibernie*, *Erin* ou *Irlande*. De là, cette île, à cause de sa principale population, fut généralement appelée *Scotia*, ou *Insula Scotorum*, par les écrivains des VIe. et VIIe. siècles. Il est très-important de se rappeler cette circonstance que l'on a souvent oubliée, car le nom d'Ecosse appliqué à la partie septentrionale de la Bretagne est comparativement d'une origine moderne. Les Scots ou Ecossais d'Irlande paraissent avoir commencé par s'étendre en établissemens épars sur la côte d'Argyle et le long des rivages voisins, formant de petits clans, ou même seulement des familles,

qui n'obéissaient à aucun chef et n'avaient aucun gouvernement régulier. Le territoire était stérile, et la population picte, qui d'ailleurs était peu nombreuse, ne s'opposa point à l'établissement des Scots. Reuda, qui arriva dans le pays avec un grand nombre de ses compagnons, semble avoir été le premier qui ait pris une autorité permanente parmi les Scots ; et l'on dit que c'est de son nom qu'ils prirent celui de *Dalreudini* ou *Dalriades*. Mais les princes par
lesquels ces nations furent ensuite gouvernées, 986.
prétendirent être descendus de Fergus, fils de Erc, qui, avec son frère Lourn, régna vers la fin du ve. siècle. Il y eut probablement un flux et reflux de population, et l'histoire de ces tribus est obscurcie par des fables. Cependant, les faits principaux en sont présentés d'une manière assez plausible, et il n'y a aucun motif pour douter que les Scots soient sortis de l'Irlande, pour occuper le petit espace de pays dont il vient d'être fait mention. D'autres colons vinrent, à une époque incertaine, s'établir dans le pays appelé Galloway. Ceux-ci paraissent aussi s'être mélangés avec les Pictes, peut-être avec quelqu'une des tribus qu'ils avaient accompagnées à la guerre.

Nous avons maintenant à nous occuper d'un autre peuple qui devait changer entièrement les destins de la Grande-Bretagne. Carausius s'était fait remarquer et s'était ensuite élevé au pouvoir par ses services militaires contre les Francs et les Saxons, tribus teutoniques qui ravageaient les côtes de la Bretagne et de la Gaule. Ces tribus furent repoussées, mais les succès de Carausius ne produisirent sur l'ennemi qu'un effet passager; et l'avantage repris ensuite par les auxiliaires des Francs est assez prouvé par le nom de *rivage saxon* donné à la côte britannique, depuis *Branodunum* ou Brancaster, dans le Norfolk, jusqu'à *Portus Adurni*, qui est peut-être Pevensey, en Sussex. Cette contrée, dans les derniers tems de l'empire romain, était placée sous le commandement d'un comte militaire appelé *comes littoris saxonici*. On suppose qu'elle ne fut nommée ainsi que parce qu'elle était ouverte aux irruptions des Saxons; mais il est très-probable que, comme les Scots, ils réussirent à se fixer sur quelque partie du littoral, car il serait fort étrange qu'un pays eût pris son nom de ses agresseurs plutôt que de ses habitans, et déjà dans le *littus saxonicum* de la Gaule, enclavé depuis dans la

Normandie, ils avaient obtenu un domicile permanent non loin de Bayeux.

Soit qu'ils fussent sortis de ces établissemens, ou qu'ils eussent directement traversé les mers, les Saxons se joignirent aux Pictes et aux Scots dans leur grande invasion. La victoire de Théo-
dose produisit un calme temporaire; mais il 368.
fut obligé de suivre l'armée des pirates jusqu'à l'extrémité des îles britanniques, et les Orcades furent inondées du sang des Saxons.

Pendant que ces événemens se passaient dans la Bretagne, des hordes de barbares continuaient de se répandre dans la Gaule et l'Italie. Les em-
pereurs romains Arcadius et Honorius se virent 406.
obligés d'abandonner la Bretagne à son sort. 418.
Marcus et Gratien, successivement proclamés empereurs par les légions britanniques, passèrent comme des ombres. Constantin, qu'un nom de bon augure fit sortir des rangs et parvenir à la dignité impériale dans la Bretagne, acquit un pouvoir plus étendu, mais peu durable. Enfin, les rapports de ce pays avec Rome cessèrent entièrement. La Bretagne se rompit, pour ainsi dire, en diverses communautés indépendantes et rivales, dont les souverains se disputèrent à qui posséderait l'empire, pendant

que des armées ennemies se grossissaient autour d'eux.

Autant que l'on peut en juger, deux grands partis dominèrent dans les contrées méridionales de notre île. Un parti romain, conduit par Aurélius-Ambrosius, chef de race impériale, qui prétendit à la dignité d'empereur, ou même qui l'obtint, et un autre parti qui soutint la cause des deux célèbres Vortigern. Durant ces débats, les Scots et les Pictes continuaient leurs hostilités déprédatrices et réduisirent le pays à la plus
430. affreuse misère. La moindre union qui eût existé entre les Bretons les eût mis en état de faire tête à leurs ennemis. Les murailles et les villes, fortifiées par les Romains, opposaient encore de puissantes barrières. Les légions n'avaient point oublié leur tactique. Des armures brillantes remplissaient les arsenaux, et d'épaisses rangées de lances auraient pu se présenter aux corps demi-nus des Pictes et des Scots, qui jamais n'eussent pu vaincre leurs adversaires. Mais les Bretons n'étaient portés à faire usage de leurs armes que pour s'entre-déchirer. Implorant servilement le secours des Romains, ils n'eurent plus de courage que pour les factions, lorsque ceux-ci les abandonnèrent à leurs pro-

pres ressources. Gildas, fils d'un roi breton, est le plus ancien historien de cette lamentable époque de troubles, et le témoignage que lui-même apporte contre ses compatriotes n'est que trop convaincant. Les rois bretons étaient souillés de tous les vices, ils gouvernaient, non comme protecteurs, mais comme spoliateurs de leurs sujets, et leurs forfaits entraînèrent bientôt dans une ruine commune et les peuples et les rois.

Chapitre II.

Hengist et Horsa. — Transactions qu'ils sont supposés avoir faites avec Vortigern. — Progrès de l'envahissement. — Conquête de la Bretagne par les Jutes, les Angles et les Saxons. — Royaumes fondés par ces peuples. — Kent, Sussex, Wessex, Anglie orientale ou Estanglie, Essex, Deïra, Bernicie, Mercie. — Les Bretons sont subjugués.

Les Jutes ou Jutlandais, les Angles et les Saxons, tribus de la Germanie, qui subjuguèrent la Bretagne, parlaient la même langue, étaient gouvernés par des souverains qui tous prétendaient descendre de Woden ou Odin, monarque déifié des Teutons, et paraissent ainsi n'avoir été dans l'origine qu'une seule et même nation. Ces tribus changèrent souvent de position sur le continent d'Europe. Elles furent déplacées par les flots de population que poussaient les causes secondaires destinées à opérer l'agrandissement prédit de la race de Japhet.

Les Jutes, et leurs voisins les Angles, habi-

taient la péninsule du Jutland, ou Chersonèse cimbrique, ainsi que le Holstein, pays contigu où se trouve encore un district nommé *Anglen*. C'est cette contrée que l'on pourrait avec raison appeler *la vieille* Angleterre, et notre vieille Angleterre n'est en réalité que *la nouvelle Angleterre*, quoique nous donnions maintenant ce dernier nom à une province d'Amérique. Les Saxons étaient répandus sur un plus vaste espace. Ptolémée les place dans la Chersonèse cimbrique, près des Jutes et des Angles; mais ils occupèrent ensuite un territoire bien plus considérable et qui s'étendait depuis le delta du Rhin jusqu'au Wéser. Après l'émigration des Saxons dans la Bretagne, on distingua ceux qui étaient restés dans leur pays par le nom de *vieux Saxons*. Un corps considérable de population saxonne habitait la Westphalie actuelle; mais les tribus qui envahirent la Bretagne paraissent être sorties principalement du pays que l'on appelle à présent la Frise; car, de tous les dialectes du continent, l'ancien frison est celui qui offre le plus de rapports avec l'anglo-saxon que parlaient nos ancêtres.

Il est cependant nécessaire de faire observer

que le nom de *Saxon* semble avoir été destiné à désigner une confédération de tribus plutôt qu'une nation en particulier. Les savans ont cru trouver l'étymologie de ce mot dans *seax*, épée courte dont les Saxons étaient armés; mais ces suppositions, ainsi que beaucoup d'autres que le cadre de cet ouvrage ne me permet pas de discuter, ne sont après tout que des jeux spirituels de l'imagination. Nous ne possédons qu'un très-petit nombre de faits authentiques des premiers tems des nations barbares de l'Occident; et quoique l'on puisse à peu près fixer sur la carte etnographique les limites générales de leurs positions, il reste toujours de l'incertitude sur les détails qui les concernent.

Pendant que Vortigern était en différend avec Aurélius-Ambrosius, deux *ealdermen*,
446. ou chefs du Jutland Hengist et Horsa arrivèrent dans l'île de Thanet avec trois vaisseaux et une petite troupe de compagnons choisis [1]. Selon quelques chroniqueurs, Hengist et Horsa vinrent à l'invitation de Vortigern en qualité

---

[1] Le lecteur trouvera la succession complète des états anglo-saxons dans les preuves et les explications du livre intitulé : *Rise and progress of the english commonwealth.* — Pages CCXXIV à CCCXXXIII.

d'alliés. D'autres disent qu'ils étaient exilés de leur pays natal. Tous paraissent d'accord sur un point, c'est que les Jutes firent une guerre heureuse contre les Pictes et les Scots, et qu'en récompense de leurs services l'île de Thanet leur fut donnée, comme j'ai déjà dit que faisaient les Romains en faveur de leurs auxiliaires lætiques. Cette terre devint donc la solde des Jutes.

Plusieurs écrivains prétendent que Vortigern épousa Rowena, fille d'Hengist. Elle était très-belle ; et lorsque son père l'introduisit au banquet royal du prince breton, elle s'avança vers lui avec grâce et modestie, tenant un gobelet d'or plein de vin. Il ne parut ni singulier ni inconvenant que Rowena se présentât dans cette fête faisant les fonctions de porte-coupe ; les jeunes gens, même du plus haut rang, avaient coutume de servir les personnes âgées ou celles auxquelles ils voulaient témoigner du respect. Lorsque Rowena fut arrivée auprès de Vortigern, elle lui dit, dans son langage saxon : « Woes heal, hlaford conung » ; c'est à dire : « Porte-toi bien, monseigneur roi. » Vortigern ne comprit rien au salut de Rowena, mais les paroles lui furent expliquées par un interprète.

On répondait ordinairement : « Drinc heal, — Je bois à ta santé. » Le *waissail-cup* a perpétué dans la joyeuse *vieille Angleterre* le souvenir de cette cérémonie. C'était une coupe remplie de vin épicé ou de bonne bierre, qui passait à la ronde aux mains de chaque convive dans les banquets et les fêtes. Rappelons-nous donc Rowena dans les jours de réjouissances, pour ce supplément aux plaisirs des festins.

L'ambition des Jutes s'accrut avec leur pouvoir. Ils firent de nouvelles demandes aux Bretons, voulurent une plus grande récompense, une augmentation de territoire. Le refus provoqua leurs hostilités; ils se joignirent aux Scots et aux Pictes et ravagèrent la Bretagne de l'est à l'ouest. Les Jutes éprouvèrent ensuite des revers pendant lesquels ils furent forcés d'abandonner l'île; mais ils revinrent bientôt avec des forces plus considérables, ils proposèrent aux Bretons de faire la paix, et l'on ordonna un banquet pour célébrer cette réconciliation. Le perfide Hengist avait prescrit à ses compagnons de cacher leurs épées courtes sous leurs vêtemens. Au signal qu'il donna en s'écriant : « *Nimed eure saxes* » [1], ils saisirent leurs armes. Les

[1] Prenez vos *seaxes*.

nobles Bretons furent massacrés ; Vortigern fut fait prisonnier, et les Jutes, après s'être emparés du Kent, étendirent leur domination sur une grande partie des pays adjacens.

Ces détails ont été si souvent répétés qu'ils ont acquis, en quelque sorte par prescription, des droits à la confiance. Mais je crois qu'ils n'ont pas un rapport plus intime avec l'histoire réelle de l'Angleterre anglo-saxonne, que n'en présente l'histoire d'Enée, telle qu'elle est racontée par Virgile, avec l'histoire réelle de la fondation de Rome. Il est tout-à-fait invraisemblable que Vortigern ait appelé vers lui ces implacables ennemis de la Bretagne, « dragons de la Germanie », comme les nomment les Bardes, et cela, dans le but de faire la guerre aux Scots et aux Pictes, qui avaient été si récemment leurs alliés, ou ceux de leurs compatriotes. On peut trouver le fondement de cette narration dans les ballades historiques par lesquelles leurs premières entreprises ont été célébrées Les noms même de *Hengist* et de *Horsa* [1] ne semblent être que des épithètes

[1] *Hengst* ou *hengist* signifie un étalon ; *horsa* ou *hross* signifie un cheval. Il est cependant nécessaire de remarquer qu'en danois *hors* ne veut pas dire précisément un cheval, mais bien une jument.

dérivées de leur étendard, où l'on voyait un coursier blanc, figure qui paraît encore dans les armoiries du Kent en Angleterre, comme elle existait anciennement sur les boucliers des vieux Saxons en Germanie [1].

En rapprochant l'histoire des Jutes des événemens antérieurs, il paraît beaucoup plus probable que leur arrivée fut le résultat d'une de ces expéditions de pirates qui tourmentèrent si souvent la Bretagne du tems des Romains. On peut croire qu'ils ont en effet reçu du roi breton la possession de l'île de Thanet. J'ai déjà fait observer que ce don était de la nature de ceux que les Romains faisaient aux *Liuti*, moins comme le prix des services qu'ils comptaient obtenir d'une colonie menaçante, que dans l'espoir d'éviter ses hostilités.

Thanet est maintenant séparée des autres parties du Kent par un petit ruisseau, que l'on traverse sur une arche extrêmement étroite. Ce ruisseau était alors un canal de près d'un mille de largeur, et, dans leur île, les Jutes en possession de la mer pouvaient facilement se main-

---

[1] On trouve ici l'origine du cheval blanc des armes de Hanovre-Brunswick.

tenir contre leurs ennemis, parmi lesquels il y avait d'ailleurs de la désunion. Cependant, plusieurs années de guerre continuelle s'écoulèrent 457.
avant que *Cantvara-land*, ou le Kent, fût soumis 473.
à leur pouvoir; et il paraît qu'Eric, fils d'Hengist, 488.
fut en réalité le premier roi de cette contrée, car ce fut lui, et non son père, que l'on honora du titre de fondateur de la dynastie. Il fut surnommé *Æsc* (le Frêne), à cause de la lance dont il s'armait, ou du vaisseau qui l'avait porté sur les flots, et les rois du Kent, ses descendans, s'appelèrent *Æscingas*, c'est-à-dire *fils du Frêne*, pendant tout le tems que dura leur dynastie. Lorsque Æsc se fut bien établi dans son riche et fertile royaume, il déposa le glaive : et son fils, ainsi que les fils de celui-ci, vécurent dans une paisible obscurité. Le Kent devint floris- 568.
sant sous Ethelbert, quatrième descendant de 616.
Æsc [1]; mais, bientôt après, les entreprises de rivaux et de voisins puissans firent tomber ce royaume dans la condition d'une principauté dépendante. Aucune partie de notre île n'a été plus long-tems vraiment anglo-saxonne que

[1] Voyez pages 76 et 99.

dérivées de leur étendard, où l'on
coursier blanc, figure qui paraît en
les armoiries du Kent en Angleterre, c
existait anciennement sur les bouclier
Saxons en Germanie [1].

En rapprochant l'histoire des Jut
nemens antérieurs, il paraît be
probable que leur arrivée fut le r
de ces expéditions de pirates qui t
si souvent la Bretagne du tems
On peut croire qu'ils ont en eff
breton la possession de l'île de
déjà fait observer que ce don ét
de ceux que les Romains faisa
moins comme le prix des servi
taient obtenir d'une colonie
dans l'espoir d'éviter ses hostil

Thanet est maintenant sép
parties du Kent par un petit r
traverse sur une arche extrêm
ruisseau était alors un canal
de largeur, et, dans leur île, le
sion de la mer pouvaient fa

---

[1] On trouve ici l'origine du cheval bla
Brunswick.

e leurs ennemis, parmi lesquels

rs de la désunion. Cependant,

de guerre continuelle

ware-land, ou le Kent.

t il paraît qu'Eric fils d'Hengist

remier roi de cette contrée

son père

e la

494.

ur

nt

nes

ons 501.

t de

xons

ciant

qu'il

aulin,

Bretagne

d'empereur.

les Saxons, quoique avec lenteur, gagnèrent constamment du terrain. Les limites de leurs possessions vers le nord ne peuvent être fixées avec certitude; mais ils avaient conquis la ville de Bedford, et ce fut probablement en conséquence de leur position géographique, par rap-
477. port aux *Saxons de l'est* et aux *Saxons mitoyens*, qu'ils reçurent le nom de *Saxons de l'ouest*. Ils perdirent bientôt le pays au nord de la Tamise, mais au sud de ce fleuve et de la Severne, les successeurs de Cerdic, rois du Wessex, continuèrent d'étendre leurs domaines. L'*Avon*, qui coule dans le Hampshire, et porte encore son ancien nom celtique, qui signifie *l'eau*, semble d'abord avoir été leur ligne de séparation. Au-delà de cette rivière, les princes bretons de Damnonie conservèrent leur pouvoir; et ce ne fut que long-tems après, que le pays qui s'étend jusqu'à l'Exe devint une frontière saxonne [1].

Dans le tems environ que les Saxons, commandés par Cerdic et Cynric, obtenaient des succès contre les Bretons, on vit une autre colonie s'établir sur ce territoire que sa position géographique avait fait nommer *Saxe de l'est*,

---

[1] Voyez page 63.

mais dans lequel était alors comprise une portion du pays des *Saxons mitoyens*, appelé maintenant *Middlesex*. Londres, comme on le sait, est enclavé dans la Saxe mitoyenne, et les rois d'Essex, ainsi que les autres souverains auxquels le pays fut soumis, eurent indubitablement des droits très-étendus sur cette ville. Cependant, je doute beaucoup que Londres ait jamais été incorporé dans aucun royaume anglo-saxon, et je crois que nous devons plutôt le considérer comme un petit état faible et tributaire, qui ne pouvait résister aux empiétemens des seigneurs suzerains. Æscwin, ou Ercenwine, fut le premier roi des Saxons de l'est. Sleda, son fils, épousa 527.
Ricola, fille d'Ethelbert de Kent, lequel devint par la suite prince supérieur ou souverain de tout le pays; car, bien que Sleda fût roi, Ethelbert intervenait dans tous les actes importans du gouvernement. Tel fut le sort de l'Essex; on l'appelait un royaume, mais le fait est qu'il n'a jamais joui d'aucune indépendance politique, et qu'il fut toujours, au contraire, dans le vasselage des rois qui l'entouraient.

C'est ainsi que les Jutes et les Saxons s'introduisirent dans la Bretagne; vinrent ensuite les Angles, et en si grand nombre, que *la vieille*

Angleterre se vit presqu'entièrement privée de ses habitans, et que les parties de pays qu'ils envahirent continuèrent d'être peu peuplées, même jusqu'au tems du vénérable Bede. Les tribus déjà établies dans les contrées voisines n'entrèrent point dans celles-ci, quoiqu'elles continuassent de fonder des colonies dans beaucoup d'autres parties du monde : et le pays ne fut pas non plus repeuplé par les familles des Angles, que ceux-ci avaient laissées derrière eux. Cette circonstance est digne de remarque, en ce qu'elle démontre combien peu les mouvemens et la multiplication de l'espèce humaine sont exactement indiqués par ces théories uniformes de population qui, sur le papier, ont un air si ingénieux et si vrai.

Plusieurs troupes de ces Angles, conduites par des chefs inconnus, et divisées apparemment en deux grandes tribus, celle de North-folk, c'est-à-dire des *hommes du nord*, et celle de South-folk ou des *hommes du sud*, s'emparèrent de
Environ 597. la partie orientale de l'île, nommée ensuite *Estanglie*, et dont les comtés modernes de Northfolk et de Suffolk forment la plus grande partie. Là, ils étaient presque séparés du reste de la Bretagne, car de vastes marais bornaient leur

territoire vers l'ouest, et ces déserts inondés, liés ensemble par de nombreux filets d'eau courante qui, en beaucoup d'endroits, s'étendaient en mares et en lacs, donnaient au pays l'apparence d'une péninsule. A l'isthme, où se terminaient ces défenses naturelles, les *Estangles* bâtirent une fortification formidable, consistant en un fossé profond, surmonté d'un rempart très-élevé. Dans le moyen-âge, on appelait souvent cette construction *Rech dyke* [1], c'est-à-dire la digue du géant, et le peuple l'attribuait au démon. Les landes, au travers desquelles s'étend le rampart, n'ayant point été

[1] Non, comme le suppose Camden, à cause du village de *Retch*, dans le Cambridgeshire, mais bien par étymologie de *recke* ou *riege*, qui en allemand et en islandais signifient un géant, un héros, un être doué d'une puissance surnaturelle. On trouve ce mot dans tous les dialectes gothiques. De même que ses corrélatifs *rex* et *rajah*, il dérive primitivement de *rich* ou *reich*, domination, puissance. Une grande fortune est aussi une puissance; de là *rice* où riche a pris le sens secondaire qui lui est maintenant donné. Cependant ce mot, dans l'anglo-saxon, conserve le plus ordinairement sa signification originelle : « He awearp the *rican* of setle. — « *Deposuit potentes de sede.* — Il a déposé *les puissans* de leurs siéges. » (Saint-Luc, chap. 1, v. 52.) Dans le mot composé *ricos*-hombres *, les Espagnols ont conservé le terme gothique dont se servaient leurs ancêtres. *Kingrick* pour kingdom (royaume), était encore en usage il y a peu de tems en Ecosse.

* *Ricohombre* signifie, en espagnol, un noble, un grand seigneur. Mais, en décomposant ce mot, on y trouve *hombre*, homme, et *rico*, riche; on voit ici l'analogie qui existe entre les idées de fortune et de puissance. (*N. du T.*)

soumises à la culture, *la digue du diable* subsiste encore tout entière, et c'est un des monumens les plus remarquables de son espèce. Mais les marais ont été desséchés, et Croyland ainsi que Thorney ont cessé de s'élever comme des îles au milieu d'un lac; cependant la nature marécageuse du sol n'a pas entièrement disparu, et le voyageur peut facilement se retracer son état avant qu'il fût conquis sur les eaux. Uffa fut le premier des chefs de l'Estanglie qui reçut le titre de roi dans l'étendue des limites que je viens de décrire, et de même que les rois du Kent furent connus sous le nom d'*Æscingas*, de même aussi les souverains de l'Estanglie se distinguèrent par le nom patronimique d'*Uffingas*, c'est-à-dire fils d'*Uffa*. Mais presque toutes leurs annales se sont perdues, et l'histoire de l'Estanglie reste à-peu-près en blanc dans les chroniques d'Angleterre.

Les royaumes bretons de Deyfyr et de Bryneich, dont les noms ont été latinisés en ceux de Deïra et de Bernicia, s'étendant depuis l'Humber jusqu'au détroit de Forth, étaient séparés l'un de l'autre par une forêt qui occupait l'espace régnant entre les rivières de Tyne et de Tees, et qui, abandonnée par l'homme, était le séjour

exclusif des bêtes fauves. Cette frontière [1] ne paraît pas, à proprement parler, avoir appartenu à aucun de ces deux royaumes; mais, dans les tems suivans, les limites entre le Deïra et la Bernicie furent ordinairement fixées à la Tyne. A une époque reculée, les contrées au-delà de l'Humber furent exposées aux agressions des Jutes et des Saxons. Plusieurs chroniqueurs disent qu'Octa et Ebusa, les fils d'Hengist, conquirent une certaine étendue de ce pays. Les premières entreprises des envahisseurs ne leur procurèrent que de faibles avantages. Les Bretons de Reged et de Strath-Clyde, pays voisins gouvernés par des princes courageux descendans du romain Maxime, paraissent avoir agi avec plus d'ensemble que leurs frères du sud, et leurs efforts réunis fournirent aux populations du Deïra et de la Bernicie le moyen de résister aux ennemis. La balance ne pencha d'aucun côté jusqu'à l'arrivée de l'anglais Ida, qui débarqua au promontoire Avant 547. nommé Flamborough-head, avec quarante vaisseaux remplis de guerriers d'élite. Urien, le héros des Bardes, opposa la plus valeureuse

[1] C'est maintenant l'évêché de Durham.

résistance ; mais les Angles s'étaient fortifiés sur la côte, de nouveaux renforts y descendirent, et Ida, *le porte-flamme*, comme l'appelaient les Bretons, devint enfin maître et souverain du pays. Ida fit élever une tour ou forteresse, qui était à la fois son château-fort et son palais, et les Bretons furent si profondément humiliés par ce témoignage de son pouvoir, qu'ils appelèrent ce monument *l'opprobre de la Bernicie*. Ida donna ensuite ce château à sa femme la reine Bebba, qui lui fit prendre le nom de Bebban-Burgh, c'est-à-dire le *Burgh* ou la forteresse de Bebba, et l'on abrège maintenant ce nom en celui de Bamborough. Cette construction massive existe encore, et le voyageur, en faisant le même trajet que l'abbesse de Sainte-Hilda, peut voir :

Ce lourd château carré qui domine à la ronde,
Et, du haut de son roc sur l'océan qui gronde,
Semble jeter des regards menaçans [1].

Les états d'Ida furent pendant quelque tems entrecoupés par des territoires appartenant encore à des peuplades bretonnes, qui finirent par se soumettre au joug du conquérant. Dans le

---

[1] Voyez le poëme de sir Walter Scott, intitulé *Marmion*, chant II, auquel il est fait allusion, page x de l'introduction. (*N. du T.*)

Deïra, les Angles ou Anglais ne firent que des progrès lents. A la vérité, York avait été pillé 504.
par les Saxons, et l'archevêque Sampson s'était vu forcé de chercher un refuge dans l'Armo- 559.
rique [1] ou Petite-Bretagne; mais jusqu'à l'accession d'Ella, on ne voit pas que le Deïra ait été 560.
assujéti à aucun prince anglais. Ella n'était pas de la même famille qu'Ida. Tous deux étaient fils de Woden; mais Ida descendait du cinquième fils de ce monarque fabuleux, tandis qu'Ella tirait sa généalogie de Baldeg, le sixième fils, duquel sont descendus aussi tous les rois de Wessex. Ida eut douze fils, dont six, dit-on, régnèrent successivement après lui. Ceci est très-improbable; il est plus naturel de penser qu'ils prirent des principautés distinctes, formées de diverses parties du royaume. Ella, roi de Deïra, paraît avoir forcé les fils d'Ida de 559.
devenir ses tributaires, et les deux maisons royales de Bernicie et de Deïra, continuèrent 560.
pendant plusieurs années à se montrer rivales et hostiles. Le Deïra sous Edwin, prit à la fin la supériorité. Les deux états furent alors connus sous le nom collectif de *Northumbrie*: Quoiqu'ils 617.

---

[1] Page 34.

ne fussent pas unis en communauté, ils étaient gouvernés par un seul souverain, et ce royaume devint, pendant un certain tems, le plus puissant de toute la Bretagne anglo-saxonne.

Les contrées qui environnaient les établissemens anglais de l'Estanglie et du Deïra, et qui bordaient aussi les terres des tribus bretonnes, reçurent le nom de *march*, limites. Les
585. chefs anglais qui s'y établirent, semblent, dans l'origine, s'être considérés comme exempts de
593. toute dépendance; mais Creoda, leur premier roi, qui, selon l'apparence, fut le législateur des Angles mitoyens, ne doit avoir gouverné que comme vassal de la Northumbrie. Penda, guerrier vaillant et farouche, s'affranchit du ser-
626. ment d'allégeance: *la Marche* ou *Mercie* devint alors un état libre, et ses souverains, quoique
655. plus d'une fois subjugués par la Northumbrie ou par le Wessex, continuèrent d'étendre leur pouvoir aux dépens des Bretons, jusqu'à ce qu'enfin, s'étant emparés de toutes les terres de l'intérieur de la Loegrie [1] leurs hostilités devin-

[1] Les Bretons divisaient l'île en trois grands territoires : la Cambrie, bornée par la Severne et la Wye; la Loegrie, au sud de l'Humber; et l'Albanie, au nord de cette rivière. L'Albanie fut subséquemment réduite aux pays situés au nord des détroits.

rent à craindre pour les Bretons de la Cambrie. On a déjà vu qu'une portion des états du Wessex avaient été joints à la Mercie. Londres fut ensuite arraché aux Saxons par les Merciens, et le territoire occupé par ces derniers excéda peut-être l'étendue géographique de tout autre royaume anglo-saxon. Mais la Mercie ne fut jamais compacte. Sa population était un mélange de Bretons et d'Anglais presqu'en nombre égal, et les chefs ou ealdermen qui en gouvernaient les principautés, possédaient de très-grands pouvoirs; ce royaume renfermait donc des germes de désunion et de décadence.

C'est ainsi que se formèrent les états de la prétendue *Heptarchie*, terme erronné, mais que l'usage a rendu si familier, qu'on l'écarterait assez difficilement de l'histoire. Il devrait cependant en être banni, parce qu'il comporte une idée matériellement fausse. A aucune époque de notre histoire on ne vit sept royaumes indépendans l'un de l'autre; et si, dans le nombre, on comprend les états assujétis à des royaumes plus puissans, il faut en compter davantage. Le neveu de Cerdic gouverna l'île de Wight avec le titre de roi. En Mercie le chef du Hwiccas [1]

[1] Gloucester, Worcester et partie du Warwickshire.

possédait autant d'autorité dans sa bonne ville de Worcester, que le roi d'Essex à Londres. Au surplus, quoique divisés, les peuples que nous appelons Anglo-Saxons possédaient ainsi les plus belles parties de la Bretagne, tandis que les Cymri, chassés vers l'ouest de l'île, cherchaient leurs demeures dans les endroits où les marais et les montagnes, les lacs et les forêts, leur fournissaient des fortifications naturelles, qui les protégeaient contre leurs oppresseurs.

Une partie des Bretons conservèrent la possession de Strathclyde et de Cumbrie qui s'étendaient depuis Alcluyd, maintenant appelé Dunbreton ou Dunbarton, c'est-à-dire le *Dun*, ou la forteresse des Bretons, jusqu'aux frontières sud du Lancashire. La chaîne de montagnes, à laquelle convient assez le nom d'Apennins bretons qui lui a été donné, les séparait de la Northumbrie.

Une autre grande masse de population bretonne avait conservé la *Damnonie*, ou le Devonshire, avec sa dépendance *Cernaw*, ou Cornouailles, contrées que les Saxons appelaient *West-Wales*, pays de Galles occidentale. Dans

Environ 638.

cette position, les Bretons, quoique leurs ennemis gagnassent journellement du terrain sur eux, rêvaient encore la conservation de leur monarchie, lorsque Cadwallader, surnommé *Bhendyged* (le saint), abandonna sa couronne et partit pour Rome, où il mourut en pélerin pénitent. Un grand nombre de Bretons s'enfuirent au-delà de la mer, dans l'Armorique, et il n'y eut principalement que les habitans des campagnes qui restèrent dans leurs foyers. Les Bretons se retirèrent alors derrière la rivière d'Exe, ensuite au-delà du Thamar; enfin, ils cédèrent à l'ascendant anglais, et virent s'effacer les derniers vestiges de leur pouvoir national.

Les plus nobles des Bretons s'étaient maintenus dans la Cambrie, ou pays de Galles. Les Anglo-Saxons, et particulièrement les Merciens, firent à diverses reprises des courses sur leurs pays, mais les Cymri se défendaient encore. Ils détestaient les Saxons, et ne voulaient se conformer ni à leurs mœurs ni à leurs usages. Les Romano-Bretons de Loegrie sont ceux qui se mélangèrent le plus promptement avec leurs vainqueurs. Peut-être avaient-ils moins d'esprit national, et c'est quelquefois, dans ses préjugés nationaux, qu'un peuple trouve des garanties

d'indépendance. Dans les royaumes et les principautés des Cymri de l'ouest, parmi lesquels, suivant une nomenclature qui date peut-être d'une époque moins éloignée, les états de Gwynedd, de Dehenbarth, de Powys et de Gwent, étaient les plus considérables, les anciennes lignes généalogiques ou dynasties de princes se perpétuèrent. Il s'en trouve encore aujourd'hui des rejetons dans la noblesse du pays de Galles; et la population restée en possession du sol natal, ne se confondit point avec celle des étrangers. Ce peuple, en quelque sorte, ne fut donc point conquis; mais il fut absorbé par la suprématie du sceptre anglo-saxon : il se courba devant le trône anglo-saxon, et paya des tributs aux rois anglo-saxons.

Ainsi s'évanouit la puissance des Bretons; ils furent ou bannis de leur pays, ou réduits à la condition de vassaux ; et leur île, depuis la mer *pictique*[1] jusqu'aux rivages du canal, devint l'héritage des Anglo-Saxons, qui firent prévaloir dans la Bretagne leur langage, leurs coutumes et leurs lois.

---

[1] Le détroit de Forth.

Chapitre III.

Paganisme des Anglo-Saxons. — Divinités qu'ils adoraient. — Origine de l'autorité papale. — Le pape Grégoire entreprend la conversion des Anglo-Saxons. — Missions d'Augustin et de Paulin. — Effets temporels produits par l'introduction du christianisme. — Ethelbert de Kent et Edwin de Northumbrie. — Conversion de ces rois. — Fondation des siéges de Cantorbery et de Londres.

On peut apercevoir parmi les païens plusieurs gradations d'erreur. Quelques peuples, comme les Mexicains, ont tellement renoncé à la protection divine, qu'ils sont tombés dans le culte du démon, adressant sciemment et à dessein leurs hommages religieux aux sources du mal, et s'efforçant, par des actions qu'ils seraient obligés de reconnaître pour des crimes, de se rendre propices les mauvais génies qu'ils adorent. D'autres se sont égarés, moins en abjurant le tout-puissant que parce qu'ils revêtirent les créatures de ses attributs, et leur accordèrent un respect qui n'est dû qu'au créateur. Le soleil,

qui s'avance avec tant de splendeur, la lune, brillant d'un pâle éclat, et tous les flambeaux célestes, hôtes lumineux des cieux, ont reçu des honneurs qui n'appartenaient qu'à celui qui les forma. Cette idolâtrie ne se borna point aux objets inanimés; les princes, les guerriers et les législateurs des peuples, furent aussi déifiés par l'ignorance de leurs sujets, ou la fraude de leurs disciples. Nous pouvons, sous une autre forme, nous rendre nous-mêmes coupables de ce dernier attentat contre la majesté divine. Toutes les fois que la vertu des hommes, ou leur science, est l'objet de notre vénération, ou que nous plaçons notre confiance en leur pouvoir, de manière à oublier l'origine de ces dons, bienfaits de la providence, nous sommes dans l'égarement comme ceux qui honoraient Apollon d'une hécatombe, ou qui brûlaient l'encens devant Baal.

La religion des Anglo-Saxons en général, sans distinction de tribus, se composait évidemment de *Sabéisme*, ou adoration des corps célestes, et du culte des héros. Les noms anglo-saxons des jours de la semaine nous offrent le moyen de présenter un abrégé de leur croyance.

Sunnandæg, en anglais *sunday*, jour du soleil (dimanche) et *Monandæg*, en anglais *monday*,

jour de la lune (lundi), n'ont pas besoin, d'explication. Remarquons cependant, que contrairement à la mythologie des Grecs et des Romains, les Teutons faisaient du soleil un être féminin, et qu'ils attribuaient à la lune le sexe masculin; une idée bizarre les portait à croire que s'ils s'étaient adressés à cette dernière puissance comme à une déesse, ils auraient été dominés par leurs femmes.

Le mardi, troisième jour de la semaine, qui suivait les deux grandes fêtes des jours du soleil et de la lune, était connu chez un grand nombre des nations germaniques sous le nom de *Dings-tag*, ou *jour de la cour*, parce que c'était celui des séances des tribunaux populaires; mais les Anglo-Saxons l'appelèrent *Tiues-dæg*, en anglais *tuesday*. Plusieurs savans présument que *Tiue* est le *Tuisco* mentionné par Tacite comme une divinité que les Teutons louaient dans leurs hymnes, et dont ils avaient tiré leur nom. D'autres identifient *Tiue* avec *Tyr*, l'un des douze compagnons d'Odin, très-vénéré dans le nord.

Wodnesdæg, en anglais *wednesday* (mercredi), était consacré au grand *Woden* ou *Odin*. Le culte de ce héros fut commun à tous les Teutons. C'était leur roi, c'était delui qu'étaient venues toutes

leurs sciences ; la musique et la poésie des Bardes, les enchantemens des magiciens, avaient été enseignés par Odin, et il n'y avait guère de princes ou de chefs des Anglo-Saxons, qui, comme je l'ai déjà fait observer, ne réclamassent l'honneur de descendre de lui. Dans les *sagas* ou chansons scandinaves, Odin est présenté comme le guide qui conduisit les *Asi,* ou hommes du nord, sur les bords de la Baltique, après leur avoir fait quitter leur pays originaire, voisin peut-être de la mer noire. Les savans historiens de la Suède et du Danemarck, en supposant ingénieusement qu'il exista trois Wodens ou Odins, à des époques différentes, ont essayé d'apporter une chronologie régulière dans les aventures attribuées à ce Dieu. Cependant, Woden doit être simplement considéré comme une création mythologique ; il est probable à la vérité que le caractère historique de *l'Etre furieux* [1], telle est la signification de son nom, a quelqu'origine réelle ; mais il est impossible d'analyser les élémens dont il se compose.

Thor, divinité patronimique de *Thorsdæg,* en anglais *thursday* (jeudi), vient immédiatement après Odin. On lui rendait le même culte qu'au

---

[1] *Wood* signifie encore *furieux* dans le dialecte actuel de l'Écosse.

Jupiter-Tonnant des Romains, auquel le même jour était consacré; mais le tonnerre de *Thor* était un marteau qu'il maniait avec une force irrésistible, et l'on raconte beaucoup de fables sur ses exploits et ses combats contre les géans et les démons.

Freya, était la femme d'Odin, et donna son nom à *Freya-dæg*, en anglais *friday* (vendredi). C'était la Vénus du nord.

Vient enfin Sæter, dont le nom a servi pour *saturday* (samedi). Il était représenté debout sur un poisson et tenant un seau à sa main. C'était apparemment une divinité des eaux.

Outre les dieux dont il vient d'être question, beaucoup d'autres recevaient aussi des honneurs. *Saxnote*, fils d'Odin, était vénéré par les vieux Saxons de la Germanie, et probablement par leurs frères de la Bretagne, presqu'autant qu'Odin lui-même, et c'est de lui que sont descendus les rois d'Essex. Les Slaves, qui, sortis de l'Asie, se répandirent en Europe après les Teutons, s'étaient établis sur les bords de la Baltique où résidaient les vieux Saxons. Les Russes sont des Slaves, mais cette nation consistait en un grand nombre de tribus, et le peuple sauvage qui s'avança jusqu'à l'Elbe était aussi nommé *Slavo-Winidi, Vendi*, ou Vandales. Leur

mythologie avait quelque affinité avec le système religieux actuel des Indous. Leurs idoles étaient souvent couvertes de symboles, et représentées avec plusieurs têtes. Les Slaves ou Vandales adoptèrent quelques divinités teutoniques adorées par les Saxons leurs voisins : ceux-ci en empruntèrent également aux Slaves, et Sæter fut apparemment un de ces dieux étrangers.

Dans la Bretagne, surtout dans le Deïra, les Angles paraissent avoir joint à leur propre idolâtrie celle du culte druidique. Cette flexibilité d'opinion ne fut point en eux le résultat de la légèreté. Pieux avec ignorance, et ne sachant comment trouver la vérité, ils sentaient l'insuffisance de leur foi, et soupiraient pour une religion plus pure. Si les Anglo-Saxons ont vu dans les rochers, les ruisseaux et les arbres, des objets qui demandaient des libations et des sacrifices, ils ne croyaient pas pour cela que ces arbres, ces eaux et ces pierres pussent les entendre; mais ils offraient leurs prières sous l'ombrage des forêts, ou sur les bords des torrens, parce qu'ils s'imaginaient que ces lieux étaient plus particulièrement fréquentés par les *Elves*, divinités subalternes, qui, quoiqu'invisibles aux mortels, remplissaient ce globe sublunaire. Malgré ces illusions et beaucoup d'autres semblables, les

nations teutoniques avaient retenu quelques vagues réminiscenses des vérités entrevues par les patriarches, ou qui leur avaient été révélées. Leur coutume de diviser la semaine en sept jours est peut-être un de ces vestiges. Ils avaient la ferme conviction que l'ame ne périssait point avec le corps. La langue anglo-saxonne fournit un singulier témoignage de l'idée qu'ils s'étaient formée sur l'essence de Dieu; ils lui donnaient le nom de *God*, qui signifie *bon*, et indiquaient ainsi qu'il est la bonté même et la source de tout ce qui est bon. Cependant, la pensée qu'ils ont eue, en désignant la divinité par un mot équivalent à une bonté absolue, toute frappante qu'elle puisse paraître, est peut-être moins remarquable que le nom de *man* dont ils faisaient usage pour exprimer *un homme*, et qui veut dire aussi *méchanceté*, montrant par là qu'ils reconnaissaient combien notre nature déchue s'était identifiée avec le vice et la corruption. Selon leur doctrine, le jugement et la destruction de ce monde devaient être suivis d'un état plus heureux. Quoique sauvages et féroces envers leurs ennemis, ils étaient moins corrompus que les Grecs et les Romains plus civilisés qu'eux. Ils étaient fidèles, honnêtes et chastes, ils tour-

naient leurs yeux vers la lumière et cherchaient à devenir meilleurs. Le terrain était bon, et quand on y jeta la semence, il rapporta une abondante moisson.

Pendant que les Jutes, les Angles et les Saxons s'établissaient dans la Bretagne, les moyens de leur communiquer les vérités salutaires de l'évangile se préparaient, par l'intervention de Grégoire, qui était alors évêque ou patriarche de Rome, titres changés depuis en celui de *Pape*.

La possession de l'évêché romain donnait la prééminence au prélat qui l'avait obtenue. Après que les Romains et les peuples qui constituaient leur empire eurent été convertis au christianisme, il parut convenable que quand les évêques des diverses villes et provinces s'assemblaient afin de délibérer sur la règle et le gouvernement de l'église, certains prélats fussent désignés parmi eux pour présider et maintenir l'ordre dans ces conseils du clergé. Ce soin fut confié aux évêques, appelés quelquefois patriarches, dont les chaires, *cathedræ*, étaient placées dans les principales églises des diocèses les plus importans. Ce terme de diocèse, qui maintenant appartient exclusivement à la hiérarchie ecclé-

siastique, avait fait partie de la nomenclature impériale, ainsi que je l'ai dit [1], pour indiquer une des divisions de territoire du gouvernement temporel de l'empire. Le premier, ou primat, des évêques de cathédrale, était le patriarche de Rome, à qui les autres évêques cédaient une honorable préséance, parce que Rome était anciennement la capitale de tout l'empire. Constantinople, ou la nouvelle Rome, avait un patriarche, qui possédait aussi le rang de président; parce que cette ville, quand l'empire fut divisé, devint la capitale de l'empire d'Orient. Jérusalem fut le siége d'un patriarche, à cause du respect que l'on portait à la cité sainte; Antioche et Alexandrie, comme villes principales de l'Asie mineure et de l'Afrique, possédèrent également des prélats investis de la dignité patriarchale; et beaucoup d'autres villes jouirent du même honneur.

Les évêques tiennent leur ordre et leurs fonctions spirituelles des apôtres; mais les arrangemens relatifs aux lieux où ils sont fixés, ainsi qu'aux dotations qui leur sont accordées, forment une partie du gouvernement civil de l'église,

---

[1] Page 17.

et comme ces mêmes arrangemens ne sont pas essentiellement liés aux doctrines que l'église enseigne, ils peuvent être modifiés par l'autorité compétente. L'église de Rome a changé beaucoup d'institutions humaines en articles de foi, et la chaire de Saint-Pierre, placée au centre du gouvernement temporel, acquit par ce seul motif une supériorité, origine de la vaste puissance que les papes s'arrogèrent ensuite sur les autres églises du monde chrétien.

Le pape Grégoire avait pris beaucoup d'intérêt au bien-être des Anglo-Saxons, à cause d'une aventure qui lui arriva dans sa jeunesse. Environ 588. Il passait sur une des places de Rome, au moment où certains marchands des pays étrangers venaient d'y arriver, amenant des esclaves, qu'ils exposaient en vente comme de vils animaux. Cet infame trafic existait de tems immémorial; et quoique le christianisme eût adouci le sort des esclaves, il n'avait pas jusque-là réussi à briser leurs fers. En conséquence, Grégoire ne pouvait que plaindre les captifs, et il fut particulièrement ému en voyant plusieurs pauvres petits garçons, qui, debout et tremblans, attendaient qu'on les fît passer au pouvoir d'un nouveau maître. C'étaient de beaux enfans, aux joues

vermeilles, aux yeux bleus et dont la chevelure blonde et bouclée flottait sur leurs épaules. Dans ce tems-là, des cheveux longs marquaient une naissance distinguée. Il n'y avait que les rois et les nobles qui eussent coutume de les laisser croître, et les individus d'une classe inférieure ou servile les portaient fort courts. Grégoire devait donc sentir encore plus de compassion, en s'apercevant que ces enfans avaient éprouvé quelque grand revers de fortune, et que leurs souffrances étaient comparativement plus cruelles que s'ils eussent été habitués aux privations et au travail. Leur père avait probablement été tué à la guerre; ces êtres faibles, élevés dans toutes sortes d'agrémens et de jouissances, étaient maintenant exposés à une captivité sans espoir, et, privés désormais des tendres soins de leurs parens, allaient passer sous la direction d'un maître inhumain dans une terre étrangère.

« A quelle nation ces pauvres enfans appartiennent-ils? » demanda Grégoire, en s'adressant aux marchands. « Ce sont des Angles, mon père. » — « Dites des anges, car ils en ont la » beauté, et je voudrais qu'ils devinssent des » chérubins dans le ciel! Mais comment appelez-» vous celle des nombreuses provinces de la

» Bretagne d'où ils viennent? » — « Deïra, mon père. » — « Deïra! » continua Grégoire, « *De irâ dei liberandi sunt.* — Ils sont à délivrer de la colère de Dieu. » Et lorsque demandant aussi le nom de leur roi, on lui répondit que c'était Ella ou Alla, il ajouta que l'on devrait faire chanter *Alleluia* dans les domaines de ce prince.

Cette conversation peut paraître frivole, mais elle était destinée à produire les plus importans résultats. L'attention de Grégoire s'étant ainsi portée sur la situation de la Grande-Bretagne, il en fit l'objet de ses méditations, et résolut de se rendre dans ce pays en qualité de missionnaire. Des obstacles survinrent et le forcèrent de renoncer à ce projet, mais l'impression qu'il avait reçue demeura dans son esprit, et lorsqu'il devint pape, il envoya Augustin remplir la tâche dont il avait désiré l'accomplissement avec tant d'ardeur.

A cette époque, le Kent était gouverné par Ethelbert[1], monarque puissant et habile, qui avait forcé les autres souverains de l'île, soit
597. Bretons, soit Anglo-Saxons, à reconnaître sa supériorité. Il avait épousé une princesse nommée
598. Berthe, sœur de Charibert, roi de Paris. Elle

[1] Voyez pages 48 et 99.

était chrétienne, et avait obtenu d'Ethelbert l'autorisation de faire réparer et adapter au service divin un ancien temple abandonné, bâti par les Romains près de Cantorbery. Ethelbert avait donc déjà quelques notions sur le caractère et les fonctions d'Augustin et de ses quarante compagnons, qui, après avoir abordé dans l'île de Thanet, lui envoyèrent un messager pour solliciter une entrevue. Cependant, ce prince eut la singulière idée que c'étaient peut-être des magiciens, et, par une idée plus singulière encore, il s'imagina que pour être moins exposé à ce qu'ils lui fissent du mal par leurs enchantemens, il devait les recevoir en plein air.

Augustin et ses compagnons vinrent au lieu indiqué, et s'avancèrent vers le roi, chantant les litanies et priant avec ferveur la providence de leur accorder sa protection [1]. Ethelbert, dans

---

[1] Louons à jamais ce beau jour. Qu'il soit béni le rivage infidèle où s'impriment vos pas. Bénissons aussi la croix d'argent qui remplace en vos mains l'étendard de la guerre, et précède l'image flottante du Sauveur. Les voici, conduits par Augustin ; ils s'avancent sans crainte, et font entendre à des oreilles barbares une prière mélodieuse, adressée au ciel pour eux et pour ceux qu'ils désirent affranchir. Quelle riche conquête les attend ! L'orageux océan de l'ignorance, dont les flots roulaient si menaçans, ne pouvait être conjuré par la voix retentissante des glaives, et ces hommes au cœur simple parviennent à le calmer, par quelques paroles qui inspirent la crainte d'un Dieu. (*Wordsworth.*)

les premiers tems, ne fit pas beaucoup d'attention aux missionnaires. Il s'excusa d'écouter leurs exhortations ; mais il les reçut avec des égards, et leur donna pleine liberté de prêcher devant le peuple. Bientôt, il prêta lui-même l'oreille à leurs discours et se convertit, et, dans une courte période, tous les habitans du Kent furent convaincus qu'il était absurde d'adorer Thor et Woden, idoles de leurs ancêtres.

Ces hommes suivirent les leçons d'Augustin avec tant de zèle, qu'il en fut baptisé plus de dix mille un jour de Noël. On possède encore une lettre amicale et confidentielle, adressée par le pape Grégoire à Euloge, patriarche d'Alexandrie, dans laquelle il lui rend compte de l'heureux succès qui a couronné les travaux des missionnaires chez les Anglais, « dans les parties du monde les plus lointaines. » Il en parle à peu près sur le ton que nous pourrions prendre, si nous racontions les résultats d'une mission dans la Polynésie [1].

Ethelbert se montra très-empressé de procurer à Augustin et à ses compagnons les moyens

[1] L'une des trois divisions de l'Océanie. (*N. du T.*)

de célébrer l'office divin avec solennité ; il leur livra son propre palais pour y demeurer, leur laissa bâtir une église qui s'y joignait, et accorda de grandes propriétés pour l'entretien des prêtres qui en devaient être les ministres. Cette église est maintenant la cathédrale de Cantorbery. L'édifice actuel, quoique ancien, est d'une époque bien postérieure au tems d'Augustin. Après un grand incendie qui le consuma dans le onzième siècle, il fut reconstruit par Lanfranc, et plusieurs de ses parties sont même d'une époque plus récente. Cependant cette cathédrale a conservé sa consécration primitive, et le monument, avec son aspect vénérable, acquiert des droits encore plus grands au respect, si l'on se rappelle depuis quel long espace de tems ce lieu fut sanctifié par le culte du seigneur.

Sebert, roi des Saxons orientaux, était fils de Ricola, sœur d'Ethelbert, et les missionnaires chrétiens trouvèrent en conséquence un accès facile dans ses domaines. Londres était toujours remarquable par son opulence ; la renommée de cette ville s'était répandue au loin, et elle était fréquentée par des marchands de toutes les parties du monde. Je dis *toujours*, parce que du tems des Romains, elle était déjà supérieure aux autres

villes. Le désordre occasionné par les conquêtes des Saxons avait à peine porté atteinte à la prospérité de Londres, prospérité qui continua de s'accroître depuis les Romains jusqu'à nos jours.

Londres ne ressemblait en rien à la grande métropole que nous habitons aujourd'hui. Son étendue se bornait à ce que l'on appelle maintenant *la cité*, environnée alors par un mur que l'on croit avoir été bâti dans le siècle de Constantin, et dont il existe quelques fragmens. Le reste, tout autour, était pleine campagne. Vers le nord-est, un marais profond s'étendait jusqu'au pied des remparts romains, et le nom s'en est conservé dans celui de Moorfields [1]. Du côté occidental de la ville, et à la distance d'environ deux milles, une petite rivière qui tombait dans la Tamise, formait, en se divisant, une île, si encombrée de buissons et de broussailles, que les Saxons l'appelèrent *Thorney*, c'est-à-dire *île des épines*. La rivière qui entourait Thorney, rampait tristement à travers un sol fangeux, et le pays était si sauvage, si désolé, que l'on en

[1] Champs marécageux. (*N. du T.*)

parle comme d'un lieu terrible, dont personne ne pouvait approcher de nuit sans danger. Les Romains avaient autrefois élevé dans cette île un temple à l'honneur d'Apollon. Sebert fit choix de Thorney, peut-être à cause de son isolement, pour y bâtir une église, et il dédia ce monument à l'apôtre Saint-Pierre. Cette église est maintenant l'abbaye de Westminster; la ville active de Westminster est l'ancienne île déserte de Thorney, et les ossemens de Sebert reposent encore dans l'édifice qu'il fonda. Une autre grande église fut construite par Sebert dans la cité de Londres, sur les ruines d'un temple païen consacré à Diane. C'est aujourd'hui la cathédrale 604.
de Saint-Paul; et le premier des évêques qui s'y sont succédé jusqu'à présent, fut Mellitus, nommé par Ethelbert et Sebert.

Durant la vie d'Augustin, les Saxons au nord de l'Humber continuèrent de rester étrangers au christianisme. Leur conversion arriva sous le règne d'Edwin, qui, après de nombreuses vicissitudes, obtint la dignité suprême et s'éleva au-dessus des rois de la Grande-Bretagne, en devenant Bretwalda ou empereur.

Edwin avait épousé Ethelburge, fille d'Ethelbert, et à la demande d'Eadbert, frère de cette

princesse, devenu possesseur du trône de Kent après la mort d'Ethelbert, il avait permis l'entrée de ses états à Paulin, missionnaire, envoyé par Justus, archevêque de Cantorbery. Paulin fut reçu avec affabilité, et il s'attira ensuite par sa conduite la considération qui d'abord ne lui avait été accordée qu'à cause de son ministère. Au lieu de presser sans ménagement l'objet de sa mission, il attendit avec prudence qu'il se fût aplani le chemin. Environ dans le même tems, Cwichelm, roi de Wessex, ne pouvant supporter l'autorité d'Edwin, entreprit de se délivrer
625. de lui par un assassinat. Eomer, l'agent qui devait exécuter ce projet criminel, s'approcha
626. du trône d'Edwin en qualité d'ambassadeur, et au moment où le roi tendait la main vers cet étranger, pour lui marquer qu'il était le bien venu, celui-ci tira son épée dont il tenta de le percer; mais Lilla, fidèle thane d'Edwin, dont les regards perçans avaient pénétré l'intention du meurtrier, se jeta entre son maître et la pointe de l'arme. Edwin conserva la vie, mais le coup avait été si terrible, que l'épée après avoir traversé le corps du thane, avait fait au roi une blessure dangereuse. Ethelburge fut saisie des douleurs de l'enfantement au milieu

de ces alarmes, et elle se trouva, ainsi que son enfant, dans le plus grand péril. Paulin offrit au ciel ses prières pour la famille royale dont la santé se rétablit, et le roi consentit que son enfant et douze personnes de sa maison reçussent le baptême.

Quant à Edwin lui-même, il hésitait encore : il était sur le point de s'engager dans une guerre contre Cwichelm, afin de le punir de sa perfidie. Il demanda que Paulin lui donnât quelque témoignage de la vérité, et déclara qu'il adopterait la foi chrétienne s'il réussissait dans son entreprise.

Aussitôt qu'Edwin fut guéri de sa blessure, il rassembla son armée, marcha contre les habitans du Wessex, et infligea un châtiment sévère à tous ceux qui avaient conspiré contre lui. A son retour, il remplit une partie de son vœu : il abjura l'idolâtrie, cessa de sacrifier aux faux dieux qu'il avait adorés, et travailla sérieusement à se mettre dans la bonne voie. Il avait avec Paulin de longs entretiens à ce sujet, ainsi qu'avec ses conseillers et ses nobles; mais il communiquait encore plus avec son propre cœur dans la solitude, la réflexion et la prière.

Edwin était un jour seul dans sa chambre, et

se trouvait dans cet état de conviction imparfaite,
627. où les sentimens de la religion, combattus par les doutes humains, donnent à l'ame plus de malaise que de consolation. Tout-à-coup, Paulin se présente, pose sa main sur la tête d'Edwin, et lui prédit qu'il triomphera de tous ses ennemis. La subite apparition de Paulin, son attitude, le présage qu'il annonçait, correspondaient avec un secret avertissement déjà donné à Edwin par un songe, peut-être, pendant son exil à la cour de Redwald, roi des Estangles. Paulin, profitant de l'impression qu'il avait produite, exhorta Edwin avec chaleur à reconnaître ce pouvoir qui le protégeait contre les dangers temporels. Edwin commença de ce moment à céder à l'ascendant auquel il avait si long-tems résisté; et il fit connaître à Paulin qu'il recevrait le sacrement du baptême, pourvu que sa conversion fût approuvée par les législateurs de son royaume, et qu'ils adoptassent aussi le christianisme.

On voit qu'Edwin n'avait encore qu'une foi vacillante, mais les circonstances au milieu desquelles il était placé servent d'excuse à sa conduite. Les rois des Anglo-Saxons ne possédaient pas une autorité despotique. Ils étaient forcés de

prendre l'avis de leurs nobles, dont un grand nombre, quoique vassaux du roi, étaient eux-mêmes des souverains sur leur territoire; et si les chefs de la Northumbrie avaient persévéré à se montrer obstinément opposés au christianisme, non seulement Edwin n'aurait pu protéger les missionnaires, mais il eût de plus couru le danger de perdre sa couronne et peut-être la vie. Le prompt consentement donné par Paulin à la proposition qu'Edwin lui faisait, prouve que c'était en effet un parti prudent.

Edwin convoqua donc ses nobles et ses conseillers, et demanda leur opinion sur l'importante question qu'il leur soumettait: ils devaient donner leur avis séparément, et le roi engagea chacun d'eux à émettre sa pensée au sujet du christianisme.

Le premier qui parla fut le grand-prêtre des dieux païens, qui se nommait Coifi, et qui convint de l'inutilité des idoles qu'il avait servies. Il avait reconnu que ces dieux imaginaires ne pouvaient récompenser la vertu, et nous devons supposer qu'il reconnaissait également l'inefficacité de leur pouvoir pour punir le vice. Il conclut en déclarant que si une meilleure doctrine lui était enseignée, il l'adopterait sans hésitation et sans délai.

Un noble parla ensuite, et, s'adressant à Edwin, il compara la vie de l'homme au vol de l'hirondelle : Nous ignorons, dit-il, d'où vient cet oiseau et dans quel lieu il va. L'existence humaine est comme une lueur vague au milieu d'un épais brouillard. Nous ne savons rien de notre origine, rien de notre fin ; et si la nouvelle doctrine peut nous apprendre quelque chose de certain sur notre destinée, nous devons en suivre les lois[1].

Tous les autres nobles et conseillers exposèrent de même leur opinion : aucune voix dissidente ne se fit entendre et le grand-prêtre Coifi proposa de démolir les temples du culte païen, ou de les

[1] Je ne puis me refuser au plaisir de mettre sous les yeux de mes lecteurs les vers par lesquels Wordsworth a rendu le texte de Bede :

Roi puissant, la vie de l'homme est semblable à un oiseau qui, cherchant un abri contre la tempête, se glisse dans la chambre où vous êtes assis avec de joyeux amis près de votre foyer. Bientôt après y être entré, il s'enfuit sur ses ailes rapides et il retourne dans la froide atmosphère d'où il était sorti. De quel lieu est-il venu ? Nous n'en savons rien, et nous ignorons où il va. Je puis en dire autant de l'ame humaine si fugitive. Elle ne nous est pas entièrement inconnue tandis qu'elle est unie au corps, sa brûlante demeure ; mais de quel monde vient-elle ? quelle peine ou quel bonheur l'attend après son départ ? C'est ce que personne n'a pu nous apprendre jusqu'à ce moment. Si l'étranger est en état de nous révéler ce mystère, il mérite qu'on lui fasse le plus favorable accueil.

réduire en cendres. Mais, demanda-t-on, qui voudra se charger de cette tâche ? le grand-prêtre répondit qu'il montrerait lui-même l'exemple en détruisant les objets de l'idolâtrie.

D'après la manière dont cette question fut faite, et celle dont on y répondit, il est assez probable que l'on croyait avoir à craindre la colère du peuple ; cependant Coifi se mit à l'œuvre de manière à montrer le plus complet abandon de la loi païenne. Selon le rituel de Deïra, un prêtre devait s'abstenir de porter des armes et de monter à cheval. Coifi se ceignit d'une épée, saisit une lance, et, sautant sur un des coursiers du roi, se mit à galoper vers le temple de Godmundingham.

Il paraît que ce lieu du culte était entouré de plusieurs clôtures circulaires, comme les moraïs [1] de la Polynésie. Aussitôt que Coifi fut arrivé auprès de l'édifice, il donna de sa lance avec force contre les murailles. Lorsque d'abord on le vit courir ainsi, l'on crut que quelque délire subit s'était emparé de lui ; mais combien l'étonnement n'augmenta-t-il pas lorsqu'on fut

---

[1] Monumens religieux et funéraires chez les insulaires de l'Océan Pacifique. (*N. du T.*)

témoin de son action ! cependant il n'y eut point d'opposition ; le monument ne tarda pas à être rasé jusqu'à terre, et après tant de siècles écoulés, son nom, qui n'est que légèrement altéré [1], atteste encore la vérité de l'histoire.

Le baptême se faisait alors par immersion, et le zèle des Northumbriens fut si général et si fervent, que, pendant trente-six jours consécu-
628. tifs, Paulin fut occupé depuis le matin jusqu'au soir à baptiser l'ardente multitude.

Moins de cent ans après, les Anglo-Saxons avaient une foi sincère et ferme au christianisme, et dans l'état où se trouvait alors la société, l'établissement de la vraie religion lui procura les plus grands avantages temporels. Une forte partie de la population se composait d'esclaves et de paysans ou vilains, forcés de cultiver la terre au profit de leurs maîtres. Ces classes y gagnèrent aussitôt le bienfait d'un jour de repos sur sept, et des hommes qui jusque-là, n'avaient connu de relâche dans leur travail, que quand la nature épuisée succombait sous l'excès de la

---

[1] C'est maintenant Goodmanham, dans le wapentake de Harthill, et le riding Est d'York *.

* Les mots *wapentake* et *riding* désignent des divisions de territoire. (*N. du T.*)

fatigue, purent compter sur le jour du seigneur comme sur un jour de délassement et de sanctification. Les lois temporelles protégèrent si strictement l'observance du septième jour, droit et privilége du pauvre, que le maître qui obligeait son esclave à travailler le dimanche, était privé des moyens d'abuser de son pouvoir: l'esclave obtenait sa liberté.

Le dixième du produit des terres était mis de côté pour l'entretien du clergé et le soulagement des malheureux. La charité n'est qu'éphémère quand elle n'a que des motifs humains. Nous ne la pratiquons alors que pour nous délivrer de l'aspect pénible de la misère, et cette vertu ne rend plus heureux ni celui qui donne, ni celui qui reçoit; mais, procédant d'un sentiment religieux, elle est constante et uniforme dans son action, ne connaît plus les dédains ni les préférences, n'est plus mêlée de tiédeur ou de caprice, et ne borne pas ses effets aux seuls besoins corporels de ceux qui souffrent.

Il y avait alors peu de pauvres comme ceux que nous voyons à présent. Le système de l'esclavage, tout mauvais qu'il était, avait donné une patrie et un abri à la grande masse des ordres inférieurs, et les lois qui plaçaient les

classes mitoyennes sous la protection et la surveillance des classes puissantes, empêchaient aussi qu'aucun individu n'éprouvât des privations trop dures, à moins que quelque malheur particulier ne pesât sur la nation. Mais, en revanche, dans ce tems-là, le genre humain était sujet à bien des calamités que l'on ne connaît plus autant dans le nôtre. Quand les récoltes venaient à manquer, on ne voyait pas arriver des pays éloignés, des vaisseaux chargés de blé. Les hommes succombaient aux angoisses de la faim. Les maladies et la peste survenaient et éclaircissaient encore les rangs. Les familles se dispersaient, et les survivans étaient obligés de s'exiler, parce que la population de chaque contrée ne recueillait de grains que ce qui était nécessaire à sa consommation, et ne pouvait en fournir à ses voisins. La guerre produisait des malheurs encore plus grands. Dans tous ces désastres, l'esprit du christianisme excita constamment ceux qui étaient mûs par ce ressort puissant, à s'efforcer de procurer des secours. Ils couvrirent celui qui était nu, nourrirent celui qui avait faim, visitèrent les malades et ensevelirent les morts.

Les classes supérieures trouvèrent dans le

texte littéral de la Bible les moyens d'améliorer les lois grossières et sauvages de leurs ancêtres, et la religion répara l'édifice entier de la société. Le clergé, chargé du ministère sacré, devint aussi dépositaire de toute la science de cette époque: toutes les connaissances qui distinguaient la civilisation de la vie sauvage lui furent confiées. Admis dans les conseils suprêmes du royaume, les prêtres formèrent un ordre, dont les droits reconnus ne pouvaient être légalement attaqués. Quoiqu'on ait pu les voir, en quelques circonstances, tenter d'étendre leurs priviléges au-delà des limites convenables, il n'est pas moins vrai que dans une monarchie, l'existence d'un ordre investi de franchises que le roi lui-même ne peut abolir, est une protection directe et puissante pour les autres classes de la nation. Il est douteux que les nobles, de quelque pouvoir qu'ils aient joui, eussent pu se maintenir dans leur situation, s'ils avaient été privés du soutien des évêques et des abbés, placés au premier rang des pairs de la monarchie. Plus d'un coup qui aurait fendu le casque s'est détourné de la mitre, et la crosse a tenu en respect plus d'un ennemi qui se fût précipité sans crainte au-devant de la lance.

C'est aux successeurs des prélats anglo-saxons que nous devons la conservation des formes et de l'esprit d'un gouvernement libre, défendu par la loi, et non par la force; et l'autel doit être considéré comme la pierre angulaire de l'ancienne constitution du royaume.

Chapitre IV.

Dignité de roi.—Elle n'existait point chez les Saxons, ni chez les Jutes, avant leur arrivée dans la Bretagne.—Rois.—Comment l'autorité royale, parmi les barbares, naquit de l'autorité romaine.—Clovis.—Bretwaldas, ou empereurs de la Bretagne. — Ellà. — Ceawlin. — Ethelbert. — Redwald.—Edwin.—Oswald.—Oswio. — Soumission des états inférieurs. — Naissance du royaume de Mercie. —Ethelbald.—Offa.—Ses conquêtes sur les Bretons.—Déclin de la Mercie et naissance du Wessex. — Egbert. — Ses premières aventures. — Il obtient la dignité de Bretwalda.

Si par dignité royale, on doit entendre une autorité permanente, qui donne au souverain le droit de dicter des lois à ses sujets pendant la paix, de leur prescrire de le suivre pendant la guerre, et d'imposer en tout tems à la nation des taxes ou tributs, cette autorité était entièrement inconnue aux Jutes, aux Angles et aux Saxons, avant qu'ils eussent fondé des établissemens dans la Bretagne. Leurs chefs s'appelaient *ealdormen*, ou

aldermen [1], titre employé originairement pour désigner les principaux chefs, tels que Cerdic et Cynric, ou Hengist et Horsa; mais que l'on accorda ensuite, par respect, à presque toutes les personnes investies d'un commandement. Les peuples teutoniques firent usage de ce titre, mais ceux d'entre eux qui adoptèrent la langue latine, le traduisirent par celui de *senior,* origine du *senor* des Espagnols, du *signore* des Italiens, et du *seigneur* des Français.

Pour revenir à nos aldermen jutes et anglo-saxons, ils formaient une sorte de caste ou tribu dirigeante. Se disant tous descendus de Woden, ils remplissaient peut-être anciennement des fonctions sacerdotales, et c'étaient les prêtres de la nation, aussi bien que ses chefs et ses législateurs. Soit comme caste, soit individuellement, leur influence et leur domination sur leurs adhérens était considérable; cependant, aucun d'eux ne possédait une autorité politique d'une grande étendue, excepté pendant la guerre. On élisait alors un chef pour conduire la nation, mais son pouvoir expirait avec la nécessité qui l'avait fait

[1] C'est-à-dire, *les aînés, les anciens.* (*N. du T.*)

naître, et les autres aldermen redevenaient ses égaux. Tel fut le gouvernement des *vieux Saxons*; mais chez quelques autres nations teutoniques, la puissance des chefs prit beaucoup d'accroissement. Les Romains accordaient assez souvent le titre de *rex* aux chefs qu'ils avaient soumis, et ceux-ci ne se refusaient point à compromettre leur existence politique, pourvu qu'ils acquissent une augmentation d'autorité sur leurs sujets. Nous en avons des exemples qui ne remontent pas plus haut que le tems de Jules César, et qui nous procurent de curieux témoignages sur la méthode suivie par les Romains dans les tems de leur prospérité. Lorsque l'empire déclina, les concessions de titres semblables ne résultèrent plus que de la faiblesse du pouvoir impérial. Nous citerons Clovis, conquérant des Gaules. Il y était entré par le droit de l'épée; cependant il reçut avec joie d'Anastase, empereur d'Orient, le diplôme consulaire et la robe de pourpre; et, revêtu des insignes impériaux, il se promena en triomphe sur son coursier, répandant l'or et l'argent sur la multitude qui le saluait du nom d'Auguste. La politique se montre ici des deux côtés. Anastase, en accordant de telles distinctions à Clovis, se

[illegible] pour [illegible] tels que Cerdic [illegible]; mais que l'on [illegible] à presque toutes [illegible] commandement. [illegible] de ce titre, [illegible] qui [illegible] la langue [illegible] de senior, origine [illegible] des Italiens, [illegible]

[illegible] jutes et anglo-[illegible] de caste ou tribu [illegible] de Woden, [illegible] des [illegible] les prêtres de [illegible] et ses législa-[illegible] individuellement, [illegible] sur leurs adhé-[illegible] d'eux [illegible] d'une grande [illegible] la guerre. On élisait [illegible] la nation, mais son [illegible] la nécessité qui l'avait fait

---

[illegible]

naître, et les autres aldermen [illegible] égaux. Tel fut le gouvernement des [illegible] *Saxons*; mais chez quelques autres nations [illegible] niques, la puissance des chefs [illegible] croissement. Les Romains [illegible] souvent le titre de roi aux chefs [illegible] soumis, et ceux-ci [illegible] promettre leur [illegible] acquissent une augmentation d'autorité sur [illegible] sujets. Nous en avons des exemples [illegible]

[illegible]

maintenait, par rapport à celui-ci, dans la position d'un supérieur; et Clovis, en acceptant d'Anastase sa dignité, non seulement obtenait une autorité plus ferme sur les Gaulois romanisés, ses sujets conquis, mais posait encore sur ses propres guerriers francs les fondemens d'une domination bien différente de celle qu'avaient exercée ses sauvages ancêtres, dans les forêts de la Germanie.

Les aldermen anglo-saxons, dont l'autorité, de l'autre côté de la Mer du Nord, était balancée par celle de beaucoup d'autres aldermen aussi puissans qu'eux, se trouvèrent en grande partie débarrassés de ce frein, lorsqu'ils furent établis dans la Bretagne. Leur pouvoir eut alors un vaste champ pour s'étendre. Les chefs subalternes qui accompagnèrent les commandans des expéditions, étaient principalement de jeunes hommes de leur famille, qui se contentaient d'accepter une part de la conquête avec une autorité dépendante. C'est ainsi que Cerdic donna l'île de Wight à un de ses neveux, qui la gouverna comme royaume secondaire, et que cette île eut ses souverains particuliers jusqu'au règne d'Alfred. Les Saxons, après leurs victoires, s'approprièrent tous les pouvoirs dont avaient

joui les rois bretons. Le conquérant entrait dans le palais, entourait du diadême son épaisse chevelure, jetait la dalmatique sur ses épaules, et se trouvait ensuite avoir droit de prétendre aux riches et amples possessions des monarques bretons. Le mot même *Cynge*, en anglais *King* (roi), dans son application particulière pour désigner le souverain, semble avoir été tiré du terme celtique *cen* ou *cean*, qui signifie *tête*, *chef*. Je suis forcé de différer d'opinion avec ceux de mes amis et de mes contemporains qui s'occupent de l'histoire d'Angleterre, et de déclarer que, selon moi, les dialectes teutoniques ne présentent aucune étymologie satisfaisante [1]. Mais ceci n'est que d'une faible importance; il suffit de savoir que le mot *king*,

---

[1] M. Allen, dans ses recherches savantes sur l'origine et l'accroissement de la prérogative royale, adopte l'étymologie de Lye, qui croit que *cyning* vient de *cyn*. Ce mot signifie parenté, famille, tribu ou nation; mais la terminaison *ing* étant patronimique, il suppose que *cyning* voulait dire le rejeton ou fils de la nation. Sir James Mackintosh est de l'avis d'Adelung, qui trouve la racine du mot dans celui de *konnen*, correspondant au verbe *pouvoir*. Mais Ihre prétend que le mot dont il s'agit, était étranger dans le nord, et qu'il avait été substitué à celui de *drottnar*. On ne le trouve point dans le mæso-gothique, où le terme analogue est *thiudans*. Chez les Bourguignons, le souverain était appelé *hendinus*. J'ai cru ne pouvoir mieux sortir de cet embarras, que par la supposition qui est dans mon texte.

roi, fut peu à peu réservé pour exprimer la souveraine puissance, tandis que les chefs qui gouvernaient de plus petites parties de territoire, et qui étaient devenus subordonnés, parce que leurs pareils s'étaient élevés au-dessus d'eux, retinrent l'ancien titre d'*aldermen*, que l'on continua de leur donner jusqu'aux conquêtes des Danois. Il y eut à la vérité des exceptions. Nous lisons qu'à certaine époque, cinq *rois* de Wessex furent *tués* dans une bataille, et ce ne pouvaient être que des chefs subalternes ; cependant, ces irrégularités dans la nomenclature ne furent pas assez multipliées pour détruire la règle générale.

Il y eut un honneur plus grand que celui d'être roi. Le titre de *bretwalda*, gouverneur ou empereur de la Bretagne, plaçait au-dessus des rois celui qui en était revêtu, autant que les autres rois étaient eux-mêmes supérieurs à leurs aldermen.

En examinant la carte de l'Angleterre sous Ella, le premier qui prit le titre de bretwalda, il est facile de s'assurer qu'il n'obtint cette dignité que par suite de sa domination sur les Bretons; puisque les Saxons du sud et les Jutes étaient les seuls peuples qui se fussent alors fixés dans la Bretagne, et que, sans doute,

ce n'eût pas été seulement parce qu'il régnait sur cet angle étroit de l'île, qu'Ella eût réclamé une qualification aussi élevée. Ce titre fut évidemment pris par imitation de l'autorité romaine impériale, soit qu'elle fût exercée par les empereurs légitimes, ou par les tyrans bretons, et l'idée d'une semblable suprématie est entièrement étrangère à tout gouvernement existant parmi les Saxons avant qu'ils arrivassent dans la Bretagne. On l'environna autant qu'il fut possible de l'appareil et de la splendeur du cérémonial romain. La médaille de bretwalda, grossièrement copiée d'après celle de Carausius, présente la louve et les jumeaux, insignes de l'ancienne Rome, et l'étendard romain, qu'Ella faisait porter devant lui, montre assez quelle était la domination à laquelle il prétendait, et qu'il s'efforça d'étendre non seulement sur les Bretons, mais sur toutes les autres nations de l'île.

Ella, Ceawlin, de Wessex, et Ethelbert, de Kent, possédèrent successivement cette dignité. Redwald, de l'Estanglie, l'obtint aussi, mais il est incertain si ce fut pendant qu'Ethelbert vivait, ou après sa mort. Je penche pour la

De 477 à 616.

dernière opinion. Des mains de Redwald, l'empire passa dans celles d'Edwin, de Northumbrie. Il soumit à son autorité toutes les parties de la Bretagne habitées soit par les Cymri, soit par
De 617 à 633. les Anglais et Saxons indigènes. Les îles Ménaviennes, c'est-à-dire l'île de Man et l'île d'Anglesea, lui furent également assujéties, et l'on croit que le nom de cette dernière, qui signifie l'*Ile des Anglais*, lui est venu des colonies qu'Edwin y transplanta; mais les Bretons doivent y être revenus ensuite, car les colonies anglaises disparurent au milieu des races qui possédaient *Mona,* la mère des Cymri [1].

Penda, le mercien, opposa de la résistance à Edwin, ou se révolta contre lui; et, s'alliant avec Cadwallader, roi des Bretons occidentaux, ils dirigèrent leurs forces réunies contre le roi de Northumbrie. Edwin, accablé par le nombre, perdit la bataille de Heathfield, où il fut tué, et la Northumbrie devint pour quelque tems la proie des vainqueurs.

634. Oswald, neveu d'Edwin, qui réunissait en sa

---

[1] *Mon Mam Cymri.*

Mona est l'ancien nom de l'île d'Anglesey, autrefois le siége du principal établissement des Druides. (*N. du T.*)

personne les droits des familles royales de Deïra et de Bernicie, recouvra tout ce que son oncle 635.
avait perdu. La Bretagne le reconnut pour *empereur*, et ce titre lui fut donné de manière à montrer qu'il était égal à celui de bretwalda. Oswald régna souverainement sur toutes les nations et les provinces de l'île, partagées, selon l'expression de Bede, en quatre peuples : les Angles, les Pictes, les Cymri et les Scots. Ce fut peut-être à l'aide de ses vertus qu'Oswald acquit sa puissance. Humble de cœur et d'esprit, rempli de piété et d'une active charité, ces qualités, qui le firent canoniser après sa mort, lui attirèrent, pendant sa vie l'amour et le respect de ses sujets, et l'épithète de *main bienfaisante*, que lui donnèrent les Bretons, est une preuve remarquable de la vénération accordée à un monarque saxon.

Oswald perdit la vie, comme Edwin, dans une
bataille contre les Merciens ; et les miracles que 642.
l'on prétend s'être manifestés dans le champ de Maserfelth [1], furent acceptés comme des témoignages de la sainteté du roi northumbrien. Oswio,

[1] C'est peut-être Oswestry.

frère d'Oswald, dont l'autorité sur les royaumes de Northumbrie fut contestée par son propre fils; ne put que quelque tems après jouir sans trouble de la dignité de bretwalda. Les Pictes et les Scots, ainsi que les autres populations de la Bretagne, se soumirent à son sceptre.

J'ai dit que l'on devait voir dans les bretwaldas les successeurs des empereurs et des tyrans romains; mais cette remarque a besoin d'explication. Il est certain que quand l'autorité royale se développa parmi les barbares établis sur le sol romain, leurs rois s'efforcèrent de gouverner selon l'esprit de la politique romaine, et conformément aux maximes de la loi impériale. Mais cette copie de la majesté romaine était incorrecte et maladroite. L'édifice sortait des mains d'artistes inhabiles, travaillant sans règles fixes et avec des matériaux grossiers. Les *witan* et les *rædgifa*, sages et conseillers des royaumes anglo-saxons, et les autres législateurs des royaumes barbares, faisaient pour les codes et les rescrits des empereurs, comme les architectes d'églises pour les monumens sacrés de la Rome impériale; ils les prenaient pour modèles et tâchaient de les imiter. Cependant, malgré la

disproportion des colonnes, la grossièreté des chapiteaux, et la mauvaise exécution des moulures, on est obligé de reconnaître que la cathédrale de Charlemagne, ainsi commencée, n'aurait pu prendre la forme qui la caractérisa ensuite, si l'architecte n'avait eu pour prototype la basilique de Constantin.

Cet accroissement de pouvoir n'eut pas lieu sans obstacle. Pendant que les rois des nations barbares essayaient de s'emparer d'une autorité impériale, le peuple, ou pour mieux dire les communautés, ou corps de peuples qu'ils gouvernaient, luttaient contre eux pour maintenir leurs vieilles libertés germaniques; et les nobles, surtout, avaient assez de force pour résister à l'ascendant du pouvoir royal. Quelques uns des droits réclamés par les monarques, étaient peut-être de pures prétentions; d'autres furent contestés, mais, en même tems, ces souverains mirent tout en œuvre pour augmenter le plus possible les prérogatives dont ils avaient déjà joui comme anciens chefs germaniques.

L'introduction des doctrines romaines dans l'administration du monarque, ne fit abandonner ni les lois, ni les coutumes légales des

barbares, que les guerriers teutons considéraient comme leur droit d'aînesse, et leur plus beau privilége. En réunissant toutes ces choses, nous devons considérer le gouvernement pratique de l'état, comme résultant de deux principes opposés, souvent discordans, et quelquefois entièrement opposés l'un à l'autre : une loi romaine, que le roi tâchait d'introduire dans l'administration, et une loi germanique sur laquelle se posait cette loi romaine. En faisant attention à ces circonstances, on résoudra un grand nombre des problêmes de l'histoire. C'est ainsi que les *comites* ou comtes, et les ducs, titres sous lesquels les chefs subalternes étaient connus, paraissent quelquefois revêtus d'une dignité héréditaire, et dans d'autres occasions semblent ne tenir leur autorité que du souverain. Maintenant, si l'on admet que le monarque, agissant selon la politique romaine, a délégué ses pouvoirs à des gouverneurs de provinces, mais que ces gouverneurs avaient été déjà anciennement les chefs de ces nations ou tribus subordonnées, la contradiction disparaîtra. En acceptant son diplôme royal, ou sa commission, le *senior* réunissait la juridiction royale à la sienne propre, et

elles finirent par se confondre, lorsqu'avec le tems on oublia de faire la distinction des droits d'un chef teutonique, d'avec ses devoirs comme officier du roi.

Le titre de bretwalda ne fut possédé par aucun souverain de Northumbrie après Oswio, qui, dans le cours de son règne, éprouva une grande perte de territoire. Il tua Penda et subjuga la Mercie, et sans doute il déclara dans ses 655.
manifestes, que c'était une guerre juste qu'il avait entreprise, afin de rendre à la couronne northumbrienne ses anciennes dépendances; mais cette conquête ne procura point à Oswio les avantages qu'il s'en promettait. Les nobles, 656.
ou ealdormen de Mercie ne se soumirent à lui qu'avec répugnance. Ils cachèrent Wulfere, fils de Penda, et, avant qu'une année s'écoulât, Wulfere devint roi des Merciens et des Angles mitoyens, qui avaient continué de former deux nations distinctes. Wulfere étendit ses conquêtes dans le Wessex, et son titre de *roi de toutes les régions australes* montre qu'il posséda l'autorité d'un bretwalda, dans toute l'île *au sud de l'Humber*.

La Northumbrie était sur son déclin; Ethel- 716.

bald, surnommé *le Fier*, accrut beaucoup la puissance et la renommée du royaume de Mercie. La population mercienne pressait les populations bretonnes des pays de Powys et de Gwynnedd, auxquelles Ethelbald fit une guerre sans relâche. Ethelbald prit les droits d'un bretwalda, même sur les rois de sa famille, et à certaine époque, tous les monarques anglais furent assujétis à la suprématie du souverain de la Bretagne. Ethelbald n'usa pas de son pouvoir avec sagesse. Son autorité sur les Saxons de l'ouest fut accompagnée de tant d'actes vexatoires et oppressifs, que Cuthred et son peuple résolurent de faire un effort désespéré pour secouer un joug devenu insupportable. Les deux rois se rencontrèrent à Burford, et s'y livrèrent bataille. L'armée d'Ethelbald était composée de ses sujets merciens, du peuple de Kent,
752. des Saxons et des Estangles. Les troupes de Cuthred étaient conduites par Ethelhun, que les chroniques surnomment *l'orgueilleux alderman*, et qui portait le dragon d'or, insigne du Wessex. Ethelhun avait récemment fait la guerre à Cuthred, son seigneur; mais celui-ci l'ayant vaincu, ils étaient redevenus amis, et Ethelhun

embrassa la cause de son souverain avec ardeur. La lutte fut opiniâtre et sanglante, et l'on y vit Ethelbald s'engager dans un combat singulier avec Ethelhun. Jusque-là, Ethelbald n'avait point trouvé son pareil en bravoure, mais dans cette occasion les forces lui manquèrent, et il prit honteusement la fuite : peu de tems après, il fut tué par trahison, et ses domaines passèrent entre les mains du tyran Beorred, qui 757.
usurpa le trône.

Beorred méritait l'épithète de tyran, prise dans sa plus mauvaise acception. Il paraît avoir été un des nombreux aldermen dont les possessions furent incorporées au royaume de Mercie. Il gouverna la nation d'après son caprice, et non selon la loi. Son pouvoir devint si accablant, que les Merciens ne purent l'endurer plus long-tems, et ce peuple, quoique simple et bon, se leva comme un seul homme, chassa Beorred, et prit Offa pour roi. Offa, descendu de Wibba, fils de Creoda, était patricien et de la ligne directe des rois de Mercie, mais il avait été forcé de se réfugier auprès du roi de Hwiccas [1], qui était probablement son parent.

---

[1] Voyez page 61.

Les Anglo-saxons ont célébré dans leurs romans historiques deux monarques du nom d'Offa. Le premier était fils de *Wahrmund*, nom qui signifie *bouche véridique*, et que les Français écrivent et prononcent *Pharamond*. Il est certain que *Wahrmund* et *Offa* figurent dans les généalogies des rois de Mercie, et les récits des hommes du Nord sur *Varmund Vitri*, ou *le Sage*, et *Olaf*, ou *Uffa Litilate*, c'est-à-dire *le Bon*, sont remplis des fables consacrées aussi par les lays des scaldes scandinaves. Dans un de ces contes, Offa second, de difforme et débile qu'il était, prend miraculeusement de la vigueur et de belles proportions, et son mariage avec la belle mais impudique Druda, est accompagné de tous les événemens merveilleux que l'on introduit dans les romans. Il est difficile de découvrir la vérité au milieu de tant de fables, néanmoins, il ne faut pas confondre ces Offa supposés avec celui qui exista réellement.

Les droits d'Offa au trône furent reconnus avec joie. Le peuple et le clergé le couronnèrent, et il ne tarda pas à étendre son pouvoir au-delà des limites dans lesquelles la Mercie avait été renfermée sous ses prédécesseurs. Ce fut parti-

culièrement sur les Bretons qu'Offa *le Terrible* remporta des succès. Ils n'avaient été réduits qu'imparfaitement. De tems en tems, ils ralliaient encore des forces considérables, mais les Anglais étaient persévérans dans leurs plans de conquêtes. La principauté de Ferreggs, maintenant le Herefordshire, que les Anglo-Saxons appelaient *Hecana*, avait été conquise par les Merciens avant le règne de Wulfhere. Offa continua de s'avancer dans la même direction. Il
subjugua presqu'entièrement la belle et fertile 777.
Powyslande. Forcés de fuir de Pengwern, dont le nom actuel est Shrewsbury, les princes de cette contrée allèrent fixer leur résidence dans les palais de Mathraval, pendant que la plus riche partie de leurs domaines se peuplait de colonies saxonnes. Afin de mettre en sûreté ces conquêtes, Offa jeta un vaste retranchement, qui s'avançait jusqu'aux environs de Chester sur la Wye. Les habitans du pays de Galles l'appellent encore *Clawdh Offa*, c'est-à-dire la digue
d'Offa. Cependant, les Bretons ne se soumirent 792.
pas sans résistance. Sortant de leurs retraites montagneuses, ils attaquaient sans cesse, quoiqu'inutilement, les Merciens anglais, qui, de

leur côté, prenaient leur revanche en ravageant le territoire breton. Dans une de ces incursions, il y eut une bataille mémorable à Rhuddlan. Caradoc, roi de Gwinnedd, ou Galle septentrionale, y périt avec la fleur de la jeunesse et de la noblesse bretonne. Les bardes bretons déplorèrent cette défaite en composant une lamentation poëtique intitulée : *Morva Rhuddlan*. Souvent encore, la harpe fait entendre ce chant dans le pays de Galles, et nos oreilles saxonnes peuvent écouter la mélodie plaintive, qui nous retrace le souvenir de la victoire remportée par le mercien Offa.

Il y a une observation importante à faire sur les conquêtes d'Offa et de son prédécesseur, c'est que l'assujétissement politique de Powys et des contrées voisines n'eut pas pour résultat nécessaire l'expulsion totale des tribus bretonnes. Les colons anglais s'y introduisirent peu à peu ; mais la population bretonne des campagnes resta sur le territoire, quoique les domaines fussent transférés à de nouveaux seigneurs, et cette population était si nombreuse, que le pays continua d'être breton en apparence jusqu'au règne du roi Jean, époque à laquelle on disait encore ordinairement que Hereford était dans le

pays de Galles. En effet, toute cette frontière était dans l'état où nous voyons à présent Monmouthshire. La masse de la population y est composée de *Cymri*, qui parlent leur ancien idiôme breton, et continuent de donner l'ancienne dénomination de *Gwent* au territoire qu'ils habitent. Mais les classes élevées, la noblesse, le clergé et les magistrats, sont presque entièrement de race anglaise, et le comté fait partie intégrante du royaume d'Angleterre. Un grand nombre de pays gouvernés par les Anglo-Saxons, présentaient ainsi un double aspect; ils étaient anglo-saxons, en les considérant comme états, et bretons, si l'on ne faisait attention qu'à la population qui s'y trouvait. En se rappelant bien cette circonstance, on pourra concilier beaucoup d'anomalies, et expliquer beaucoup de contradictions, qui n'existent qu'en apparence dans notre histoire.

Les conflits dont nous avons parlé affermirent l'autorité d'Offa sur les Bretons de la Cambrie, qui devinrent vassaux de sa couronne. Offa vécut assez pour accomplir l'assujétissement de tous
les états anglo-saxons au sud de l'Humber. Une 775.
bataille opéra la conquête du Kent. Les Saxons 776.
de l'ouest, après avoir abandonné une partie

de leur territoire, se soumirent par un traité. Les Saxons de l'est furent subjugués, et déjà la grande et riche ville de Londres, et le *Pagus* de Middlesex, avaient été annexés à la Mercie, peut-être par la soumission volontaire de leurs habitans.

La possession de l'Estanglie fut acquise au moyen d'un complot perfide. Ethelbyrht, roi
792. de ce pays, désirait épouser une des filles d'Offa, et afin d'obtenir sa main, il partit avec un train magnifique pour la cour du roi de Mercie, qui faisait ordinairement sa résidence à Tamworth. Il était d'usage dans ce tems-là, parmi les rois et les princes, de négocier leurs mariages par députés; et les anciens romans, dont les fictions nous présentent la peinture la plus fidèle des mœurs et des coutumes de la vie réelle, donnent la description des scènes qui en étaient le résultat. Lorsqu'un roi recherchait la fille d'un autre roi, il envoyait à celui-ci des ambassadeurs. C'étaient des hommes graves, de vieux guerriers ou des clercs savans. A leur arrivée, ils faisaient subir un examen aux jeunes princesses, rangées debout devant eux, et ils adressaient ensuite à leur maître un rapport sur leur extérieur et leur caractère.

L'aînée, pouvaient-ils dire, est distinguée par sa beauté; la seconde par son esprit; mais la plus jeune l'est par sa modestie et sa discrétion. Ethelbyrht trouva plus convenable d'en juger par ses propres yeux, quoique la prudence eût dû lui suggérer qu'il y avait quelques dangers à courir. L'Estanglie, autrefois puissante, avait rapidement décliné; son histoire est presqu'en blanc dans nos annales; les noms mêmes de la plupart de ses monarques sont perdus, et nous pouvons seulement conjecturer que, depuis la mort de Redwald, ce royaume avait été dans la dépendance du bretwalda régnant. Offa, qui prétendait à la suprématie, avait eu beaucoup de contestations avec Ethelbyrht; mais ce dernier se fiait à l'honneur d'un roi, et il s'avança sans crainte et sans hésitation jusqu'au palais de celui dont il comptait devenir le gendre.

La reine Cwendrithe, épouse d'Offa, était astucieuse et cruelle. « Vous tenez en votre » pouvoir votre ancien ennemi », dit-elle à Offa, « celui dont vous avez si long-tems convoité » le royaume. » Le Mercien, cédant facilement à des insinuations qui s'accordaient avec ses désirs, fit couper la tête au jeune et brave Ethelbyrht, et envoyant aussitôt une puissante

armée contre les Estangles, il s'empara de leur pays. Ni *la digue du géant*, ni les rivières et les parties inondées de leurs frontières, ne les mirent en état de résister à leur ennemi.

Un roi anglo-saxon n'était pas toujours certain que son fils lui succéderait. Sa famille était, à la vérité, investie de l'autorité royale, mais aucun individu de cette famille n'y avait un droit déterminé ou absolu. Le nouveau souverain était ordinairement désigné par les suffrages de la nation, et si le fils du dernier roi n'avait pas la capacité nécessaire pour en exercer les fonctions, le frère du défunt monarque, ou même quelque parent plus éloigné, était appelé au trône. Ce mode de succession était assez sagement adapté aux nécessités de l'époque. Un roi anglo-saxon, dans les anciens tems, était le juge suprême ou magistrat de ses sujets en tems de paix. Il était aussi leur commandant en chef en tems de guerre, et le désordre se serait introduit dans les affaires de la nation, si elles avaient été confiées au jugement ou au bras d'un enfant. Dans les occasions, cependant, où l'héritier approchait de l'âge viril, la déviation à la succession

directe, quoique souvent pratiquée, paraissait moins nécessaire.

Il devait être douloureux pour un père, de prévoir que son fils pourrait être exclu de la dignité qu'il avait lui-même possédée. Offa, en 785.
conséquence, adopta un moyen qui, jusque-là, n'avait pas été employé en Angleterre, quoique de nombreux exemples en eussent été donnés chez d'autres peuples. Il convoqua un grand conseil, et avec l'approbation et le concours des prélats et des nobles de Mercie, Ecgfrith, son fils, lui fut associé dans la dignité royale. Tant qu'Offa vécut, Ecgfrith reçut comme lui le titre de roi de Mercie; il eut un siége à côté de son père, et lorsque celui-ci mourut, il le remplaça sur le trône sans opposition.

Pendant que Charlemagne se disait le plus puissant roi de la chrétienté *orientale*, il donnait de même à Offa le titre du plus puissant roi de l'*occident*. Il partageait cet honneur avec lui, comme pour faire entendre qu'Offa était son égal en autorité. Cette remarque, ainsi que beaucoup d'autres, qui ont été conservées sur le roi de Mercie, sont des témoignages de la grande renommée qu'il avait acquise. Le palais qu'il occupait à Tamworth-Town est détruit depuis

long-tems ; les fortifications qui le défendaient s'élèvent à peine au-dessus de l'herbe, et permettent seulement de distinguer encore le site de cette résidence royale ; mais les médailles frappées par Offa, et qui surpassent pour la beauté du travail celles de tous les autres monarques saxons, prouvent la culture de ces arts qui ne fleurissent que dans les tems de calme et d'opulence. La prospérité de la Mercie fut toutefois d'une courte durée, parce qu'elle n'était point fondée sur la justice ; c'était une tour bâtie sur le sable. Offa, par son caractère personnel et la vigueur de son gouvernement pendant un long règne de quarante ans, avait été la principale cause de la splendeur du pays ; mais après sa mort, cet éclat s'évanouit, et l'on vit com-
795. mencer les destins du royaume de Wessex, rival de la Mercie.

Dans les royaumes où la succession au trône en ligne directe est établie comme règle invariable, elle produit un bon effet, en ce qu'elle prévient ces dissentions qui font naître des guerres civiles. On reconnaît aisément lequel est l'aîné des fils du dernier roi, aucun doute ne peut s'élever sur ce fait ; mais il n'est pas aussi facile de déterminer quel est le plus brave

ou le plus sage des compétiteurs, attendu qu'en pareille circonstance, chaque électeur attribue toutes les qualités requises au prince dont il attend le plus de faveurs. En conséquence, tout le monde est maintenant d'accord que quand on a un roi, il vaut mieux que sa dignité se transmette par héritage et selon la primogéniture, c'est-à-dire que le fils le plus âgé prenne la couronne, plutôt que ses jeunes frères ou ses oncles. Par ce moyen, toutes les contestations sont évitées, et si le successeur manque de capacité, on peut y suppléer par de bons ministres, dont les avis lui serviront de guides.

J'ai déjà fait remarquer que cette règle de succession directe n'était point suivie anciennement par les Anglo-Saxons; aussi, des disputes s'élevèrent-elles quelquefois entre les membres de la famille royale, à l'occasion de l'avénement au trône. A proprement parler, le *witenagemot*, conseil des sages, ou grand conseil, avait le droit d'élection, mais s'il survenait une contestation, l'épée tranchait ordinairement ce nœud. Quand Beortric, roi des Saxons de l'ouest, accéda au trône, il rencontra de l'opposition dans 786.
Egbert, qui alléguait de meilleurs droits en sa propre faveur. Mais Egbert avait peu de parti-

sans, et il fut obligé, afin de mettre sa vie en sûreté, d'aller se réfugier dans les domaines d'Offa. Ce prétendant, fixé dans un royaume voisin, était un sujet d'alarmes pour Beortric, qui envoya près d'Offa des ambassadeurs, chargés de le solliciter vivement sur deux points : c'était d'abord de lui accorder la main de sa fille
787. Eadburge, et ensuite de livrer le rebelle Egbert à la juste vengeance de son légitime souverain. Offa consentit, sans hésiter, à la première demande ; il savait bien qu'il gagnerait à se débarrasser d'une fille comme Eadburge. Quant à la seconde, il refusa d'y souscrire, mais il cessa de protéger le prétendant. Egbert se vit forcé de fuir de la Bretagne et d'aller résider en France, où il resta pendant tout le règne de Beortric. Ces années d'exil ne furent cependant pas des années de malheur. La France, gouvernée par Charlemagne, surpassait alors en bon ordre et en civilisation tous les autres états de la chrétienté occidentale, et nos anciens historiens ont remarqué que ce fut un bien pour Egbert d'avoir été instruit ainsi par l'adversité, avant que d'exercer le vaste pouvoir auquel il parvint ensuite.

La reine Eadburge, femme de Beortric, avait autant d'ambition et de cruauté qu'Offa, son

père. Elle travaillait sans cesse à exciter la més- 799.
intelligence entre le roi et ses sujets. Devenue 800.
haïssable à tous, elle rendait à tous haine pour haine, et avait recours au poison pour exercer sa vengeance, lorsqu'elle ne pouvait la satisfaire autrement. Ayant un jour préparé une potion mortelle, qu'elle destinait à un des nobles de la cour, il arriva par hasard que Beortric en but, et il expira bientôt. Le crime ne put rester caché : Eadburge fut privée de son rang et bannie, et le peuple de Wessex, non content de la punition infligée à la coupable, résolut d'abolir la dignité qu'elle avait possédée. Il fut décrété que dorénavant, l'épouse du roi ne serait plus appelée reine, qu'il lui serait défendu de s'asseoir sur le trône, et qu'elle ne pourrait plus participer en aucune manière aux honneurs ou aux avantages de la royauté. Eadburge s'enfuit en France, disgraciée, mais riche, ayant emporté avec elle une grande quantité d'or. Elle se livra dans ce pays à la débauche la plus effrénée. Le dénûment fut le résultat de cette conduite. De la France, elle s'en alla errer en Italie; et pendant les dernières années de son existence, ce n'était plus qu'une mendiante ordinaire des rues de Pavie. Ainsi s'éteignit la famille d'Offa.

Beortric ayant péri par la scélératesse de sa
800. femme, Egbert qui revint de France, monta sans opposition intérieure sur le trône devenu vacant; conclut la paix avec les Merciens armés contre lui, et eut ensuite tout le loisir de s'établir dans son royaume. Les neuf premières années de ce règne forment presqu'un vide dans les chroniques authentiques. Dans les documens moins dignes de foi, cet intervalle est en partie rempli par le récit d'un parlement tenu à Winchester, dans lequel Egbert décréta que la Bretagne méridionale prendrait le nom d'Angleterre. Il est assez probable que la prépondérance des Angles devait souvent faire appeler Anglais les peuples auxquels nous donnons ordinairement le nom d'Anglo-Saxons; mais notre pays ne reçut la dénomination d'Angleterre que beaucoup plus tard, et le parlement d'Egbert est une pure fiction.

Selon l'usage ordinaire des Anglo-Saxons, Egbert poursuivit les Bretons avec acharnement. Il n'est pas à croire que ce fut pour les chasser du pays; c'était plutôt afin de les réduire à un
De état de sujétion tributaire. Les Bretons de l'ouest
809. opposèrent une résistance vigoureuse, mais

inutile. Après un massacre terrible des deux côtés, à
Egbert obtint enfin l'avantage ; il réussit égale- 814.
ment contre ceux qui habitaient la rive septentrionale de l'embouchure de la Severne ; et enfin tout le pays de Galles actuel, ou la plus grande partie, se soumit à son autorité. Portons mainte- 783.
nant notre attention sur le Kent, dont Alchmund, père d'Egbert, avait été roi, apparemment après l'extinction de la famille des *Æscingas*[1]. Si l'on me demande quand et de quelle manière Alchmund fut placé sur le trône, je dirai seulement que les souverains anglo-saxons en général, et surtout ceux de Wessex, avaient coutume d'établir leurs fils en leur donnant ce que les Français appellent *des apanages;* c'est-à-dire en les plaçant dans quelque royaume de moindre importance, qu'ils gouvernaient, assujétis à la branche aînée de la maison royale; de même que, dans la vie privée, un noble, lorsque son fils vient en âge, lui accorde sur ses biens une propriété décente, au moyen de laquelle il peut se marier, élever ses enfans et les pourvoir, en attendant qu'il possède les principaux domaines de la famille.

Alchmund était donc un de ces *roitelets*, et

---

[1] Voyez page 49.

je suppose (il faut se souvenir que c'est seulement une hypothèse), je suppose, dis-je, qu'il ne devint roi de Kent que par l'influence de celui de Wessex. Mais avant lui, comme de son tems, il y avait dans le Kent bien d'autres rois dont les états n'avaient peut-être pas plus d'étendue que *les lathes*, divisions territoriales du pays [1]. Ce petit royaume était dans le plus grand désordre ; et après le règne d'Alchmund, ce fut
796. un certain Eadbert, surnommé Pren ou Prynne,
797. qui obtint le pouvoir. La généalogie d'Eadbert n'est pas connue ; quelques uns pensent que c'était un prêtre ou un moine, qui avait quitté son église ou son monastère, et changé sa tonsure cléricale contre une couronne. Les Merciens, comme on l'a vu, avaient déjà fait la conquête du Kent, et Cynewulf, roi de Mercie, successeur d'Ecgfrith, fils d'Offa, résolut de reprendre possession du pays, qu'il vint attaquer avec une armée formidable. Eadbert Pren ne put se défendre : les habitans de la Marche ou Merscwara, que l'on croit avoir été ceux des environs de Romney, le trahirent et le

[1] Le Kent était divisé en cinq lathes, qui correspondaient aux tithings du Yorkshire.

livrèrent à ses ennemis. L'histoire accuse Eadbert d'avoir gouverné en despote, mais il fut traité avec une cruauté qu'aucune tyrannie ne pouvait justifier. Les Merscwariens lui arrachèrent les yeux, lui coupèrent les mains, et dans cet état de mutilation et de cécité, le captif mourant fut chargé de fers et conduit en Mercie.

Cynewulf avait érigé une église ou un monastère à Winchecombe, et le jour où ce monument fut consacré, son cœur s'ouvrit à la pitié. Il délivra Eadbert de ses chaînes devant l'autel, au milieu des applaudissemens de la multitude, mais sa clémence n'alla pas plus loin. Il prit la couronne de Kent et la plaça sur sa tête; ensuite il saisit le sceptre et se proclama roi du pays, qui fut alors assujéti au pouvoir de la Mercie. Le Kent continua d'être ainsi subjugué pendant plusieurs années. Cependant les Merciens nommèrent souvent des sous-rois, ou monarques subordonnés, qui gouvernèrent cette contrée en qualité de vassaux de la couronne de Mercie. Le premier souverain de ce genre, après la conquête des Merciens, fut Cuthred, frère de Cynewulf, à qui celui-ci donna le pays à titre d'apanage.

Sous les premiers bretwaldas, il y avait à peu

près équilibre entre les grandes puissances anglo-saxonnes; mais la Northumbrie, ainsi que j'aurai bientôt occasion de l'expliquer [1], se trouvait dans le dernier état de faiblesse et de désorganisation, et les rois de ce pays étaient tout-à-fait hors de combat. Les royaumes de Wessex et de Mercie devinrent des rivaux implacables, qui divisèrent toute la Bretagne au sud de l'Humber. Je dis toute la Bretagne, parce qu'en effet tous les princes bretons dépendaient de l'un ou de l'autre de ces royaumes. Aucun des deux ne voulait souffrir d'égal; mais le sort de la Mercie se décida promptement sous le règne
823. d'Egbert. Ce prince, après avoir défait Beornwulf, roi de Mercie, dans une grande bataille, à Ellandune, maintenant appelé Wilton, envoya un corps considérable de troupes dans le Kent, sous la conduite de son fils Ethelwulf, ou *Noble-Loup*, et d'autres guerriers expérimentés, tels que l'alderman Wulfhard, et Alstane, évêque de Sherborn; singulier emploi pour un évêque, mais assez ordinaire dans ces tems de désordres. Aussitôt que l'armée de Wessex eut

---

[1] Voyez page 132.

occupé le Kent, Baldred, *subregulus* ou sous-roi de la Mercie, s'enfuit au-delà de la Tamise, et tous les habitans du pays se déclarèrent d'une commune voix en faveur d'Egbert. Surrey, Sussex et Essex imitèrent l'exemple du Kent. Ces peuples considérèrent qu'Egbert était, par son extraction, leur souverain légitime, et que c'*était à tort* que leurs territoires avaient été séparés des domaines de leurs ancêtres. Je mets ce fait en évidence, parce qu'il fait voir combien les anciens Anglais ou Anglo-Saxons étaient attachés à la famille de leurs souverains: Egbert, après avoir pris possession du Kent et des pays voisins, se conduisit selon les vues politiques dont j'ai fait mention. Il donna ces domaines à son fils Ethelwulf, comme apanage ; celui-ci les posséda jusqu'au moment de son accession au trône de son père, et les fit alors passer au même titre à son fils Athelstane. On voit, en conséquence, que si les invasions danoises, dont je ne tarderai pas à parler, n'étaient venues renverser les institutions du royaume, le mode de succession y eût été semblable à celui de la principauté de Galles, dont jouit l'héritier présomptif en attendant la couronne d'Angleterre.

Ces événemens heureux furent suivis d'une autre augmentation de pouvoir. Les Estangles qui, après le meurtre d'Ethelbyrht, étaient devenus sujets de la Mercie, rompirent ces liens qu'ils détestaient; mais Beornwulf, qui avait usurpé le trône de Mercie, voulut ressaisir
821. l'autorité dont avaient joui ses prédécesseurs, tout injuste qu'elle eût été. Le roi des Estangles et son peuple, ainsi tourmentés, se placèrent sous la protection d'Egbert et lui demandèrent de les soutenir contre la Mercie; en
823. d'autres mots, ils devinrent ses vassaux; et il est digne de remarque que la chronique exprime leur soumission, dans le style employé pour les actes officiels par lesquels les sujets de l'empire carlovingien reconnaissaient l'autorité de leur souverain. Egbert s'empressa d'accepter leur hommage et leur promit sa protection, qui dès-lors leur était due. Dans toutes les occasions semblables, les obligations étaient réciproques.

Beornwulf était un guerrier redoutable. Son nom, qui signifie *Ours-Loup*, donne à penser que, comme chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, les noms des chefs anglo-saxons leur étaient donnés dans l'âge viril, d'après les qualités qui les faisaient distinguer, ou dont ils

désiraient qu'on les crût possesseurs. Beornwulf montra beaucoup de résolution, et rassemblant une armée imposante, il envahit l'Estanglie, 825.
menaçant de sa vengeance et le roi et ses sujets; mais ceux-ci le rencontrèrent animés d'une égale ardeur, et Beornwulf succomba dans le conflit. Ludica, qui, selon l'apparence, était un des aldermen de Mercie, fut élevé au trône, et les Estangles lui firent perdre aussi la vie. A la mort de Ludica, le choix des chefs merciens tomba sur Wiglaf, alderman des Hwicciens [1], et parent collatéral d'Offa; mais avant qu'il eût le tems de réunir ses forces, Egbert s'avança dans la Mercie et le chassa du royaume. Wiglaf ne fut plus qu'un fugitif: il erra d'un lieu à un autre, et finit par se cacher dans les déserts de Croyland, s'efforçant d'échapper à la vengeance de son vainqueur. Environ deux ou trois ans 828.
après, Egbert, ému de compassion, lui rendit le royaume et lui permit de le gouverner comme prince assujéti et tributaire.

Egbert, par la conquête de la Mercie, était devenu maître de tous les états au sud de l'Humber; il fit alors marcher ses troupes contre les

---

[1] Voyez page 61.

Angles de Deïra et de Bernicie. Trop faibles
828. pour résister à son attaque, les Northumbriens
830. et leur roi Eanred lui rendirent hommage et devinrent ses tributaires. A peu près dans le même tems, Swithred, roi des Saxons de l'est, fut détrôné par le conquérant. Les Bretons au nord de la Severne, c'est-à-dire ceux qui occupaient le territoire du pays de Galles actuel, furent entièrement subjugués, et Egbert se trouva investi du rang et des honneurs de huitième bretwalda, ou suprême empereur de la Bretagne.

Chapitre V.

Invasions danoises. — Elles sont facilitées par les dissentions qui règnent entre les états anglo-saxons. — Regner Lodbrok et ses fils. — Martyre d'Edmond, roi des Estangles. — Ethelwulf. — Son mariage avec Judith. — Les Saxons de l'ouest se révoltent contre lui. — Il cède la meilleure partie de son royaume à son fils Ethelbald. — Mort d'Ethelwulf. — Ses quatre fils deviennent successivement rois de Wessex. — Ethelbald. — Ethelbert. — Ethered. — Alfred.

Les succès d'Egbert furent facilités par des circonstances qui causèrent à la fin le malheur et la ruine des Anglo-Saxons. Quoique ce peuple sentît parfaitement en théorie les avantages qui résultent du bon ordre et d'une administration régulière, l'élément essentiel d'un gouvernement lui manquait. La paix ne pouvait être assurée dans un pays où les divers chefs subordonnés conservaient le droit de se déclarer la guerre, et le jour même où Egbert monta sur le trône, il y eut un choc sanglant entre les habitans de

Wilts et ceux du Hwiccas [1], commandés par
800. leurs chefs respectifs. Ces derniers étaient gouvernés par Ethelmund, auquel les chroniques donnent le titre d'alderman; il prenait aussi celui de *subregulus* et figure dans le récit poëtique de l'abbaye de Wilton comme *roi de la Marche*; mais il n'était en réalité qu'un des vassaux de la couronne de Mercie.

Notre Milton, qui, tout grand poëte qu'il était, ne montra point un talent particulier pour l'histoire, dit que, selon lui, de tels combats sont aussi peu dignes d'attention que ceux des milans et des corneilles. Le célèbre orateur Burke, qui n'était pas meilleur historien que Milton, a reproduit cette comparaison, et elle a été empruntée par beaucoup d'autres écrivains distingués. Sauf le respect qui leur est dû, je pense qu'ils ont tort. Une similitude qui peut aider à remplir un vers, ou servir d'ornement à un discours, n'en est pas moins quelquefois un fort mauvais argument. Ces grands écrivains ont été fascinés par l'image qui se présentait à leur esprit, et cette comparaison qui a passé dans toutes les bouches n'a pas peu contribué, par sa popularité,

[1] Voyez page 61.

à introduire dans l'étude de l'histoire une méthode très-défectueuse.

Que les milans ou les corneilles remportent la victoire, c'est assurément ce qui peut nous être très-indifférent comme question abstraite; mais si nous faisons des recherches sur l'histoire naturelle de ces oiseaux, il devient alors très-important de savoir comment, quand et par quel motif ils se livrent à des hostilités. Leur humeur belliqueuse est un fait qui met en lumière leurs habitudes, et que ne doit point négliger celui qui les observe; car, en admettant, selon la supposition de Milton, que les corneilles et les milans se fassent la guerre, on en peut déduire que l'espèce à laquelle ils appartiennent diffère essentiellement de celle des freux, qui poursuivent tranquillement leur chemin, sans jamais attaquer aucun ennemi.

Pour bien comprendre l'histoire, il faut estimer l'importance des faits et des détails, surtout de ceux qui se rapportent à des périodes éloignées et obscures, non d'après leur valeur apparente, mais en proportion des renseignemens qu'ils procurent sur le caractère général de la société. Le petit combat dont je viens de parler

ne fut sans doute qu'un événement ordinaire, qui dans le tems fit peu de sensation; mais de semblables escarmouches n'auraient pas eu lieu, si les monarques anglo-saxons eussent possédé sur leurs peuples ce degré d'autorité, que nous considérons à présent comme un des attributs essentiels de la puissance royale. Ce gouvernement imparfait et sans énergie accoutumait la nation aux inimitiés et aux querelles, et les états anglo-saxons étaient divisés par de misérables discordes intestines.

Les malheurs éprouvés par les habitans du Kent avaient été dus surtout à leurs dissentions, pendant lesquelles la famille des Æscingas s'était éteinte; mais ce fut en Northumbrie que se passèrent les principales scènes de mésintelligence. Comme les factions opposées triomphaient alternativement, les souverains qui en étaient réellement les jouets, se trouvaient tour-à-tour chassés et rappelés, proclamés rois, ou mis à mort comme traîtres et usurpateurs. Le plus grand nombre d'entre eux étaient d'une extraction douteuse, et chez un peuple grossier qui, à tort ou à raison, considérait l'autorité royale comme la propriété d'une caste particulière, ce défaut de généalogie suffisait pour priver le

pouvoir de toute consistance, en ôtant aux rois cette force d'opinion, sur laquelle se fonde une domination paisible.

Il ne fut pas difficile à Egbert de réussir au milieu de ce désordre et de cette anarchie ; mais son pouvoir ne s'accrut qu'aux dépens des Anglo-Saxons, et son autorité impériale, qui servit à son élévation personnelle, n'ajouta rien à la force ni à la sécurité de la nation. Egbert consolida, dit-on, la puissance anglo-saxonne ; cette assertion n'est point exacte. Chaque état, chaque peuple, resta séparé comme auparavant : il n'y eut ni législature commune, ni aucun moyen de concentrer dans le gouvernement suprême les forces et les ressources des divers états. La rivalité est une passion aussi nuisible à ceux qui s'y abandonnent, qu'elle est injuste dans son principe. Les états anglo-saxons professaient tous la même foi, parlaient la même langue, et l'humiliation d'un seul de ces royaumes aurait dù être considérée comme un malheur pour tous les autres.

Les Romains et les Anglo-Saxons n'avaient successivement triomphé des Bretons, que parce que les dissentions de ceux-ci les avaient empêchés de résister à leurs ennemis. Alcuin, l'ami de

Charlemagne, dans les épîtres qu'il adressa aux Anglais ses compatriotes, les conjura de se rappeler les exemples que leur fournissaient les anciennes annales de l'île. Du fond de son cloître, il les engageait à consulter les pages de Gildas, et à faire un bon usage de l'histoire du passé, en y puisant des leçons pour le tems présent. Mais aucun avertissement ne pouvait prévaloir, et ces conquérans étaient sur le point de devenir à leur tour victimes de la même passion imprévoyante : ils continuèrent à s'armer les uns contre les autres, sans songer aux adversaires qui se préparaient à les accabler des plus grandes infortunes.

Les peuples scandinaves et les tribus de la même famille, que l'on appelait, à cette époque, Danois ou hommes du nord, ne restaient jamais en paix. De même que les états barbaresques, ils n'existaient que par la guerre et le pillage, mais, après que les Angles eurent formé leur colonie de Northumbrie, il paraît que toute communication entre la Bretagne et *la vieille Angleterre* avait cessé. Il est probable que pendant cette période, les Scandinaves et les Jutes étaient occupés de leurs guerres avec les Finois et autres habitans du nord. Ce qu'ils avaient pu

acquérir auparavant de civilisation s'était effacé, et leur idolâtrie avait pris au contraire l'empreinte d'un caractère plus dur et plus sauvage.

Dans l'année où Offa monta sur le trône de Wessex, trois vaisseaux étrangers abordèrent au rivage de Dorsetshire, et débarquèrent leurs équipages non loin d'une des villes royales. 787.
Badohard, bailli ou maire de la ville, ne soupçonnant aucun danger, courut à la rencontre des étrangers. Il croyait sans doute que c'étaient des commerçans, et se proposait de leur demander les droits dus sur leurs marchandises. Les Danois s'acquittèrent du tribut avec leurs haches d'armes. Les hommes qui accompagnaient Badohard partagèrent son sort, et tombèrent comme lui sous les coups des envahisseurs.

Depuis cette époque, les Danois devinrent les ennemis acharnés de la Bretagne et de ses habitans, et ils parcoururent toutes les parties de l'île, le fer et le feu à la main. Ils sont continuellement devant nos yeux. On ne voit plus qu'un horizon rougi par les flammes. On entend sans cesse les rugissemens de la guerre. Ils ne pouvaient avoir oublié les rapports de race qui les unissaient aux Anglo-Saxons, mais cette considé-

ration, loin d'adoucir leur férocité, l'excitait encore. Les Anglais (ce nom commençait à leur être donné), n'étaient plus pour eux que des apostats et des mécréans, qui reniaient les vertus guerrières de leurs ancêtres. Ils ne voyaient plus dans leurs anciens compatriotes que des lâches qui avaient renoncé aux joies promises dans le banquet du Valhalla, et qui renonçaient à ce bonheur pour des chants de prêtres et des momeries d'église.

Une autre cause de leurs hostilités est vaguement indiquée : quelques chefs danois s'imaginèrent qu'ils avaient des droits au gouvervement des états angliens de la Bretagne. Les rois danois étaient fils de Woden comme nos monarques anglo-saxons. Wahrmund et Offa, qui se trouvent dans les généalogies de la Mercie, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient les aïeux des anciens rois-de-mer norvégiens, et les allusions que font les Sagas aux conquêtes des héros danois dans la Bretagne, à des époques très-reculées, ne peuvent s'expliquer qu'en les rapportant aux chefs qui fondèrent des colonies dans notre île. Cette opinion est fortifiée par la tradition qui s'est perpétuée, sur la constance des Danois à garder le souvenir de leurs droits. Dans le

XIII[e]. siècle, les Français croyaient qu'une partie du domaine de l'infortunée princesse Ingeburge, qui épousa Philippe-Auguste, et fut traitée par lui avec tant d'ignominie [1], consistait dans les prétentions du Danemark à la couronne d'Angleterre. Les paysans irlandais sont persuadés que quand un noble danois marie sa fille, il lui compose sa dot de vastes domaines en Irlande; lui donnant comme partie de sa fortune, et même quelquefois pour le tout, une belle terre dans le comté de Clare ou dans celui de Wexford, sur laquelle sa famille a toujours un droit légal à faire valoir depuis qu'elle en a été dépossédée dans le X[e]. siècle. Il y a peu d'années, des arpenteurs qui mesuraient les terres de lord Reay, dans le comté de Sutherland, furent pris par les montagnards pour un détachement des guerriers de Lochlin, qui venaient réclamer leur ancien héritage. Ces croyances traditionnelles ne doivent point entrer dans l'histoire comme faits, mais elles nous rappellent des faits, et ne sont pas sans intérêt, attendu qu'elles expliquent les transactions d'époques éloignées, et qu'elles

[1] Il la répudia dès le lendemain de son mariage. (*N. du T.*)

servent de liaison et d'éclaircissemens aux renseignemens imparfaits que nous possédons.

Pendant les dernières années du règne d'Egbert, les forces des hommes du nord, ou Danois, s'étaient continuellement augmentées. Ils diri-
832. gèrent leurs principales attaques contre les dis-
833. tricts de l'ouest, faiblement peuplés, et dont les habitans étaient mécontens. Les Bretons
835. du Devon se joignirent avec joie aux envahisseurs, espérant, avec leur aide, se soustraire à l'autorité des fils de Cerdic et se délivrer de la servitude où les tenaient leurs seigneurs saxons. Egbert défit les alliés, Bretons et hommes du
836. nord, et mourut peu de tems après. Le trône échut à son fils Ethelwulf, roi de Kent, qui, en devenant roi de Wessex, céda son apanage à son fils Athelstane [1].

Pendant une période d'environ quinze années, Ethelwulf ne put que tenir les Danois en échec, sans remporter sur eux aucun avantage
De 837 à 851. durable. Les païens s'enhardissaient de plus en plus : leurs flottes remontèrent plusieurs fois la Tamise. Londres fut emporté d'assaut et pillé :

[1] L'Athelstane dont il est ici question ne doit pas être confondu avec le célèbre roi de Wessex.

Rochester et Cantorbery subirent le même sort, et les districts du sud éprouvèrent leurs attaques et leur ravages. Les Merciens furent assaillis avec une égale fureur, et le besoin de coopération pour repousser l'ennemi commun se fit tellement sentir, qu'ils convinrent avec les Saxons de s'unir dans ce but. Un grand congrès, composé des prélats et des nobles des deux nations se tint à Kingsbury, dans le comté d'Oxford; et comme Ethelwulf ne put s'y rendre en personne, il y envoya un ambassadeur pour le représenter. Le noble Oslac, à qui cet honneur fut confié, était un homme d'une grande réputation, beau-père d'Ethelwulf. Les Witans délibérèrent dans cette assemblée sur les meilleurs moyens d'organiser la résistance. Bientôt après, peut-être en conformité des résolutions prises dans le conseil de Kingsbury, nous voyons Burhed, roi de Mercie, marcher contre les Danois; mais il ne put réussir et fut défait. Ethelwulf obtint plus de succès. Le roi de Wessex et son fils Ethelbald livrèrent
bataille aux hommes du nord et les mirent dans 851.
une déroute complète. Les Païens perdirent en cette occasion un nombre considérable des leurs. D'autres avantages furent aussi remportés à Sandwich. Athelstane, roi de Kent, et l'alderman

Elchere, défirent les Danois, et leur prirent un grand nombre de vaisseaux. L'état des affaires sembla dès-lors promettre momentanément un peu de sécurité.

Il restait à Ethelwulf quatre des enfans que lui avait donnés sa femme Osburge, fille du noble Oslac, savoir: Ethelbald, qui était devenu l'aîné, et qui avait aidé son père à combattre les Danois, Ethelbert, Ethered et Alfred. Ce dernier était le bien-aimé d'Ethelwulf, et afin de lui as-
853. surer sa succession, il le fit aller à Rome où le pape
855. Léon oignit son front de l'huile sainte et le sacra roi. Ethelwulf partit aussi pour Rome, et, pendant son séjour sur le continent, il épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve, roi des Francs. Ce fut Hincmar, évêque de Reims, qui plaça le diadême royal sur la tête de cette princesse, et le couronnement se fit avec beaucoup de pompe et de solennité.

On dit qu'Ethelwulf était lent et stupide, hors d'état de gouverner et de défendre son peuple, et que s'il montra parfois quelqu'habileté, ce ne fut que quand il suivit les avis d'Alstane, évêque de Sherborne, qui fit avec lui la conquête du Kent, ou ceux de Swithin, évêque de Winchester, grand homme d'état de ce tems-là, mais

qui n'est plus guère connu de nos jours que comme patron de la pluie. Ethelwulf entreprit son voyage dans un moment peu opportun; pendant son absence, le mécontentement qui s'était élevé contre lui prit la forme d'une révolte organisée. Les conspirateurs dirigés par Ethelbald, fils aîné d'Ethelwulf, et déjà roi de quelque apanage ou état dépendant, s'assemblèrent dans la forêt de Selwood, et résolurent d'empêcher qu'Ethelwulf reprît jamais le gouvernement du Wessex. L'évêque Alstane, Ealhere, duc de Somerset, et d'autres nobles puissans, s'étaient mis du complot. Cependant, beaucoup de nobles du Wessex se rangèrent du côté du vieux roi, et la guerre civile la plus dénaturée entre le père et le fils parut imminente.

Ethelwulf avait excité la jalousie d'Ethelbald par le couronnement d'Alfred, qui était ainsi notoirement désigné pour monter sur le trône. Les Saxons de l'ouest furent également offensés, et peut-être encore plus, en voyant que Judith était reconnue comme reine. On se rappelle que par suite des crimes de l'infame Eadburge, la dignité de reine avait été abolie sans exception [1], et

[1] Voyez page 119.

le couronnement de Judith, qui se fit avec éclat et magnificence, parut aux yeux de tous une violation de la constitution. Il faut remarquer aussi qu'Ethelwulf, pour faire place à Judith, avait renvoyé Osburge, la mère de ses enfans. Ce fait n'est pas mentionné en termes explicites par nos anciens historiens, mais ce qu'ils disent d'Osburge ne peut s'expliquer que par cette hypothèse, et une conduite semblable devait avoir beaucoup augmenté le mécontentement.

Ethelwulf étant revenu en Angleterre, son parti devint puissant, et peut-être aurait-il eu le moyen de chasser Ethelbald; mais le trait caractéristique des rois anglo-saxons était beaucoup de condescendance pour leur peuple. Ethelwulf ne put penser sans crainte à devenir la cause d'une guerre intestine. Il se montra bienveillant envers son fils rebelle; mais il paraît aussi qu'il était très-attaché à la reine franque sa femme, et l'on fit un arrangement. Ethelwulf garda les états dépendans du Wessex et situés à l'est, tels que l'ancien royaume de Kent, avec le Sussex, le Surrey, et peut-être l'Essex, tandis que le royaume de Wessex proprement dit, appartenant de droit au chef de la famille, devint le

partage d'Ethelbald, qui ne fut tenu envers son père qu'à une sujétion fictive.

Ethelwulf survécut environ quatre ans à ces événemens. A sa mort, Ethelbald épousa immé- 857.
diatement Judith, sa belle-mère. Ce mariage 860.
incestueux le rendit l'objet d'un blâme général, mais on ne sait rien de plus sur ce qui concerne ce roi.

Il fut remplacé par son frère Ethelbert, qui
déjà possédait le royaume de Kent et ses dépen- 860.
dances. A son avénement, les Danois renouvelèrent leurs invasions. Ils s'étaient occupés avec activité dans la Gaule; Paris avait été brûlé ainsi qu'un grand nombre des principales villes de ce pays, et leurs opérations prirent une immense étendue. Pendant que plusieurs de leurs escadres remontaient l'Escaut, d'autres, franchissant le détroit de Gibraltar et cinglant dans la Méditerranée, portaient la dévastation sur les rivages méridionaux. Alors leur soif inextinguible de rapines les fit penser de rechef à la malheureuse Angleterre. Ils livrèrent aux flammes Winchester, capitale du Wessex, et cette ville fut dé-
truite de fond en comble. Comme les Danois 860.
chargés de butin s'en retournaient à leurs vaisseaux, ils furent attaqués par les habitans du

Hampshire et du Berkshire, commandés par Athelwulf et Osric leurs aldermen respectifs, et plusieurs des détachemens ennemis furent dispersés. Les Saxons appelèrent cela une victoire, mais des victoires semblables ne produisaient pas plus d'effet que le mouvement de la main au travers d'une nuée de moucherons ; ils livrent le passage, mais se rejoignant l'instant d'après, ils reviennent aussi nombreux et aussi importuns qu'auparavant.

Quoique les Danois n'eussent encore fondé aucune puissance dans la Bretagne, ils avaient
864. pris possession de Thanet, où ils avaient fixé
865. leurs quartiers d'hiver, et cette île devint pour eux un point de ralliement. Ce même lieu, où les Jutes s'étaient établis autrefois pour combattre les Bretons, était destiné à devenir également funeste aux descendans de ceux-ci. Les habitans du Kent conclurent un traité de paix, ou, pour mieux dire, ils l'achetèrent. Ils payèrent une forte somme aux Païens pour qu'ils cessassent leurs déprédations. Les Danois prirent l'or, mais ils calculèrent qu'ils avaient plus à gagner par la guerre que par la paix. Ils quittèrent en secret leur position, et les perfides ravagèrent effroyablement le pays, dont les habitans comptaient sur les engagemens contractés.

La mort d'Ethelbert et l'accession d'Ethered au trône à cette époque de calamités, sont des événemens que l'on discerne à peine au milieu du trouble et des horreurs de la guerre. 866.

Halfdane, Hingwar et Hubba, tous trois fils de Regner Lodbrok[1], descendirent alors sur la côte de l'Estanglie ; selon les chroniqueurs, ils venaient des rives du Danube, mais ils étaient sortis de leurs pays du nord, que l'ignorance des moines a confondus avec l'ancienne Scythie.

Si l'on s'en rapporte à l'histoire romanesque des Scandinaves, la piété filiale fut cause de cette nouvelle invasion. Ella, roi de Northumbrie, avait fait jeter Regner Lodbrok dans une fosse remplie de vipères, où il expira déchiré par ces reptiles, et l'expédition dont il s'agit fut dit-on entreprise par les fils de Regner, afin de venger le sort de leur père. Aucun guerrier du nord n'est plus célèbre que ce Regner Lodbrok, fils de Sigurd. Ses aventures, et les recherches auxquelles elles ont donné lieu, ont rempli des volumes. L'espace où je me suis circonscrit ne me permet pas d'en donner le détail, et

[1] La plupart des autres écrivains donnent à ce héros le nom de Ragnar Lodbrok. (*N. du T.*)

s'il faut le dire, je ne suis pas non plus convaincu de leur authenticité. Son surnom de Lodbrok lui vient de l'ingénieux stratagème qu'il employa pour sa défense, lorsqu'il combattit un dragon, dont la mort devait lui faire obtenir la main de la belle Thora. Il est à peine nécessaire de dire que tous les dragons vomissent le feu et le poison; ce fait est assez connu des lecteurs de romans. Or, afin de se préserver du venin de ce monstre, Regner, aussi spirituellement inventif que *More de More Hall* [1], se couvrit de vêtemens faits avec des peaux garnies de leur poil; et la partie de son habillement, *qu'il n'aurait pas portée* s'il eût été montagnard écossais, avait quelque chose de si remarquable, que le nom de *Lodbrok* [2] lui en resta toute sa vie. Il eût été bon que ces vêtemens l'eussent de même protégé dans le souterrain aux vipères; mais il n'en fut pas ainsi, et pendant qu'elles s'attachaient à lui de toutes parts, il composa

---

[1] Héros d'une ballade du moyen-âge, espèce de Don Quichotte anglais, qui, pour combattre un dragon, fléau du village de Wantly, se couvre d'une armure hérissée de pointes d'acier. Il évite ainsi les morsures du monstre, et le tue à coups de pied. (*N. du T.*)

[2] Saxo-Grammaticus explique ce surnom par *villosa femoralia* (cuisse velue.)

ce fameux chant de mort appelé *Krakamal* ou Krakumal, qui fut le fondement de son histoire, et qu'il fit entendre en perdant la vie.

Tels sont les matériaux dont la vie de Regner se compose, et les historiens danois, pour mettre un ordre chronologique dans ses aventures, sont obligés d'avoir recours à leur théorie ordinaire de multiplication. *Torfœus* nous donne deux Regner Lodbrok. Cela ne suffit pas à *Suhm;* il suppose que *trois* Regner ont existé l'un après l'autre, et qu'il y eut *deux* Ella successifs, par qui les trois Lodbrok furent tués. Quelques unes de nos chroniques attribuent la mort du chef danois à la vengeance d'un certain Bruern Brocard, noble de Northumbrie, irrité jusqu'à la fureur, comme un autre comte Julien, de l'affront que lui avait fait l'impudicité d'Osbert, roi de Northumbrie. Selon une troisième version, Regner Lodbrok, ayant fait naufrage sur la côte de l'Estanglie, fut tué par Béorn, veneur du roi. Mais laissons ces fables, que j'ai citées dans la seule intention de donner un spécimen des mensonges qui se mêlent à notre histoire authentique.

Aussitôt que les Danois étaient débarqués, ces hordes de pirates se changeaient en armée de

cavalerie. Ils montaient à cheval sur-le-champ, et leur activité prodigieuse, aussi bien que leur force de corps, les rendaient aussi formidables sur terre que sur mer. Un corbeau, l'oiseau consacré à Odin, était peint sur l'étendard qui flottait à leur tête. Cette bannière magique avait été tissue et faite en un jour par les filles de Regner Lodbrok, et les Danois croyaient qu'elle était douée d'une vertu prophétique. Lorsqu'ils devaient être victorieux, le corbeau se tenait droit et semblait sur le point de prendre son essor aux yeux des guerriers; quand au contraire, une défaite était à craindre, il baissait la tête et laissait pendre ses ailes.

Si dans cette crise, les Northumbriens et les Merciens se fussent franchement alliés avec les Saxons de l'ouest, leurs forces réunies auraient suffi pour repousser les envahisseurs; mais le danger même auquel ils étaient tous exposés ne pouvait faire naître parmi eux la concorde.

Les Northumbriens étaient malheureusement pour eux tout occupés de leurs dissentions intérieures; le royaume était divisé entre les partisans d'Osbert, appelé le roi légitime, et ceux d'Ella, l'usurpateur. Osbert et Ella virent que leur situation était désespérée, ils firent

trève à leurs querelles, marchèrent contre les Païens qui s'étaient emparés de la ville d'York, 867.
et assaillirent à leur tour leurs ennemis. Le combat fut opiniâtre: mais Osbert et Ella y perdirent la vie ; et les Danois, vainqueurs, devinrent maîtres du pays qu'ils occupaient.

Les Northumbriens étaient punis. La Mercie ne tarda pas à recevoir aussi son châtiment. Les Païens traversèrent la frontière et prirent la ville de Nottingham. Le roi Burhred et les Merciens implorèrent le secours d'Ethered et d'Alfred, qui s'avancèrent à la hâte pour les protéger, mais avec peu de succès, car les Danois se maintinrent en possession de la ville. Depuis cette époque, Nottingham fut rangé dans la classe des villes connues spécialement sous le nom de *Danish Burghs,* bourgs Danois. Les autres étaient *Northweorthig,* Leicester, Lincoln, Stamford, Yorck et Chester, et formaient une longue chaîne de fortes positions, qui commandaient en même tems aux populations anglaises de la Mercie, et à celles de la Northumbrie. Il paraît que ces *bourgs* se remplirent d'une population composée de guerriers danois d'un haut rang ; ces nouveaux habitans changèrent le nom de *Northweorthig* en celui de *Deorby* ou Derby que cette ville porte maintenant.

Il y eut d'autres semblables altérations de noms. Streoneshalch, monastère de Sainte-Hilda, prit celui de Whitby, et il est probable que la plupart des noms de lieu du Yorkshire, du Lincoln, du Nottingham, et autres comtés du Dannelagh [1], qui à présent se terminent en *by*, leur ont été donnés par les Danois, dans la langue desquels *by* signifie un lieu de résidence. A une époque subséquente, les Anglo-Saxons reprirent les bourgs danois, mais les thanes ou barons danois qui s'y étaient fixés n'en sortirent pas, et jusqu'au règne d'Ethelred, on s'aperçoit de leur existence comme communauté privilégiée, séparée du royaume où elle se trouvait. Le Lincolnshire, ou Lindesey, comme on l'appelait
868. alors, fut attaqué par les Danois, qui sortirent
870. simultanément de la Mercie et de la Northumbrie. Les traditions nous apprennent qu'ils y rencontrèrent une résistance mieux conduite et plus vigoureuse que dans aucune autre partie de l'Angleterre. Trois rois danois furent tués dans une bataille; et le lieu où leurs soldats les inhumèrent prit le nom de *Trekingham* ou Trikingham [2]

[1] Voyez page 172.

[2] Dans le district d'Aveland, division de Kesteven. Trikingham est un mot composé qui signifie la demeure des trois rois. (*N. du T.*)

qu'il porte encore. Mais de frais renforts arrivaient aux envahisseurs, et faisaient plus que réparer leurs pertes. Cinq rois, Godrun, Bacseg, Halfdane, Oskettel et Hamond, et cinq *Jarls* ou comtes, Frena, Hingvar, Hubba, et les deux Sidroc, père et fils, répandirent dans la contrée leurs hordes barbares; et une victoire qu'ils remportèrent autant par la ruse que par leur nombre, fit tomber en leur pouvoir tout le pays. Ils firent un massacre horrible des habitans, et tous les monastères, tels que Croyland, Medhamstede, appelé depuis Peterborough, Ely, Thorney et Ramsey, furent rasés jusqu'au niveau du sol[1].

Les Danois avaient acquis une très-grande habileté dans l'art de la guerre; il suffira de les suivre sur la carte pour voir que leurs attaques, toutes variées qu'elles fussent, tenaient à un plan fixe d'opérations. Ils cherchèrent à établir leurs

---

[1] A l'approche d'une bande de ces brigands, Ebba, abbesse de Coldingham, rassembla ses religieuses, leur représenta le traitement infâme qui leur était réservé si elles ne s'y dérobaient pas par une violente résolution. Elle donna la première l'exemple et se fendit le nez ainsi que la lèvre supérieure. Toutes les sœurs en firent autant. Quand les Danois arrivèrent, ils s'enfuirent à cet horrible aspect. (*Vie d'Alfred,* traduite de l'allemand du comte de Stollberg, par William Duckett.) (*N. du T.*)

* Elles préservèrent leur chasteté, mais elles périrent dans les flammes qui consumèrent leur couvent. (*Histoire d'Angleterre*, par le docteur Lingard.)

forces à travers l'île, à prendre les meilleures positions maritimes, et dirigèrent ensuite leurs hostilités contre l'Estanglie.

A cette époque, les Estangles étaient gouvernés par Edmond, que ses vertus et sa piété rendaient recommandable, et qui défendit son peuple avec beaucoup de valeur. Pendant leur
870. invasion de ce royaume, les Danois déployèrent encore plus de férocité qu'à l'ordinaire. Edmond finit par être vaincu et fait prisonnier. On dit que cet événement eut lieu à Hoxne dans le Suffolk. Vivement poursuivi par ses ennemis, Edmond s'enfuit vers cette ville, et tâcha de s'y cacher en se blottissant au bas d'un pont appelé maintenant *Goldbridge* [1]. Ses éperons *d'or* qui reluisaient le firent découvrir par de jeunes mariés, qui s'en retournaient chez eux au clair de la lune, et qui le dénoncèrent aux Danois. Edmond, pendant qu'on l'arrachait de sa retraite, prononça une malédiction contre tous ceux qui dorénavant passeraient par ce pont pour aller se marier; et les bonnes gens de Hoxne ont tant de respect pour cette tradition,

[1] Ce mot signifie le Pont d'or. (*N. du T.*)

que, si elle n'existe plus, il n'y a pas du moins vingt ans qu'aucun nouveau marié n'eût osé se risquer à prendre ce chemin défendu. Lorsque je fais mention des détails de cette tradition, ce n'est pas pour qu'on leur accorde une grande confiance ; mais l'histoire se lie par ce moyen à la géographie de l'Angleterre, et sous ce rapport, de tels souvenirs peuvent avoir leur utilité.

Un récit très-circonstancié de la mort d'Edmond a été donné par son écuyer-porte-épée qui avait coutume de raconter cette triste histoire à la cour d'Athelstane. Edmond fut garotté, chargé de fers et traité avec toute sorte d'ignominie et de cruauté. Les Danois attachèrent leur captif à un arbre, le battirent, le fustigèrent, et firent ensuite de son corps le but de leurs flèches, l'insultant et lui ordonnant de renier sa religion; mais il resta inébranlable au milieu de ses souffrances, jusqu'à ce qu'enfin Hingvar, fatigué de sa constance, commanda qu'il fût décapité. Son corps, enseveli secrètement par ses partisans, fut par la suite transféré dans une ville qui portait le nom de Badricheswörth et qui a pris celui de St.-Edmund's Bury [1], parce qu'un monastère

[1] C'est-à-dire, monastère de Saint-Edmond. (*N. du T.*)

y a été fondé en l'honneur d'Edmond, par le roi Canut. Il ne reste plus que quelques débris de ce monument, autrefois l'un des plus somptueux de l'Angleterre; mais le nom d'Edmond, transmis de génération en génération dans les familles de Norfolk et de Suffolk, atteste le respect que les habitans de l'Estanglie portèrent anciennement au monarque martyr.

Revenons aux Danois. Enorgueillis des victoires dont je viens de faire brièvement le récit,
871. ils attaquèrent le royaume de Wessex, s'ouvrant le chemin par des combats continuels qui eurent des chances diverses. Il y eut une bataille sanglante à Ashdown[1] : le roi Bacseg y fut tué, ainsi qu'un grand nombre de chefs danois, tels que Sidroc, Osbern, Frena, et Harold, dont les noms étaient devenus la terreur des Anglais. Un simple buisson d'épine, qui croissait au milieu de la campagne, a marqué l'endroit où les combattans déployèrent le plus de furie, et il était entouré de monceaux de cadavres lorsque les Anglais devinrent maîtres de ce *champ du massacre*. Cette victoire, si chèrement achetée, ne

[1] C'est peut-être *Aston* près de Reading. Selon le docteur Kennet, c'est *Ashenden* dans le Bucks.

procura cependant point aux Anglais des avantages de longue durée. Des combats moins heureux suivirent celui-ci, et les renforts continuels qui remplissaient les rangs des armées païennes, firent pencher la balance en faveur des Danois. Dans une de ces rencontres, Ethered reçut une blessure qui, sans lui être funeste aussitôt, finit par causer sa mort, les effets du mal ayant été probablement aggravés par l'inquiétude et les peines d'esprit qu'il éprouvait.

Chapitre VI.

Accession d'Alfred au trône. — Grands succès des Danois. — Conquêtes qu'ils font de la Mercie et de la Northumbrie. — Rollon-*le-Marcheur* et les Danois, ou hommes du Nord, s'établissent dans la Neustrie ou Normandie. — Les Danois s'emparent d'une grande partie du Wessex. — Alfred forcé de se cacher dans Athelney. — Il rassemble ses forces. — Il recouvre son royaume. — Traité entre Alfred et Guthred. — Royaumes danois dans l'Estanglie et la Northumbrie. — Hasting envahit l'Angleterre. — Il est défait. — Mort d'Alfred.

Alfred, pendant la vie de ses frères, jouissait d'une autorité royale subordonnée. Quelques écrivains pensent qu'il fut reconnu roi des Bretons du pays de Galles; mais ce fait n'est pas certain. Selon l'expression d'Asser, qui vivait de son tems, il fut investi d'un pouvoir *secondaire*; aucune autre explication n'est donnée par les écrivains de l'époque.

Alfred était déjà si distingué par son jugement et son courage, que, pour peu qu'il l'eût voulu,

il lui eût été facile d'obtenir le titre de roi de Wessex, au détriment d'Ethered; mais il n'ambitionnait point cette dignité, et lorsqu'à la mort de son frère, la voix des nobles et du peuple le désigna comme le successeur d'Ethered, il n'accepta que malgré lui ce pénible honneur.

La royauté, qui ne fut jamais une situation heureuse ni digne d'envie, était accompagnée dans ce tems-là de grands dangers et de fatigues accablantes. Un roi était souvent obligé de dormir sur la terre, de supporter toutes sortes de privations et d'embarras, et d'exposer sa vie pour défendre sa couronne et son peuple. Si Alfred eût été un homme sans énergie, on aurait pu croire que c'était le goût du repos et des douceurs de la vie qui lui donnait de la répugnance pour des fonctions environnées de tant de périls; mais sa conduite, avant et après son avénement au trône, ne permet pas cette supposition, et l'on peut admettre en toute assurance le motif donné par Asser, son biographe et son ami. Alfred était persuadé qu'il ne pourrait parvenir à bien gouverner, qu'avec le secours de la providence, et il craignait que cette protection ne lui fût pas accordée, C'est avec cette conscience de sa propre faiblesse et de son insuffisance, qu'Alfred commença son règne, pendant lequel il acquit plus de réputa-

tion qu'aucun autre monarque de la chrétienté occidentale.

L'Angleterre se trouvait dans un état déplo-
871. rable de misère et de désolation lorsqu'Alfred
872. monta sur le trône. Neuf batailles rangées avaient eu lieu entre les Anglais et les Danois dans le cours d'une année. Les conflits moins considérables et les escarmouches étaient innombrables. La férocité la plus sauvage présidait à ces combats ; les Danois n'épargnaient ni les vieillards, ni les jeunes gens ; ces cruels arrachaient même des bras de leurs mères les enfans à la mamelle, et, sourds aux cris plaintifs de ces innocentes créatures, ils les secouaient sur la pointe de leurs lances. Quand ils faisaient des prisonniers, ils leur ôtaient la vie, à moins qu'ils n'eussent l'espoir que les parens de ces captifs les rachete-raient avec de l'or, et sans cela, ils les faisaient expirer dans d'affreuses tortures. Tels étaient les ennemis qu'Alfred eut à combattre. Les Merciens, entièrement découragés, firent ce qu'on
873. appelait une paix. Les Danois n'observèrent le
874. traité qu'aussi long-tems que cela leur convint. Ils établirent leur quartier-général dans le Lincolnshire, jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion favorable pour attaquer le roi Burhred, qu'ils défirent sans peine. Il s'échappa, s'enfuit

sur les mers jusqu'à Rome, où il termina ses jours infortunés, et il y fut inhumé dans le collége de la nation anglaise.[1]

La Mercie tout entière fut alors au pouvoir des Danois; mais, conformément à leur politique astucieuse, ils ne prirent pas immédiatement le gouvernement du pays. Ils trouvèrent dans un certain Ceolwulf, thane ou ministre du roi Burhred, l'instrument qui leur était nécessaire. Ils l'installèrent comme roi; mais à condition qu'il abdiquerait aussitôt que ses nouveaux maîtres lui en donneraient l'ordre. Ceolwulf, investi d'une puissance précaire, agit à la manière des pachas turcs: il ne songea qu'à tirer le meilleur parti possible de son gouvernement. La Mercie avait été complètement ravagée; les nobles, pour la plupart, s'étaient enfuis ou avaient péri dans les batailles, et il ne restait même plus qu'un petit nombre des habitans des campagnes. Ceux-ci furent spoliés sans miséricorde par Ceolwulf, qui commit toutes sortes d'actes d'oppression jusqu'au moment où les Danois, 877.
jugeant qu'ils n'avaient pas besoin de lui plus long-tems, le privèrent de sa honteuse autorité.

---

[1] Maison affectée au logement des pélerins et des voyageurs. (*N. du T.*)

On se souvient que déjà la Northumbrie avait été envahie [1], cependant les Danois n'avaient pas encore entièrement réduit le pays. Après la mort
867. d'Osbert et d'Ella, ils choisirent un Northumbrien nommé Egbert, pour gouverner, ou plutôt pour opprimer la Bernicie, comme roi vassal, sous leur autorité. Il fut chassé par une des ré-
875. volutions qui désolaient ce pays, et un Da-
876. nois, du nom de Ricsig fut mis à sa place. Les incursions ennemies se renouvelèrent. Les Païens, sous Halfdane, détruisirent toutes les églises et tous les monastères. La ruine de la cathédrale de Lindisfairne fut surtout déplorée comme le plus grand des malheurs du siècle. Cuthbert, un des prélats de ce siége, canonisé par le respect et la reconnaissance des Anglais, était considéré comme le protecteur du nord, et l'île de Lindisfairne était aux yeux de tous une terre sacrée. Une portion considérable de territoire, située entre les rivières de Tyne et de Wear, et faisant partie de l'ancienne frontière qui séparait les deux royaumes northumbriens [2], avait été donnée aux évêques et

---

[1] Page 149.

[2] Il en a été fait mention à la page 56. — Carlisle, avec un territoire de douze milles à la ronde, avait été donné à l'évêché, par

mise en culture par leurs tenanciers. Cette contrée fut saccagée par les Danois, qui étendirent leurs dévastations sur toutes les parties de la Northumbrie, et n'épargnèrent pas non plus les pays voisins occupés par les Pictes, les Scots et les Cambriens; ces peuples souffrirent également de leurs ravages. Halfdane consomma sa conquête en partageant une grande partie du territoire de la Northumbrie entre ses partisans, et ceux-ci, en s'établissant parmi les Angles, finirent par

Egfrith de Northumbrie (an. 685). Lors de la destruction de l'église de Lindisfairne, le corps de saint Cuthbert fut préservé, et après plusieurs translations, on le déposa dans la cathédrale de Durham, dont les évêques sont les successeurs de ceux de Lindisfairne, et où le siége d'évêché de cette dernière ville a par conséquent été transféré (an. 990). Le corps de saint Cuthbert fut placé dans une châsse magnifique, détruite à l'époque de la réforme. Selon les traditions des catholiques du nord, les reliques ont été sauvées et enterrées secrètement dans la cathédrale. Ces traditions enseignent de plus que, depuis ce tems jusqu'à nos jours, il y a toujours eu à Durham trois moines bénédictins auxquels ce secret a été confié. Lorsque l'un d'eux meurt, les deux survivans lui nomment un successeur afin d'assurer la transmission du secret, jusqu'au tems où le culte catholique sera rétabli. En 1827, un squelette, que l'on suppose être celui de saint Cuthbert, fut exhumé par le révérend James Raine. Ces restes étaient accompagnés de plusieurs reliques très-curieuses des siècles anglo-saxons. Les preuves et les argumens de M. Raine se trouvent dans son intéressant ouvrage intitulé: *Saint Cuthbert*, avec la description de l'état des restes. Mais il a rencontré un savant et opiniâtre adversaire dans le révérend M. Fletcher, ministre de la congrégation catholique de Newcastle.

se mélanger tellement avec eux, qu'ils ne formèrent plus qu'une même nation.

Une guerre continuelle et déprédatrice était alors portée de tous côtés dans la Bretagne, par les hommes du nord, qui infestaient les côtes de France avec le même acharnement. Ils étaient quelquefois vaincus, mais, après chaque revers, ils semblaient revenir plus puissans que jamais. « Que l'on en tue trente mille en un jour » disaient les Anglais, « et le lendemain il y en » aura le double en campagne. »

Les Danois étaient remarquables par la célérité de leurs mouvemens, tant sur mer que sur terre. Ces pirates, devenus cavaliers aussitôt qu'ils étaient sortis de leurs vaisseaux, s'élançaient avec impétuosité à travers l'Angleterre. Cette activité augmentait en apparence leur nombre, mais ils étaient réellement très-nombreux, et avaient à leur tête les plus vaillans et les plus expérimentés des fils d'Odin.

Avant 786. Parmi ces chefs, se trouvait Hrolf ou Rollon, que ses compatriotes ont surnommé *Ganger*, c'est-à-dire *le marcheur*. On croit qu'il était prodigieusement grand, et d'une corpulence énorme. Plusieurs historiens danois prétendent

qu'il était si pesant qu'aucun cheval ne pouvait le porter, et que son surnom lui vint de ce qu'il fut toujours obligé d'aller à pied. Un autre grave historien de la même nation assure au contraire que Rollon montait à cheval, mais que quand il y était, ses longues jambes touchaient presqu'à terre, et que dans cette position il semblait encore marcher. Puisque cette diversité d'opinion existe parmi les savans, je puis risquer aussi mon hypothèse, et je suppose qu'il a pu prendre le surnom de *Ganger* à cause de ses mouvemens continuels contre ses ennemis. Rollon, après avoir fait une expédition contre les Hébrides, aborda en Angleterre. Vaincu dans un rude combat, ou du moins tenu en échec, il se retourna contre la France où une fortune plus brillante l'attendait. Après une longue série d'événemens, Rollon parvint à prendre possession 912.
de la province de Neustrie que le roi des Français, Charles-le-Simple, fut forcé d'abandonner au pirate danois. Cependant, cette cession lui fut faite à condition qu'il se reconnaîtrait le vassal de Charles, et que le roi des Français resterait le supérieur du duc des Normands. Rollon consentit sans beaucoup de répugnance à cette stipulation, mais la scène qui se passa

lorsqu'il reçut l'investiture de son duché, montra quelle espèce de sujets Charles allait avoir dans les Normands. C'était la coutume, dans la Gaule, que le vassal qui recevait une donation baisât le pied du roi, ce qui, au fond, n'était pas plus humiliant que de lui baiser la main, puisqu'il ne s'agissait que d'une formalité établie par l'usage. Rollon s'y refusa, disant qu'il ne se courberait jamais devant personne; à la fin, cependant, il consentit à s'acquitter de cette obligation, mais par député, et en conséquence il fit signe à un de ses soldats de s'avancer pour la remplir à sa place. Le farouche Danois obéit avec humeur; et saisissant le pied du roi, il l'éleva jusqu'à ses lèvres avec tant de violence et de brutalité, qu'il fit tomber Charles à la renverse, au milieu des rires de la multitude. Rollon-le-Ganger, qui prit ensuite le nom de Robert, devint ainsi le premier duc de Normandie. Berengarius et Alan, chefs des Bretons de l'Armorique, se soumirent à lui comme vassaux, et les Anglais, par la suite n'eurent que trop à maudire le jour où il avait quitté la Bretagne pour le rivage opposé.

Pendant qu'un corps considérable de Danois
877. s'occupait à réduire le royaume de Mercie, d'autres continuaient leurs opérations contre Alfred

et les Saxons de l'ouest. Une armée de ces barbares marcha contre Exeter, pendant que leur flotte, partant de l'embouchure de la Tamise où elle était en station, faisait voile vers l'ouest, afin de rejoindre les forces de terre. Il paraît qu'à cette époque, Exeter était une ville libre, presqu'indépendante des rois de Wessex, et l'on se souvient sans doute que les Bretons étaient en révolte contre le gouvernement anglais; ainsi, les Danois firent preuve d'adresse en essayant d'attaquer Alfred dans la partie la plus vulnérable de ses domaines. Alfred sentant toute l'importance de la guerre maritime, et voulant couper les communications des pirates, avait ordonné de construire dans les ports de longs vaisseaux[1], faits exprès pour le combat. Il fut inopinément secondé par les élémens : une violente tempête qui s'éleva, fit perdre aux Danois une grande partie de leur flotte. L'armée d'Alfred était assez considérable pour cerner les Danois dans Exeter, mais elle ne put prendre cette ville, et une paix, ou une trêve, se négocia entre les assiégés et les assiégeans.

Les Danois firent serment, et donnèrent des

---

[1] Voyez pages 183 et 184.

otages en garantie de la paix. L'année précédente, ils avaient contracté un engagement semblable de la manière la plus solennelle, en jurant sur le saint anneau, ou bracelet consacré à Odin; mais, infidèles à leur propre croyance, ils avaient violé leurs promesses, et la trève qu'ils venaient de conclure fut enfreinte avec aussi peu de retenue. La déloyauté de ces barbares n'était égalée que par leur férocité, et les Anglo-Saxons auraient fini par leur ressembler sans l'introduction du christianisme.

Au plus fort de l'hiver, saison dans laquelle les
878. opérations militaires étaient ordinairement suspendues, les Danois firent une irruption soudaine dans le Wilts, et dans les shires ou comtés voisins. Ils causèrent tant d'épouvante aux habitans, que ceux-ci s'enfuirent en grand nombre dans l'île de Wight : les autres se soumirent. Alfred, presqu'entièrement privé de son pouvoir, et suivi seulement d'une petite troupe de partisans dévoués, ainsi que de sa vieille mère Osburge[1], fut contraint de se retirer dans Athelney,

---

[1] D'autres écrivains rapportent qu'Osburge, à cette époque, était morte depuis long-tems, et que ce fut la reine, épouse d'Alfred, qui le suivit dans l'île d'Athelney. (*N. du T.*)

lieu isolé, au confluent des rivières de Thone et de Parrett, et environné de marais qui servaient en même tems à cacher cette retraite et à la défendre. Que de privations et de fatigues Alfred y éprouva! il vécut alors en proscrit. Sa subsistance de chaque jour dépendait du hasard. Tantôt les eaux lui fournissaient sa nourriture; tantôt il chassait le daim sauvage, et quelquefois enfin il était forcé de piller dans le pays occupé par les Danois, et d'enlever par surprise les provisions de l'ennemi. Cependant, cette situation malheureuse ne put abattre son courage ni affaiblir son énergie.

Un jour, il chercha un abri dans la cabane d'un bouvier, et là il lui arriva une aventure qui a souvent été racontée. Accroupi près du feu, il s'occupait à mettre en bon état son arc et ses flèches. Des pains, que la femme du bouvier avait préparés, étaient placés autour du foyer. Alfred avait reçu d'elle l'ordre d'y veiller, mais son attention étant détournée par le travail qu'il avait entrepris, il ne s'aperçut pas qu'ils brûlaient. La bonne femme avait des yeux plus clairvoyans, elle courut au foyer, retourna les pains, et réprimanda vertement Alfred de son défaut de précaution. « Eh! bien donc », s'écria-t-elle du haut de sa

voix glapissante, « avec cette paresse et cette » négligence, croyez-vous, qui que vous soyez, » réussir à rien dans le monde? » Et elle continua ses reproches, ajoutant que celui qui s'apprêtait à prendre sa part du pain devait se montrer plus soigneux à le faire cuire. Alfred écouta cette mercuriale avec patience, retournant les pains ainsi qu'on le lui commandait, et sans rien répliquer. Nos historiens ont dû considérer cette obéissance comme une grande épreuve, car elle tient une place distinguée au milieu de leurs récits. On sait que dans des tems plus heureux, Alfred raconta souvent ses aventures à ses amis, avides de les entendre; et cette anecdote est peut-être une de celles qui nous sont restées d'après son propre témoignage.

Nous devons faire encore mention d'un fait très-curieux. Le roi portait un ornement suspendu à un collier d'or et d'émail, et qui, perdu par lui dans Athelney, y fut retrouvé entier, et sans altération, au dix-septième siècle. On le conserve à Oxford [1], et cette inscription qu'on lit autour:

---

[1] Dans le Museum Ashmoléen. Une gravure le représente très-fidèlement dans l'intéressante *Histoire de saint Neot*, composée par M. Gorham.

« *Alfred het meh gewircan* », c'est-à-dire, « *Alfred m'a fait fabriquer* », fournit la preuve la plus authentique de son origine.

Pendant qu'Alfred était caché, les habitans du Wessex remportèrent une victoire signalée. 878.
Biorn, *Côte-de-fer*, et Hubba, qui avaient tenté un débarquement dans le Devonshire, furent tués avec un grand nombre de leurs compagnons. Hubba fut enterré sous un amas de pierres qui retint son nom dans la suite.[1] Les Danois, à la perte de ce chef, témoignèrent leur douleur en poussant de grands cris, mais ils n'avaient pas coutume de regretter long-tems leurs morts, et quand même ils auraient perdu dix fois plus de soldats qu'en cette occasion, leurs forces eussent à peine été diminuées. Cependant leur bannière magique du corbeau était devenue la proie de l'ennemi, et cette perte, ajoutée à celle de leurs capitaines, énerva leur courage en leur faisant éprouver un sentiment d'infériorité, inconnu d'eux jusqu'alors. Alfred apprit dans sa retraite d'Athelney la nouvelle de la bataille, et résolut de tenter l'exécution de projets plus hardis. Après s'être déguisé en ménestrel, ou *glee-man*, il se glissa

[1] Hubbelow ou Hubblestanes.

dans le camp des Danois où il fut bien reçu par leurs chefs, comme quelqu'un dont ils pouvaient attendre de l'amusement et de la gaîté. Alfred joua son rôle avec tant d'adresse, que, sans faire naître le moindre soupçon, il n'y eut rien qu'il n'observât des yeux et des oreilles. Il demeura ainsiparmi les Danois pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il eût satisfait son esprit sur tout ce qu'il voulait savoir, et il retourna ensuite dans son lieu de refuge.

Vers Pâques, Alfred et ses compagnons terminèrent à Athelney un retranchement destiné à devenir la clé des opérations contre l'ennemi. Sept semaines après, ayant été rejoint par les hommes du Somerset, il fit une sortie, et prit position à Egbert's Stone, sur la lisière de la forêt de Selwood, appelée *la grande forêt*, ou *coit-mawr*, par les habitans bretons du Somerset, qui, peut-être, formaient la plus forte partie de la population Tous les habitans du Dorset et du Hampshire, districts voisins de celui du Somerset, accoururent avec ardeur sous les drapeaux d'Alfred ; ils se réjouissaient de le revoir au milieu d'eux, et les motifs de mécontentement qu'ils pouvaient avoir eus auparavant étaient entièrement oubliés.

Avec ces forces, et à la tête d'une armée qui, pour la première fois, pouvait espérer de délivrer le pays de ses persécuteurs, Alfred se prépara au combat. Deux jours furent employés à tout disposer. Le troisième, le roi rassembla ses guerriers, et, prenant l'avantage d'une hauteur, il y assit son camp. Le matin du jour suivant, il s'avança jusqu'en un lieu nommé Ethandune [1], où il se trouva en face de l'ennemi. Alfred alors porta la parole à ses soldats : son discours fut concis, mais énergique; il leur représenta que c'était peut-être la dernière occasion qui leur était offerte de se racheter d'un honteux esclavage, et il leur fit sentir la nécessité d'en profiter. La bataille commença par une volée de flèches. Les Anglais lancèrent ensuite leurs javelots contre les hommes du nord; et lorsque les armes de trait furent épuisées, les combattans s'engagèrent corps à corps. Après une lutte meurtrière, les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, et les débris épars de l'armée danoise, commandée par Guthrun, furent obligés de chercher leur salut dans leurs retranchemens.

---

[1] On peut présumer que c'est Eddindon près de Westbury, dans le Wilts.

Alfred les y bloqua pendant quatorze jours. Les Danois ne pouvaient recevoir aucun secours de leurs compatriotes, et à la fin, presque morts d'inanition, ils se virent forcés d'accepter les conditions qu'Alfred jugea convenable de leur imposer.

Alfred, quoique victorieux, ne put expulser les Danois de la Bretagne. Il leur céda, ainsi qu'à Guthrun, leur roi, un territoire considérable qui s'étendait depuis l'embouchure de la Lea jusqu'à sa source; de là jusqu'à Bedford, et ensuite, le long des rives de l'Ouse jusqu'à Watling-Street, l'ancienne voie romaine. Depuis ce tems, ce même territoire, réuni à la Northumbrie, a été connu sous le nom de *Dane-lagh*, c'est-à-dire, loi danoise ou gouvernement danois.

L'Estanglie et une partie de l'Essex et de la Mercie se trouvèrent ainsi cédées aux Danois, qui s'y fixèrent, non plus en ennemis, mais comme vassaux de la couronne d'Alfred. Guthrun se convertit au christianisme; Alfred fut son parrain, et les Danois imitèrent bientôt l'exemple de leur roi. Ils semblaient s'être lassés
878. de leur état de barbarie. Alfred et Guthrun con-
880. clurent ensemble un traité pour consolider la

paix et l'amitié entre les deux nations, et, d'un consentement mutuel, ils établirent des lois assorties le plus possible au genre de gouvernement des Anglo-Saxons, tout en ménageant les anciennes coutumes des Danois.

On pourrait penser qu'Alfred eût agi plus sagement en faisant tous ses efforts pour chasser entièrement les Danois de la Bretagne. Mais, dans ce cas, comment aurait-il pu les empêcher d'y revenir l'année suivante? ils étaient maîtres de la mer, le pays avait été tellement dépeuplé par les guerres, que l'établissement des Danois au milieu des Estangles ne fit que remplir les vides, et d'ailleurs Guthrun, pendant tout le tems qu'il vécut, paraît avoir été en parfaite intelligence avec Alfred, auquel il rendit toute l'obéissance due par un vassal à son seigneur.

Après la mort de Halfdane, l'armée danoise, qui avait conquis la Northumbrie, continua sans chef ses opérations. Les hommes du nord eurent de grands différends entre eux. Plusieurs années auparavant, les fils de Regner Lodbrok, s'étaient emparés de Guthred, fils d'Hardacnut,
roi de Lethra en Suède; ils le vendirent comme 803.
esclave, et à l'époque dont il s'agit en ce moment, le fils d'Hardacnut appartenait dans sa servitude à une vieille veuve du Northumberland.

Cependant l'extraction de Guthred était connue : on savait qu'il était de race royale, et il parvint à l'autorité suprême d'une manière fort singulière. Eadred, évêque de Lindisfairne, agissant, prétend-on, par les ordres de Saint-Cuthbert qui lui était apparu en songe, se rendit à l'armée des Danois, et leur persuada, aussi bien qu'aux Anglais, de prendre Guthred pour leur souverain. Il fut conduit à Oswin's Dune (la colline d'Oswin), on lui mit les bracelets d'or, emblêmes de la dignité royale, et il fut solennellement couronné roi des Northumbriens, tout en restant vassal d'Alfred. Guthred avait ainsi de grandes obligations à Eadred; et se conformant à l'insinuation donnée par une seconde vision de Saint-Cuthbert, il paya sa dette de reconnaissance, en accordant à l'évêque, non seulement les terres comprises entre les rivières de Tyne et de Wear, ancienne dotation de Lindisfairne [1], mais encore une autorité royale sur tout le territoire qui se trouve entre celles de Tyne et de Tees. Alfred consentit à cette donation : peut-être se fit-elle sous sa direction, et il distingua probablement les avantages qui pouvaient en résulter. Couvertes en partie de bois et

[1] Voyez page 160.

de forêts, ces terres étaient d'une médiocre valeur. Le pays, possédé par l'église devait s'améliorer, être mis en culture, et le respect que l'on portait à Saint-Cuthbert pouvait contribuer à le garantir d'une invasion hostile. C'est de cette ancienne donation que dérivèrent les droits *palatinaux* des prélats de Durham, dont les évêques actuels ont conservé une partie. L'évêque, dans un comté palatin, est propriétaire en dernier ressort de la terre, elle lui revient de droit lorsque le franc tenancier meurt sans héritiers, ou encourt une confiscation légale. La disposition du donateur royal fut conçue de manière à comporter une juridiction complète, et l'évêque devint une espèce de prince dans l'étendue de sa *franchise*. Il avait le droit de vie et de mort. Il pouvait, de même qu'un roi, condamner et absoudre, et maintenant encore, l'évêque de Durham, s'il lui plaît de faire usage de cette faculté, peut venir, vêtu de sa robe écarlate, s'asseoir parmi les juges qui instruisent le procès d'un criminel dans son palatinat.

Guthred se montra aussi fidèle que Guthrun envers Alfred, et les Anglais commencèrent à jouir d'un peu de repos. Alfred n'eut point de guerre avec les Bretons ; ils parurent avoir

reconnu que son gouvernement était leur plus puissante protection, et ils se soumirent complètement à son autorité. L'ancienne famille royale de Mercie s'était éteinte; les habitans de ce pays se crurent trop heureux de pouvoir le proclamer leur maître; mais comme, d'après la constitution des états anglo-saxons, ce peuple devait avoir un chef particulier, Alfred confia cette fonction à son gendre Ethelred, qui, sous
Environ 883. le titre d'alderman, gouverna le pays avec un pouvoir royal. Dans l'intervalle des sept années qui suivirent sa restauration, Alfred fut reconnu monarque suprême de la Bretagne au sud de l'Humber; car, bien que les Danois ne fussent pas entièrement dans sa dépendance, la théorie de leur gouvernement impliquait qu'ils étaient ses vassaux. Le Wessex et les contrées annexées, la plus belle et la plus riche partie de l'île, étaient entièrement, de nom comme de fait, sous son autorité. Il était virtuellement souverain de la Mercie, et partout où son pouvoir s'étendit il employa tous ses moyens à faire le bonheur de la nation.

L'Angleterre ressemblait à un pays sur lequel a passé une inondation destructive. Le torrent s'était écoulé, mais la face de la terre était couverte

de ruines et de désolation. Nous parlerons bientôt des travaux d'Alfred : ils eurent un plein succès; cependant il ne put s'y livrer que pendant une période d'hostilités presqu'aussi opiniâtres et aussi fatigantes que celles qui avaient été sur le point d'anéantir l'indépendance de son royaume.

Les pirates scandinaves étaient devenus si actifs et si furieux, qu'ils semblaient avoir projeté de subjuguer l'Europe entière. Soit qu'ils pillassent les villages au nord ou au midi du détroit, leurs mouvemens se rattachaient à l'exécution d'un vaste plan. C'était l'idolâtrie aux prises avec le christianisme. Leur défaite était donc un avantage pour toutes les nations civilisées, qui devaient voir aussi dans chacun de leurs succès un désastre commun; aussi les Scots s'acquirent-ils la reconnaissance et l'amitié de Charlemagne, en remportant une victoire sur les hommes du nord. 848.
La balance générale du succès était cependant en faveur des Païens; souvent ils étaient vainqueurs en réalité, lors même qu'ils paraissaient vaincus, et quand on les dispersait après qu'ils avaient pillé une ville, ils emportaient néanmoins assez de butin pour se dédommager de

la perte des leurs, ce qui les affectait du reste assez peu.

Les chroniques donnent les détails d'une suite d'attaques contre lesquelles Alfred eut à se défendre, après avoir recouvré son pouvoir, et que l'on ne pourrait exposer intelligiblement qu'en les narrant selon leur ordre chronologique. Il suffira de faire connaître ici que les Danois continuèrent de voltiger sur les côtes, transférant leurs quartiers de Fulham à Gand, de la Tamise à la Maine, selon ce qui répondait le mieux à leurs desseins. De son côté, Alfred ne se relâcha point de sa vigilance, et quand les
886. armées des Danois allèrent bloquer Paris, il profita de cette circonstance pour fortifier la ville de Londres, déjà saccagée à diverses reprises par les barbares.

Le siége de Paris dura deux ans entiers. Il fut
893. suivi d'une guerre très-animée dans la Flandre, qui dépendait de la couronne des souverains francs. Une famine affreuse mit le comble à la désolation de ce pays. L'Angleterre présentant encore des ressources qui pouvaient tenter les Danois, ils se décidèrent à revenir dans notre île, et, dans l'intervalle de quelques jours, les habitans du Kent virent se rassembler, à l'embou-

chure du Rother[1] et le long des rivages voisins, une flotte de deux cent cinquante vaisseaux remplis de guerriers, tandis qu'une autre flotte de quatre-vingts vaisseaux entrait dans la Tamise.

Cette escadre formidable était commandée par le fameux Hasting, un des guerriers danois les plus expérimentés ; il montra son habileté dans l'art militaire en élevant aussitôt de forts retranchemens dans lesquels il fit prendre position à une partie de son armée, qui s'y maintint pendant un an. Le reste se répandit dans le pays. Les Danois de la Northumbrie et de l'Estanglie, ces derniers gouvernés par le roi Eric, violèrent leur serment de fidélité et se joignirent à leurs compatriotes dans leurs projets de destruction. 893.

Alfred se trouva dans un grand embarras, mais ne se laissa point intimider. Il éprouvait beaucoup de difficulté à organiser ses forces. La *fyrd* ou levée en masse ne pouvait être obligée

[1] Avant la conquête, cette rivière débouchait dans la mer entre Romney et Lyde ou North-Lade. Son cours a beaucoup changé, et son canal s'est presque rempli de vase et de sable. En 1822, on trouva dans l'ancien lit un vaisseau qui donna lieu à beaucoup de conjectures. Mais ce n'était, selon toute apparence, que la carène d'un bateau hollandais ou flamand du XVIe. siècle. (*Archæologia*, t. XX, page 553.)

de servir au-delà d'un tems déterminé qui n'était probablement que de quarante jours ; il était nécessaire d'ailleurs de pourvoir à la défense des villes et à la culture des champs. Il résolut en conséquence de n'appeler aux armes cette milice que par divisions qui se remplaçaient alternativement et rentraient tour-à-tour dans leurs foyers. Dans le cours de cette guerre, les troupes d'Alfred surprirent, à Benfleet, une forteresse dans laquelle Hasting avait laissé sa femme et ses enfans. Alfred renvoya les enfans et leur mère à Hasting, sans qu'il leur fût fait le moindre mal. Cette action généreuse n'excita aucun sentiment analogue dans l'ame du Danois. Loin de s'y montrer sensible, il recueillit de nouveau tous ses moyens d'attaque, et, pénétrant dans la Mercie, il porta la guerre jusqu'au cœur de l'Angleterre.

Cernés dans une position désavantageuse, sur les bords de la Severne, les Danois ne pouvaient plus se procurer de provisions et se trouvaient sur le point de périr par la faim. Ils se firent jour au travers de l'armée anglo-saxonne qui les entourait, et qui leur fit éprouver une perte considérable. Cependant ils se rallièrent encore dans l'Essex. Ils confièrent alors à la garde des

Danois de l'Estanglie ce qu'ils avaient de plus précieux, c'est-à-dire leurs femmes, leurs enfans et leur butin, et, marchant ensuite jour et nuit, ils traversèrent l'île et se jetèrent dans la ville de Chester, devenue déserte. Elle avait 895.
été puissamment fortifiée par les Romains, et les belles portes voûtées qu'ils y avaient bâties existaient encore il n'y a pas long-tems. La ville de Chester, après la période romaine, fut occupée successivement par les Bretons et les Anglo-Saxons, mais elle avait été abandonnée pendant les convulsions des tems suivans. La direction que prirent les Danois vers ce point éloigné, montre combien ils connaissaient les ressources militaires du pays. Malgré l'irrégularité apparente de leurs opérations, ils faisaient la guerre d'après un système. Les Danois ravagèrent aussi le pays de Galles; les Bretons reconnurent à leurs dépens que *les étrangers noirs* [1] étaient d'aussi cruels ennemis que les Saxons. Aussitôt qu'ils eurent recueilli cette moisson de pillage, ils se remirent en marche. Alfred et son armée

---

[1] Les Gallois ainsi que les Irlandais appelaient les Danois *les Hommes noirs* ou *les Etrangers noirs*. L'origine de cette dénomination n'est pas bien certaine. Elle vint peut-être de la couleur de leurs vêtemens ou de leurs armures.

se trouvèrent tout-à-coup éloignés d'eux par ce mouvement rapide, et long-tems avant que l'hiver arrivât, les Danois avaient établi leurs postes dans l'Essex et dans les parties méridionales du royaume.

Les forces danoises vinrent serrer Londres de si près, qu'Alfred fut obligé de camper avec son armée tout autour de cette ville, pendant que les habitans rentraient la moisson. Londres, comme je l'ai déjà dit, était une place importante de commerce, mais la grande majorité de ses citoyens étaient cultivateurs et soldats. Les Danois avaient prudemment choisi, à vingt milles de Londres environ, un poste situé sur la rivière de Lea, et cette rivière, bien plus profonde alors qu'à présent, était remplie de leurs vaisseaux. Alfred inspecta le camp danois, non sans courir personnellement de grands dangers, et il imagina un moyen de prévenir les entreprises ultérieures de l'ennemi. Il fit élever une fortification sur chaque rive de la Lea, au-dessous de la station danoise, et il abaissa le niveau de la rivière, en faisant trois coupures ou canaux qui dirigèrent son cours vers la Tamise. Le manque d'eau et les fortifications construites par Alfred ôtèrent aux Danois la possibilité de faire

descendre leurs vaisseaux; mais leur audace égalait le génie d'Alfred. Ils confièrent une seconde fois leurs femmes, leurs enfans et leur butin à leurs frères de l'Estanglie, et, abandonnant leurs vaisseaux, ils s'échappèrent avec adresse, traversèrent de rechef le pays, atteignirent Quatbridge [1] sur la Severne, et là s'entourèrent de nouveaux retranchemens, capables d'opposer un obstacle formidable à toutes les forces d'Alfred.

L'été suivant, l'armée des Danois se divisa ; une partie alla dans l'Estanglie, et l'autre dans la Northumbrie. Hasting fit voile vers la Seine, et ne revint plus en Angleterre. Un grand nombre de Danois, à qui les vicissitudes de la guerre avaient fait perdre les fruits de leur pillage, se remirent en mer, et, par des attaques multipliées, infestèrent et harassèrent le pays. Alfred chercha constamment à les rencontrer, et dans ce but il fit construire de *longs vaisseaux* [2] qui avaient plus de tirant d'eau que les autres, et qui étaient aussi plus hauts de bords et plus

---

[1] C'est peut-être Quatford auprès de Bridgenorth.

[2] Les chroniques les désignent ainsi. Leur dénomination est latine, et Alfred peut avoir emprunté des Romains le modèle aussi bien que le nom de ces vaisseaux.

légers à la course. Il paraît que la construction des Danois et des Frisons avait été jusque-là considérée comme le meilleur modèle à suivre; mais les vaisseaux dont il s'agit, et qui étaient d'un service plus utile, furent faits d'après le plan qu'Alfred lui-même avait donné.

Ces nouveaux vaisseaux furent essayés contre l'ennemi, dans un combat qui eut lieu sur la côte du Devonshire. Ils étaient principalement commandés par des officiers frisons, qui ne surpassaient pas les sujets d'Alfred en bravoure, mais qui étaient peut-être meilleurs marins. Après la bataille, deux des vaisseaux danois ayant été jetés sur le rivage, les hommes composant leurs équipages furent conduits à Winchester devant Alfred, qui ordonna de les faire pendre; acte cruel de vengeance et qu'on ne saurait justifier. Il semble que les Danois n'avaient point violé la loi des nations, telle qu'on l'entendait dans ce tems-là. La peine de mort infligée à des malheureux qu'un destin contraire mettait au pouvoir d'Alfred, était aussi opposée aux coûtumes du siècle, qu'incompatible avec les préceptes de la pitié, et nous devons reconnaître que ce fut une tache au caractère de notre roi anglo-saxon.

Si en effet un sentiment de vengeance le fit agir, ce fut peut-être en contemplant l'état de détresse où les Danois avaient réduit son peuple. Les maladies qui suivent toujours les armées étaient venues ajouter à tous les autres maux causés par la guerre; un grand nombre des plus puissans thanes ou personnages d'un haut rang avaient péri par la peste. Alfred mourut dans la sixième nuit qui précéda la Toussaint de l'année 901, âgé de cinquante-trois ans. Son existence dura peu, si l'on en calcule seulement le tems, mais elle fut assez longue pour sa gloire.

Chapitre VII.

Alfred, l'homme le plus éclairé de l'Angleterre. — Etat de la littérature et de l'instruction parmi les Anglo-Saxons. — Les Runes. — L'alphabet latin introduit par les missionnaires romains. — Difficulté d'expliquer les inscriptions runiques. — L'art de l'écriture peu cultivé, et considéré comparativement comme d'une faible importance. — Usage de symboles visibles dans les transactions légales, au lieu de documens écrits. — Poësie improvisée. — Poësie historique des Anglo-Saxons. — Rareté des livres. — Imprimerie. — Décadence possible de la littérature et des sciences.

Alfred, le pasteur de son peuple, le bien-aimé des Anglais, car ces épithètes lui ont été données anciennement, fut considéré comme l'homme le plus éclairé de sa nation. Cependant, ce *superlatif* ne fournit aucun moyen d'établir quelque comparaison. Pour bien comprendre l'importance réelle du mérite qu'Alfred avait acquis, il est nécessaire d'examiner à quel

degré était parvenue l'éducation du peuple qu'il gouvernait.

Avant que les Anglo-Saxons fussent convertis, ils faisaient usage, comme la plupart des nations teutoniques, de certains caractères mystérieux appelés *Runes*. Je les qualifie de mystérieux, parce que leur nom même signifie *secret*[1]. L'imagination des Teutons païens attribuait à ces lettres un pouvoir magique. Ils croyaient que des runes pouvaient arrêter un vaisseau dans sa course, changer la direction d'une flèche dans son vol, faire naître l'amour ou la haine, tirer les morts de leurs tombeaux, ou plonger les vivans dans un engourdissement léthargique. Les nations celtiques, sauf quelques différences, se servaient aussi de ces caractères, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Un grand nombre de lettres portaient des noms d'arbres, telles que ᚫ *a* ou *ac* (chêne); ᛒ *b*, *beorc* (bouleau); ᚦ *th* (épine). Quelques unes prenaient le nom de certains autres objets naturels, comme ᚻ *h*, *hagel* (grêle); ᛁ *is* (glace),

---

[1] M. Depping, dans son introduction à l'*Histoire de Normandie* composée par Th. Licquet, p. CXXXIII, traduit le mot *Runa* par celui de *magie*. (*N. du T.*)

et ᛗ *m* (homme). Enfin, tous les noms pouvaient recevoir de même quelque interprétation.

Les runes ont donné matière à beaucoup de dissertations savantes, et ont été expliquées par les érudits d'une manière plus satisfaisante pour eux-mêmes que pour leurs lecteurs ; ceux-ci tombent souvent dans un embarras étrange en voyant le singulier conflit d'opinions qui s'élève au milieu de leurs guides. Selon le célèbre Olaus Wormius, une inscription qui se trouve sur une colonne runique, à Bewcastle, signifie : *Reno satu runa stena thissa,—Reno a posé cette pierre runique ;* tandis que l'ingénieux Grimm traduit ainsi cette inscription : *Rices drihtenes, — du royaume du seigneur.* Les fonts baptismaux si remarquables, qui sont conservés dans l'église de Bridekirk [1], ont procuré aux antiquaires une occasion bien plus belle encore de déployer leur talent pour l'invention. Écoutez Olaus Wormius, il vous apprendra que les caractères tracés sur la pierre veulent dire : *Harold est l'auteur de ce monument, qu'il a élevé en l'honneur de sa mère et de Mabrok.* L'évêque Nicholson n'est

[1] Ces deux monumens existent dans le Cumberland.

pas content de cette version. « Mon très-honoré » Monsieur », dit-il dans une lettre adressée à Dugdale, « laissons l'inscription parler elle- » même. » Et, selon lui, elle dit très-intelligiblement : *C'est ici qu'Eckard a été converti, et les Danois ont été amenés à suivre son exemple.* L'évêque Nicholson était un homme fort savant, et beaucoup d'ouvrages utiles sont sortis de sa plume ; sur la foi de son érudition, Harold s'est vu chassé des fonts, et la mère d'Harold, ainsi que Mabrok, ont été oubliés. Eckard a continué de jouir pleinement de ses honneurs jusqu'à ce qu'il en ait été privé à son tour par un de nos contemporains, digne archéologue de Warwickshire [1], qui lit dans l'inscription : *Richard m'a construit, et il m'a donné cette forme en peu de tems.* Voici donc maintenant Richard en possession des fonts baptismaux ; mais qu'il y prenne garde ! D'après certaines dépêches de Copenhague, adressées au secrétaire de la société des antiquaires de Londres, la *skandinaviske Selskab,* ou société scandinave, aura bientôt réuni les élémens d'un siége en règle contre

---

[1] William Hamper. Je dois renvoyer le lecteur à son spirituel écrit (*Archæologia,* vol. XIX, p. 379).

Richard, que déjà elle avait attaqué en 1821, lorsque l'écrit de M. Hamper lui fut parvenu. Ledit Richard sera en conséquence forcé de plier bagage, et de laisser Thorbrand s'installer à sa place!

On pourrait croire qu'un sort a été jeté sur les savans, et que quelque lutin d'humeur espiègle, caché autour des runes, s'amuse à fasciner les yeux des graves antiquaires, afin de les entraîner dans ces interminables divagations. Qu'une observation me soit ici permise : dans toutes *les* circonstances pareilles, il me semble douteux qu'aucune lecture certaine puisse être obtenue, à moins que les caractères mêmes, ou leur empreinte, ne soient examinés par ceux qui cherchent à les expliquer. Aucune copie de dessinateur, quelque talent qu'il ait, ne sera parfaitement exacte, s'il n'est en état de lire l'inscription et si son esprit ne sert de guide à son crayon. S'il ignore ce qu'elle signifie, il peut prendre pour une lettre ce qui n'est qu'une fente ou une dentelure accidentelle, il omettra la ligne à peu près effacée par le tems et qui liait les parties; il agrandira une courbe qui a été rompue, accourcira un trait dont une partie se trouve comblée, et quoique chacune de ces

erreurs prise séparément soit de peu d'importance, leur accumulation finit par jeter un voile impénétrable sur des caractères qui, dans les conjonctures les plus favorables à leur interprétation, eussent encore été suffisamment obscurs.

Le lutin dont je viens de parler est peut-être cause aussi que je m'écarte un peu de ma route; revenons à nos runes. Les Danois du continent les conservèrent très-long-tems : on trouve ces caractères dans des inscriptions sépulcrales du XIVe. siècle, et sur des bagues, des coupes et d'autres ornemens qui sont peut-être d'une époque plus récente; je ne sais même si de nos jours ils ne sont encore de quelque usage dans l'île de Rugen. Il en fut autrement parmi les Anglo-Saxons; lorsqu'ils furent convertis au christianisme, ils abandonnèrent presqu'entièrement l'emploi des lettres runiques. Les missionnaires de Rome, ardens à détruire toutes les coutumes qui avaient trop de rapport avec l'idolâtrie pour n'être pas dangereuses, s'efforcèrent d'introduire les caractères latins chez les peuples qu'ils avaient attirés dans le sein de l'église. Il en résulta réellement un très-grand avantage, car la connaissance de ces lettres fournit, à ceux qui purent l'acquérir, les moyens

d'entrer en communication avec les autres nations civilisées de l'Europe qui se servaient des mêmes caractères. Il y a de la mode en écriture comme en toute autre chose, et celle des Romains au VIe. siècle différait beaucoup de ce qu'elle avait été avant la chute de l'empire. Les missionnaires de Rome enseignèrent à leurs élèves le genre d'écriture dont ils avaient eux-mêmes l'habitude, et ces caractères constituent ce que l'on appelle l'alphabet anglo-saxon. J'insiste sur cette observation, parce que des lettres telles que ᵭ, ꝼ, ꞃ, ꞅ, ꞇ, paraissent au premier abord si différentes de d, f, r, s, t, que l'on pourrait s'étonner de m'entendre affirmer qu'elles sont originairement identiques.

Cependant, l'alphabet anglo-saxon contient trois lettres qui lui appartiennent particulièrement. Le signe servant à rendre le son exprimé en anglais par *th* était inconnu aux anciens Romains, quoiqu'il fût familier aux Grecs, et pour rendre ce *th*, les missionnaires employaient quelquefois l'ancienne rune ᚦ ou þ; ils avaient aussi recours à un autre signe, le ᵭ, auquel ils ajoutaient une petite ligne qui traversait la partie supérieure de la lettre, comme on le voit ici ð. La rune ƿ ou þ fut conservée pour exprimer le son que l'on

donne en anglais au *w*, son qui, comme celui du *th*, était alors étranger à ceux qui n'entendaient que le latin, ou ces dialectes vulgaires connus sous le nom de langues romanes, provenant du latin corrompu parlé par la classe inférieure du peuple. On peut croire toutefois que les Anglo-Saxons se souvenaient encore des runes, et qu'ils employaient ces anciens caractères dans les conjurations magiques. Il est certain que la population danoise de Northumbrie les conserva jusqu'à la conquête; les monumens de Bewcastle, de Bridekirk, et beaucoup d'autres, en fournissent la preuve.

Quoique la lecture et l'écriture ne fussent plus des mystères comme dans les siècles de paganisme, ces connaissances étaient cependant restées le partage presque exclusif du clergé. De là le mot *clericus* ou clerc est devenu synonyme d'écrivain, et c'est encore le sens dans lequel il est le plus ordinairement employé. Lorsqu'un homme savait écrire, ou même seulement lire, cela suffisait pour faire présumer qu'il était dans les ordres. Quand les rois ou les grands voulaient donner de l'authenticité a quelque document, ils traçaient le *signe* de la croix

près de l'endroit où le clerc avait écrit leur nom. De là encore nous disons *signer* un acte ou une lettre. Les personnes illétrées apposent encore leur signe ou marque de la même manière, précisément comme le faisait le roi Offa, en tirant ainsi deux lignes en croix †, du côté où le clerc de l'homme de loi a inscrit leurs noms et prénoms. On a vu quelquefois d'anciens palais en ruines se dégrader jusqu'à devenir des chaumières; il en est de même des vieux usages; ils s'abaissent de plus en plus pendant que les mœurs et les idées s'élèvent autour d'eux, et l'on finit par ne plus les retrouver que parmi les classes les plus humbles de la société.

Les laïques, ou individus autres que les clercs, ne sentaient pas la nécessité de s'instruire. Le commerce se faisait principalement par échange de marchandises, ou par des paiemens en espèces. Comme chez les Romains, les sommes étaient comptées sur un abacus, espèce de comptoir, et le montant en était indiqué par des jetons ou d'autres marques. Les communications d'un lieu à un autre étaient si difficiles, que l'on trouvait rarement l'occasion de transmettre un avis à des amis absens. Beaucoup de transactions importantes, qui maintenant ne peuvent

se faire que par écrit, s'effectuaient alors verbalement. Aujourd'hui, si l'on veut acheter un cheval, il suffit d'en payer le prix au propriétaire : il livre le cheval, on l'emmène, et le marché est consommé. Mais s'il s'agit de l'acquisition d'un champ, il faut faire rédiger, sur papier timbré, un acte d'une longueur démesurée, et payer des droits au gouvernement. Ceci s'appelle une *transmission*. Or, dans les anciens tems, un cheval et un champ se transmettaient avec aussi peu de formalités l'un que l'autre, et sans qu'il fût besoin d'aucune écriture. Lorsque la terre était vendue, le propriétaire y arrachait une poignée d'herbe qu'il jetait dans le sein de l'acheteur, en signe du changement de possession ; autrement, il coupait une branche d'arbre et la lui mettait dans la main, pour montrer que ce dernier aurait désormais le droit de recueillir tous les produits du sol. Pour donner *la saisine* d'une maison ou mettre en possession l'acquéreur, on lui remettait la clé de la porte ou bien une poignée du chaume qui couvrait cette maison, ce qui signifiait également qu'elle lui avait été cédée. Ces symboles variaient quelquefois suivant le caprice du propriétaire. L'un présentait un couteau et un

poil de sa barbe ; l'autre un gant ; un troisième une étrille ; un quatrième le cornet dans lequel il buvait. C'est ainsi qu'Ulfus, noble de Northumbrie, après avoir déshérité ses enfans, fit passer ses biens à l'archevêché d'Yorck ; il déposa son cornet d'ivoire sur l'autel, en déclarant sa volonté. On garde, dans la cathédrale d'Yorck, le cornet d'Ulfus, et le chapitre possède encore une partie de ses domaines. Les symboles visibles que l'on employait ainsi, fournissant les preuves des droits à la propriété, étaient conservés avec autant de soin que des contrats ou des chartes, et ils suppléaient à l'écriture, en gravant le souvenir de la transaction dans la mémoire des témoins que l'on appelait en ces occasions.

La vérité est que l'on pouvait se procurer, sans le secours des livres, un assez grand nombre de connaissances, soit utiles, soit agréables, parce que la plupart des sujets maintenant traités par écrit, étaient alors connus par tradition orale. La poésie, qui pour nous est le luxe de la littérature, était dans ces tems-là d'un usage vulgaire. On employait généralement les vers, même dans les classes les plus grossières, pour conserver le souvenir de certains faits, ou pour inculquer des doctrines dans l'esprit, et cette

coutume dura long-tems parmi les anciens Anglais, comme chez leurs frères les Scandinaves. Leurs lois étaient formulées en vers, les exploits de leurs ancêtres étaient célébrés par des chants. Plusieurs de ces poëmes subsistent, et d'autres ont évidemment fourni des matériaux pour les histoires en prose et les chroniques. Les Anglo-Saxons étaient grands amateurs de rhythme et d'harmonie. La harpe, dans leurs fêtes, passait de main en main, et celui qui ne pouvait montrer aucun talent en musique, était considéré comme indigne d'être reçu dans la bonne compagnie. Aldhelm, évêque de Sherbourne, ne put trouver le moyen de captiver l'attention de ses concitoyens, qu'en se plaçant sur le pont et en y chantant une ballade qu'il avait composée. Il n'est peut-être pas sans intérêt d'ajouter que nous devons cette anecdote au roi Alfred, qui l'avait consignée dans son manuel ou album.

Les hommes illétrés participaient donc aux avantages que procurait la récitation des vers, et l'on pourrait dire que les poëtes eux-mêmes n'avaient guère besoin d'être plus instruits. Les vers, chez les nations du nord, étaient souvent composés sur-le-champ, à la manière des

improvisateurs d'Italie, soit au son d'un instrument ou seulement en chantant. On en écrivit quelques uns, mais il y en eut beaucoup plus qui furent confiés à la mémoire, ou, comme on dit ordinairement, appris *par cœur*. *Par cœur*, attendu qu'on les aimait, qu'ils étaient en rapport avec les sentimens des auditeurs, et que c'était en effet dans le cœur qu'ils pénétraient. Et, je ne crains pas de le dire, si les vers ne sont pas appris *par cœur*, tous les écrivains et tous les imprimeurs du monde ne pourront les sauver de l'oubli.

Il est donc facile de comprendre que dans les affaires ordinaires de la vie, l'écriture n'était pas à cette époque d'une nécessité aussi absolue qu'à présent. On pouvait parfaitement tenir son rang dans la société sans la science des livres; et d'ailleurs il y eut aussi des hommes qui probablement, selon la coutume des ignorans, méprisèrent ce qui était au-dessus de leur portée. D'autres, et surtout les nobles, dont le tems se passait à la guerre ou dans les amusemens de la campagne, ne trouvaient pas le loisir de s'occuper d'études qui présentaient de si grandes difficultés.

Les livres étaient extrêmement rares chez les

Scandinaves et les autres peuples du nord. Il paraît qu'avant leurs relations avec les missionnaires romains, c'était principalement sur le bois qu'ils *écrivaient* leurs runes : le verbe *write*, écrire, dérivé d'un mot teutonique qui signifie *gratter* ou *déchirer*[1], est une des preuves de cet usage. Les Cymri l'adoptèrent. Ils gravaient leurs poëmes sur de petites planches ou baguettes, en inscrivant une ligne sur chaque face de la baguette ; le vieux mot anglais *stave*, qui signifie petite planche, et qui s'applique aussi à une strophe, est probablement un témoignage de la coutume qui existait anciennement dans l'occident. Cette même coutume se trouve encore dans l'orient. Les tiges de bambou, sur lesquelles les habitans de l'archipel indien écrivent avec un poinçon, ou plutôt, suivant l'étymologie du verbe *write*, sur lesquelles ils *grattent* leurs compositions littéraires, sont absolument la même chose que les *staves* des Anglais. Le vélin ou parchemin remplaça ensuite ces objets. On employait encore quelquefois en Italie le papier fabriqué avec la pellicule du roseau d'Égypte, nommé *papyrus* ;

---

[1] *Ritzen* ou *reissen*.

mais ce papier était rarement exporté au-delà des Alpes ; et la préparation du vélin, pour laquelle on se donnait bien plus de peine et de soin qu'actuellement, en faisait un objet très-coûteux. C'était au point que les clercs effaçaient l'écriture des vieux livres, se croyant assez récompensés de cet emploi de leur tems par la possibilité de faire servir les pages à un autre manuscrit. Les livres ainsi écrits une seconde fois sont appelés *codices rescripti*, ou palimpsestes. Les traces fugitives des caractères formés par le premier écrivain se découvrent en certains endroits sous le texte plus récent que l'on y a déposé ; et des fragmens remarquables d'anciens auteurs classiques ont été recouvrés dans de semblables volumes, par le travail patient des antiquaires étrangers.

On ne pouvait trouver des sujets capables d'orner l'esprit ou d'instruire que dans les livres en latin, et cette langue, quoique vivante, du moins parmi les clercs, puisque l'on en faisait usage pour toutes les transactions qui concernaient les affaires ecclésiastiques, cette langue, disons-nous, ne s'apprenait que très-difficilement. Le vieux et revêche Priscien, était le seul grammairien qu'un savant pût consulter; et au

lieu de trouver, comme à présent, des renseignemens toujours prêts dans des lexiques et d'abondans dictionnaires critiques, on était entièrement privé de tout secours de cette espèce. Peut-être se rencontrait-il quelque maigre vocabulaire dont il n'existait dans le royaume que trois ou quatre copies ; mais il n'y avait en réalité que la tradition orale qui pût procurer une certaine provision de mots. Que de peines pour celui qui enseignait ! et combien plus encore pour les malheureux étudians, traités souvent avec la plus effrayante sévérité ! On dit que le savant et célèbre Erigène [1] était si dur envers ses élèves, qu'ils ne purent à la fin supporter sa cruauté, et que, se révoltant un jour contre lui, ils le tuèrent à coups de couteau.

Lorsque l'étudiant avait parcouru une partie du sentier laborieux de la science, de grandes difficultés l'attendaient encore dans le reste de sa carrière. Les livres étaient excessivement chers et il y en avait fort peu. Une bibliothèque était considérable lorsqu'elle contenait cinquante volumes, et l'on ne pouvait les multiplier que par

---

[1] Voyez page 223.

le lent procédé de la copie. Comment se faisait-il qu'ils ne fussent pas imprimés ? Le point le plus remarquable de l'histoire de l'imprimerie, de cet art destiné à changer l'aspect moral du globe, n'est pas la prétendue découverte qui en a été faite par Guttenbergh ou Koster ; c'est bien plutôt le grand espace de tems qui s'est écoulé, avant que les nations chrétiennes de l'occident en recueillissent les bienfaits.

Il est certain que les Romains connaissaient le principe de l'imprimerie, c'est-à-dire l'emploi de caractères de matière solide, qui reproduisaient leur empreinte au moyen de la couleur dont ils étaient enduits; ce qui au fond n'est guère autre chose que l'effet produit par un timbre. Il nous reste encore des impressions résultant de lettres en relief, dont les Romains se servaient pour de courtes inscriptions ; ces lettres n'étaient pas mobiles, mais, à cela près, ressemblaient parfaitement à celles de nos imprimeries. C'est par une opération semblable que les commerçans impriment les étiquettes de leurs marchandises. Les anciens Visigoths d'Espagne apposaient au bas de leurs actes et de leurs chartes, des signatures ou des paraphes imprimés, qui étaient ornés de nœuds et de monogrammes. Ce ne

sont là que de faibles exemples, mais on a connaissance d'un volume entier et très-important, obtenu au moyen de l'impression, à une époque antérieure au v[e]. siècle : les lettres d'argent du *Codex argenteus*, volume qui contient la version des évangiles faite par Ulfila ou Ulphilas, évêque des Mæsogoths [1], furent produites par des caractères saillans employés à presser la feuille sur un parchemin de couleur pourpre, à peu près selon l'usage actuel des relieurs.

Ces méthodes étaient longues et pénibles; mais enfin c'était de l'imprimerie, et il semble que pour la faire passer de cet état à celui où elle se trouve à présent, la transition était bien facile. Cependant la découverte n'en fut pas faite; il existait en Europe une barrière que l'on ne pouvait franchir. En Chine, au contraire, l'imprimerie, au moyen des tables de bois, fut mise en activité à cette époque même qui, pour nous, était un siècle d'ignorance. La pratique et les effets de cet art ont dû s'y dévoiler aux yeux de l'ingénieux Marco Polo, voyageur vénitien. Cet homme était doué d'un talent

---

[1] Voyez page 215.

d'observation peu ordinaire, et l'on doit s'étonner que l'amour des sciences qui régnait dans son pays ne l'ait pas excité à rapporter avec lui une invention si importante et si utile. Roger Bacon, qui s'était procuré beaucoup de renseignemens sur la Chine, fait la description du procédé, non pas en termes vagues et obscurs, mais dans le langage le plus précis et le plus clair. Malgré cela, il ne put enseigner ce qu'il avait appris, et la découverte n'arriva qu'au tems qui lui avait été marqué.

J'ai rassemblé ces faits, parce que nous ne sommes que trop disposés à considérer les progrès de l'esprit humain comme le résultat de nos efforts et de notre expérience. Il est incontestable que notre expérience et nos efforts sont les moyens; mais la marche générale de l'intelligence n'est pas moins que toutes les autres choses humaines, dirigée par la providence et soumise à ses décrets. Si la littérature et les sciences nous procurent des avantages, nous ne les devons qu'à l'auteur de toute lumière, et nous en serions bientôt privés s'il lui plaisait de replonger notre esprit dans les ténèbres.

Nous oublions ordinairement que tout le

savoir des hommes n'est qu'illusion [1], et nous exaltons l'art de l'imprimerie comme s'il portait un défi au tems. Nous nous imaginons que non seulement cet art nous conservera toujours la possession de ce que nous avons acquis dans les sciences, mais qu'il nous assure la faculté d'ajouter indéfiniment à nos richesses littéraires. Cette pensée nous trompe et n'est fondée que sur l'erreur. La raison des hommes peut s'obscurcir par des discours dépourvus d'idées [2], et l'orgueilleux empire du savoir et de l'intelligence serait aussi facilement détruit, que tous ces royaumes temporaires dont la poussière est maintenant livrée aux vents du ciel.

En admettant qu'aucune conflagration ne puisse anéantir les myriades de volumes qui sont devenus les dépôts de l'esprit humain, il n'en résulte pas nécessairement que dans dix siècles, ou même seulement dans cent ans, les habitans de l'Angleterre seront en état de mettre

---

[1] « La sagesse du monde est une folie. » Saint Paul, épître aux Corinthiens. (*N. du T.*)

[2] Allusion à ces paroles de l'Écriture : « Qui est celui-là qui mêle des sentences avec des discours inconsidérés et ignorans ? » Job, ch. XXXVIII, 2. (*N. du T.*)

à profit l'héritage de leurs ancêtres. Les hommes peuvent se trouver en possession d'instrumens dont ils soient en même tems incapables de se servir. La fécondité du champ si varié des connaissances humaines dépend entièrement des efforts de ceux qui le cultivent, et de leur habileté à en recueillir les fruits. Les sciences et les lettres ne reposent que sur notre état de société, qui, lui-même, est artificiel et périssable. Si, par suite d'une subversion totale de nos lois et de nos institutions, la propriété diminuée se trouvait tellement répartie, qu'au lieu de cette gradation maintenant établie dans les rangs, il n'y eût plus qu'une classe vouée au travail, dégradée par l'indigence, avilie par les vices, ne possédant aucun moyen de récompenser la science, et sans loisir pour s'en occuper, nous verrions aussitôt s'anéantir entre nos mains toutes les acquisitions dont nous sommes si fiers. Les hommes qui, stimulés par l'espoir de leur avancement dans le monde, se livrent maintenant à l'étude, cesseraient leurs travaux, et il n'y en aurait plus qui, par goût seulement, fussent portés à s'instruire. Le déclin de la prospérité publique et de l'aisance particulière causerait la chute de tous ces arts qui sont

directement ou indirectement liés au commerce ou à l'industrie. Les sciences abstraites seraient négligées ou tomberaient dans l'oubli. Peut-être quelque sage isolé en cultiverait-il encore une partie, mais ce serait inutilement, puisqu'il ne trouverait plus personne qui eût le pouvoir ou la volonté de profiter de ses connaissances.

Chapitre VIII.

Première éducation d'Alfred. — Il ne put avoir de bons instituteurs. — Grande décadence des sciences en Angleterre, après les invasions danoises. — Traduction de la Bible dans les premiers tems du moyen-âge. — Ce travail, peu goûté parmi les nations qui parlaient les langues romanes, reçoit au contraire des encouragemens de celles qui faisaient usage des dialectes teutoniques. — Ulfila. — Cædmon. — Projets d'Alfred pour la restauration des sciences.

Alfred n'eut aucune connaissance des lettres jusqu'à l'âge de douze ans. Ses parens le chérissaient à cause de sa beauté; mais l'instruction que le plus pauvre enfant reçoit maintenant si facilement, ne pouvait être donnée au fils d'un roi anglo-saxon. Alfred apprit à tirer des sons de la trompe, à bander un arc, et il acquit beaucoup d'habileté dans *le noble exercice* de la chasse, regardé dans le moyen-âge comme le talent qui convenait le mieux aux princes; on répudiait la science des livres, dont on jugeait qu'ils pouvaient se passer.

L'esprit ardent d'Alfred ne resta cependant pas inactif. Il ne pouvait pas lire, mais il prêtait une oreille attentive aux vers récités dans le palais de son père par les ménestrels et les *gleemen*, maîtres dans l'art du chant anglo-saxon. Il passait des jours et des nuits à écouter ces poëmes ; il les accumulait comme des trésors dans sa mémoire, et pendant tout le cours de sa vie la poësie continua d'être son amusement et sa consolation, au milieu des troubles et des inquiétudes qui l'assiégèrent.

Un jour, la mère d'Alfred, sa propre mère Osburge, et non la française Judith, comme quelques uns l'ont cru, lui montra, ainsi qu'à ses frères, un livre de poësie anglo-saxonne qu'elle possédait. « Mes enfans, dit-elle, je » donnerai ce livre à celui de vous qui pourra » le lire le premier. » L'attention d'Alfred fut captivée par les brillantes dorures et les couleurs des lettres capitales enluminées. Il était enchanté de la magnificence de cet objet, et il demanda à sa mère si réellement elle tiendrait sa promesse. Elle la lui confirma, et mit le livre entre ses mains ; il s'appliqua ensuite avec tant de persévérance à le mériter, qu'il l'obtint en effet.

Le peu qu'Alfred avait appris lui donna une

envie extrême d'en apprendre davantage, mais il ignorait la langue latine, et c'était un obstacle fait pour l'arrêter. Les sciences et les connaissances de toute espèce n'étaient révélées que par les livres latins, et l'on ne pouvait en trouver un seul, quelque désir qu'Alfred montrât de s'instruire dans cette langue. Une profonde indifférence pour la littérature régnait dans le pays, et il y avait si peu de *grammairiens*, c'est-à-dire de latinistes, dans le royaume de Wessex, qu'il fut impossible de découvrir pour lui un instituteur capable. Alfred a dit souvent dans la suite que, de toutes les privations et les malheurs qu'il eut à supporter, rien ne lui parut plus pénible que l'oisiveté forcée de sa jeunesse, époque à laquelle son intelligence était le mieux disposée pour recevoir des leçons, et où cependant tout son tems était perdu. Dans un âge plus avancé, les travaux de la royauté et les atteintes réitérées des plus vives souffrances [1] interrompirent des études qu'il avait alors les moyens de suivre, et fatiguèrent ses esprits. Cependant il persévéra, et la soif inextinguible qu'il avait manifestée dans l'enfance pour l'instruction, ne le quitta que

[1] Voyez page 240.

quand il disparut lui-même de la scène du monde.

Dans le VIIIe. siècle, qui était le tems de Bède, la Bretagne était distinguée par les sciences; leur déclin rapide avait été causé par les invasions des Danois. Les églises et les monastères avaient été particulièrement les objets de leurs attaques; ces établissemens, les seules bibliothèques et les seules maisons d'éducation qui existassent alors, avaient été brûlés ou démolis, et le clergé était tombé dans un état si complet d'ignorance, qu'il ne pouvait même plus remplir convenablement les devoirs du service divin. « Au sud de l'Humber », dit Alfred, dont nous pouvons citer les propres paroles, « il y » avait, dans les commencemens de mon règne, » peu de prêtres qui pussent comprendre le » sens de leurs prières ordinaires, ou traduire » une ligne de latin en anglais; il y en avait si » peu, que dans tout le royaume de Wessex il » ne s'en trouvait pas un seul. »

Un préjugé puissant existait, dans une grande partie de l'Europe, contre l'emploi des langues vulgaires dans les écrits. Les langues *romances* [1]

---

[1] Ce terme a toujours été appliqué aux langues dont il est question dans le texte, et *romance* est encore employé en espagnol comme synonyme de castillan ou langue vulgaire.

ou *romanes* de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie n'étaient qu'un latin dégénéré, ou des dialectes auxquels il avait donné naissance, corrompu par les habitans des provinces romaines, et ensuite par les conquérans barbares de l'empire. On a dit en plaisantant, mais avec assez de vérité, que l'espagnol était un latin tel qu'on aurait pu l'entendre de la bouche d'un esclave romain de mauvaise humeur. Toutes ces langues *romanes*, le français, l'espagnol, le portugais, le provençal, l'italien, ne sont effectivement que le latin mutilé, privé de sa construction, de ses formes grammaticales, et entremêlé ensuite de mots dérivés des sources barbares teutoniques, celtiques, gasconnes, et même slaves. Ces idiomes irréguliers ayant été cultivés depuis, ont acquis de l'élégance; mais les savans, qui, tout en manquant peut-être d'un goût délicat, étaient habitués aux formes correctes de la langue latine, devaient trouver ces *patois* aussi ridicules que l'est pour nous le baragouin des nègres de nos colonies, avec lequel ils ont la plus parfaite analogie. On pouvait se servir d'un semblable langage, et l'on s'en servait en effet pour l'instruction orale de la classe inférieure du peuple, à cause de l'im-

possibilité d'en employer un autre, et l'on prononçait en chaire des discours dans ce qu'on appelait *la langue rustique*. Mais un écrivain aurait cru déroger s'il avait employé ce jargon dans une composition littéraire. Encore moins en aurait-on fait usage pour traduire l'Écriture-Sainte, car on eût craint de profaner la dignité des livres sacrés en les faisant passer dans un idiome plébéïen, qui portait le cachet de l'ignorance et la trivialité.

On traite souvent sans respect la parole divine, et il est peu de fautes où l'on soit plus facilement entraîné. Nous aurions donc besoin de veiller avec attention sur nous-mêmes à ce sujet. Nous devrions résister à la fréquente propension que nous avons à mêler une idée familière ou burlesque avec un usage ou un nom mentionné par l'Écriture-Sainte, avec une des expressions ou un des passages de son texte, et ne pas nous croire excusables, quand même ce ne serait que le résultat de la négligence ou d'un défaut de réflexion. Toute personne de bon goût évitera de lire la parodie ou le travestissement d'un beau poëme, parce que le souvenir d'une ressemblance dégradée vient ensuite importuner la mémoire, et détruit le plaisir que

l'on aurait trouvé à contempler la beauté de l'original. Mais quel devoir n'est-ce pas pour nous de garantir les pages de la Bible de toute atteinte faite pour diminuer le bonheur de ceux qui révèrent la loi sacrée.

Il faut, en conséquence, admettre qu'en général ce fut un principe judicieux qui porta le clergé de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie à ne pas vouloir que les Ecritures fussent revêtues de formes qui paraissaient devoir inspirer le mépris; mais l'application particulière de ce principe fut évidemment fausse. Les langues romanes étaient les seuls idiomes que la masse du peuple entendît. Ce peuple était un composé de diverses races d'hommes qui parlaient une langue mélangée. Ils ne trouvaient rien d'étrange ni de désagréable dans les barbarismes et les solécismes qui offensaient les oreilles des grammairiens, et si les prêtres répudièrent un langage employé par eux-mêmes dans toutes les affaires ordinaires de la vie, ce fut seulement par une vanité de savans, et parce qu'il était dépourvu d'érudition et de pureté.

Il en fut ainsi dans les pays *romanisés*, où les races conquérantes assimilèrent rapidement leurs dialectes et leurs usages à ceux des vaincus;

mais les peuples teutoniques s'attachaient au contraire à conserver leur nationalité ; ils chérissaient leur vieille langue maternelle, si expressive, et seul véhicule de la littérature qu'ils avaient possédée. Leur idiome était à leurs yeux une marque de noblesse et de supériorité, et son abondance ainsi que sa régularité permettaient à l'écrivain versé dans l'étude des grammairiens de la Grèce et de Rome, d'employer le gothique ou le saxon avec autant de précision que les langues cultivées. Il n'avait aucun terme à éviter. Ulfila, évêque des Mæso-goths, fit ainsi cette inestimable traduction du *Nouveau-Testament* dont j'ai déjà parlé. On trouve aussi les évangiles dans le *Codex argenteus*[1]. D'autres fragmens des actes et des épîtres ont été recueillis récemment dans des palimpsestes, et si l'on voulait étudier l'origine et la formation de la langue anglaise, la version d'Ulfila fournirait pour cette recherche les matériaux les plus précieux.

---

[1] Conservé dans la bibliothèque de l'université d'Upsal. (Voyez aussi page 203.) Un palimpseste trouvé à Wolfenbuttel a fourni un petit fragment des épîtres. L'abbé Maii en a découvert beaucoup d'autres dans la bibliothèque du Vatican, confiée à ses soins ; mais ce savant veille sur ses trésors d'un œil jaloux ; il n'a publié que des parties de fragmens. On croit que la version d'Ulfila fut composée vers l'an 360.

On voyait assez souvent des passages de la Bible rendus par des traductions, ou plutôt par des paraphrases en vers. Les nations teutoniques, ainsi que je l'ai fait observer, étaient tellement habituées à voir dans la poësie un moyen d'instruction, que cette manière de rendre les Écritures accessibles et agréables à la classe du peuple fut non seulement convenable, mais digne d'éloge. Le rhytme aidait à la mémoire, et, dans certains cas, la liberté nécessaire à ce genre de composition permettait au traducteur de produire une version plus intelligible qu'il n'eût pu le faire autrement; car les anciens traducteurs s'imaginaient souvent qu'une interprétation fidèle ne pouvait être obtenue qu'en plaçant chaque mot de la version dans la position exacte du mot présenté par l'original. Il existe en anglo-saxon une traduction des psaumes sur ce modèle; et à l'exception des articles et des particules, dont on ne fait pas usage en latin, chaque mot anglo-saxon couvre pour ainsi dire le mot analogue dans le texte de la Vulgate.

De tous les poëmes sacrés des Anglo-Saxons, il n'en est point de plus célèbres ou de plus singuliers que ceux de Cædmon. Il avait atteint

déjà le milieu de la vie avant de pouvoir seulement réciter une strophe. Lorsqu'il lui arrivait de se trouver dans une réunion où chaque convive devait chanter à son tour, il quittait ordinairement la fête en voyant la harpe s'approcher de lui, tant il était honteux de son infériorité. Environ 670.

Un jour, s'étant ainsi échappé d'un banquet, au moment où la harpe redoutable était sur le point de lui arriver, il alla se réfugier dans une étable. C'était précisément au tour de Cædmon de veiller sur les troupeaux; et, parvenu ainsi à éviter l'humiliation qui l'eût attendu au milieu de ses compagnons, il s'étendit sur la paille, et s'y endormit. Dans le cours de la nuit, il rêva qu'un étranger s'était approché de lui et le priait de chanter. « Eh! quoi », répliqua Cædmon dans son rêve, « est-ce que » je sais chanter, et n'est-ce pas mon ignorance » qui me fait fuir la société? » Son interlocuteur imaginaire l'engagea de rechef à chanter, lui proposant pour sujet la Création, et aussitôt Cædmon improvisa un chant qui, à son réveil, se trouva fermement empreint dans sa mémoire. La paraphrase suivante, que nous devons à un savant très-versé dans les études

anglo-saxonnes [1], pourra donner une idée de la poésie de Cædmon :

Louons tous le roi des cieux, célébrons le pouvoir et les arrêts de notre créateur. Père de glorieux ouvrages, seigneur éternel, il a établi l'origine de toutes ces merveilles si variées. D'abord il forma pour nous, fils de la terre, la voûte du firmament. Ensuite, cet univers, ce globe terrestre est sorti de ses mains toutes-puissantes, et sa bonté l'a donné aux mortels.

Il ajouta beaucoup de lignes à celles-ci, et la première personne à laquelle il récita sa composition, fut le bailli ou intendant de son village de Streoneshalch, maintenant appelé *Whitby*, où se trouvait un monastère célèbre.

Cette histoire, quoiqu'étrange, n'est ni incroyable, ni merveilleuse, et peut s'expliquer par des causes naturelles. La timidité nerveuse de Cædmon prouve qu'il était doué d'un tempérament vif et irritable. Il s'était endormi l'esprit rempli des mortifications auxquelles il était sans cesse exposé, et du désir ardent de les éviter par la suite. La construction de la poësie anglo-saxonne était fort simple. On n'y employait pas la rime : l'harmonie des vers courts

---

[1] Feu Mr. J.-J. Conybeare. Voyez ses *Éclaircissemens sur la poésie anglo-saxonne*, publiés et complétés par Mr. W.-D. Conybeare, l'égal, sous tous les rapports, de son frère, objet de nos regrets.

y dépendait principalement de l'allitération, ou du retour des lettres initiales des mots, et consistait aussi dans une espèce de rhythme vague et changeant, déterminé par l'oreille plus que par aucune règle fixe de mesure. Les Anglo-Saxons possédaient un grand nombre d'expressions poëtiques, qui différaient du langage ordinaire et formaient le bagage du barde ; mais ces expressions répétées journellement étaient connues de chacun, et avaient dû se graver dans la mémoire. Le défaut de connaissances dans l'art musical paraît avoir seul arrêté Cædmon, qui ne manquait pas d'intelligence. Il est donc très-possible, à part quelque peu d'exagéraiton, que son talent poëtique se soit tout-à-coup développé, à peu près comme on vient de le voir.

Le bailli introduisit aussitôt Cædmon dans l'abbaye de Sainte-Hilda, où il le présenta comme la merveille du village, à un nombreux et savant auditoire qui s'y était assemblé. Après avoir entendu son hymne, on lui donna un sujet tiré de l'histoire sacrée à mettre en vers, soupçonnant peut-être que, comme beaucoup d'autres poëtes, il s'était paré de plumes empruntées ; mais Cædmon soutint l'épreuve, et dès le jour suivant il produisit sa composition, qui fut cou-

verte d'applaudissemens. Cædmon consentit sans hésiter à la proposition de ceux qui pensèrent que son talent pouvait être très-utilement employé à la versification des Ecritures saintes. On le reçut moine dans le monastère de Streoneshalch. Il ne savait pas lire, mais ceux de ses frères qui étaient plus instruits lui enseignaient de tems en tems des passages de l'histoire sacrée, et quand il les avait retenus et médités, il les chantait, sous une forme métrique, à ceux qui les lui avaient appris. Cædmon ne fit pas une version entière des Écritures, mais il compléta de cette manière un choix de passages contenant la grande histoire de la création et de la rédemption du genre humain, et il y joignit un grand nombre d'hymnes et d'autres poëmes religieux. Bède nous dit « que Cædmon ne composa jamais » un vers inutile. » Il nous est resté un fragment considérable de sa paraphrase, et, par une coïncidence bien singulière et inexpliquée jusqu'ici, son récit de la chute de l'homme contient des passages qui ressemblent tellement au poëme de Milton, qu'ils pourraient être traduits ligne pour ligne en anglais par une centaine de vers du *Paradis perdu*.

Dans le tems où Alfred commença sérieuse-

ment à se livrer à ses études, la connaissance de la Bible, telle qu'avaient pu la répandre les versions de Cædmon, était devenue familière au peuple. Le vénérable Bède avait fait passer dans la langue de ses compatriotes l'évangile de saint Jean avec des extraits des autres parties de l'Écriture. Il existait aussi, comme je l'ai dit, des versions anglo-saxonnes du Psautier. La première des lectures d'Alfred fut la collection des poëmes; il lut ensuite un volume contenant un choix des psaumes, avec les prières journalières, suivant l'ancien usage de l'église; pendant sa retraite dans l'île d'Athelney, ce livre, qu'il portait précieusement dans son sein, lui procura toujours un soutien et des consolations.

Les plans d'Alfred pour les progrès intellectuels de sa nation, le portèrent en premier lieu à répandre l'instruction dans la masse du peuple. D'après ce principe, il recommanda vivement « la traduction des livres utiles dans l'idiome » entendu de tous, afin », dit-il, « que les jeunes » hommes de l'Angleterre, surtout ceux qui » sont d'extraction noble et dans l'aisance, » puissent s'instruire dans la littérature; car ils » ne feront d'études profitables qu'après avoir » bien appris à lire l'anglais. » Cette opinion est

extraite d'un document qui paraît avoir été une lettre circulaire adressée par Alfred aux évêques, et le désir que l'on y voit exprimé est la plus forte preuve de la sincérité de ses intentions, ainsi que de la précision et de la haute portée de son esprit. Beaucoup de choses avaient été faites sur le continent pour la culture des sciences, surtout par Charlemagne. Mais la munificence de l'empereur franc et de ceux qui pensaient comme lui, n'avait eu pour but que de renfermer ce bienfait dans l'enceinte des cloîtres. La tendance générale du moyen-âge était de concentrer toute l'érudition dans une caste particulière séparée du reste de la société. Alfred, au contraire, dirigea ses travaux de manière à ce que chaque individu pût obtenir sa part dans l'héritage commun de l'instruction, selon son état et son rang.

Alfred avait appris seul le latin, en traduisant. On se rappelle combien il regrettait dans sa jeunesse de n'avoir pas de maîtres. Aussitôt qu'il fut établi dans son royaume, il s'efforça d'y suppléer, non seulement pour lui, mais encore pour son peuple, en appelant à lui les savans étrangers. Asser, natif de Saint-David ou Ménévie, et qu'il nomma évêque de Sherbourne, était

un de ces érudits. Alfred et le prêtre breton se lièrent d'une étroite amitié, et nous devons à la plume d'Asser une biographie du monarque anglo-saxon, écrite avec autant d'exactitude que de simplicité. Grimbald, sur l'invitation d'Alfred, quitta la Gaule, sa patrie, et vint se fixer en Angleterre. Un troisième étranger célèbre fut Jean *Scott*, nom qui lui fut donné à cause de sa nation ; il reçut aussi celui d'*Erigène*, c'est-à-dire l'*Irlandais*, du pays où il était né [1]. Erigène avait visité Athènes, et vécu en Asie où il avait passé un grand nombre d'années dans de pénibles études. C'était un philosophe profond, très-versé en outre dans la connaissance du grec, de l'hébreu, du syriac, du chaldéen et des langues arabes ; somme de science qu'il est dans tous les tems difficile d'acquérir, mais dont on ne devenait possesseur qu'avec des peines infinies, à cette époque où l'on ne connaissait guère du grec que l'alphabet, ou tout au plus quelques mots ou quelques phrases ; d'ailleurs on n'avait point le secours des livres pour trouver accès à

---

[1] Il faut ici se rappeler qu'à cette époque le peuple connu sous le nom de Scots habitait l'Irlande, qui portait alors celui d'Erin. (*N. du T.*)

ces langues, désignées ordinairement par la qualification d'*orientales*, mais auxquelles convient mieux le nom de langues *sémitiques*, parce qu'elles appartiennent aux enfans de Shem. Il faut ajouter Plegmund à la liste des hommes distingués qui mirent Alfred à même de se procurer cette instruction objet de ses vœux depuis si long-tems.

Asser nous montre Alfred commençant ses travaux littéraires. Ils étaient un jour engagés dans une conversation agréable, lorsqu'Asser cita un texte de la Bible ou des ouvrages d'un des Pères de l'église. Alfred pria son ami de le lui écrire sur une des feuilles blanches de ce livre de psaumes et d'hymnes qu'il portait toujours sur lui, mais on ne put y trouver assez de place. Asser se fit apporter une feuille de vélin qu'il plia en quatre; il y écrivit ce passage, et Alfred, se mettant ensuite au travail, le traduisit en langue anglo-saxonne.

Il prit ainsi l'habitude d'écrire tous les passages remarquables cités dans la conversation. Cependant son *Hand-boc* ou Manuel contenait en outre des anecdotes, des paroles d'hommes pieux, et des sujets nés de sa propre observation; mais la collection paraît avoir consité surtout

en extraits de l'Écriture, mêlés de réflexions d'un genre religieux.

Alfred, s'animant dans ses travaux, conçut le projet de faire une version entière de la Bible. Plusieurs écrivains assez anciens ont cru qu'il avait accompli la plus grande partie de cette tâche ; il paraît cependant que sa mort prématurée l'empêcha de s'y livrer, mais l'impulsion qu'il avait donnée ne finit pas avec lui. Les traductions se multiplièrent. L'évêque Alfric, le meilleur philologue de son siècle, entreprit une nouvelle version du Pentateuque et de quelques uns des livres apocryphes, et réfuta dans sa préface certaines objections que l'on avait élevées contre les travaux de cette espèce. Ces objections prouvent que l'opinion mal fondée qui devint pour l'église de Rome la source de tant d'erreurs, commençait à se développer dans l'esprit de quelques uns de ses membres ; mais l'opposition d'Alfric prouve aussi que cette opinion rencontra bien peu d'appui dans l'église d'Angleterre, et les rubriques placées en tête des leçons de la version anglo-saxonne des évangiles, font assez connaître qu'on les lisait régulièrement dans les églises, les dimanches et autres jours fériés. On introduisit aussi des parties

considérables de l'Écriture dans les homélies et les sermons en anglo-saxon, et l'étude des livres saints fut recommandée aux laïques ainsi qu'au clergé, comme la base de leur foi [1]. Il existe encore plusieurs versions manuscrites du Nouveau Testament. Dans certaines parties du pays, un prélat trouvait peut-être moins de difficulté à faire une nouvelle traduction qu'à emprunter un manuscrit pour le transcrire. D'autres ecclésiastiques peuvent avoir jugé nécessaire de présenter les Écritures au peuple d'un district particulier, dans un dialecte qu'il comprît parfaitement.

---

[1] Il suffira, pour confirmer cette assertion, de citer le *Traité sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, épître adressée par Alfric à son ami. Dans cet ouvrage, l'écrivain donne brièvement, mais avec talent, un sommaire des divers livres de l'Écriture, mêlé de réflexions, dont on trouvera dans la suivante un spécimen instructif :

« Les deux Séraphins (Isaïe, VI, 2) étaient sans doute la figure » de l'Ancien et du Nouveau Testament, rendant hommage à la » parole et aux œuvres du Tout-Puissant, qui règne seul en unité » de divinité suprême, sans commencement ni fin. Tous ceux qui » enseignent, et qui ne puisent pas leur doctrine et leurs exemples » dans ces livres sacrés, ressemblent aux hommes dont le Christ lui- » même a dit : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tom- » bent tous deux dans la fosse. » Mais les instituteurs qui en font la » base de leurs exemples et de leurs doctrines, soit qu'ils s'appuient » sur l'Ancien ou sur le Nouveau Testament, sont ceux dont le » Christ a parlé en ces mots : « Tout docteur instruit en ce qui » regarde le royaume des cieux, est semblable à un père de » famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses » anciennes. » (*Treatise concerning the old and New Testament*, page 38.)

Le provincialisme qui caractérise encore les comtés de l'est, de l'ouest et du nord de l'Angleterre, se manifestait alors par des idiomes différens qui n'avaient pas plus d'analogie entr'eux que n'en a le langage d'Allan Ramsey avec celui de Shenstone. Une langue familière, à peu près semblable à l'anglais moderne, paraît avoir existé, peu de tems avant la conquête, en même tems que le dialecte plus cultivé que nous appelons anglo-saxon, et nous possédons en cette langue une des versions du Nouveau Testament[1].

La variété des textes des versions anglo-saxonnes doit être attribuée aux causes qui viennent d'être exposées; cependant ce sujet ne pourra être convenablement approfondi que quand on aura mis au jour les fruits des études bibliques de nos ancêtres. Les versions de la Bible, tant en vers qu'en prose, qui se sont succédé en Angleterre, depuis le tems des Anglo-Saxons jusqu'à celui de Wickliffe, sont si multipliées, qu'aucune autre nation de l'Europe n'en pourrait présenter un aussi grand nombre. Mais nous n'avons pas encore exhibé nos richesses,

---

[1] Cette version, qui se trouve dans la bibliothèque Bodleienne, est connue sous le titre de *Codex Hattonianus*.

et, quoique la plupart des manuscrits de ces versions soient dans les bibliothèques de l'université d'Oxford, je dois le dire avec regret, ils sont restés négligés jusqu'à présent et tombent en poudre sur leurs rayons [1].

[1] L'édition complète de la Bible de Wickliffe, projetée par MM. J. Forshall et F. Madden, conservateurs du Muséum Britannique, nous lavera en partie de cette honte.

Chapitre IX.

Ouvrages traduits par Alfred, ou sous sa direction. — Bede, Orose, Boèce, Saint-Augustin, etc. — Il donne des encouragemens aux voyageurs. — Son ambassade aux Chrétiens de l'Indostan. — Prudence de son administration. — Caractère d'Alfred. — Ses imperfections et ses bonnes qualités. — Lois d'Alfred. — Ses principes de législation.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur la bibliothèque d'Alfred. Autant que l'on en peut juger par les parties de son plan qui furent exécutées, il avait l'intention de procurer à ses sujets une suite complète des ouvrages regardés en ce tems-là comme les plus utiles, et qui convenaient le mieux pour former la base d'une bonne éducation. Parmi les livres dont il fit choix, il s'en trouve sans doute plusieurs qui peuvent paraître d'une médiocre utilité ; mais il ne faut pas en juger d'après le tems actuel ; ils doivent être appréciés suivant les opinions et les besoins du siècle d'Alfred.

La chronique d'Orose, contenant une histoire claire et concise du monde jusqu'au Ve. siècle de l'ère chrétienne, et qui lie les événemens relatés dans les Écritures sacrées avec l'origine et la chute de l'empire romain, était le meilleur abrégé qui eût été composé jusqu'alors. Alfred traduisit l'ouvrage de cet Espagnol [1], et il en étendit le texte en y ajoutant des choses très-curieuses. Il nous y donne des notions géographiques sur les habitans de la Germanie, ainsi que des détails sur les voyages d'Audher vers *le pôle* nord et sur ceux de Wulstan dans la Baltique, tels que ces voyageurs les avaient eux-mêmes racontés au roi anglo-saxon.

Orose fournit autant de notions sur l'histoire générale qu'un étudiant du tems pouvait en désirer. L'histoire composée par le *vénérable Bede*, qu'Alfred traduisit aussi en anglo-saxon, fit connaître aux Anglais les annales de leur pays. Dans cet ouvrage, Alfred ne s'écarta point de son original, et il est à regretter que des anecdotes semblables à celles qui variaient les pages de son manuel [2], n'aient pas trouvé place dans

[1] Orose, *Orosius*, était né à Séville, et son nom, qui a été changé en celui d'*Osorio*, est encore très-répandu dans la Péninsule.

[2] Voyez page 224.

son histoire ecclésiastique. Cependant, considérée simplement comme version, la richesse du style donne à cette histoire une beauté parfaite, et comme elle est traduite d'après les écrivains du moyen-âge les plus dignes de foi, c'est aussi la plus ancienne histoire des états formés pendant ces siècles, qui puisse être lue dans la langue du peuple auquel elle se rapporte. La chronique saxonne est d'une époque postérieure.

Dans les *Consolations de la philosophie*, Boèce a essayé avec succès à orner les leçons de la révélation, des images fournies par les siècles classiques, et à répandre l'esprit du christianisme sur les doctrines de Platon. Alfred semble s'être complu dans cet ouvrage. Il traduisit d'abord le livre latin *mot à mot*, puis, après s'être bien pénétré du sens, il rendit le texte selon la construction anglaise. Les narrations tirées de l'ancienne mythologie, et semées dans les dialogues de Boèce, telles que l'histoire d'Orphée et Eurydice, sont développées par Alfred en contes agréables, pareils à ceux que le Glee-Man récitait dans les intervalles de ses chants. En expliquant les vers de Boèce, Alfred prit un essor plus hardi, et ses paraphrases, tout en conservant le fond des

idées exprimées dans le texte latin, contiennent un si grand nombre de ses propres pensées, et sont embellies de tant de fleurs de poësie anglo-saxonne, que si nous leur donnons le nom de compositions originales, nous ne ferons que leur assigner le rang qui leur convient.

Un choix d'extraits des *Confessions de Saint-Augustin*, les *Instructions pastorales de saint Grégoire* et les dialogues composés par ce pape, font aussi partie des traductions qu'Alfred nous a laissées. Ses autres ouvrages n'existent plus, et nous devons déplorer la perte de ses apologues « d'une suavité merveilleuse. » C'était, à ce qu'il paraît, une collection de fables dans le genre d'Esope, imitées de Phèdre ou peut-être de quelqu'autre des recueils où l'on avait fait passer ces paraboles orientales.

La ville d'Oxford prétend, ou plutôt a prétendu qu'Alfred était le fondateur de son université. Cette assertion n'est fondée sur aucune preuve satisfaisante, quoique la crypte de l'église de Saint-Pierre porte le nom du savant Grimbald, par qui elle fut, dit-on, construite. Toujours est-il certain que des écoles furent fondées et dotées par Alfred. Mais son exemple et son autorité firent plus pour l'instruction

qu'aucun instituteur n'aurait pu faire. Il exigea que tous ceux qui tenaient de lui quelque emploi, se procurassent l'instruction qu'ils devaient avoir, et lorsqu'ils y montraient de la mauvaise volonté, il les privait de leurs fonctions. Les aldermen, les maires et les gouverneurs, étaient forcés d'aller à l'école, malgré leur répugnance, afin de conserver leurs places et leurs émolumens. Quand on était trop âgé pour apprendre, ou quand les dispositions manquaient de manière à ne laisser aucun espoir, il était permis de présenter un substitut ; dans ce cas, un fils ou un proche parent du titulaire, et s'il n'en avait pas, un de ses vassaux ou même un de ses esclaves, était obligé d'étudier à sa place. Ce réglement peut d'abord paraître capricieux et même despotique ; mais si l'on réfléchit qu'Alfred créait ainsi une classe de personnes dont l'éducation devait devenir utile à la société, il ne restera plus que des motifs d'admirer sa sagesse.

Les voyages, dans les anciens tems, présentaient bien plus de difficultés qu'à présent. Les diligences et autres voitures n'étaient pas inventées, et l'on n'avait à la place de ces moyens de transport que des charrettes et des

fourgons si grossiers et si pesans, qu'il n'y a pas maintenant de fermier qui en voulût de pareils. Quand on avait un trajet quelconque à parcourir, il fallait faire toute la route à cheval, et il en résultait que ceux qui étaient malades ou infirmes ne pouvaient sortir de leur résidence. Il n'existait pas de relais où l'on pût au besoin changer de cheval; lorsque l'animal était fatigué, il fallait s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût pris le repos nécessaire, et s'il devenait boiteux, ou s'il mourait, on n'avait plus pour *toute* ressource que d'en acheter un autre; encore ce moyen n'était-il pas certain, car les habitans du lieu pouvaient ne pas avoir de cheval à vendre, et il devenait alors impossible de partir. On pensera peut-être que du moins un homme en bonne santé, muni d'un bon cheval, pouvait espérer de voyager assez agréablement, et de faire une longue route sans rencontrer beaucoup d'obstacles. Oui, sans doute, s'il avait été sûr de trouver de bons chemins, ce qui était plus que douteux. Il y avait dans ce tems-là fort peu de routes sur lesquelles on pût voyager avec sécurité. Les Romains en avaient fait d'excellentes, qui traversaient toutes les parties de leur empire, et l'on aperçoit encore en Angleterre les traces

de plusieurs de ces voies dont la direction est droite comme celle d'une flèche. Telle est celle qui porte maintenant le nom de Watling-Street, et dont il est si souvent fait mention dans l'histoire. Mais après la chute de l'empire romain, ces chemins furent négligés, ils dépérirent, et le voyageur ne s'y engagea plus sans danger, ou moins sans de pénibles fatigues. Le cheval s'enfonçait tout-à-coup dans un marais, ou bien, en arrivant à une rivière, le pont était rompu, et si l'on essayait de trouver un endroit guéable, le cheval pouvait, en perdant le fond, se noyer avec son cavalier. Quelquefois le voyageur avait à traverser une sombre forêt, remplie d'ours et de loups affamés. Quand venait la nuit, au lieu de pouvoir s'arrêter dans une auberge commode, il était souvent réduit à étendre son manteau sur la terre humide, dans quelque misérable hutte, ou sur le pavé en ruine de quelque temple abandonné, dont le faîte découvert lui laissait apercevoir un ciel noir. Enfin, pour comble de maux, les rois et les princes étaient toujours en guerre entr'eux, et un étranger courait sans cesse le risque d'être pillé, saisi, et peut-être mis à mort par les parties belligérantes.

Tels étaient les dangers sur terre. Ceux de la mer, quoique d'un autre genre, n'étaient pas moins effrayans. Les anciens vaisseaux n'avaient rien de commun avec ceux d'à-présent, qui ressemblent à des châteaux flottans ; on n'avait que de frêles barques, à peine pontées, et qui ne pouvaient contenir beaucoup de provisions. Les navigateurs ne possédaient aucune notion de géographie, et si par quelque accident le voyage se prolongeait, on pouvait mourir de faim. La principale difficulté venait de ce qu'on ignorait l'emploi du compas. On savait que l'aimant attirait le fer, mais on n'avait pas découvert la propriété qu'a l'aiguille aimantée de se tourner toujours vers le nord : les marins, lorsqu'ils perdaient de vue la côte, ne pouvaient plus se guider que par la position du soleil ou celle des étoiles fixes ; un jour nébuleux suivi d'une nuit obscure suffisait pour les égarer sur l'Océan. Les communications des Anglo-Saxons avec les nations étrangères étaient donc nécessairement fort limitées, et les pays éloignés, où nous nous transportons maintenant avec tant de facilité, ne pouvaient alors être visités sans que le voyageur se préparât à toutes sortes de fatigues et de périls.

Alfred s'efforçait d'attirer en Angleterre tous les étrangers dont il pouvait espérer recueillir des renseignemens importans. Il y fit venir Audher, qui avait essayé de reconnaître jusqu'où le continent d'Europe s'étendait vers le pôle nord. Embarqué dans un simple esquif, il avait cotoyé les rivages septentrionaux de la Laponie, et s'était aventuré parmi les sauvages de la Finlande. Lorsqu'il vint en Angleterre, il raconta ce qu'il avait vu, et Alfred, comme je l'ai dit, inséra le récit de ce voyage dans sa traduction d'Orose, où l'on peut encore le lire. Un des sujets d'Alfred, nommé Wulstan, entreprit un voyage dans la Baltique, il navigua le long des rivages de cette mer, donna des détails, à son retour, sur les peuples étrangers qu'il avait vus, et le roi écrivit encore la narration de ce voyage dans le même volume. D'autres voyageurs furent envoyés par Alfred en des contrées lointaines; il obtint par eux la description des peuples de la Bulgarie, de l'Esclavonie, de la Bohême et de la Germanie, ainsi que la topographie de ces contrées.

Alfred satisfit ainsi son désir ardent de connaissances. Mais il s'occupa d'un objet plus grand encore, et qui avait pour but de soulager

des hommes malheureux. Il y avait dans l'Inde, sur les côtes du Malabar et de Coromandel, plusieurs villes et districts peuplés de Syriens professant la religion chrétienne, quoique placés sous le gouvernement des rajahs, et dont les ancêtres s'étaient établis là de tems immémorial. On ne pourrait affirmer avec certitude en quel tems et comment ils y étaient venus. On a pensé que quand les apôtres reçurent l'ordre de prêcher l'Évangile à toutes les nations, saint Thomas avait rempli cette mission en voyageant dans l'Indostan, et que ces Syriens étaient descendus des disciples et des fidèles qui l'avaient accompagné. Mais, quelle que soit l'époque à laquelle ils allèrent se fixer dans l'Inde, ils étaient restés attachés à leur foi. Les Indous, au milieu desquels ils vivaient, adoraient leurs idoles monstrueuses à plusieurs têtes et à plusieurs bras, et entourées de serpens et de crânes; mais les Syriens avaient conservé la parole divine, et, au milieu des ténèbres qui enveloppaient toutes les nations environnantes, ils se félicitaient de pouvoir lire la Bible dans la langue de leurs ancêtres, langue que le Christ lui-même avait parlée pendant qu'il était sur la terre, et dont ils continuent de faire usage.

Les nombreux voyageurs venus à la cour d'Alfred lui avaient révélé l'existence de ces chrétiens syriens, et il résolut de leur envoyer Swithelm, évêque de Sherburn, pour leur porter des secours. Les chroniques ne nous apprennent pas quelle espèce d'affliction les Syriens éprouvaient dans ce moment-là. Peut-être étaient-ils opprimés par les Païens; quoi qu'il en soit, Alfred fit partir Swithelm pour ce long pélerinage. Maintenant, quand on va dans l'Inde, les vaisseaux doublent le cap de Bonne-Espérance; mais du tems d'Alfred, ce passage était inconnu; les navigateurs croyaient que le continent d'Afrique s'étendait jusqu'au pôle du sud, et l'on était en conséquence obligé de faire ce voyage par terre, route bien longue et bien laborieuse. Mais Swithelm était animé d'un grand courage, il porta dans l'Inde les dons du roi, et en revint avec des pierres précieuses et des parfums rares, présens que les Syriens indous envoyaient en témoignage de leur reconnaissance. Cette entreprise augmenta beaucoup la renommée d'Alfred. Nous savons par le biographe de ce prince que son activité pénétrait dans toutes les branches du gouvernement. Devenait-il nécessaire de créer une flotte propre à combattre les pirates

danois, son habileté améliorait la construction des vaisseaux. Il fonda des villes, en fortifia d'autres, éleva des forts et des palais, et mit également ses soins à faire naître ou à maintenir tout ce qui, dans sa pensée, pouvait servir à l'aisance, à la civilisation ou à la défense de son peuple.

Alfred apportait une très-grande régularité dans ses affaires. Son revenu était exactement divisé et affecté, selon de justes proportions, aux besoins du service, et la moitié des sommes reçues par le trésor s'appliquait à des *œuvres* charitables et pieuses. Sur vingt-quatre heures, il en donnait huit à l'étude et à la prière, huit aux affaires du royaume, et huit au délassement et au sommeil. Cet arrangement, cependant, ne fut praticable que pendant les intervalles de paix, et il n'y eut que bien peu d'années où il put trouver le tems de se livrer à ses occupations favorites. Alfred n'eut jamais, au physique, ni repos, ni bonheur. Il était atteint d'une maladie interne, aiguë, que la science de ses médecins fut impuissante à guérir, ou même à pallier. Il endurait souvent les tourmens les plus affreux, et quand la douleur venait à s'assoupir, ce moment passager de souffrance moins vive était

empoisonné par la crainte et l'horreur des angoises qui devaient le suivre. Livré à de pareils supplices, il ne perdit pourtant pas sa force d'ame ; la main qui l'affligeait avait en même tems soin de le soutenir, et il persévéra dans la tâche qu'il avait été appelé à remplir.

Le caractère d'Alfred, malgré toutes les vertus dont il était orné, n'approcha point de la perfection idéale que ses panégyristes lui ont donnée. Ce roi eut certainement de bonnes intentions dès le commencement, mais il s'en écarta quelquefois, et pendant la première partie de son règne, son orgueil et son despotisme le firent détester presque autant qu'il fut aimé par la suite. Toutefois, il avait en lui un principe sûr d'épuration : la conscience de sa propre faiblesse, et après avoir cédé aux tentations du pouvoir, la même disposition qui l'avait d'abord porté à refuser la couronne le fit aussi revenir de ses erreurs. Les malheurs qu'il eut à supporter pendant sa retraite dans l'île d'Athelney, paraissent lui avoir inspiré un vif sentiment de ses fautes, ainsi qu'un espoir plus sincère dans la protection de la Providence. Il lui resta sans doute bien des défauts : il continua d'aimer la guerre plus que ne le devait un monarque chrétien ;

quoiqu'il cherchât à réprimer ses penchans, il fut porté de tems en tems à la tyrannie, et son amour de l'ordre et de la justice dégénéra quelquefois en cruauté. Cependant, après avoir énuméré dans Alfred les imperfections dont nous sommes informés par les documens que nous possédons ; en admettant aussi qu'il en eût d'autres que nous ne connaissons pas, et dont le souvenir a été enseveli avec lui, nous pouvons affirmer qu'il fournit encore le plus brillant modèle que l'on puisse trouver parmi les bons *rois*, soit dans tout autre siècle, soit chez toute autre nation.

Une des leçons les plus instructives que fournisse la vie d'Alfred, c'est qn'il ne tomba point dans les piéges que lui tendaient ses goûts et ses talens intellectuels. Si son amour de la splendeur lui eût fait faire un seul pas de plus, il fût devenu un oppresseur, foulant ses sujets pour satisfaire son désir de magnificence. Son talent poëtique aurait pu l'égarer de diverses manières : lorsque la harpe circulait dans un festin, les cornets d'hydromel et de méthéglin [1] se succédaient rapidement, et les chants des hommes du nord

[1] Autre espèce d'hydromel. (*N. du T.*)

servaient de prétexte à l'ivresse ou à des vices plus dangereux. De même aussi le goût extrême du roi pour la littérature latine aurait pu, s'il s'y fût livré sans retenue, lui faire remplacer d'utiles travaux par une vaine étude. Mais Alfred puisait la science à son unique source, et en employait les dons à l'accomplissement exact et consciencieux des devoirs qui lui étaient imposés.

Il n'ignorait pas que le premier et le plus impérieux de ces devoirs était de faire des lois sages et d'établir une bonne administration de la justice. Ethelbert avait fait mettre par écrit les coutumesl égales traditionnelles des Jutes du Kent. Ina, roi de Wessex; Offa, roi de Mercie, et d'autres souverains anglo-saxons, avaient aussi de tems en tems promulgué des arrêts ou jugemens, afin de remplacer par des règles fixes et définies des usages incertains. Parmi les divers articles et chapitres de ces statuts, Alfred fit choix de ceux qui lui paraissaient les meilleurs, il fit subir à d'autres des amendemens, et d'autres enfin lui parurent devoir être rejetés.

Le code formé de cette manière par Alfred ne diffère pas essentiellement de la jurisprudence de ses prédécesseurs. C'est ce que nous pouvons dire avec certitude, car le plus grand

nombre des lois qui ont servi à le composer existent encore ; les différences qui peuvent être nées de l'insertion, des altérations ou des omissions, n'en changent nullement le caractère. Nous devons convenir aussi, que la simple lecture du texte de ces lois n'y fait pas découvrir ces hautes conceptions qui distinguaient Alfred, et qui le rendirent tellement recommandable aux yeux des Anglais que, dans les tems postérieurs, les institutions légales les plus importantes parurent être les fruits de sa sagesse. La division de l'Angleterre en shires et en hundreds, le jugement par jury, le *franc-pledge*, réglement par lequel les ordres inférieurs du peuple étaient classés par compagnie de dix ou plus, qui répondaient mutuellement de représenter celui d'entr'eux qui serait accusé d'un crime, ont été considérés comme venant d'Alfred, quoiqu'il n'en fût pas l'auteur. Par la seule puissance de la réputation générale de ce prince, toutes les parties les plus utiles de la législation, dont la source était inconnue, lui furent attribuées ; de même que dans une statue d'une beauté particulière, mais dont l'origine est douteuse, les connaisseurs s'imaginent reconnaître le ciseau de Phidias ou de Praxitèles.

Alfred ne fit aucun changement dans les lois et les usages de ses états. Il s'abstint d'y introduire des innovations. Il n'osait s'y hasarder, et comme il nous le dit lui-même, il craignait que les nouvelles lois qu'il rendrait ne fussent rejetées à leur tour par la postérité. Il dut s'apercevoir sans doute qu'il existait un grand nombre de défectuosités dans les lois des Anglo-Saxons, mais il jugea, et nous avons sous les yeux ses propres paroles à ce sujet, qu'il valait mieux laisser en vigueur une loi défectueuse, que de détruire le respect qui s'attache à une autorité sanctionnée par le tems, la plus solide base de toutes les lois, que de soudains changemens peuvent miner même en y apportant des améliorations.

Le premier principe qui paraît avoir guidé Alfred fut donc le maintien d'institutions qui, bien qu'imparfaites en théorie, ne pouvaient être altérées sans que l'on s'exposât aux chances d'un plus grand mal. Il renonça sans peine à l'honneur de paraître plus sage que ses aïeux, et au lieu de se fier en ses talens pour la législation, il évita d'imposer ses opinions à sa nation.

Son second principe fut de suppléer à l'im-

perfection des lois par leur exécution équitable et prompte ; et, plutôt que de les réformer, il mit tous ses soins à ce que les tribunaux en fissent un usage convenable et juste. Alfred fut le défenseur de la veuve et de l'orphelin, et protégea le pauvre contre la rapine et l'oppression. Il révisait et examinait avec attention tous les jugemens rendus par les magistrats auxquels il avait confié le pouvoir judiciaire. S'il découvrait qu'un jugement avait été perverti par la haine ou la méchanceté, ou que des présens corrupteurs avaient fait pencher la balance de la justice, il punissait le coupable avec sévérité. D'après l'ancienne tradition de Londres, il fit pendre, dans le cours d'une seule année, quarante-quatre magistrats qui avaient rendu des jugemens iniques. Ce fait n'est peut-être garanti par aucune autorité anglo-saxonne ; mais le témoignage d'Asser, son biographe, nous prouve qu'il exerça une surveillance très-active. Lorsque le juge s'était trompé sans le vouloir, et sans avoir été séduit, mais par ignorance ou par inattention, il le réprimandait de sa faute, et l'avertissait qu'une conduite semblable l'exposait à perdre l'autorité dont il abusait. C'est ainsi qu'au lieu d'introduire dans l'administration de

nouveaux rouages, qui, bien que meilleurs, n'auraient pas répondu à ses vues dans des mains maladroites, il fit tant, par ses soins et sa persévérance, que ceux qu'il possédait marchèrent parfaitement.

Le troisième principe d'après lequel Alfred se dirigea, fut de communiquer autant qu'il le put, l'esprit de la loi religieuse à la législation temporelle de son royaume. Les statuts d'Alfred sont précédés du Décalogue, auquel il joignit un choix des préceptes de Moïse, et les canons du premier concile apostolique. « Faites » ceci », ajoute-t-il, « et si vous obéissez à ces » commandemens, vous n'aurez pas besoin » d'autres règles. » On dit ordinairement que le christianisme fait partie des lois du pays; Alfred avait une idée plus juste du rang que la religion doit occuper chez une nation chrétienne. Il aurait voulu que le christianisme eût été la loi elle-même. La nécessité d'une législation humaine n'existe uniquement qu'en proportion de notre négligence envers la loi divine, et si nous pouvions écrire celle-ci dans nos cœurs, toutes les autres deviendraient inutiles.

Chapitre X.

Edouard-l'Ancien. — Succession au trône contestée par Ethelwald, fils d'Ethelbald. — Edouard obtient l'avantage. — Ethelflede, *Dame* de Mercie. — La Mercie occupée par Edouard. — Soumission de la Northumbrie et de l'Estanglie. — Les Danois, les Scots et les Bretons reconnaissent l'autorité d'Edouard. — Athelstane. — Son caractère. — Ses guerres contre les Bretons. — Réduction du pays de Galles de l'ouest et de la ville d'Exeter. — Toute la Bretagne au sud de l'Humber se soumet à lui. — Sihtric, roi de Northumbrie, épouse la sœur d'Athelstane. — Commotions dans la Northumbrie après la mort de Sihtric. — Les Scots et les Danois s'unissent contre Athelstane. — Ils sont défaits dans la grande bataille de Brunnaburgh. — Renommée d'Athelstane. — Alliances de sa famille avec des princes étrangers. — Elgive épouse Charles-le-Simple, roi de France. — Expulsion de la dynastie carlovingienne par les Capets.

A la mort d'Alfred, son fils Édouard, connu sous le nom d'Édouard-l'Ancien, et Ethelwald, fils d'Ethelbald, se disputèrent la possession du trône. Si la loi de primogéniture eût été fermement établie, Ethelwald, qui représentait le

frère aîné, aurait pu prétendre avec justice à la couronne; mais Édouard était fils du roi qui venait de régner, et ses droits furent reconnus par les Saxons de l'ouest, sinon par les autres nations saxonnes et anglaises. Cependant Ethelwald, que nous devons appeler le prétendant, avait un parti puissant. Il s'empara de Twineham et de Wimburn, et, se jetant dans cette dernière ville dont il ferma les avenues, il déclara qu'il voulait vaincre ou mourir. Il ne fit sans doute entendre ces paroles que pour tromper ses adversaires, car, dans le cours de la nuit, il sortit sans bruit de la ville et se dirigea vers les peuples danois de la Northumbrie. Édouard, qui campait près de là, le poursuivit avec toute la diligence possible, mais il lui échappa, et arriva sans obstacle chez les Danois, qui le pro-
clamèrent leur roi. Ethelwald avait épousé une 904.
religieuse, au mépris des réglemens ecclésias- 905.
tiques, et l'on croit qu'il l'avait enlevée de son couvent. Elle s'attacha aux pas de son époux, et fut comme lui poursuivie par Édouard, dont elle eut aussi le bonheur d'éviter les atteintes. Ethelwald eut ensuite des succès, et son autorité s'étendit. Il conduisit une flotte sur les côtes d'Essex, et les Saxons de l'est se soumirent à lui.

Les Danois de l'Estanglie se rangèrent à leur tour sous sa bannière, et toutes les populations anglaises du *Danelagh* embrassèrent vivement sa cause. Les Anglo-Saxons qui habitaient les provinces occupées par les Danois, commençaient à s'identifier avec leurs conquérans. En général, les Anglais avaient été si peu habitués à un gouvernement régulier, que l'espèce de liberté anarchique dont ils pouvaient jouir sous les *holdas* ou chefs danois, leur paraissait préférable à tous les avantages qui naissent de la tranquillité.

Édouard, dans le cours de son règne, donna de grandes preuves d'habileté guerrière. Ethelwald
905. et ses partisans envahirent et pillèrent la Mercie. Aussitôt, Édouard rassembla ses combattans et prit une forte position sur la frontière de l'Estanglie; mais les habitans du Kent, sommés à plusieurs reprises de se joindre aux troupes du Wessex, refusèrent d'obéir. L'armée d'Édouard se trouva cernée par les Danois, et il y eut un choc terrible. Ethelwald fut tué, ainsi que le roi danois Eric et un grand nombre de holdas fameux, danois et norwégiens; mais la perte fut encore plus grande du côté du Wessex, et les Danois restèrent maîtres du champ de bataille. Édouard

avait échappé à tous les dangers, et les Danois consentirent volontiers à une paix, ou plutôt à une trève qu'ils observèrent, selon leur coutume, tant qu'ils le jugèrent convenable, c'est-à-dire jusqu'au moment où Réginald, fils de Guthred, vint aborder en Northumbrie. Il paraît qu'après la mort de Guthred, Niel et Sihtric, frères de Réginald, avaient continué de gouverner le pays, comme chefs subordonnés à l'autorité d'Alfred. En très-peu de tems, Réginald prit la ville d'Yorck et occupa une grande étendue du territoire de la Bernicie. Ceux des chefs de l'Anglie qui avaient cherché à lui résister furent chassés, et la meilleure partie du patrimoine de Saint-Cuthbert fut partagée entre Scula et un holda aussi vaillant que féroce, nommé Olave. Pendant que ces événemens se passaient, les Danois
envahissaient la Mercie et s'avançaient jusque 911.
sur les bords de la Severne, où ils furent rencontrés par Édouard, qui obtint sur eux une victoire complète et décisive.

L'année suivante vit mourir Ethelred, qui, en qualité d'ealdorman de la Mercie, avait gou-
verné cette contrée avec un pouvoir royal. 912.
Édouard prit possession de Londres et d'Oxford, et le reste des domaines d'Ethelred échut

à Ethelflede, fille d'Alfred. On donnait à celle-ci le titre emphatique de la *Dame*, et elle possédait le courage opiniâtre attribué par l'Arioste à sa Bradamante. Cette princesse, que les moines ont appelée, dans leurs écrits, *l'audacieuse Virago*, eut tout le caractère d'une héroïne de roman, et sa sagesse était égale à sa valeur. Les succès des Danois avaient été surtout facilités par leur système de fortifications; Ethelflede l'adopta et tâcha de le perfectionner. Tous les points qui pouvaient être défendus furent mis en état de résister. Worcester, sa capitale, avait été fortifié *du tems* d'Ethelred. Shiregate, Tamworth, Stafford, Eddisbury, Warwick, Cherbury, Runcorn, furent successivement protégés par les remparts qu'elle fit élever. A l'attaque de Breccanmere, que l'on croit être à présent Brecknock, elle fit prisonnière la femme d'un roi gallois ou breton, et montra dans cette expédition combien elle était active et intrépide; mais elle se signala plus encore en reprenant Derby et Leicester; elle recouvra ainsi des parties importantes de l'ancien territoire de la Mercie, et la soumission des populations danoises de ces villes et de leurs environs affermit son autorité.

Ethelflede mourut bientôt après ce dernier

succès, et le domaine de Mercie passa entre les
mains d'Elfwine, sa fille et son héritière. Les 920.
chroniqueurs établissent ses droits avec tant de
précision, qu'ils ne laissent aucun doute à ce
sujet; ce fait est d'une grande importance, en
montrant que, contre l'usage des nations teutoniques,
l'autorité souveraine, chez les Anglo-Saxons,
pouvait être transmise à une femme, ou,
selon l'expression anglo-saxonne que les Français
ont adoptée, qu'elle pouvait *tomber en
quenouille*. Ici, cependant, la faible héritière
fut forcée de succomber sous l'influence d'un
antagoniste puissant, dont elle n'aurait pas dû
avoir à craindre les attaques. Elfwine fut réduite
en captivité, dans la Mercie, par son oncle
Édouard, qui alors combattait les Danois avec
avantage, et il n'est plus ensuite question d'elle
dans l'histoire.

Édouard avait gagné du terrain sur les Da- 921.
nois, et, à l'exemple d'Ethelflede, il s'était assuré 924.
la conservation de ses conquêtes en érigeant de
puissantes forteresses. Il commença dans l'Essex,
où, comme dit la chronique, il *charpenta* le
bourg de Witam. Cette petite ville était autrefois
un poste romain : les murs du prétoire s'y
voient encore, et l'expression employée dans la

chronique semble indiquer que les fortifications d'Édouard consistèrent en une forte palissade, qui entourait l'ancienne ligne de défense. Là, le peuple se soumit à lui. Bedford et Northampton firent de même. Après quelques fluctuations de fortune, il prit Colchester et Maldon ; et il résulta de ces conquêtes que tous les chefs danois au sud de la Wellande, de l'Estanglie, de l'Essex et des contrées voisines, devinrent ses vassaux.

La Mercie se rangea également sous son *obéissance*. Les sujets d'Ethelflede, se tournèrent vers lui et l'acceptèrent pour leur souverain ; mais le royaume continua d'être séparé de celui de Wessex, comme il l'avait toujours été, quoique tous deux fussent gouvernés par le même monarque. Les rois des Bretons, Howel-le-Bon, Cledaue et Edwall, devinrent les hommes liges d'Édouard et lui rendirent hommage, ainsi que leurs peuples. Il reçut les mêmes marques de soumission des Danois et des Angles au nord de l'Humber. Les Bretons de Strath-Clyde et de Cambrie, et les habitans de Galloway, imitèrent avec empressement cet exemple, qui fut en outre suivi par le roi des Scots et sa nation. Tous le proclamèrent leur père, leur maître et

leur protecteur, et de ce moment Édouard fut en état de prétendre au souverain pouvoir sur toutes les races diverses qui habitaient l'île de Bretagne.

Après un règne heureux et plein de gloire, Édouard mourut, ayant désigné son fils Athelstane pour lui succéder. La mère d'Athelstane 925.
n'était que la fille d'un berger, et il est fort à craindre qu'elle n'ait pas été une épouse légitime, mais seulement une concubine. Le nom d'Athelstane signifie pierre précieuse [1]; peut-être le lui donna-t-on à cause de la beauté de sa personne. Il était grand, bien fait, de bonne mine, et, avant qu'il fût roi, il avait coutume de réunir par de brillans fils d'or les longues tresses de ses cheveux blonds. Il montra de bonne heure des talens et un jugement au-dessus de son âge, et en l'élevant au trône Edouard ne fit qu'obéir aux désirs d'Alfred, qui avait reconnu dans Athelstane l'espoir futur de la Bretagne.

Fort jeune encore, Athelstane fut anobli par son grand-père Alfred, des mains duquel il reçut les insignes de ses honneurs : une robe de pourpre, un baudrier enrichi de pierreries, et l'arme nationale, le cimeterre saxon appelé

---

[1] *Æthel*, noble, et *stan*, pierre.

seax, renfermé dans un fourreau d'or ; et, conformément à l'usage très-anciennement établi chez les Teutons, il put, à compter de ce moment, jouir des droits et des priviléges d'un guerrier indépendant.

C'est à peu près à cette époque de sa vie que, cherchant peut-être les aventures, il vogua dans la mer du Nord et visita les rivages de la Baltique. Il s'y instruisit dans la langue norse et prit beaucoup de goût pour les usages et les coutumes des hommes du nord. On dit que pendant la résidence d'Athelstane en Scandinavie, il s'y lia d'amitié avec Guthrun, ce qui aida ce dernier, par la suite, à obtenir le royaume d'Estanglie, comme état dépendant de la couronne anglaise.

Athelstane avait trente ans lorsque son père expira, et les Merciens le proclamèrent aussitôt leur roi. Les nobles de Wessex, assemblés à Winchester, suivirent sans opposition l'exemple de la Mercie, et Athelstane fut couronné, avec beaucoup de pompe et de magnificence, à Kingston-sur-Tamise. Le nom de Kingston fut donné à cette ville parce qu'elle était considérée particulièrement comme *la ville du roi,* ce qui s'exprime en anglo-saxon par *Cynges tun.* Les

rois de Wessex, après leur couronnement, y prenaient possession de leur royaume en montant sur une grosse pierre ou fragment de roche, que l'on voyait encore il n'y a pas très-long-tems dans le cimetière. Une ancienne chapelle ornée des statues des rois anglo-saxons, rappelait aussi le souvenir de ces inaugurations, mais dans le siècle dernier, elle est tombée de vétusté [1].

Athelstane rencontra de l'opposition parmi
les nobles de Wessex, lorsqu'ils délibérèrent 925.
si, conformément aux volontés de son père, 926.
ils le reconnaîtraient. Le chef de cette sédition, qui s'appelait Alfred, et qui était probablement de la famille royale, avait comploté avec ses adhérens de se saisir d'Athelstane et de lui crever les yeux. La conspiration fut découverte; néanmoins, Alfred nia son crime, et d'après la jurisprudence anglo-saxonne, il fut admis à se justifier par serment. Cette formalité était ordinairement remplie en présence d'un évêque; mais, à cause de la nature grave du crime dont Alfred était accusé, on décida qu'il prêterait son serment à Rome devant le pape. C'est ce qu'il fit en effet; il jura solennellement,

[1] En 1735.

dans la basilique de Saint-Pierre, qu'il était innocent; mais aussitôt il tomba sans connaissance au pied de l'autel, et trois jours après il mourut dans le *collége anglais*, bâtiment que l'on avait fait construire pour la réception des pélerins ou voyageurs anglo-saxons, et qui continua de servir à cette destination jusqu'au XVIe. siècle.

Cette conspiration eut d'autres suites plus malheureuses. Long-tems après, Edwin, frère d'Athelstane, fut accusé de s'être joint au parti
933. d'Alfred contre le roi. Il protesta en vain de son innocence; Athelstane résolut de faire périr son frère. En conséquence, Edwin et son écuyer, qui était aussi impliqué dans l'accusation, furent jetés dans un vieux bateau percé, sans voiles, sans rames et sans gouvernail, et la barque ayant été poussée en mer, ils furent livrés à la fureur des vagues. Ce genre de punition était assez usité dans le moyen-âge, c'était un des nombreux moyens que l'on employait pour éloigner de soi la responsabilité d'une action cruelle, en y faisant concourir un agent intermédiaire. Par un heureux hasard, la barque fut ramenée au rivage par les flots, et l'écuyer conserva la vie; mais Edwin n'avait pu

supporter l'horreur de sa situation, et, craignant les lentes tortures de la faim, il s'était précipité dans la mer. Athelstane, lorsqu'il n'en était plus tems, découvrit qu'il avait été trompé par de faux témoins, et pendant sept ans il fit pénitence de sa coupable erreur.

Athelstane savait que le principal motif qui avait décidé les Anglais en sa faveur était l'espoir qu'ils fondaient sur son courage; aussitôt
qu'il fut monté sur le trône, il s'engagea dans 926.
une suite d'entreprises belliqueuses contre les 927.
autres nations de la Bretagne. Il soutint par ce moyen sa réputation, et il y trouva aussi l'avantage de donner de l'occupation à des hommes qui, autrement, eussent peut-être été portés à devenir ses ennemis. Plus d'une épée qui se fût tournée contre lui se dirigea contre les Bretons et les Scots.

On se rappelle qu'Alfred, ainsi qu'Édouard, avaient été respectivement reconnus monarques suprêmes des chefs bretons. Mais les Bretons, désirant sans cesse recouvrer leur liberté depuis long-tems perdue, se soulevaient en toute occasion. Cette opposition au pouvoir saxon ne fut pas heureuse. Athelstane conduisit toutes ses forces contre les habitans du pays de Galles,

et Edwall Voel, roi de Gwynnedd, se vit bientôt dans la nécessité de livrer ses états au conquérant.

Athelstane, cependant, avait trop de générosité, ou peut-être trop de jugement, pour priver le prince breton de ses domaines. « Faire un » roi », disait-il, « vaut mieux que d'être roi. » Et il rétablit Edwall, qui toutefois, aussi bien que les autres princes gallois, fut obligé de se reconnaître vassal d'Athelstane. Rassemblés tous en sa présence, lorsqu'il tint sa cour à Hereford, ils rendirent hommage au monarque saxon, qui leur imposa un tribut considérable. Il exigea que vingt livres pesant d'or, et trois cents livres d'argent fin, fussent annuellement payées à son trésor. Ils devaient aussi faire conduire chaque année dans les pâturages du roi vingt-cinq mille bœufs, et lui faire présent des chiens les plus agiles, et des faucons les plus ardens qui pussent être choisis par un peuple chasseur, comme marques d'honneur et de soumission. Il fut en outre convenu que tout le territoire compris entre les rivières de Severne et de Wye, et dont certaines parties paraissent avoir encore été gouvernées par des chefs gallois, serait entièrement réuni au royaume de Mercie.

Tel fut le sort des royaumes de Gwynnedd, de Deheubarth et de Powys, qui forment à présent la principauté de Galles, et que les Saxons appelaient Galles septentrionale.

Nous devons maintenant nous occuper des événemens arrivés dans la partie ouest du pays de Galles, où les Bretons étaient encore le peuple prépondérant, du moins quant au nombre. Dans le Sommerset, le Dorset, et partie de la Damnonie jusqu'à l'Exe, le pays était dans le même état que les frontières galloises mentionnées précédemment [1], où les classes distinguées sont anglaises et parlent anglais, tandis que les habitans des campagnes sont gallois et parlent un langage qui leur est propre[2]. Les populations de ces divers districts reçurent le nom anglo-saxon de *wealh cyn,* race galloise. A mesure que l'on avançait vers l'occident, les Bretons devenaient de plus en plus dominans. L'ancienne ville d'Exeter ou *Caer isc* était conjointement habitée par des Bretons et des

---

[1] Voyez page 110 à 111.

[2] C'est précisément la même chose en France pour les départemens des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan, où l'on parle breton dans les campagnes, et français dans les villes. (*N. du T.*)

Saxons. Lorsque je dis que ces deux nations habitaient Exeter ensemble, je n'entends pas que la maison d'un breton et celle d'un saxon y étaient contiguës, mais que la ville était partagée de manière qu'une de ses divisions appartenait aux Anglais ou Saxons, tandis que les Bretons étaient en possession de l'autre. Des partages de ce genre ont été et sont encore fréquens, lorsque le pays a été conquis par un peuple qui refuse de se mélanger avec les anciens habitans. Kilkenny, en Irlande, consistait ainsi en deux villes, dont l'une était anglaise et l'autre irlandaise.

Autant qu'il est possible d'en juger, les habitans d'Exeter, bretons et saxons, vivaient ensemble en bonne intelligence; cette ville était une espèce de petite république comme les villes libres d'Italie et d'Allemagne, ou comme Marseille, qui, quoique enclavée en France, eut tous les droits d'un état indépendant jusqu'au moment où les rois français s'en emparèrent. Il en a peut-être été de même de la plupart des autres grandes villes d'Angleterre, qui jouissaient probablement de franchises et de libertés, avant qu'aucun de nos rois anglo-saxons eût une couronne sur la tête ou un sceptre à la main.

Athelstane ayant réduit les Bretons qui habitaient les rives septentrionales de l'embouchure de la Severne, tourna ensuite ses armes contre les Gallois ou Bretons de la Damnonie, autrement dit du Devon et de la Cornouailles. Les Bretons furent aisément chassés de Caer isc. Athelstane entoura cette ville de fortes murailles et de tours construites en pierre de taille; il en fit une forteresse capable de tenir en respect les populations nouvellement assujéties. Tous les Damnoniens des rangs supérieurs s'enfuirent au-delà de la rivière de Tamar, dans le comté actuel de Cornouailles, où bientôt ils furent contrains de se soumettre au pouvoir anglo-saxon. Cependant les Bretons se mélangèrent si peu avec leurs conquérans, qu'ils conservèrent leur ancien idiome jusqu'au règne de Henri VIII, époque à laquelle il se perdit peu à peu. Du tems de la reine Anne, on ne le connaissait plus que dans quelques villages aux environs de Land's End. Les enfans apprirent l'anglais, et, à mesure que les vieillards de Cornouailles mouruṛent, la langue s'éteignit par degrés avec eux; si bien que vers le milieu du règne de Georges III, une femme nommée Dolly Pentrath, vieille marchande de poisson,

qui résidait à environ trois milles de Mousehole, près Penzance, était le seul individu dans le monde, qui pût parler la langue des anciens Bretons damnoniens. Elle en faisait au surplus un fort mauvais usage, car elle ne s'en servait que pour gronder quand elle était offensée, ou pour blasphémer et dire des injures quand on ne lui offrait pas un assez bon prix de son poisson.

Les noms des champs, des villes, des montagnes et des rivières de Cornouailles, sont maintenant les seuls mémoriaux qui nous restent du dialecte breton, dont l'extinction, quand on y réfléchit, fait éprouver une sorte de regret. Les plus utiles vertus politiques d'un peuple naissent d'un sentiment louable de nationalité, et il n'en est point de plus puissant, ni de plus innocent, que la possession chérie d'un idiome ancien qui lui est particulier.

C'est ainsi qu'Athelstane soumit à son autorité la Bretagne au sud de l'Humber. Suivons
925. à présent ses conquêtes dans les régions septen-
927. trionales de l'île. Athelstane semble par caractère avoir été disposé à la paix. Il avait un jugement droit, des manières affables et gracieuses; il aimait la magnificence et probablement aussi les jouissances de la vie. Il donna un gage de

son désir de la paix en accordant une de ses sœurs en mariage à Sihtric, roi des Danois. Du tems d'Athelstane, les domaines des Danois northumbriens s'étendaient vers le nord jusqu'à Edimbourg. Au-delà du détroit de Forth, résidaient les Scots, dont le roi, nommé Constantin, était fortement disposé à secouer le joug de la couronne anglaise. Les hommes du nord en général ne souffraient qu'avec impatience le gouvernement du sud, et la mort infortunée de Sihtric mit le pays entier dans l'agitation. Les chefs de la Northumbrie s'assemblèrent et engagèrent Godefrey, fils de Sihtric, à se délivrer 729.
de son vasselage. « Autrefois, » lui dirent-ils, 934.
« nous étions libres; nous ne servions pas le » roi du sud. » Ils commencèrent donc à s'emparer des châteaux et des forts, abattirent partout le dragon du Wessex, et y substituèrent la bannière danoise du corbeau. Constantin et ses Scots firent aussitôt cause commune avec les Danois, mais cette alliance ne leur profita guère. Les chefs danois furent chassés au-delà de la mer. Le pays des Scots fut dévasté; les flottes d'Athelstane en pillèrent les rivages; ses troupes s'avancèrent jusqu'à Caithness; le roi des Scots céda sa couronne qu'il ne reçut ensuite qu'à

titre de vassal, et il fut obligé de remettre son fils au pouvoir d'Athelstane, qui s'assura par cet otage de la fidèle exécution des conditions qu'il avait imposées. Olave, autre chef danois, ou Anlaf, comme nos historiens l'appellent, prenait pendant ce tems la ville de Dublin, et s'emparait de la domination sur les chefs de l'Irlande. Les hommes de l'est, désignation donnée à ces envahisseurs par les naturels du pays, s'établirent solidement sur les rivages, et Constantin d'Ecosse, ardent à saisir les occasions qui pouvaient servir à le débarrasser de l'autorité d'Athelstane, excita Anlaf à revenir dans la Bretagne, et à reconquérir le territoire que Sihtric avait possédé. Tous les *Cymri* du nord, les Bretons de Strath-Clyde, de Reged et de Cumbrie étaient gouvernés par un prince scot [1], et ils se laissèrent facilement persuader d'entrer dans la confédération. Edwall, roi de Gwynnedd, se montra aussi tout prêt. On entendit partout retentir le cri de guerre. Les pirates danois et norwégiens accoururent de tous les points de l'horizon, se réjouissant par avance à la pensée du carnage, et une flotte de

---

[1] Voyez page 287.

six cent vingt vaisseaux, montés par des guerriers d'élite, entra dans l'embouchure de l'Humber. Les *Heab-Gerefas*, ou gouverneurs placés dans le pays par Athelstane, furent promptement défaits : l'un d'eux fut tué, et l'autre, s'échappant avec la plus grande difficulté, porta au roi anglo-saxon ces désastreuses nouvelles. Dans cette extrémité, Athelstane ne fut point abandonné par la politique et le courage qui lui étaient ordinaires. En habile général, il ouvrit des négociations avec l'ennemi pour détourner son attention, et il se hâta en même tems d'arriver sur le théâtre de la guerre.

Athelstane exécuta sa marche avec tant de diligence et de secret, qu'il parvint à fixer son camp à Brunnaburgh, dans le voisinage de l'armée d'Anlaf, avant que celui-ci se fût douté seulement de son approche. Le Danois, 938.
pris ainsi à l'improviste, avait le plus grand besoin de se procurer des renseignemens sur les forces d'Athelstane. Imitant le stratagême d'Alfred, il se déguisa en barde ou *scalde*, et, une harpe entre les mains, il s'avança intrépidement au milieu des ennemis. Il trouva facilement accès auprès du roi. Athelstane protégeait ces musiciens et chanteurs ambulans, et les

récompensait par un peu d'argent et beaucoup d'éloges. Dans ce moment-là, il se trouvait assis à un banquet, avec les chefs de son armée. Anlaf dansa, joua de la harpe et chanta, et quand le repas fut terminé, Athelstane et ses généraux devant tenir un conseil de guerre, on remit au faux barde une bourse pleine de pièces d'argent, en témoignage de la satisfaction du roi et pour lui faire entendre qu'il pouvait se retirer.

Anlaf obéit avec joie. Ses regards, perçans comme ceux d'un partisan militaire, avaient parfaitement remarqué la situation de la tente royale, et il se glissa vîte hors du camp. Quoique le Danois n'eût pas jugé au-dessous de sa dignité de prendre les habits d'un harpiste, il ne put supporter l'idée de garder ce qu'il avait gagné en jouant son rôle. L'argent qu'il avait reçu lui était odieux, et il résolut de ne pas le porter sur lui davantage : mais comme il aurait excité des soupçons en le jetant et encore plus en le donnant, il prit le parti de l'ensevelir dans la terre.

Anlaf sortit heureusement du camp, mais il avait été découvert et aurait pu être livré. Un guerrier, qui autrefois avait combattu sous ses

drapeaux, le reconnut, et ce ne fut que lorsque celui-ci vit Anlaf hors d'atteinte, qu'il courut vers Athelstane et lui révéla le nom de l'étranger dont il venait de recevoir la visite. Le roi lui reprocha de lui avoir manqué de fidélité. « O roi ! » lui dit l'honnête soldat, « tu te » trompes. Le serment de fidélité qui me lie » envers toi, je l'ai fait jadis à Anlaf, et si » j'avais été parjure envers lui, c'est alors » qu'avec justice tu aurais pu me croire capable » de te trahir aussi. Mais écoute mon conseil : » pendant que tu attends des renforts, retire ta » tente du lieu où elle est maintenant, si tu » veux éviter les coups de ton ennemi. » Athelstane suivit cet avis et ordonna de faire placer sa tente dans un autre endroit, mais sans divulguer la cause de ce changement. Dans la soirée, de nouvelles troupes arrivèrent, et la tente d'un évêque fut élevée à la place qu'occupait auparavant celle du roi.

A minuit, Anlaf et son armée donnèrent tout-à-coup un assaut terrible aux Anglo-Saxons. Le Danois, suivi de ses plus zélés compagnons, dirigea lui-même la première attaque sur la tente qui avait été substituée au pavillon royal. Le prétendu scalde avait observé la place fatale d'un œil sûr ; tous ceux qui s'y trouvaient furent mas-

sacrés, et il crut sans doute qu'il s'était préparé la victoire par la mort du roi ; mais le tumulte se répandit, et Athelstane, sortant précipitamment de sa couche, rallia et ranima les soldats alarmés qui s'amassaient confusément autour de lui. Lorsque le soleil se leva, la bataille était déjà furieuse. Elle dura pendant la journée entière, et se termina par la déroute complète de l'ennemi. Cinq rois et sept *iarls* ou comtes y succombèrent. L'armée combinée fut totalement défaite. Le Scot Constantin s'enfuit vers le *nord*, pleurant son fils aux beaux cheveux, qui avait péri dans le combat. Anlaf regagna l'Irlande avec les restes épars de ses soldats consternés. Athelstane, le *seigneur des Saxons de l'ouest*, le *distributeur de bracelets*, resta maître du terrain, et la bataille de Brunnaburgh fut longtems chantée par les ménestrels, comme le plus grand triomphe qui eût été obtenu par les Angles et les Saxons, *depuis qu'ils avaient traversé les mers orageuses*.

Cette victoire fut si décisive, que pendant tout le reste du règne d'Athelstane, aucun ennemi n'osa se lever contre lui ; sa suprématie fut reconnue sans opposition, et sa gloire s'étendit dans les royaumes éloignés.

Il est certain qu'Athelstane tint un rang distingué parmi les monarques de l'Europe ; ses relations avec les diverses puissances continentales forment une partie très-intéressante et très-singulière de son histoire. Harold de Norwége rechercha l'amitié d'Athelstane avec ardeur, et confia son fils aux soins du souverain de la Bretagne. Ce fils, nommé Haco, fit son éducation en Angleterre, et ce fut par la protection de l'Angleterre qu'il monta sur le trône norwégien. Il fut loué avec justice de son excellent gouvernement ; les lois de Haco, *le fils adoptif d'Athelstane*, sont les plus anciens spécimens écrits de la législation des Scandinaves, comme la plus forte preuve des avantages que le prince norwégien avait recueillis de son éducation à la cour du roi anglo-saxon.

S'il y eut jamais une antipathie nationale bien marquée, ce fut celle qui exista, et qui en quelque sorte existe encore, entre les peuples *celtiques* ou *cymriques* et les Saxons ou Anglais ; Athelstane parvint cependant à la dompter. Les hommes du Nord envahirent l'Armorique, et les Bretons de la Gaule, fuyant leurs nouveaux ennemis, vinrent chercher un refuge sur la terre de leurs ancêtres. Athelstane exerça envers

ces fugitifs une hospitalité bienveillante ; il devint le protecteur d'Alan, petit-fils du roi d'Armorique, et, comme le Norwégien Haco, ce jeune prince fut élevé dans le palais d'Athelstane. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, il rassembla
937. les émigrés Bretons. Une expédition heureuse mit au pouvoir d'Alan les villes de Dol et de Saint-Brieuc, et cet autre enfant adoptif d'Athelstane fut, de même que Haco, rétabli sur le trône.

Les sœurs d'Athelstane eurent leur part de la considération qu'il avait acquise par sa *conduite* et ses succès. Une d'elle fut recherchée par Othon, fils de Henri, empereur de Germanie. Une autre devint l'épouse de Louis, duc d'Aquitaine. Ces princes du continent auraient pu trouver des partis beaucoup plus près d'eux, et l'on doit penser en conséquence que des raisons spéciales et puissantes les portèrent à s'unir de préférence aux filles d'Angleterre.

A cette époque à peu près, la France était tombée dans de graves désordres. Les descendans de Charlemagne, qui gouvernaient encore la Germanie et la France, avaient dégénéré au-
887. tant que ceux de Clovis. Charles-le-Gros s'était montré tellement privé de courage personnel,

le moindre mérite d'un roi, qu'il fut solennellement déposé dans la diète de l'empire germanique, et l'on élut à sa place Arnolph, son neveu. Les nobles français imitèrent cet exemple; Eudes, comte de Paris, soutenu par un parti formidable, s'empara de la dignité royale. La France ressemblait, sous un rapport, à l'Angleterre anglo-saxonne; ce n'était pas un royaume compact, mais un faisceau de principautés, de communautés et d'états, gouvernés, dans les tems paisibles, par un seul souverain, et, dans les tems de troubles, par tous ceux qui pouvaient prétendre au pouvoir. Eudes ne fut pas reconnu au sud de la Loire; Raoul ou Rodolphe obtint le royaume de Bourgogne, au-delà du Jura, c'est-à-dire la Suisse actuelle et ses dépendances. Charles-le-Simple, fils de Louis-le-Bègue, que l'on appelait aussi Louis-le-Fainéant (le peuple, dans ce tems-là, donnait à ses rois des épithètes fort inciviles), Charles-le-Simple, disons-nous, devenu le représentant direct et l'héritier de Charlemagne, après l'expulsion de Charles-le-Gros, s'était refugié en Angleterre, où il avait cherché un abri contre les tempêtes de la révolution qui l'avait fait tomber du trône. Il y fut reçu avec amitié, épousa la belle Edgive, fille d'Édouard 887.

et sœur d'Athelstane, et continua ensuite de profiter de la bienveillance de la nation anglo-saxonne. Eudes n'avait pas régné très-longtems lorsqu'il se manifesta du mécontentement contre lui. Mes jeunes lecteurs [1] se souviennent sans doute de la fable des grenouilles, or, les nations humaines, dans des circonstances semblables, trouvent qu'après tout il est plus commode et plus doux de vivre sous un roi *soliveau* que sous un roi *cigogne*. Une députation fut envoyée en Angleterre, afin de rappeler
893. Charles-le-Simple, qui peut-être alors n'avait pas encore tout-à-fait mérité son surnom. Charles quitta donc le pays, emmenant avec lui
896. en France l'Anglaise Edgive, sa femme. Appuyé par un grand nombre de nobles, il fût couronné
898. roi à Rheims; un arrangement eut lieu entre lui et Eudes, par suite duquel ses domaines se composèrent du territoire compris entre la Seine et le Rhône, et à la mort de Eudes, il devint souverain du royaume entier.

Charles-le-Simple n'était pas sans vaillance; il avait même ce que l'on appelle un caractère

[1] Sir Francis Palgrave s'adresse souvent à de *jeunes lecteurs*, parce que son livre fait partie de la *Bibliothèque de Famille*, recueil destiné en Angleterre à l'éducation de la jeunesse. (*N. du T.*)

décidé, qui souvent ne prouve qu'un défaut de jugement. C'était le courage de *l'aveugle Bayard*, qui, dit le vieux proverbe, *ne réfléchit jamais avant de sauter* [1]. Ceux, effectivement, qui sont le moins en état de faire face au péril, se montrent quelquefois les plus ardens à s'y précipiter. Charles-le-Simple avait un ministre favori, nommé Haganon, qui était devenu odieux à la nation française et lui avait fait détester son maître. Des troubles survinrent ; Charles-le-Simple fut privé du gouvernement pendant sept mois ; 920.
mais les nobles, après avoir délibéré, dans un grand conseil tenu à Soissons, s'ils le renverraient tout-à-fait comme ils avaient renvoyé Charles-le-Gros, lui permirent de continuer son règne, se contentant d'exiger qu'il changeât de manière de gouverner, et qu'il chassât le méprisable Haganon. Charles se soumit à ces conditions pendant quelque tems, mais avec beaucoup de répugnance, et aussitôt qu'il crut pouvoir impunément effectuer son dessein, il rétablit son favori dans ses honneurs et son emploi. Le ressentiment des nobles français ne connut plus

---

[1] Le nom de Bayard, dans ce vieux proverbe anglais, est donné à un cheval aveugle, qui ne se montre insensible au danger que parce qu'il ne l'aperçoit pas, et non par un courage réel. (*N. du T.*)

de bornes. Ils se réunirent de rechef en conseil, et se donnèrent pour roi Robert, duc de France
922. et frère de Eudes. Charles leva sur-le-champ des troupes et les conduisit contre Robert qu'il tua de sa propre main dans une bataille. Hugues-le-Grand, fils de Robert, rallia ses partisans. Charles fut à son tour défait, et prit la fuite; mais arrêté dans les états d'Humber, comte de Vermandois, qui agissait de concert avec Raoul de Bourgogne, il fut emprisonné d'abord à Château-Thierry, et ensuite à Péronne, où il mourut dans la captivité.

Raoul fut élu roi et couronné à Soissons, principalement par l'influence de Hugues-le-Grand, son beau-frère. Edgive, qui avait quitté l'Angleterre avec tant de joie, lorsque Charles s'était décidé à monter sur le trône de France, retourna tristement avec son fils Louis, encore enfant, dans le pays où son époux avait été exilé. Hugues-le-Grand, qui avait fait élever Raoul à la dignité royale, possédait tant de pouvoir, qu'il était souvent qualifié de roi des Français, quoiqu'il n'eût aucun droit réel à ce titre; et, afin de conserver son autorité, il fit tous ses efforts pour se procurer l'alliance et l'amitié de notre Athelstane. Il vint à Londres, et offrit de

riches présens : l'épée de Constantin-le-Grand et la lance de Charlemagne, qui, dans les mains du fabuleux empereur de la chevalerie, avait, disait-on, toujours été le gage assuré de la victoire. Le principal objet de Hugues était d'obtenir en mariage une des sœurs d'Athelstane. Il pensait problablement que ce prince pouvait être porté à soutenir les prétentions du jeune Louis, mais que, si le *roi des Français* avait à ses côtés la sœur du roi anglo-saxon, celui-ci se déciderait ensuite à passer sur les droits du fils d'Edgive. Athelstane consentit à remplir ses vœux.

A la mort de Raoul, le gouvernement monarchique cessa pendant quelque tems chez les Français. Chaque comte, chaque duc et chaque baron gouverna lui-même son territoire du mieux qu'il put, et les anciennes villes qui avaient été colonies romaines, semblent avoir administré leurs affaires par leurs propres magistrats. Il se présentait de nombreux compétiteurs pour la couronne, mais aucun ne put prévaloir, quoiqu'il y eût un fort parti pour la dynastie carlovingienne, c'est-à-dire en faveur du jeune Louis. Athelstane s'efforça de seconder cette disposition, et la nation française consentit enfin à

936. rappeler le prince de son exil. Les états de France envoyèrent des députés avec le pouvoir d'agir ostensiblement. Ils arrivèrent en Angleterre. Là, en présence d'Athelstane, ils firent serment de fidélité à Louis, qui, accompagné d'un grand nombre de prélats et de seigneurs anglo-saxons, quitta ce pays et alla prendre possession de son royaume. Louis, à cause de son long séjour en Angleterre, prit le nom de Louis-d'Outre-Mer, et l'assistance d'Athelstane contribua beaucoup à le soutenir contre ses propres sujets, qui ne l'aimèrent jamais cordialement. Athelstane agit-il ou non avec justice en appuyant ainsi son neveu; c'est une question sur laquelle il peut y avoir diversité d'opinion. Je présente seulement le fait comme une preuve de l'influence considérable qu'exerçait l'Angleterre anglo-saxonne.

Si l'on doit en juger par le résultat, il n'y eut dans cette intervention ni discernement, ni prudence, car les Carlovingiens ne se rétablirent pas réellement en France. L'arbre avait été si souvent arraché, qu'il ne pouvait plus reprendre racine; les Français avaient cessé d'être soumis à cette famille, et, à la mort de Louis-le-Fainéant, petit-fils de Louis-d'Outre-

Mer, Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, monta sur le trône. 987.

De notre tems, ces scènes se sont renouvelées, un Louis et un Charles, descendans de Hugues Capet, ont demeuré parmi nous, comme ceux qui avaient été chassés il y a neuf cents ans par les ancêtres de Hugues Capet; quelque opinion que l'on puisse avoir sur les causes de leur expulsion, il faut espérer que l'Angleterre présentera toujours un refuge à l'exilé, un sanctuaire au malheur.

Athelstane fit un grand nombre de bonnes lois; les souvenirs traditionnels de son gouvernement semblent indiquer qu'il désirait vivement que son peuple fût heureux et libre. On a cru généralement qu'il avait accordé des priviléges et des franchises considérables à la ville de Beverley, en disant :

Libre je veux désormais te laisser,
Autant que l'œil de voir ou l'esprit de penser.

Lorsque les bonnes gens des bourgs commencèrent à s'imaginer que leur importance et leur bonheur étaient intéressés à ce qu'ils eussent la faculté d'envoyer des membres à la chambre des communes, la charte d'Athelstane fut alléguée plus d'une fois, comme le fondement de

leurs droits parlementaires, et dans tout l'ouest de l'Angleterre, il est peu de villes qui n'ait érigé des statues en l'honneur d'Athelstane.

La charité d'Athelstane contribua sans doute à le faire aimer du peuple. Il ordonna que chacun de ses domaines royaux supporterait une charge annuelle en faveur des infortunés. L'intendant ou bailli devait chaque année racheter un captif. Chez les Anglo-Saxons, lorsque des délinquans ne pouvaient payer les amendes auxquelles on les avait condamnés, ils étaient, dans certains cas, réduits à l'esclavage, et c'étaient ces malheureux qu'Athelstane avait eu l'intention de secourir. Il voulut, en outre, que les intendans de ses châteaux s'associassent deux par deux, pour subvenir à la nourriture et à l'habillement d'un Anglais pauvre, *si on pouvait le trouver;* ce doute est une preuve convaincante de la prospérité générale dont la nation jouissait à cette époque.

Chapitre XI.

Edmond. — Révolution en Northumbrie qui fait monter Olave sur le trône. — Traité par lequel la Bretagne est partagée entre Edmond et son compétiteur. — Mort d'Olave. — Edmond soumet la Northumbrie. — La Cumbrie ou Strath-Clyde. — Coup-d'œil en arrière sur l'histoire des Bretons de la Cumbrie. — Donald, roi de Cumbrie, est chassé par Edmond, et son royaume est donné à Malcolm. — Extinction des Bretons de la Cumbrie. — Mort d'Edmond. — Edred. — Constitution de l'empire anglo-saxon. — La Northumbrie se soulève. — Eric monte sur le trône. — Edred réduit la Northumbrie, et convertit ce royaume en comté.

Edmond, l'*atheling* [1], fils d'Édouard-l'Ancien, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il remplaça son frère Athelstane sur le trône. 941.

Les Northumbriens ne s'étaient soumis que malgré eux à la domination directe d'Athelstane. Ils rompirent leur serment, et envoyèrent des députés à Olave, un des rois des hommes de

[1] Qualification qui désignait l'héritier présomptif de la couronne. (*N. du T.*)

l'est ou Danois qui s'étaient fixés en Irlande, afin qu'il vînt régner sur eux. Olave, cependant, semble avoir été appelé par les vœux des Anglais, autant que par ceux des Danois, car il fut puissamment secondé par Wulstan, archevêque d'Yorck, qui, jusqu'à la fin, continua d'appuyer le parti de l'indépendance.

Olave commença sur-le-champ les hostilités. Il s'avança jusqu'à Tamworth, soutenu par les
942. habitans du pays, voisin des bourgs danois, quoique les bourgs mêmes fussent occupés par Edmond. Il saccagea la ville, perdit beaucoup d'hommes, mais fit un butin considérable. Quelque tems après, Olave et son fidèle conseiller, l'archevêque Wulstan, se trouvèrent assiégés par Edmond dans la ville de Leicester. Olave fit une sortie pendant la nuit, et joignant ce qu'il avait de soldats avec d'autres corps de ses
943. troupes, il livra une grande bataille. Edmond, de son côté, était accompagné d'Odon, archevêque de Cantorbery; les deux prélats ayant conféré ensemble, un traité fut conclu d'après les bases suivantes : Olave devait gouverner toute la Bretagne au nord de Watling-Street, tandis qu'Edmond régnerait sur la partie méridionale; et, à la mort de l'un d'eux, le survivant

aurait à lui seul tout l'empire. On voit que par ce traité, Edmond consentait à déshériter ses frères, et que le hasard de la survivance pouvait placer toutes les populations anglaises sous l'autorité des Danois. Triste arrangement que celui-ci, pour un descendant d'Alfred, et qui doit nous faire supposer qu'Edmond était tombé dans le plus grand embarras, ou qu'il fut trompé par ses conseillers. Odon était d'extraction danoise; il était fils d'un des chefs qui avaient envahi l'Angleterre sous Hingwar. Il avait une érudition peu commune, mais un caractère dur et ambitieux. Selon les probabilités du calcul, les chances de survivance étaient, à la vérité, en faveur d'Edmond. Il était le plus jeune des deux; d'ailleurs, les rois danois étaient exposés à bien des accidens, outre les hasards ordinaires de la vie. Olave pouvait être tué par un frère, comme Niel, qui tomba sous les coups de Sihtric, ou les Northumbriens pouvaient le déposer ainsi qu'ils en avaient agi envers un grand nombre de leurs souverains. Ces considérations ont peut-être contribué à la détermination d'Edmond, lorsqu'il se soumit à des conditions si humiliantes en apparence.

Heureusement pour les Anglais, Olave mourut

dans le cours de l'année suivante. Edmond envahit aussitôt la Northumbrie, où régnaient deux roitelets danois, Anlaf et Reginald. On ne voit pas clairement comment le premier s'y était établi; il y régnait peut-être déjà sous Olave et comme son vassal, ou bien il n'était entré dans la Northumbrie qu'à la mort de celui-ci. Quant à Réginald, son autorité résultait de la cession qui lui en avait été faite par Edmond. Ces souverains, au surplus, n'étaient en état de faire aucune résistance, et les Northumbriens passèrent de nouveau sous le sceptre
944. d'Edmond.

Les Bretons de la Cumbrie, qui occupent sur la carte une place assez considérable, n'en ont qu'une fort petite dans l'histoire; leurs annales se sont entièrement perdues, et il ne reste à leur sujet rien d'authentique, excepté quelques remarques accidentelles sur leur asservissement et leurs malheurs. Les romans nous fourniraient sur eux beaucoup plus de renseignemens; on y voit que Rhyderc ou Roderic-le-Magnifique a régné dans la Cumbrie, et que Merlin y a prophétisé. Arthur tenait sa cour dans la joyeuse Carlisle, et Peredur, prince du Soleil-Brillant, dont on trouve le nom parmi ceux des princes de Strath-

Clyde, est un des plus fameux héros qui figurent dans les contes traditionnels conservés par les Cymri. Ces personnages fantastiques sont importans sous un point de vue, parce qu'ils prouvent un fait qui, sans cela, passerait inaperçu : c'est que, depuis la rivière de Ribble, dans le Lancashire, ou aux environs, jusqu'à celle de Clyde, il existait une population compacte de Bretons, qui avaient conservé leur idiôme et leurs coutumes nationales, conformes en tous points à celles que nous trouvons encore aujourd'hui chez les habitans du pays de Galles. De sorte que, même dans le x[e]. siècle, les anciens Bretons occupaient la plus grande partie des côtes occidentales de l'île, quelque contraints qu'ils eussent été de céder à la suprématie des envahisseurs saxons.

Le royaume de Cumbrie comprenait plusieurs districts, gouvernés probablement par de petits princes, (*reguli*), subordonnés à un monarque suprême ou *pendragon*. Reged paraît avoir été dans le voisinage d'Annandale. Par conséquent, *Strath-Clyde* [1] est le district ou *la vallée* de

[1] Le mot *strath* est encore d'un usage général en Ecosse, dans les hautes et basses terres, pour exprimer *une vallée*.

Clydesdale. Dans ce district, était situé Alcluyd ou *Dunbritton*, maintenant Dumbarton, où les rois bretons faisaient leur résidence ordinaire ; et souvent le royaume de Cumbrie entier était appelé Strath-Clyde, du nom de l'état principal, de même que le royaume uni de la Bretagne et de l'Irlande est souvent désigné sous le nom d'Angleterre, parce que l'Angleterre est la partie de ce royaume où siègent le monarque et la législature. Les dépendances du royaume cumbrien s'étendaient dans le Yorkshire moderne, et Leeds était une ville frontière entre les Bretons et les Angles ; mais les premiers perdaient sans cesse du terrain, leur territoire était interrompu et entrecoupé par des établissemens anglais. Carlisle avait été conquise très-anciennement par les Angles, et Egfrith de Northumbrie avait donné cette ville à l'évêché de Lindisfairne [1]. Il étendit ses conquêtes dans ce district appelé maintenant Furness, et qui fait partie du Lancashire. Kyle, dans le Cunningham, fut réduite par Edbert. Le même monarque, aidé d'Unnust, roi des Pictes, assiégea et prit Alcluyd *la ville forte,* et plus tard Olave et Ingvar

[1] Voyez pages 160-161, note.

la détruisirent entièrement. Un grand nombre de tribus cumbriennes, harassées par les hommes du nord et par les Saxons, abandonnèrent leur pays et cherchèrent un abri dans le pays de Galles, où elles reprirent possession de plusieurs des terres occupées par les Merciens. Après la destruction d'Alcluyd, ces Bretons furent gouvernés par des rois de race scote, dont les droits dérivaient apparemment d'une alliance avec une princesse bretonne; Eugène ou Owen, un de ces princes, prit parti contre Athelstane, avec Constantin, roi des Scots, dans la grande bataille de Brunnaburgh [1].

De 685 à 756.

Les rois de Cumbrie devinrent les hommes des rois anglo-saxons, c'est-à-dire leurs vassaux, et Eugène se soumit envers Athelstane à cette sujétion, dont j'aurai bientôt occasion de discuter la nature [2]. Les rois anglo-saxons paraissent avoir eu toujours en vue d'étendre et d'affermir leur suprématie; Edmond dirigea contre Donald ou Dumhnail, roi scot de la Cumbrie, la guerre la plus implacable. Il se fit aider 945.
par un de ses autres vassaux, nommé Leolin ou

[1] Voyez pages 267 et 269.
[2] Voyez pages 322 et suivantes.

Llewellyn, roi de la partie sud du pays de Galles, et faisant ainsi servir des Bretons contre les Bretons, il chassa Donald de son royaume de Cumbrie. Les fils de Donald eurent les yeux crevés, par l'ordre d'Edmond, et l'on croit que le monceau de pierres appelé encore de nos jours *Dumnail raise*, (monument de Dumnail), élevé sur les limites du Westmoreland et du Cumberland, marque le lieu où, après avoir gagné la bataille, Edmond abusa de sa victoire. Il est possible que le conquérant ait été exaspéré par quelqu'acte récent de trahison de la part de Donald, et que la violation de la foi promise par celui-ci, comme vassal, ait été la première cause de cette guerre. Edmond ayant ainsi pris possession de la Cumbrie, donna ce pays à Malcolm, roi des Scots, à condition, disent les chroniques, que Malcolm serait son *co-opérateur* sur mer et sur terre. En d'autres mots. Malcolm était obligé de se battre contre les ennemis d'Edmond, et de lui fournir des hommes toutes les fois qu'il en demanderait. C'est un usage bien ancien en diplomatie, même parmi les nations grossières, que de déguiser les stipulations onéreuses ou désagréables, sous des formes polies de langage.

Fordun, ancien chroniqueur écossais, ajoute que Malcolm, autorisé par Edmond, fit aussitôt une sous-inféodation de la Cumbrie, en la transmettant à Indulf, héritier présomptif de la couronne scote, afin qu'il gouvernât cette province comme apanage jusqu'à ce qu'il fût appelé au trône, et dans l'intention qu'elle passât de la même manière aux descendans, après serment de fidélité à la couronne anglaise. Le même chroniqueur dit aussi que Constantin, en donnant la Cumbrie à Eugène, avait déjà établi ce mode de succession par un décret. Les relations des rois scots et des rois d'Angleterre sont à classer parmi les parties les plus litigieuses de notre histoire. Les Anglais et les Écossais se sont souvent combattus à ce sujet tant avec la plume qu'avec l'épée; en conséquence, tous les détails qui se rapportent à l'hommage dû par les Écossais, sont d'un très-grand intérêt historique. La question générale est enveloppée de grandes difficultés; cependant, depuis l'époque dont il vient d'être fait mention, les droits des souverains et des princes écossais au royaume de Cumbrie, en qualité de vassaux de la couronne anglaise, paraissent avoir été pleinement admis, et ces

mêmes droits au *comté de Cumberland*, nom que prit ensuite le pays, sont fondés sur la concession qu'en fit Edmond.

Les Bretons de Strath-Clyde, de Ryed et de Cumbrie, se fondirent graduellement au milieu des populations environnantes. Ils y perdirent leur langage, et cessèrent de présenter une race distincte. Cependant, il est probable que cet effet ne fut complet qu'à une époque beaucoup moins éloignée de nous. Les *Wallenses*, ou Gallois, sont cités par David-le-Lion, comme faisant partie de ses sujets [1], et les lois et usages des Bretons continuèrent d'être observés jusqu'à ce qu'Édouard Ier. les abolit, à l'époque même où, suivant son ordre, l'Écosse parut par ses représentans dans le parlement anglais à Westminster [2]. Dans l'évêché de Glasgow, comprenant la plus grande partie de l'ancien royaume de Cumbrie, la langue barbare des Bretons fut généralement abandonnée pour le dialecte anglo-saxon, appelé bas-écossais, vers le XIIIe. siècle; mais, dans quelques districts éloignés, cette langue peut avoir existé jusqu'au tems de la réforme, et ne s'être éteinte que par

[1] 1124—1153.

[2] 1304.

l'influence du clergé protestant. Dans le Cumberland et le Westmoreland, quelques traditions bretonnes survivent parmi le peuple. Le château du Pendragon rappelle au voyageur le fabuleux Uther. Plusieurs des montagnes qui ornent le paysage ont retenu les noms que leur donnait le peuple originaire, et *Skiddaw* ainsi que *Helvellyn* s'élèvent maintenant comme les monumens funèbres d'une race qui n'est plus.

La renommée d'Edmond-le-Magnifique aurait probablement égalé celle de ses ancêtres; mais, dans l'année qui suivit la conquête, il mourut de la main d'un assassin. Le jour anniversaire de Saint-Augustin était une grande fête chez les Anglais; et alors, comme à présent, 946.
d'après un usage qui, pour être ancien, n'en est pas plus louable, le saint jour était fort mal célébré par la débauche et les orgies. Edmond et ses compagnons se trouvaient animés par le vin; il aperçut parmi les convives un certain Leof, qui avait été exilé pour quelqu'offense. La vue de cet homme excita au dernier point la colère du roi. Edmond se leva brusquement de son siége, s'élança sur Leof, et, le prenant par ses longs cheveux, le terrassa. Leof saisit à son tour le roi, tira son poignard et le frappa d'un coup mortel.

A la mort d'Edmond, son frère Edred lui succéda au quadruple empire des Anglo-Saxons, des Northumbriens, des Païens et des Bretons. C'est ainsi que les chartes s'expriment; elles fournissent par là le sujet d'une remarque importante en montrant quelle forme le gouvernement avait prise. La Mercie et le Wessex avec leurs dépendances composaient, à proprement parler, l'état des Anglo-Saxons ou Anglais. La Northumbrie constituait un autre royaume. Le royaume païen était sans doute formé des domaines possédés par ceux des chefs danois qui n'avaient pas embrassé le christianisme, et, en qualité de souverain des Bretons, Edred régnait sur les rois et roitelets de la Galles occidentale, de Cornouailles, de Gwent ou Montmouth, de Brecknock, de Powys, de Gwynneddh, de Deheubarth, et sur les autres territoires compris dans le pays de Galles actuel, comme aussi sur les princes de race scote qui gouvernaient Strath-Clyde et la Cumbrie, en vertu des concessions faites par Edmond.

Edred voulut exercer sur les Scots eux-mêmes une suprématie semblable; les chroniques disent qu'ils lui prêtèrent serment et devinrent ses vassaux, selon les formalités ordinaires indiquées par la loi.

Ce genre de gouvernement était en apparence imposant et beau, mais il était privé de la cohésion et de la stabilité nécessaires. Chacun des grands états, et même chacune des plus petites communautés enclavées dans les grands états, jouissait de son indépendance par rapport aux autres membres de l'union. Toutes ces parties formaient agrégation sous une couronne principale, mais elles n'étaient point incorporées ensemble, et toutes, à l'exception du Wessex, se montraient plus ou moins hostiles au monarque anglo-saxon qui, revêtu du titre bysantin de *Basileus*, avait à maintenir son autorité sur l'assemblage hétérogène de tribus et de nations dont se composait son empire.

La théorie de la constitution telle qu'elle existait, semble avoir exigé que l'autorité du *Basileus* fût reconnue séparément dans chacun des états dominans. Les états subordonnés consentaient tacitement à être liés par les actes des puissances principales, et d'après l'aspect général, en faisant abstraction des différences qui existent nécessairement entre un peuple turbulent et grossier et un pays tranquille et civilisé, la Bretagne ressemblait assez à l'Espagne lors de l'avénement de Charles V. La Castille était l'état le-

plus important, mais les droits du monarque à la couronne d'Arragon et à la seigneurie de Biscaye, étaient séparés de ceux qu'il avait sur la Castille, et l'assentiment des cortès de chacun de ces anciens états est la base légale de l'autorité qu'il y exerça. J'expose ces faits avec le plus de clarté possible, parce que l'on suppose trop ordinairement que les états de la prétendue *heptarchie* furent entièrement incorporés en un seul royaume, avant la conquête. L'erreur est manifeste. Ce n'est réellement qu'après la conquête, que l'Angleterre, gouvernée par un seul roi, posséda une législature suprême ; et les fausses conséquences que l'on tire d'une réunion plus ancienne de ces états, embarrassent tout le cours de notre histoire.

L'empire d'Edred ne consistait donc pas en un royaume compact, c'était une agglomération d'états existant *à côté* les uns des autres, sous son autorité ; il fut installé roi de Northumbrie dans un grand conseil ou *witenagemot* tenu à Taddenscliff. L'archevêque Wulstan, ainsi que tous les *witans* ou membres de l'assemblée firent serment de fidélité, et le pouvoir monarchique d'Edred fut reconnu des bords de l'Humber à ceux de la Tweed.

Cependant, on n'avait pas la moindre inten-
tion de remplir ce même serment; Edred n'eut
pas plutôt quitté le pays qu'une révolte générale
éclata; si l'archevêque ne se mit pas à la tête de 947.
cette insurrection, du moins il la fomenta, et
ce fut Éric, un homme du nord, que l'on éleva
sur le trône.

Edred, consumé par le mal qui le conduisit
de bonne heure dans la tombe, était faible de 948.
corps, mais d'un caractère ferme et résolu. Il
rassembla ses forces et se jeta sur la Northum- 949.
brie. Le pays fut ravagé sans miséricorde; entre
autres actes de dévastation, le monastère que le
bon saint Wilfred avait fait bâtir à Ripon fut
entièrement détruit. Cet incident montre la vio-
lence des hostilités d'Edred; les Païens n'au-
raient pas fait davantage. Après cette expédition,
Edred s'en retournait vers son territoire, lors-
que les Northumbriens l'attaquèrent. Eric, par
un mouvement secret et rapide, avait coupé
l'armée anglaise. Edred éprouva une perte con-
sidérable; il en devint furieux au dernier point,
et déclara qu'il allait bientôt revenir pour con-
sommer la ruine du pays et du peuple.

Cette menace alarma vivement les nobles northumbriens; ils avaient déjà senti le poids

du bras d'Edred ; afin de faire leur paix avec lui , ils se soulevèrent contre Eric , lui arrachèrent sa couronne , et assassinèrent le monarque déposé , ainsi que son fils et son frère. Le meurtre eut lieu à Steinmore , par les mains ou du moins à l'instigation de Maccus , chef norwégien , et du comte Osulf, qui doit avoir été un des chefs dont les suffrages avaient promu Eric à la dignité royale. Edred redevint ainsi roi de Northumbrie , mais les troubles y continuè-
952. rent. Un autre chef danois y fut investi du pou-
954. voir, et l'archevêque Wulstan trama de nouveaux complots contre le gouvernement du Wessex. Edred agit avec sa promptitude ordinaire. La dignité de Wulstan le mettait à l'abri de la peine capitale , mais il n'était point du reste au-dessus des lois ; il fut arrêté , jeté dans une prison , et ensuite banni de la Northumbrie. Il fut en outre obligé d'abandonner son titre pour en prendre un moins élevé dans la hiérarchie ecclésiastique , et le turbulent archevêque d'Yorck, devenu évêque de Dorchester, passa le reste de sa vie dans l'Oxfordshire , où il était dans l'impuissance de faire le mal. Il avait été permis jusqu'alors aux gouverneurs danois de la Northumbrie de prendre le titre de roi , et

c'étaient les efforts que faisaient ces rois pour se soustraire à l'obéissance due à la couronne de Wessex qui avaient surtout été cause des rebellions que je viens de retracer brièvement. Edred abolit cette forme de gouvernement ; au lieu de créer un roi et de laisser subsister le pays comme *royaume*, il en changea la qualification, et le *comté* de Northumbrie fut donné à Osulf, un des meurtriers d'Eric.

Chapitre XII.

Accession d'Edwy au trône. — L'histoire des Anglo-Saxons change d'aspect. — Dunstan. — Son caractère et son influence. — Célibat du clergé. — Etablissement de l'ordre de Saint-Benoît. — Dissentions entre les partisans des moines et le clergé séculier ou marié. — *Elgive*. — Conduite violente de Dunstan. — Il est banni de l'Angleterre. — Les factions monastiques fomentent une révolte en faveur d'Edgar. — Edwy dépouillé de ses possessions au nord de la Tamise. — Traitement barbare infligé à Elgive. — Mort d'Edwy. — Edgar monte sur le trône. — Promotion de Dunstan à l'archevêché de Cantorbéry. — Bonté d'Edgar envers le clergé. — Son gouvernement. — Triomphe d'Edgar sur la Dee. — Origine du système féodal. — Tenures des terres. — Earls ou comtes. — Aldermen. — Suprématie féodale d'Edgar. — Division de la Northumbrie. — Le Lothian donné à Kenneth. — Défauts du caractère d'Edgar.

Edred, dont les forces avaient rapidement
955. décliné, mourut bientôt après la réduction de la Northumbrie, sans laisser de postérité, et son neveu, le jeune Edwy, qui n'avait pas alors

plus de quinze ans, lui succéda dans le gouvernement de l'empire. Il fut promptement *adopté*, comme le mot en courut dans son domaine de Wessex. La Mercie le reconnut également, et il paraît que tous les autres états de l'empire se soumirent sans opposition à l'empereur des Anglo-Saxons et des Northumbriens, gouverneur des Païens et protecteur des Bretons. En même tems, Edgar, frère d'Edwy, devint *subregulus* ou roi vassal, sous son autorité. Ce fait, de quelque importance, est prouvé, comme beaucoup d'autres points de même espèce, non par les historiens, mais par une charte. Le document n'indique pas de quel territoire se formèrent les domaines assignés à Edgar; mais il est très-probable que ce fut la Mercie qui constitua son apanage.

Dans les parties lointaines de notre histoire, si nous en exceptons les rois, nous n'avons qu'une légère connaissance personnelle des acteurs qui paraissent sur la scène. Le roi, dans l'histoire d'une monarchie, est naturellement considéré comme le personnage le plus saillant; cependant, ceux qui se tiennent auprès du trône, et plus encore ceux qui se cachent derrière, sont très-fréquemment d'une importance

beaucoup plus réelle que le prince, tout revêtu qu'il est des insignes de la royauté ; les annales de l'ère dans laquelle nous venons d'entrer nous fournissent le portrait frappant d'un individu qui, pendant plusieurs règnes, fut le régulateur et le génie supérieur de l'empire anglo-saxon.

Dunstan, abbé de Glastonbury, avait été admis dès son enfance dans cet ancien monastère qui, à cette époque, était aussi un collége. Glastonbury était principalement occupé par des moines scots, c'est-à-dire des moines d'Irlande. C'étaient les hommes les plus savans du siècle ; mais les défauts de l'esprit celtique, si sévère et si bizarre, étaient plutôt augmentés que réformés par une piété mystique : et le lieu même était fait pour disposer à tous les rêves de la superstition et des romans. Les légendes enseignent que Joseph d'Arimathie avait fondé la sainte maison dans l'île prédestinée d'Avalon. Là, se trouvait le tombeau d'Arthur, dernier des monarques bretons, si toutefois il avait cessé de vivre, et n'était pas entré dans quelque bosquet enchanté [1]. Une population bretonne languissait

[1] Arthur, disait-on, avait été métamorphosé en corbeau, et devait après un certain tems reprendre sa première forme. (*N. du T.*)

encore dans les contrées environnantes ; on était venu des parties de l'ouest les plus éloignées chercher un refuge à l'abbaye, de sorte que Glastonbury était comme un point central qui commandait à-la-fois la vénération des trois grandes nations de l'île de Bretagne, les Scots, les Cymri et les Anglais.

Dunstan se pénétra tellement des légendes poëtiques racontées dans ce monastère, que dans le cours ultérieur de sa vie on eut à lui reprocher sa prédilection pour les chants magiques du vieux tems. Dans l'enfance, il était d'une constitution physique singulièrement faible et délicate, mais déjà ses talens se développaient d'une manière extraordinaire.

Très-jeune encore, son application persévérante lui causa une attaque de fièvre : ses forces l'abandonnèrent, et ses compagnons ainsi que ses instituteurs crurent qu'il était à son lit de mort. Tout-à-coup Dunstan se leva, et, dans une sorte d'extase, il dirigea ses pas vers l'église de l'abbaye ; les grandes portes en étaient fermées, mais par quelque autre entrée, il parvint à une suite d'escaliers qu'il monta et qui le conduisirent jusqu'au toit. Il s'avança le long des solives avec précaution, et réussit à se glisser

sans accident jusque dans la partie inférieure de l'édifice. Dunstan revint à la santé ; alors il raconta qu'il s'était levé de son lit par l'ordre d'un ange ; qu'il avait rencontré des démons en son chemin, mais qu'il les avait mis en fuite, et que, soutenu par les ailes d'un ange protecteur, il était lentement descendu de cette hauteur effrayante jusque sur le pavé de l'église.

Ce fut la première des visions de Dunstan. Il serait inutile de parler de toutes celles que l'on trouve encore dans sa biographie. *Si je les* répétais sérieusement, je ne pourrais en tirer aucune instruction, tandis que d'un autre côté je ne saurais tourner en dérision la plus grande infirmité qui puisse affliger la nature humaine ; car il est évident que ces visions résultaient d'une monomanie. La démence partielle de Dunstan, comme cela se rencontre fréquemment, se conciliait avec un jugement parfait sur tous les sujets, sauf celui qui était devenu la cause de son égarement, et ses illusions n'affaiblissaient en aucune manière sa perspicacité, son adresse et son activité presque sans exemple. Dunstan possédait, autant que son siècle le permettait, non seulement les belles-lettres et les sciences, mais

les ornemens de l'éducation. Il excellait particulièrement dans les arts. Dunstan était sculpteur, peintre et calligraphe ; il travaillait avec une égale facilité sur les métaux les plus ductiles et les plus durs, comme l'or et l'acier. Mais la musique était son plaisir favori. Il jouait sur une harpe qu'il avait faite, et la légende nous dit que les cordes de cet instrument vibraient sans que l'on y touchât et faisaient entendre des airs. S'il en était ainsi, nous devons supposer que l'habileté de Dunstan dans la mécanique l'avait mis à même de produire cette mélodie par quelqu'une de ces inventions dont nous voyons un grand nombre aujourd'hui, mais dont les effets, dans ce tems-là, pouvaient être attribués à un pouvoir surnaturel.

A peine adolescent, Dunstan avait été introduit à la cour d'Athelstane, par son oncle Athelm, archevêque de Cantorbery. Dunstan était de famille noble, ou plutôt royale, car il était parent du roi, et son talent pour la musique, ainsi que ses vastes connaissances, lui valurent l'accueil le plus distingué.

Sa faveur croissante excita l'envie de plusieurs courtisans. Il le diffamèrent auprès d'Athelstane,

en insinuant que le jeune étudiant de Glastonbury était un magicien. Dunstan ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait perdu la bienveillance de son souverain; son esprit hautain ne pouvait endurer un affront, et au lieu d'attendre que Athelstane lui donnât des marques entières d'aversion, il se décida de lui-même à quitter le palais. La disgrâce et le départ du favori ne suffirent point à ses ennemis. Ils complotèrent contre Dunstan et lui tendirent une embûche. Ils l'attendirent sur son chemin, l'entourèrent, chassèrent ses gens, le firent descendre de cheval, lui lièrent les quatre membres, et après l'avoir foulé aux pieds, le précipitèrent dans un marais fangeux. Dunstan y fut trouvé par des passans, qui le portèrent à un village voisin, où il reçut des soins jusqu'à ce qu'il se fût remis des suites de cette agression.

Dunstan se retira chez son oncle l'archevêque, qui lui fit des exhortations pour le décider à embrasser l'état monastique. Le jeune homme y répondit par des refus formels. Il avait pris de l'attachement pour une fille fort belle, d'un rang égal au sien, et à laquelle il désirait s'unir. Il n'y avait rien que de louable dans ce projet.

Si Dunstan avait pu suivre son inclination; s'il avait épousé celle qu'il aimait, et qu'il se fût établi dans ses foyers paternels, la faiblesse de sa constitution l'éloignant pour toujours du métier des armes, et son savoir ainsi que son amour pour les arts lui permettant de se suffire à lui-même, il eût été préservé des vices grossiers de ses contemporains, et aurait offert l'exemple, bien rare à cette époque, d'un laïque passant une vie utile et heureuse, dans les jouissances de la littérature.

Tel ne fut point le sort de Dunstan. L'archevêque lui représentait sans cesse que son amour, si pur cependant, n'était qu'une tentation qu'il fallait repousser. Dunstan résistait aux importunités de son oncle, et argumentait doucement et avec raison en faveur de ses propres idées. Athelm, à la fin, adressa tout haut une prière au ciel afin que quelqu'affliction pût tomber sur son neveu, et le ramener à son devoir. Dunstan fut saisi d'une fièvre violente, résultat probable de l'anxiété de son esprit. Le mal augmenta, et il se trouva dans le plus grand danger; mais ce désordre se dissipa, sa santé revint, et, croyant voir dans sa maladie ainsi que dans son établissement, des avertissemens du ciel, il

contracta enfin l'obligation de prononcer ses vœux.

Le jeune moine n'avait plus rien qui l'attachât au monde, il résolut de s'ensevelir vivant. Les austérités ordinaires du cloître ne suffisaient point à Dunstan ; l'infortuné se trouvait dans cet état pénible où les souffrances du corps soulagent les tourmens de l'esprit, l'excitation produite sur le physique empêchant l'attention de se fixer sur les tortures bien plus cruelles que l'ame éprouve. Dunstan se construisit, à côté de l'église, une hutte dans laquelle il s'enferma. Cette cellule avait cinq pieds de long sur deux et demi de large, et elle ne s'élevait pas de plus de quatre pieds au-dessus du sol [1]. Il ne pouvait donc s'y coucher, mais il avait creusé la terre de manière à pouvoir se tenir debout. Il demeura dans ce sépulcre, où il se priva de repos et de la nourriture nécessaire. Il jeûna jusqu'à en être exténué, donnant au travail de sa forge tout le tems qu'il n'employait pas à la prière. Le bruit du marteau n'était interrompu que par ses oraisons.

---

[1] Le pied anglais n'est que de onze pouces et un peu plus de cinq lignes, comparé au pied de Paris. (*N. du T.*)

On ne s'étonnera pas si Dunstan fut repris de sa monomanie pendant cette réclusion. Il s'imaginait être assailli par le démon, et racontait ses aventures avec cet ennemi des hommes [1]; mais, sur toute autre matière, il avait toujours autant de bon sens et d'intelligence qu'auparavant. Sa renommée s'étendit au loin, et les personnes pieuses accoururent à lui de tous côtés. Dunstan sortit alors de tems en tems de son antre enfumé, et lorsqu'Edmond fut monté sur le trône, il invita le solitaire à venir à sa cour pour être à la tête des pairs et des officiers palatins, en d'autres termes pour devenir le premier ministre de son royaume.

Dunstan accepta cette offre sans balancer, ou plutôt il obéit à cet ordre ; il agissait ainsi, disait-il, pour tâcher d'établir l'empire de l'honneur et de la justice, et en conformité du pré-

---

[1] Une nuit, les habitans du voisinage furent alarmés par d'affreux hurlemens, qui paraissaient venir de sa retraite. Quand le jour fut venu, ils se rendirent en foule près de lui pour savoir quelle en était la cause ; il leur dit qu'au moment où il faisait chauffer son fer, le démon ayant l'intention de le tenter, avait passé sa tête par la fenêtre, dans l'intérieur de sa cellule ; qu'il l'avait pris par le nez avec des pinces brûlantes, et que Satan avait fait tout ce vacarme en rugissant de douleur. *History of the Anglo-Saxons*; by Sharon Turner, vol. II, pages 248-249. (*N. du T.*)

cepte de l'apôtre : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures* [1].

Le mépris des richesses, manifesté jusque là par Dunstan, peut nous faire croire à la sincérité de ses paroles. Pendant son séjour dans sa cellule, il avait donné au monastère son ample patrimoine, ainsi que d'autres propriétés considérables qui lui avaient été léguées. Il s'était imposé de dures mortifications, avait dompté ses désirs et ses passions ; et c'était par un sentiment profond de ses devoirs, quoiqu'en cela il se fût trompé, qu'il s'était cru obligé de renoncer à l'objet qu'il chérissait le plus. Mais cet effort pénible avait eu de terribles conséquences ; le cœur de Dunstan s'était fermé à toutes ces émotions, à toutes ces affections de l'humanité, qui nous lient avec nos semblables et nous procurent les meilleurs moyens de témoigner notre reconnaissance au créateur. Son esprit s'étant circonscrit dans le cercle étroit de son ordre, il n'eut plus d'autre but que l'établissement de la règle bénédictine et l'extension du pouvoir papal.

Vers cette époque, les papes s'occupaient

---

[1] Saint Paul, Épître aux Romains, chap. XIII, v. 1. (*N. du T.*)

avec ardeur d'établir généralement le célibat du clergé. Jusque-là, dans l'empire anglo-saxon, les classes inférieures de la hiérarchie ecclésiastique n'avaient point été assujéties à ce réglement. Le principe sur lequel on s'appuyait pour défendre le mariage aux prêtres, était fondé sur une fausse application de certains passages de l'Écriture. En les séparant de ce qui les précède ou de ce qui les suit, ils semblent justifier cette prohibition, que l'on ne pouvait cependant imposer comme un joug sur la conscience des hommes, sans se mettre en contradiction manifeste avec l'esprit de l'Évangile. Considérée comme objet de discipline et d'utilité, nous devons convenir que des raisons de politique pouvaient jusqu'à un certain point la faire juger convenable. Dans le moyen-âge, lorsque toutes les institutions avaient une forte tendance vers les droits héréditaires, et qu'il existait peu de lois écrites, tout usage ou toute coutume qui avait subsisté pendant deux ou trois générations acquérait facilement la validité d'une législation positive. Or, des terres avaient été données au clergé pour son entretien. Les prêtres mariés auraient bientôt dégénéré en une caste de noblesse sacerdotale; possédant ces terres par droit

d'héritage, sous la condition apparente de desservir l'autel, mais, dans le fait, négligeant tous les devoirs de son ministère.

A une époque antérieure, cet état de choses s'était suffisamment réalisé dans la Northumbrie pour montrer la nature et l'étendue de l'imminent danger dont l'église était menacée. Si ce système eût prévalu, l'administration spirituelle de la religion eût été sapée dans sa base ; la société eût été entièrement privée des avantages temporels résultant de l'établissement du christianisme ; nous devons donc concevoir comment beaucoup d'hommes graves et dévoués aux vrais intérêts de la religion se sont employés à prévenir un semblable abus. L'introduction de la règle bénédictine parmi les moines d'Angleterre était intimement liée avec cette question du célibat. Avant le tems de Dunstan, chaque congrégation de reclus se conduisait selon des réglemens intérieurs qui lui étaient particuliers, et les divers monastères n'étaient point réunis en une seule communauté. Un romain, nommé Benedictus (*Benoît*), homme d'une piété sincère, avait introduit un nouveau code dans le monastère qu'il avait fondé sur le Mont-Cassin[1], dans

[1] 529.

l'ancien territoire des Samnites [1]. Au milieu de choses insignifiantes, se trouvaient des dispositions fort bien imaginées pour rendre la vie monastique plus utile et pour en restreindre les vices, parce qu'elles étaient conçues de manière à empêcher le cloître de devenir le repaire de la paresse et de la dissolution. Les monastères du continent s'étaient réunis en une seule corporation. Les bénédictins d'Italie étaient membres du même corps que les bénédictins de la Gaule. Exempts de la juridiction des évêques, et placés sous un général pris parmi eux, ils devinrent bientôt les commodes instrumens de l'ambition des papes.

Le grand objet poursuivi par les papes, c'était la suppression de l'indépendance des diverses églises nationales de la chrétienté; le célibat du clergé devint un signe de ralliement, gage de soumission envers l'église de Rome, si on l'accordait, marque d'hostilité, s'il était refusé. C'est avec cet esprit de conquête que Dunstan et ceux qui le secondaient, s'engagèrent dans l'exécution de leurs plans.

L'église scote d'Irlande et les églises picte et bretonne, quoiqu'en communion avec Rome,

---

[1] Aujourd'hui la terre de Labour dans le royaume de Naples. (*N. du T.*)

étaient restées indépendantes du saint-siége. L'église anglo-saxonne était plus disposée à céder, et la règle bénédictine avait été introduite à Glastonbury. Cependant, une forte opposition se manifestait : toute dissention est contagieuse ; les querelles du clergé furent épousées par les laïques ; les prêtres séculiers trouvèrent plus d'un protecteur puissant, et les schismes de l'église, comme cela s'est vu trop souvent, firent naître des factions au milieu du peuple.

Dunstan se vit obligé de combattre avec toutes les armes qu'il put saisir. Le moine *devint* homme d'état, il se lança dans l'intrigue, et il usa de tout le pouvoir que lui donnait son rang, de toute l'influence qui résultait de son caractère, pour faire réussir les projets de son parti.

Dunstan avait entièrement captivé la confiance d'Edred : suivant les paroles de son ancien biographe, il fut, durant ce règne, « roi et maître » du roi. *Rex et regis imperator.* » En toutes choses Edred avait obéi à Dunstan, qui s'était emparé de toutes les parties du gouvernement. Le roi n'avait pu faire de l'abbé l'héritier de son trône, mais Edred avait eu la faculté de répandre ses trésors sur Dunstan. Edwy, d'un autre côté, qui, pendant tout le règne de son oncle, s'était

toujours considéré comme injustement exclus du trône, était naturellement mal disposé envers les conseillers d'Edred, et Dunstan ne tarda pas à se trouver en collision avec le nouveau roi.

Le jeune Edwy était d'une beauté peu ordinaire, mais orgueilleux, imprudent, pétulant, débauché, et entouré d'une foule de jeunes courtisans qui encourageaient leur maître dans ses vices. Agissant d'après leurs conseils, Edwy créa des impôts injustes : il traita d'une manière 957.
outrageante sa respectable aïeule, et dépouilla le clergé de ses biens. Il avait épousé une femme dans laquelle brillaient les qualités les plus aimables et qui se nommait Elgive. Le jour de son couronnement, pendant que les nobles se livraient au plaisir d'un banquet royal, Edwy sortit de la salle du festin et se retira dans un des appartemens particuliers, avec sa femme et sa belle-mère Ethelgive. On avait attribué à Elgive des torts réels ou supposés ; Dunstan, député par les nobles afin d'engager Edwy à venir rejoindre ses convives, s'élança dans la chambre, et fit entendre à la reine ainsi qu'à sa mère le langage le plus grossier, menaçant même celle-ci de la potence. Les anciens biographes de Dunstan, qui font de lui un héros sans tache,

n'indiquent nullement qu'Ethelgive, quelque blâme qu'elle ait pu encourir, ait jamais été coupable d'aucun crime punissable par les lois temporelles ; nous pouvons donc affirmer avec certitude, que le langage de Dunstan n'eut d'autre cause que l'effervescence d'une colère fougueuse. Sa conduite envers Edwy ne fut pas plus modérée. Le moine forçant son souverain de quitter son siége, l'entraîna dans la salle, et ce fut dans cet état d'humiliation qu'Edwy reparut devant sa noblesse assemblée.

Cependant, le jeune homme insulté était un roi : il avait le pouvoir de se venger de celui qui l'avait outragé. Dunstan fut banni de la Bretagne, et les moines dont il était le guide partagèrent sa proscription : ils furent chassés de leur monastère et exilés comme leur patron. Edwy, après cette action, devenait immanquablement le protecteur du clergé séculier, et les clercs mariés entrèrent avec pompe dans le monastère même de Glastonbury, qui avait appartenu à Dunstan. Celui-ci s'enfuit à Gand, où il se réfugia dans le monastère de Saint-Pierre, échappant ainsi heureusement à la vengeance d'Ethelgive, car elle avait envoyé à sa poursuite des émissaires qui, s'ils l'eussent atteint, lui auraient crevé les yeux.

La légende de Dunstan prétend que, quand il fut forcé de quitter son abbaye, un rire infernal résonna sous les voûtes du saint édifice. « Va, dit Dunstan, s'adressant au démon invisible, tu seras plus affligé de mon retour » que tu n'es joyeux de mon départ. » Il est très-possible que les illusions dont il était obsédé lui aient fait tenir ce langage ; mais cet incident n'est probablement qu'une fiction légendaire, fondée sur des paroles qu'il proféra au moment de son expulsion. Il laissa derrière lui des hommes disposés à soutenir sa cause. Dunstan 957.
avait à peine quitté le pays, que l'archevêque 959.
Odon suscita une émeute générale dans le peuple ; les Merciens et les Northumbriens prirent Edgar pour leur roi, non comme roi vassal sous les ordres de son frère, mais en lui accordant l'autorité suprême ; et depuis la Tamise jusqu'au *Château des Vierges*, le moderne Edimbourg, Edwy fut privé de sa puissance.

Il nous reste à dire quel fut le sort d'Edwy dans son propre domaine, le royaume de Wessex. L'archevêque Odon l'obligea d'abandonner Elgive. Elle fut saisie dans le palais même du roi par les chevaliers et les soldats du prélat. Ils lui brûlèrent le visage qu'ils sillonnèrent avec

un fer rouge, et la firent transporter en Irlande, probablement comme esclave. Elle revint de ce misérable exil auprès d'Edwy ; mais ils furent tous deux poursuivis par leurs ennemis acharnés, qui les prirent dans les environs de Gloucester. Les partisans d'Odon déchirèrent Elgive si cruellement, qu'elle expira peu de jours après dans des tourmens affreux. Bientôt aussi Edwy
958. mourut, soit par le fer, soit de son désespoir; et Edgar fut alors reconnu monarque du Wessex et gouverneur de tout l'empire.

Aussitôt que la Mercie et la Northumbrie s'étaient séparées du Wessex, Dunstan était revenu triomphant ; et Edgar, alors âgé de seize ans, se jeta dans les bras du parti qui l'avait élevé au trône. Dunstan obtint à la fois les siéges de Worcester et de Londres, et peu de tems après la primatie de Cantorbery. Dans ce dernier siége, les successions avaient été rapides. Odon avait cessé de vivre dès le commencement du règne d'Edgar ; son successeur, Elsy, était mort de froid en traversant les Alpes. On élut à la place de ce dernier un certain Brithelm, évêque de Sherborn, homme d'une humilité, d'une douceur et d'une modestie parfaites. On prétendit qu'il n'avait pas l'énergie

nécessaire pour la réforme du clergé, ce qui signifie qu'il n'était pas entré cordialement dans les projets de Dunstan. Edgar contraignit Brithelm de résigner l'archevêché et de retourner dans le Dorsetshire. Quel autre que l'illustre Dunstan pouvait le remplacer? Avec l'archevêché de Cantorbery, Dunstan conserva l'évêché de Londres, auquel Rochester fut ajouté. Rien ne semble plus incompatible avec le véritable esprit de l'église qu'un pareil surcroît de cumuls; mais l'ambition qui avait porté Dunstan à solliciter ces emplois, l'avait mis en état de les occuper ensemble, et de profiter de toute l'influence qu'ils lui procuraient.

Dunstan, le Wolsey [1] de son siècle en pouvoir, mais qui ne ressembla pas à Wolsey dans la chûte de celui-ci, devint le premier des conseillers du jeune roi. Le second était Oswald, danois de naissance, neveu de l'ancien archevêque Odon, et qui avait obtenu l'évêché de

[1] Célèbre cardinal, fils d'un boucher de Long-Melford près d'Ipswich. Il parvint par ses talens à une haute faveur sous Henri VIII, dont il fut le principal ministre. Disgracié ensuite, persécuté par le roi, et condamné par la chambre étoilée, il fut arrêté à Cawood, lieu de sa retraite, d'où on le fit partir pour Londres, comme coupable de haute trahison. Il mourut en chemin, à l'Abbaye de Leicester, accablé des revers qui avaient succédé à la plus brillante fortune. (*N. du T.*)

Worcester par le crédit de Dunstan, ce dernier ayant volontairement renoncé à ce siége, lorsqu'il avait été promu à la dignité archiépiscopale. Le troisième était l'évêque Athelwold, autre créature de Dunstan, à qui celui-ci avait fait accorder le siége de Winchester.

Ces hommes avaient incontestablement des talens, et sous leur direction Edgar atteignit à une haute prospérité. Il est juste d'attribuer à leurs conseils les succès de son règne; car, en considérant la jeunesse d'Edgar, nous devons penser qu'il n'agissait que d'après les suggestions de Dunstan et du cabinet que celui-ci avait formé. On en peut inférer que, comme ministres, ils remplirent leurs charges avec honneur et habileté, et la réputation méritée qu'ils y acquirent leur donna d'autant plus d'ascendant pour l'exécution de leurs plans relatifs au clergé. Armés de l'autorité que le chef de l'église latine leur avait déléguée, soutenus et défendus par le roi, qui leur avait dévoué son cœur et son bras, ils agirent avec la plus ferme résolution et la plus grande énergie.

Les ecclésiastiques mariés qui ne consentirent pas à se séparer de leurs femmes furent chassés par la force. D'autres cédèrent, séduits peut-être par les bontés du roi. Aussitôt, des moines

étaient établis dans l'église qui leur était assignée, la nouvelle colonie recevait d'amples et généreuses donations. Parmi les anciens moines anglais qui n'avaient pas adopté la règle bénédictine, il s'en trouva aussi qui se décidèrent à fraterniser avec le Mont-Cassin, soit à cause du mérite qu'ils reconnaissaient dans le système, et qu'il avait réellement, soit afin de se concilier la bienveillance du roi. Pendant les invasions des Danois et les troubles qui les suivirent, la plupart des dotations des monastères avaient été saisies ou acquises par les nobles et d'autres laïques. Edgar parvint souvent à leur persuader de restituer ces propriétés, qu'une bonne conscience ne leur permettait pas de retenir. Dans d'autres circonstances, quand quelque *thane* obstiné refusait de se conformer aux désirs du monarque, et méprisait les anathêmes prononcés contre les usurpateurs de biens ecclésiastiques, Edgar achetait la terre de ses propres deniers et la rendait à l'église. De cette manière, avant la fin de son règne, quarante-huit monastères opulens de moines bénédictins, et de religieuses du même ordre, furent fondés dans la Bretagne anglo-saxonne, et ils subsistèrent jusqu'à l'époque qui fut fatale à tous les établissemens de ce genre.

Edgar, surnommé le Pacifique, fit prendre à la domination anglo-saxonne plus d'étendue et de majesté qu'elle n'en avait reçu jusque-là d'aucun bretwalda. On croyait que la paix lui avait été prédite par Dunstan, et elle se maintint en effet. Un combat avec les Bretons, à peine remarqué, est le seul indice de guerre que l'on trouve dans les annales de ce règne. Cependant, Edgar reçut des témoignages de soumission auxquels aucun souverain de la Bretagne n'avait encore pu prétendre. Faisant une fois le tour de l'île avec une flotte dont *le nombre de vaisseaux s'élevait, dit-on, à cinq mille*, il conduisit cette force imposante à la ville de Chester, où les vassaux de la couronne anglo-saxonne s'étaient assemblés en conséquence de ses ordres [1].

Et qui sont-ils ceux qui viennent comparaître devant le trône d'Edgar, le basileus ou empereur d'Albion? C'est Kenneth, roi des Scots; Malcolm, roi des Cumbriens; Macus, le da-

---

[1] L'auteur n'indique pas le motif de cette navigation ; mais on voit dans l'*Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par M. Depping, v. 2, p. 199, qu'Edgar faisait deux fois par an le tour de la Bretagne avec sa flotte, pour détruire les vaisseaux des pirates qui en infestaient les côtes. (*N. du T.*)

nois, roi de Mona et des Hébrides. Ils sont suivis de Dyfnwall, Siferth et Edwall, rois des Bretons. Le cortége continue d'approcher, et, parmi les autres souverains, on voit aussi les rois de Westmere et de Galloway. Kenneth fléchit le genou devant Edgar, il joint les mains dans l'humble attitude de la supplication, et en faisant cette déclaration consacrée : « *Je deviens votre homme* », il reconnaît sa sujétion au monarque anglo-saxon. Kenneth doit alors prêter ce serment de fidélité : « Sei-
» gneur, je te serai fidèle, et tu peux compter
» sur ma sincérité. Tout ce que tu aimes, je
» l'aimerai ; tout ce qui te déplaît me déplaira ;
» ni de mon propre mouvement, ni par con-
» descendance, je ne ferai ce qui pourrait te
» nuire. » Déclarant de plus qu'il se soumet à Edgar et « *qu'il n'aura d'autre* volonté que la
» sienne », il affirme « qu'il le secondera sur
» mer et sur terre », autrement dit, qu'il rendra au basileus tous les services militaires que celui-ci pourra demander. Tous les autres rois rendent successivement le même hommage, font le même serment et s'imposent la même obligation. On prend ensuite place à un banquet, et la journée se termine par de grandes réjouissances.

Le lendemain matin, le basileus Edgar et ses hommagers entrent dans la barque royale amarrée sur la Dee, qui baigne les murs du palais. Edgar saisit le gouvernail; chacun des rois vassaux se courbe sur une rame, et, guidés par le monarque suprême, ils abordent près de là, au monastère de Saint-Jean. On y célèbre le service divin; ensuite la barque redescend la Dee jusqu'au palais. Edgar entre dans la grande salle, et, s'adressant à ses nobles, il s'écrie que ses successeurs pourront à juste titre s'appeler des rois, puisqu'il leur lègue tant d'honneur et de *gloire*.

Le triomphe d'Edgar n'appartint qu'à lui seul : il ne fut jamais renouvelé, mais les sermens de fidélité que prêtaient ainsi les vassaux et leurs obligations militaires, constituent deux des élémens de la *féodalité*, institution d'un genre très-complexe, dont il faut chercher l'origine dans l'union de la coutume teutonique avec la loi romaine.

Je dois à ce sujet présenter quelques observations. Le système féodal joue un rôle important dans l'histoire du moyen-âge. La féodalité s'est tellement entrelacée avec la politique des principaux royaumes, que, sans en connaître la nature, on ne pourrait avancer d'un pas dans

la science historique. La splendeur de la propriété territoriale en général doit être considérée comme le *terrain* sur lequel se fonde l'histoire des nations.

Dans le traité anglo-saxon d'Elfric, mentionné précédemment, se trouve le passage suivant : « Tout trône ne se soutient que sur » trois colonnes : le prêtre, le guerrier et le » laboureur. Le prêtre prie jour et nuit pour la » prospérité du peuple ; le guerrier défend le » peuple avec son épée ; le laboureur cultive » la terre et travaille pour la subsistance de tous. » Si l'une de ces trois colonnes vient à se rompre, » le trône est renversé. » D'après l'espèce de matériaux dont nous voyons que se compose l'histoire, le palais, la cathédrale et le château seront toujours les traits les plus fortement prononcés du tableau, et nous sommes en conséquence portés à oublier que les habitans de ces massives et orgueilleuses demeures, dépendent finalement de la ferme et de la chaumière. Il n'est point de richesse qui ne tire sa source de la fertilité de la terre, et c'est surtout par l'aisance ou la misère des villageois, que l'on peut expliquer le malheur ou la prospérité des nations. Une image familière fera mieux sentir la nécessité

d'apprécier la situation réelle du cultivateur. Supposons que demain, chaque habitant de l'Angleterre, depuis le roi jusqu'au moindre individu, soit privé, par la baguette d'un magicien, de son déjeûner, de son dîner et de son souper; qu'il n'ait plus de vêtemens pour se couvrir, ni de lit pour se reposer; il est certain que, dans ce cas, toutes les affaires s'arrêteront. Un tel état de choses, quant à la nation entière, est donc impossible; mais il peut exister pour une partie de la société. Or, tant que les estomacs affamés seront en minorité, la paix et la *tranquillité* régneront généralement, quelles que soient les privations qu'ils aient séparément à endurer; mais si, malheureusement, ils deviennent les plus nombreux, le pays sera continuellement troublé, malgré la bonté de sa constitution, ou l'excellence de ses lois. Les avantages obtenus par la diplomatie, ou les succès remportés sur le champ de bataille ne seront d'aucune utilité, si la charrue ne marche. Je me suis étendu sur ce sujet, parce qu'en diverses parties de cette histoire, j'entrerai dans le détail des relations du seigneur avec son fermier, plus profondément qu'on ne l'a fait d'ordinaire dans les ouvrages du genre de celui-ci. Mais je ne dois pas oublier que je

suis l'instituteur d'une famille ; et je puis assurer à mes jeunes lecteurs que, lorsqu'avec les années ils auront acquis de la sagesse, ils trouveront un plaisir plus réel dans des faits semblables que dans les plus brillantes fictions des romans. Retournons à la féodalité.

L'hommage, renfermé dans ces mots : « *Je » deviens votre homme* », était une obligation que les Germains apportèrent de leurs forêts. C'était un fruit du vieux chêne, un peu adouci par la culture, si je puis ainsi m'exprimer. Le seigneur était le protecteur de *l'homme*, qui, de son côté, était tenu de servir, soit en paix, soit en guerre, le supérieur auquel il s'était *recommandé*. Le prix de cet engagement était tantôt un cheval ou un casque, tantôt un bouclier d'argent ou une bourse d'or, et sa durée fut dans l'origine limitée à celle de l'existence de l'une ou de l'autre des parties contractantes. Si le seigneur mourait, son fils ne pouvait réclamer la soumission du vassal. Si ce dernier cessait de vivre, son fils était libre de choisir un autre seigneur : mais tant que le pacte subsistait, le vassal devait prendre son rang dans la salle de son supérieur et combattre sous sa bannière lorsqu'elle était déployée ; ce devoir était tellement

impérieux, que s'il abandonnait son souverain pendant les hostilités, il se rendait passible de la peine capitale.

A mesure que la société fit des progrès, et que ses diverses relations acquirent plus de fixité, il se manifesta une forte tendance à rendre héréditaire ce genre d'obligation. Le fils du seigneur s'efforça de se substituer aux droits de son père: et, d'un autre côté, le fils du vassal jugea qu'il était de son intérêt d'appeler sur lui-même la protection dont son père avait joui. Cette tendance augmenta beaucoup, lorsque, au lieu d'acheter les services de son vassal par des effets mobiliers, le seigneur lui donna de la terre. Tant que les *vieux saxons* et les autres peuples teutoniques restèrent dans leur situation primitive, il ne put y avoir parmi eux de récompenses de cette espèce, parce que la terre était un objet dont aucun homme ne pouvait posséder la propriété distincte ou particulière. Le district habité par chaque *sept* ou clan, et nommé *gau* [1] en langue germanique, appartenait au peuple collectivement: de la même manière que les terres de chasse des hommes rouges de l'Amérique sont

[1] Probablement de la même racine que *γη*.

possédées par chaque tribu. Ce genre de possession n'exclut nullement l'idée exacte de *propriété ;* car il n'est pas de pauvre Cherokee, de misérable Osage, maintenant dévoré par la tyrannie envahissante de l'aristocratie américaine, qui ne se sente des droits à la terre de ses aïeux, autant que le citoyen de New-York à son magasin de Broadway. Mais en même tems, cette occupation du sol ne donne à aucun individu la faculté de s'approprier une partie de cette terre ou d'en jouir exclusivement.

Les premiers encouragemens donnés par les Germains à l'agriculture, ont été remarqués par les historiens romains. Tous les ans, les chefs assignaient une portion de terre à chaque homme de leurs clans. Celui-ci labourait le champ et en recueillait les fruits, mais ensuite la terre retournait à la communauté, et l'on faisait ainsi un nouveau partage tous les ans. Le plus noble du clan obtenait la meilleure part, qu'il subdivisait probablement ensuite entre ceux qui étaient sous sa dépendance. Mais cet arrangement n'empêchait pas qu'une grande partie du territoire appelé *gau*, ne fût réservée comme terre commune, sur laquelle chaque homme du clan pouvait mener ses troupeaux. Ces coutumes et d'autres semblables,

descendues d'une haute antiquité, ont subsisté en Angleterre jusqu'à une époque récente, et se rencontrent peut-être encore dans quelques-unes des paroisses peu nombreuses où il n'existe pas de clôture. Dans quelques parties du pays, il y avait des *arpens changeans*. Par exemple, John Spring jouit d'un arpent dans la prairie de Cowholme; mais il le possède cette année le long de la rivière, et l'année prochaine ce sera peut-être à l'extrémité opposée. Dans d'autres fiefs, les portions de terre du champ commun étaient indiquées par des bornes, et reconnues au moyen de marques particulières. A certain anniversaire convenu, on mettait dans un chapeau le nombre nécessaire de pommes, sur chacune desquelles était gravée la marque affectée à tel ou tel champ; elles étaient tirées par un jeune garçon, en présence des divers tenanciers, auxquels l'usage donnait des droits à la terre, et chacun d'eux prenait le lot que le sort lui donnait. En Norfolk, la coutume était qu'après la moisson, et jusqu'au tems des semailles de l'année suivante, tous les champs fussent mis en commun: on laissait les troupeaux errer en pleine liberté sur toute la juridiction, sans empêchement ni réclamation.

Bientôt d'autres usages parurent préférables.

Les *Liuti* recevaient leurs donations en terre, suivant le mesurage fait par le cæsar qu'ils servaient[1]; et quand les peuples germaniques, comme les Francs, par exemple, devenaient les conquérans d'une province romaine, ils s'emparaient de tous les avantages de la civilisation. Le sénateur romain abandonnait sa *villa*, et se contentait de végéter sur une partie de son domaine, le tiers ordinairement, qui lui était laissé par ses hôtes fâcheux; et les *hôtes*, car c'était le nom que se donnaient à eux-mêmes ces incommodes visiteurs, pillaient les vignes et recueillaient le blé du propriétaire. L'histoire de la propriété foncière est un sujet de perplexité, surtout à cause de la grande difficulté que l'on trouve à démêler les coutumes teutoniques d'avec les lois romaines. Il suffira de remarquer que les peuples germaniques n'imitaient que grossièrement tout ce qu'ils voulaient adopter. Pour reproduire ma comparaison prise dans l'architecture, ils confondaient les détails, et joignaient fréquemment ensemble des membres discordans, si embrouillés, et copiés avec si peu de soin, que paraissant, à la première vue, constituer un style original, on en découvre cependant

[1] Voyez page 25.

le modèle, en les examinant avec attention. Cette grossière moulure *billettée* a été suggérée par les denticules de la corniche de Vitruve ; le type de ce chapiteau couronné de chardons se retrouve dans l'acanthe corinthienne; ce piédestal disproportionné a été ciselé d'après l'ordre dorique du Colysée; et le tout est arrangé suivant une méthode qu'aucun Romain n'aurait jamais pu inventer.

C'est ainsi que les concessions territoriales dont j'ai parlé[1], faites aux vétérans romains, et quelquefois appelées *bénéfices*, fournirent aux barbares une règle de conduite qu'ils adoptèrent, ou, du moins, ils en conçurent l'idée que le soldat devait être récompensé par une dotation territoriale; et depuis le premier établissement des Francs dans les Gaules, nous voyons que des donations de cette espèce ont été faites à même les terres qui formaient le domaine royal. Nous n'avons pas d'égales preuves de la même pratique dans la Bretagne; cependant, Bede nous apprend que la terre était considérée comme le fonds public sur lequel on devait prendre le salaire du soldat. Quand cette terre était employée différemment, de telle sorte que l'état

[1] Voyez pages 22 et suivantes.

se trouvait dans l'impossibilité de récompenser convenablement les militaires, ce fait était considéré comme une dilapidation du trésor public. Quoique nous n'ayons aucun détail sur le mode suivi pour ces concessions, nous pouvons néanmoins comprendre parfaitement combien elles doivent avoir été importantes et nombreuses. Le mot *bénéfice* continua d'être employé jusques au IX[e]. siècle, et devint alors peu à peu hors d'usage; mais nous avons conservé ce terme en l'appliquant aux biens temporels accordés au clergé, à condition de remplir les devoirs du service divin, précisément comme le soldat obtenait son *bénéfice*, à condition de remplir ceux du service militaire.

Les terres que les barbares possédaient en franchise, et déchargées de toutes conditions, s'appelaient *allodiales*[1]. La jurisprudence de ces peuples inclinait toujours en faveur de la possession, selon le proverbe qui dit que *possession vaut titre*; et quand un homme, même avec le bon droit de son côté, avait à recouvrer des terres sur celui

[1] Mot d'une origine douteuse et contestée. Dans les dialectes scandinaves, ces propriétés s'appelaient terres *odales*, et peut-être que ce dernier mot a servi à former l'autre par métathèse ou transposition de syllabes.

qui en jouissait, il était toujours à présumer que ce dernier réussirait à maintenir le *statu quo*. Il semble qu'il ait été de principe général que si un homme, son fils, et son petit-fils, avaient pu conserver la possession de la terre, libre de rentes ou de servitudes, ils étaient autorisés à la garder, malgré toutes les réclamations possibles. Il était entendu cependant, pour un *bénéfice*, que la personne qui *tenait* les terres, et que nous appelons en conséquence *tenancier*, n'en avait que *l'usage* et *la jouissance*, tandis que la propriété absolue en appartenait au seigneur, ou à tout autre par qui le bénéfice avait été donné. Le bénéfice étant souvent *sollicité* par l'inférieur, on l'appelait aussi *precaria*, et comme la jouissance seule en était accordée, on disait que c'était *terre prêtée*, ou seulement une *præstita*, que nous rendons par *loan*, prêt, et que les Anglo-Saxons, ainsi que les Germains, exprimaient par *læn* ou *lehn ;* de là, ce que nous nommons, d'après les Français, *feudal system* (système féodal), est appelé en langue germanique *lehnwesen*, et rendu par quelque terme analogue dans les autres langues du nord.

Tout ce qui vient d'être dit au sujet des *tenures* se comprendra facilement par la comparaison

suivante : Un seigneur donne le bail d'une ferme à son tenancier, à condition que ce dernier lui paiera certaine somme en argent chaque année. Si la rente n'est pas payée, le seigneur peut faire saisir les meubles du tenancier, ou le forcer de quitter la ferme. Il s'est réservé le droit de chasser sur les terres, et il a été convenu que le tenancier ferait de son mieux pour la conservation du gibier. Le seigneur compte aussi sur le vote du tenancier en sa faveur dans les élections du comté : si on lève des troupes, il entend que le tenancier sera obligé de se joindre au corps qu'il commandera. Enfin, en supposant que le tenancier, non seulement paie sa rente avec ponctualité, mais encore qu'il satisfait à tous ses autres engagemens ; s'il vient à mourir, laissant un fils assez âgé pour conduire les affaires de la ferme, le seigneur renouvellera probablement avec lui son traité, à peu près aux mêmes conditions.

Dans les premiers tems du système féodal, ce n'était pas une rente en argent que le seigneur exigeait du tenancier pour la jouissance d'une ferme, mais celui-ci devait le suivre à la guerre, pendant un certain nombre de jours de l'année, en pourvoyant à sa propre dépense ; et au lieu de se fier à l'honneur du vassal pour l'accomplis-

sement de ce qu'il lui prescrirait, le seigneur s'assurait de sa fidélité par un serment solennel. On voit que l'essence de ces transactions est pareille. Le seigneur abandonne *la possession* de sa terre à des conditions; mais cette terre ne continue pas moins d'être *sa propriété ;* le tenancier n'a simplement que le droit d'en *jouir*. Une convention à peu près de même espèce était appelée chez les Romains *emphyteusis*. Ce mot, prononcé *emphytefsis*, paraît avoir été abrégé ou corrompu et changé en celui de *phytef* ou *fitef*, et finalement en celui de *fief*; vers le XIe. siècle, ce dernier terme remplaça celui de *bénéfice*, en France et en Italie; mais les nations teutoniques ne donnèrent jamais à leurs bénéfices d'autre nom que celui de *loan*, dont j'ai déjà fait mention [1].

Telle est la forme d'une institution qui s'étendit par degrés de manière à envelopper la politique des nations les plus florissantes de la chrétienté occidentale. Il suffira de faire observer ici que le vassal, en recevant son *bénéfice* d'après une mauvaise imitation de la loi romaine, rendait

---

[1] Pour les preuves de cette étymologie, voyez *Rise and progress of the english commonwealth*, p. CCV, etc.

toujours hommage selon la loi teutonique : l'un semblait devoir être la conséquence de l'autre, et le nombre d'individus qui devinrent ainsi *bénéficiers* augmenta rapidement, sur le continent comme dans la Bretagne. Nous sommes obligés, pour nous aider dans l'histoire des tenures chez les Anglo-Saxons, d'emprunter quelques pages aux historiens du continent ; mais nous le pouvons avec confiance. Les traits généraux de la loi étaient semblables des deux côtés du détroit. Moralement parlant, les divers royaumes de la chrétienté ne formaient qu'une république ; *les clercs*, seuls hommes qui s'occupassent des lois, constituaient une corporation ; ils avaient les uns avec les autres des relations continuelles, et en dirigeant les affaires de législation, ils ne contribuèrent pas peu à augmenter l'uniformité qui s'y fit ensuite remarquer.

Quand il est question d'un *chevalier*, nous croyons voir un noble et galant guerrier monté sur un coursier fringant ; notre imagination lui donne un bouclier décoré d'armoiries, et un casque surmonté de plumes, orné du ruban que lui a donné sa dame, avec laquelle il vient d'avoir un entretien dans un bosquet solitaire. Tel fut l'aspect de la vassalité féodale du moyen-

âge, lorsque l'esprit de la chevalerie gothique eut embelli cette institution. Mais dans l'origine, le *knight* ou *chevalier* anglo-saxon était simplement le *serviteur*[1] de son prince, qu'il suivait dans les combats afin d'y gagner, à grands coups d'épée, les cinq *hydes* de terre qui lui avaient été concédées. Ces chevaliers étaient appelés aussi *thegns* ou *thanes*[2], mots qui signifient également *serviteurs*. Cependant, le titre de *thane* devint bientôt un honneur quand il fut appliqué à ceux qui servaient le roi. Les termes qui expriment les fonctions les plus humbles, deviennent des motifs d'orgueil en passant dans la sphère de la royauté, dorés alors par les rayons éclatans qui s'échappent d'une couronne, et lorsque, par exemple, nous savons combien il est

---

[1] *Cnicht* en anglo-saxon, et *knecht* en langue germanique, signifient tous deux *serviteur*. Vers l'époque de la conquête, le mot *cnicht* avait pris à peu près sa signification moderne de chevalier. En Allemagne, au contraire, telles sont les variations des langues, que ce terme, au lieu de s'ennoblir, devint aussi bas que possible. *Knecht* ne désigna plus qu'un serf, un paysan, et fut mis en opposition avec *ritter* ou *eques*.

[2] De *thegnian* ou *thenian*, servir; en allemand *dienen*. Dans les chartes latines, les thanes étaient appelés ordinairement *ministri*, et quelquefois, mais plus rarement, *milites*. La mesure de terre appelée *hyde* contenait de cent à cent vingt acres*.

* L'acre anglais est à peu près égal à l'arpent de Paris. (*N. du T.*)

honorable aujourd'hui d'être *maître de la garde-robe* ou *premier valet de chambre*, nous pouvons comprendre sans peine que les serviteurs d'Ethelbert ou de Rodwald devaient se montrer fiers envers ceux de leurs compatriotes qui n'entraient pas comme eux dans les appartemens du roi.

A l'époque où l'histoire commence à nous fournir des renseignemens certains, les thanes étaient déjà devenus les principaux propriétaires fonciers des royaumes anglo-saxons. Mais l'application du principe féodal aux rois et *aldermen*, vassaux de la couronne anglo-saxonne, ne peut s'apercevoir distinctement avant le règne d'Egbert; il y a lieu de croire que ce fut pendant sa résidence chez le souverain des Francs qu'il apprit à en connaître les avantages. Le pouvoir de la dynastie carlovingienne trouvait alors un de ses plus fermes soutiens dans la sujétion féodale, et l'on se rappellera que la cour de Charlemagne, à laquelle Egbert s'était formé pendant son bannissement [1], passait pour un modèle achevé de bon gouvernement et de saine politique. Pour avoir un exemple du système qui était suivi,

[1] Voyez page 118.

lisons l'histoire du fougueux Tassilon, représentant des *agilofings*, anciens chefs de la nation
748. bavaroise. Défait par Pepin, il reçoit ensuite du vainqueur, à titre de *bénéfice*, le territoire habité par les Bavarois ; il fait serment de fidélité ; et les obligations auxquelles il est soumis se découvrent bientôt. Tassilon paraît au milieu des vassaux de Pepin, et vient grossir avec ses partisans l'armée que celui-ci conduit contre les Lombards. Sa sujétion se confirme de nouveau
757. dans une occasion solennelle. A la cour plénière tenue à Compiègne, et en présence des *nobles* de la couronne franque, il se *recommande* humblement comme vassal de Pepin et de ses fils, Charles et Carloman : il renouvelle son serment sur les reliques de l'apôtre des Gaules [1], et tous les grands de la Bavière donnent leur assentiment aux conditions qu'il vient de s'imposer. Mais ni la promesse, ni le serment, ni l'obligation ne purent assurer l'obéissance de Tassilon. Le Bavarois parvint à se soustraire au joug de Pepin, qui ne put jamais ressaisir sur lui son autorité.

La puissance de Charlemagne atteignit à la
788. fin les rebelles qui osaient la braver. Ses armées

---

[1] Saint-Denis. (*N. du T.*)

s'avancent sur les bords du Lech; Tassilon, cerné par les troupes de Charlemagne, vient avec soumission près de l'empereur, et lui rend le duché de Bavière, en lui remettant son sceptre ou bâton de commandement. Mais le bénéfice lui est de rechef accordé, et Tassilon, en outre des formes ordinaires de l'hommage, livre son fils et douze autres otages au pouvoir de son souverain.

Les hommes liges de Charlemagne s'assemblent de toutes les parties de l'empire dans le palais impérial d'Ingelheim. Tassilon est parmi 789.
eux. Il est accusé de trahison, ou plutôt d'avoir déserté l'armée. Une sentence de mort est portée contre lui, mais la sage clémence de Charlemagne se borne à faire vêtir le vassal rebelle d'un froc religieux, et la peine est commuée en une captivité perpétuelle dans un monastère.

J'ai choisi cet exemple de Tassilon comme un de ceux qui nous donnent le plus de détails sur ces transactions, et nous font le mieux entendre leur contexture. Charlemagne, en forçant un chef vaincu à devenir *son homme*, prenait sur Tassilon une autorité bien plus forte que s'il se fût borné à lui faire payer un tribut, comme à tout chef inférieur ou plus faible. Il créait ainsi

une obligation légale, qui, si elle n'était pas remplie, fournissait un prétexte pour une punition légale. Le même acte, qui aurait eu l'air d'une vengeance, s'il eût été dirigé contre un souverain vaincu, prenait le caractère spécieux d'une exacte justice, en se produisant sous la forme d'une sentence prononcée par un tribunal compétent. Le vassal, de son côté, obtenait quelques compensations pour le sacrifice de son indépendance. Entre autres avantages, il s'assurait ainsi une puissante protection contre ses ennemis, car le traité que faisait le seigneur avec son vassal les obligeait réciproquement, et l'obéissance à laquelle ce dernier se soumettait, lui donnait le droit de demander des secours à son seigneur.

Mais la plus grande utilité que le vassal pût recueillir de semblables relations, paraît avoir consisté dans l'augmentation de pouvoir qu'il gagnait sur ses propres sujets. Un ancien chef teuton, comme Tassilon, n'était, avant de rendre hommage, que le gouverneur de son peuple, et non le seigneur de la terre. Il commandait aux hommes, mais ne possédait point le sol. Ceci ne peut manquer d'être intelligible pour mes lecteurs écossais. Le *Cean-Cinne*, souche de la

race, ou chef investi du pouvoir le plus absolu sur son clan, n'avait pas pour cela nécessairement des droits au territoire du pays occupé par ce clan; tandis que la qualité de supérieur féodal ne donnait à celui qui la possédait aucune autorité sur les hommes du clan [1]. L'autorité de chef et celle de seigneur féodal ou baron pouvaient se trouver réunies; mais très-souvent elles étaient tout-à-fait distinctes. Tassilon, par le traité qu'il fit avec son souverain, acquit un nouveau droit, et, de simple duc des Bavarois, devint duc de Bavière. A la vérité, les conventions de Tassilon avec Pepin et Charlemagne ne pouvaient avec justice enlever au peuple ses franchises, mais elles étaient pourtant de nature à les envahir, et comme les Bavarois participaient en général à la protection accordée à leur souverain, peut-être éprouvaient-ils peu de mécontentement du changement qui s'était opéré. Le pouvoir de Tassilon sur les chefs inférieurs de sa nation recevait aussi de l'accrois-

---

[1] C'est ainsi que le duc de Gordon, supérieur féodal des terres et domaines occupés par les Camérons, les Macphersons et les Macdonnels de Keppoch, n'avait aucun droit de vasselage ou de commandement sur ces clans, qui n'obéissaient qu'à leurs chefs patriarches, Lochie Clunie et Keppoch.

sement. Il pouvait tenter de leur imposer des obligations pareilles aux siennes, et s'ils se révoltaient, le bras du seigneur lige était tout prêt à l'aider et à réprimer un exemple de résistance qui aurait pu fournir aux vassaux de la couronne un dangereux antécédent.

Les deux élémens de la *féodalité*, c'est-à-dire la donation de la terre en récompense du service militaire, et le lien du vasselage, paraissent avoir grandi avec les royaumes anglo-saxons, et nous pouvons les considérer comme appartenant à la même époque. Mais comme institution politique, ou lorsqu'ils étaient appliqués aux relations d'un bretwalda anglo-saxon avec d'autres souverains ses subordonnés, nous ne voyons pas avec certitude, avant le règne d'Egbert, la réunion de ces mêmes élémens. Oswald, par exemple, en prenant autorité sur les Pictes et les Scots [1], n'en tirait aucun droit sur le territoire qu'ils habitaient. Le vasselage n'atteignait que les personnes ; c'était comme lorsqu'une armée se rend à une autre. Les Pictes et les Scots se soumirent aux Angles, mais sans leur céder

---

[1] Page 101.

la terre ; et si les Scots ou les Pictes s'étaient déliés de leur obéissance, il n'est pas certain que le bretwalda eût pu les traiter comme rebelles, dans le sens légal de ce mot. Il les aurait attaqués, aurait incendié leurs huttes, enlevé leurs troupeaux, passé au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfans ; il leur eût fait, en un mot, le plus de mal possible. Tout cela était conforme aux lois ordinaires de la guerre et ne résultait pas de prétentions à une autorité légitime; il n'eût manifesté par là aucune intention de s'approprier le territoire. Mais, ainsi que je l'ai fait observer, la constitution du gouvernement avait changé sous le règne d'Egbert, et il est facile de s'apercevoir qu'alors, la situation d'une grande partie de la Bretagne ressemblait à celle de l'empire carlovingien. La soumission des Estangles à Egbert [1] fut évidemment un acte d'hommage ; et à mesure que l'on avance dans l'histoire des Anglo-Saxons, les institutions féodales deviennent de plus en plus apparentes.

Peut-être aura-t-on déjà remarqué que la donation de la Cumbrie, faite par Edouard-l'Ancien à Malcolm [2], était une concession féo-

---

[1] Page 126.
[2] Page 288.

dale, pareille à celles qu'aurait pu faire Pepin ou Charlemagne. Édouard avait établi la même juridiction sur les Bretons ; nous possédons des documens qui prouvent que Howell-le-Bon, prince du pays de Galles méridional, s'en rap-
922. porta au jugement de la cour d'Édouard au sujet de deux *seigneuries* du Brecknock [1] réclamées par Morgan Hên, autre vassal d'Édouard. Sous le règne d'Edgar, le système féodal atteignit à son plus haut degré d'extension ; et ce ne fut point par la force que ce monarque obtint le vasselage de ses alliés, mais par des moyens plus doux. Les rois et les earls vinrent à lui, souscrivant à ses volontés, sans combat ni contestation. Peut-être aussi qu'aucun d'eux séparément n'était assez fort pour lui résister. Il trouva le moyen de les soumettre tous à une règle commune ; c'est sans doute à cette uniformité de gouvernement que nous devons attribuer les paroles louangeuses des chroniqueurs, qui font d'Edgar le restaurateur ou plutôt le fondateur de l'état, et le présentent comme le Charlemagne, le Cyrus et le Romulus de la Bretagne.

---

[1] Les seigneuries d'*Ystradwy* et d'*Ewias*. La seconde fait maintenant partie du comté de Hereford.

Les chefs inférieurs des états anglo-saxons et anglo-danois avaient perdu le titre de roi. Cependant ils conservaient beaucoup de pouvoir. Athelstane, alderman ou seigneur des Estangles, était appelé *semi-rex* (demi-roi). Sa femme, Alfwina, si vantée pour sa piété, avait soigné l'enfance d'Edgar; et Aylwin, son fils, qui lui succéda, obtint le titre d'alderman de toute l'Angleterre. Il est difficile de donner l'exacte signification de ces titres; celui d'Aylwin, qui fut inscrit sur sa tombe, ne se rapportait apparemment qu'à l'Estanglie. Quoi qu'il en soit, ils dénotaient la grande puissance de ceux qui en étaient revêtus. La Northumbrie, depuis que le pays s'était soumis à Edred, avait été gou- 950.
vernée par des *Iarls* ou *Earls*. Les Anglo- 952.
Saxons connaissaient le mot earl, mais ils ne l'employaient que comme terme générique, pour désigner une personne de famille noble, qu'ils disaient être *earls-cund*, c'est-à-dire de la race des earls. Les Danois donnèrent à ce mot un sens *absolu*, en l'appliquant à tout homme illustre ou chef, jusqu'à ce que l'usage le fit consacrer plus particulièrement aux chefs qui gouvernaient les provinces ou *shires*, sous

l'autorité du roi ; enfin il remplaça entièrement l'ancien titre anglais alderman, dans l'application qu'on en faisait à ces grands dignitaires. En conséquence, nos aldermen prennent place maintenant aux banquets du lord-maire à Guild-hall ; mais nos earls entrent dans le palais du parlement, où ils se tiennent à côté du roi ; le titre danois s'est attaché aux successeurs des *witans* anglo-saxons à travers les vicissitudes des siècles suivans.

Les earls ou aldermen, car, sous le règne d'Edgar, nous pouvons regarder ces *titres* comme synonymes, avaient beaucoup de droits semblables à ceux du roi, quoique nécessairement d'un ordre inférieur. Un tiers des revenus du comté leur appartenait : ils furent quelquefois appelés, à cause de cela, « *comtes du troisième penny* [1]. » Leurs autres prérogatives variaient dans les diverses parties de l'empire, comme aussi les prérogatives des rois eux-mêmes. On peut facilement supposer que plus les comtes étaient éloignés du siége du gouvernement, plus ils prenaient d'autorité.

---

[1] Le penny équivaut au décime de France. (*N. du T.*)

Le proverbe qui dit : « Donnez-lui un pied, » et il en prendra quatre », peut s'appliquer à toute l'espèce humaine, et je ne vois pas la raison qui me ferait excepter un comte de la règle générale ; j'entends un comte danois ou anglo-saxon. Ce fut par ce motif, qu'à la mort d'Osulf, comte de toute la Northumbrie, Edgar, le sage Edgar, ne jugea pas convenable de permettre que ce royaume restât indivisé. Les thanes northumbriens, appelés barons dans les chroniques, furent rassemblés en grand conseil. On assigna le Déïra ou Yorkshire au comte Oslac ; un autre démembrement devint le partage d'Eadulf Evilchild ; et ces chefs furent ceints de l'épée des comtés qu'ils avaient obtenus. Il est à remarquer que ce mode d'investiture était ordinaire, dans les cas où le gouverneur d'une contrée n'avait pas de droits à la distinction plus brillante d'une couronne. Le duc de Normandie fut ceint de l'épée de son duché. Cette ancienne cérémonie se conserva, même lorsque le titre de comte devint purement nominal, et en quelque sorte une ombre de sa première dignité. On voit encore sous le règne de Jacques I[er]. que le comte nouvellement créé, lors de son introduction

971.

dans le parlement, était ceint de l'épée par le roi en présence des pairs.

Entre 953. et 961. Le Lothian, partie de la Bernicie qui se trouve entre la Tweed et le détroit du Forth, était constamment exposé aux incursions des Pictes et des Scots. Les rois anglo-saxons avaient beaucoup négligé cette contrée lointaine de l'empire, rebutés par la difficulté de la défendre ; et Indulf, roi des Scots, s'était emparé du « château des Vierges. » Cette forteresse était aussi appelée Edwin's burgh [1], probablement parce qu'elle avait été construite ou réparée par Edwin de Northumbrie, et il est à peine nécessaire de faire observer que c'est la ville actuelle d'Edimbourg.

Kenneth M'Alpine, roi des Scots, avait dé-
836. truit la monarchie des Pictes. Ce peuple dispa-
859. raît même en quelque sorte de l'histoire, et nos anciens historiens se sont imaginé que la nation entière avait été extirpée par Kenneth. Ce fut certainement une exagération ; mais les Scots renversèrent la puissance des Pictes, et absorbèrent tellement ce peuple, qu'au lieu de rester confinés aux côtes occidentales, ils se trouvèrent en possession du territoire picte, borné au sud

---

[1] C'est-à-dire la ville d'Edwin. (*N. du T.*)

par le détroit du Forth, et au nord par des établissemens scandinaves qui faisaient partie des provinces actuelles de Caithness et de Sutherland, mais dont les limites sont peu connues. Kenneth, fils de Malcolm, dont j'ai déjà fait mention, allégua des droits au Lothian; sur quel fondement? on l'ignore; on voit seulement que cette réclamation fut contestée, et qu'elle renfermait le devoir de l'hommage envers le souverain supérieur.

Cédant au conseil des comtes Eadulf et Oslac, et à ceux d'Eadsi, évêque de Durham, ou, pour mieux dire, par leur médiation, Kenneth vint à la cour d'Edgar. Le fils d'Alpine reçut du basileus de la Bretagne un accueil favorable, et lorsqu'une conversation familière se fut établie entr'eux, Kenneth demanda que le Lothian lui fût rendu, disant que ce pays faisait partie de l'héritage des rois scots. Edgar écouta cette supplique avec bienveillance. Cependant il était sur ses gardes; au lieu de donner immédiatement son consentement, il en référa au jugement de son conseil. Les witans décidèrent la question en faveur de Kenneth, à condition seulement qu'il rendrait hommage; il fut obligé de pro-

Environ 971.

mettre qu'il maintiendrait les habitans anglais dans la jouissance de leur langue, de leurs coutumes et de leurs lois. Le territoire ainsi accordé, que l'on appelle maintenant les Lothians et la Merse, doit être considéré comme le noyau du royaume actuel d'Écosse. L'attention des monarques Scots se porta sur la partie la plus riche de leurs domaines, où ils placèrent en définitive le siége du gouvernement. Les mœurs d'un peuple plus civilisé prévalurent sur celles d'une nation grossière. Les souverains scots se *saxonnisèrent*, et par la seule force des choses, les hommes sur lesquels un roi venait exercer son autorité, devinrent les véritables conquérans du pays.

Il est probable que l'hommage rendu par Kenneth, dans la ville de Chester, n'était dû que par rapport au Lothian; mais les souverains de l'Angleterre interprétèrent cet acte en leur faveur, et l'ancienne sujétion des Écossais à l'empire anglo-saxon devint la base des droits féodaux que s'attribua Édouard Ier., comme aussi la première cause de ces guerres sanglantes qui désolèrent les deux pays, jusqu'à la réunion des couronnes. Même après cette réunion, des prétentions qui s'élevèrent d'un côté furent combat-

tues de l'autre, avec tant de chaleur et d'irritation, qu'elles entretinrent les haines anciennes; et, de nos jours encore, il y a plus d'un vrai Écossais qui se croit obligé de vivre et de mourir dans la persuasion que toute charte qui atteste la servitude d'un prince écossais envers le basileus saxon, est une fourberie monacale.

On devrait déplorer plutôt qu'encourager de pareils sentimens. Les titres véritables et la gloire de l'Écosse, ne consistent pas dans l'indépendance inquiète des premiers habitans de ce pays, avec lesquels d'ailleurs les Écossais d'à présent n'ont plus rien de commun; mais bien dans le bon esprit et la fermeté, qui, même sous un gouvernement divisé, faible et en proie aux factions, leur ont procuré un état de société où règnent la religion, l'ordre et le bonheur. Voilà de justes sujets d'orgueil pour l'Écosse, et ils n'existeraient pas moins quand même tous les rois de la race de Fergus auraient été enchaînés au char du conquérant. L'Écosse est maintenant unie au Middlesex par les mêmes liens que le Yorkshire; et les bons habitans de Leeds montreraient aussi peu de raison en se révoltant contre le roi Guillaume, pour défendre

les prérogatives du roi Oswald, que les Edimbourgeois en se rendant malheureux de ce que le roi Kenneth fut soumis à la suprématie d'Edgar.

Mais cette question, insignifiante quant au sujet d'orgueil national, est très-importante en matière d'histoire. En nous procurant une connaissance exacte et claire des obligations imposées à Kenneth, comme membre d'un des ordres du grand conseil ou witenagemot d'Edgar, elle nous met à même de juger des autres membres qui s'y asseyaient avec lui, et nous donne une idée positive de la nature de l'assemblée.

Sous Edgar et les premiers bretwaldas, les états gouvernés par le basileus ou empereur furent des royaumes distincts, dont chacun conserva son existence individuelle; il n'y avait qu'un souverain pour tout l'empire, mais beaucoup de royaumes et de provinces, par conséquent beaucoup de lois et de coutumes. Edgar donna des soins actifs à l'administration de la justice. En qualité de juge suprême de son peuple, il faisait de fréquentes tournées afin de redresser les torts auxquels les tribunaux inférieurs n'avaient pu remédier. Il punissait le vol

avec une sévérité particulière et pour ainsi dire sauvage. Enfin, il réussit à maintenir la tranquillité publique; et, pour nous servir des expressions figurées de ses historiens, la terre sembla plus fertile et le soleil plus brillant sous le règne d'Edgar que sous celui d'aucun autre roi.

Cependant le caractère d'Edgar présentait de grands défauts. Les moines ont fait de leur mieux pour leur protecteur, mais ils n'ont pu empêcher de venir jusqu'à nous quelques anecdotes relatives aux ballades populaires du tems, par lesquelles, dit Malmesbury, Edgar était bien maltraité. Ces vieilles chansons satyriques, dont il nous reste des spécimens d'une époque ultérieure, étaient, si l'on peut comparer la poësie à la peinture, semblables aux caricatures politiques d'à-présent. Adressées au vulgaire, elles présentaient une ressemblance difforme et avilie des traits de l'original. Les chroniqueurs d'Edgar ont, au contraire, flatté son portrait; cependant ils avouent qu'il mérita le blâme pour la faveur qu'il accorda aux étrangers: aux Allemands, qui nuisirent à la civilisation des Anglais; aux Flamands, qui corrompirent la simplicité de leurs

mœurs; et aux Danois, à l'exemple desquels ils tombèrent dans l'intempérance.

Ces vices, que l'on dit avoir été importés. étaient peut-être indigènes ; mais il paraît que le roi fut cause de leur propagation.

La belle Wulfreda, qu'Edgar enleva du monastère de Wilton, fut une de ses nombreuses concubines. On ne sait si elle était ou non religieuse, car les monastères, alors comme aujourd'hui, étaient des maisons d'éducation pour les femmes, et quelques écrivains assurent que Wulfreda n'avait pas pris le voile. Edgar fut puni sévèrement de cette faute. Il fit pénitence pendant sept ans, en jeûnant deux fois par semaine. Dans les siècles anglo-saxons, cette mortification de la chair était une véritable diète, *bonâ fide*, au pain et à l'eau, en y ajoutant peut-être seulement quelques herbes et un peu de sel. Le pénitent fut en outre obligé, pendant son abstinence, de renoncer à tout luxe et même à tous les agrémens de la vie. On lui refusa les lits moelleux et les bains chauds. Edgar, afin de donner un plus grand témoignage de repentir, déposa sa couronne, et ne la reprit qu'à l'expiration du terme de son humiliation, dans

l'année qui précéda son triomphe sur la Dee. A cette époque, il fut couronné de rechef, avec beau- 973.
coup de pompe, dans la ville de Bath, que les 974.
Anglo-Saxons appelaient Ake-Mannes-Ceastre, c'est-à-dire la ville des hommes souffrans ou des valétudinaires [1].

---

[1] Le nom moderne de Bath, signifie *bain*. Les bains de cette ville l'ont en effet rendue célèbre, et elle est encore fréquentée par les malades ; mais la mode en a fait aussi un rendez-vous de plaisir. (*N. du T.*)

Chapitre XIII.

Mort d'Edgar. — Situation des partis. — Edouard-le-Martyr et Ethelred sont respectivement soutenus par les partisans et les adversaires de Dunstan. — Le parti d'Edouard est vainqueur. — Les antagonistes de Dunstan sont tués par l'écroulement d'une maison à Calne. — Meurtre d'Edouard par Elfride. — Ethelred-l'Indolent monte sur le trône. — Les Danois renouvellent leurs hostilités. — Le Dane-Geld. — Ethelred épouse Emma de Normandie. — Massacre des Danois le jour de Saint-Brice. — Invasion de Sweyne. — Ethelred lui abandonne l'Angleterre. — Mort de Sweyne. — Restauration d'Ethelred. — Canut continue d'occuper le nord. — Mort d'Ethelred. — Partage du pays entre Canut et Edmond-Côte-de-Fer. — Ce dernier est assassiné. — Règne de Canut. — Harold-Pied-de-Lièvre et Hardicanut lui succèdent.

Edgar quitta cette vie à l'époque où il était
975. parvenu au faîte du pouvoir. Selon les paroles de l'ode anglo-saxonne qui célèbre ses actions, « il se tourna vers une lumière plus pure, et dit » adieu aux joies terrestres. » Il laissa deux fils:

l'aîné, nommé Édouard, était fils d'Elflede-la-Belle, et le plus jeune, Ethelred, provenait de sa seconde femme Elfride. Celle-ci avait été mariée à Ethelbald, alderman des Estangles. Edgar avait tué Ethelbald, afin d'épouser sa veuve, et l'on croit que cette méchante femme fut complice du crime.

Il paraît que le droit de désigner le successeur au trône appartenait encore au roi. Edgar, exerçant cette prérogative, avait décidé qu'Édouard, son fils aîné, serait son héritier ; mais *l'atheling,* c'est-à-dire le prince royal, et son frère n'étaient que des enfans : Édouard avait quinze ans, et Ethelred n'en avait que sept. Les partis qui divisaient la nation, et que, pour abréger, j'appellerai les dunstanistes et les anti-dunstanistes, également ardens à vouloir gouverner au nom d'un mineur, s'exaspérèrent l'un par l'autre. Toute la nation prit part à ces contentions dont les détails ne nous sont pas parvenus. Les chroniques ne rapportent qu'avec beaucoup de briéveté ces événemens, retracés avec énergie, mais d'une manière très-obscure, par l'ode que je viens de mentionner. Ce poëme lyrique nous apprend qu'Oslac, grand comte de Northumbrie, fut banni et forcé de fuir au-delà

du *bain de l'oiseau plongeur*, de *l'héritage de la baleine*, périphrases que les scaldes anglo-saxons emploient pour désigner la mer.

Alfere, ealdorman de Mercie, était le chef des anti-dunstanistes ; parti qui soutenait les séculiers. Dans toute l'étendue de ses vastes domaines, les moines furent à l'instant chassés. Le mal que les dunstanistes avaient fait aux séculiers leur fut rendu. Aylwin, alderman de l'Estanglie, était, au contraire, plein de zèle pour le parti monastique. La violence fut opposée à la violence, et le pays se trouva dans une situation qui approchait de la guerre civile. Enfin, un grand conseil ou witenagemot fut convoqué à Winchester, et les deux archevêques Dunstan et Oswald firent tant par leur influence et leur activité, qu'ils placèrent le jeune Édouard sur le trône, conformément aux volontés de son père.

Dunstan avait remporté la victoire, mais bien difficilement, et ses ennemis n'étaient pas dis-
977. posés à cesser de combattre. Alfere était soutenu
978. par une puissante confédération de nobles et par Elfride, mère du compétiteur à la couronne. Les séculiers gagnèrent de nouvelles forces, et Dunstan fut obligé de se soumettre à l'humiliation

de rencontrer ses adversaires dans les synodes, assemblés pour décider les importantes questions qui divisaient alors l'état et l'église.

Les séculiers s'efforçaient de faire prévaloir leur cause par le raisonnement; ils se promirent de grands avantages des talens et de l'éloquence d'un évêque scot nommé Beornhelm, qu'ils avaient appelé d'Irlande pour les aider dans la discussion, et qu'ils mirent en avant comme leur champion pour tenir tête à Dunstan. Le choix de cet avocat est un fait remarquable dans l'histoire ecclésiastique, en ce qu'il tend à prouver qu'à cette époque, l'église des Scots, dont le siége était probablement en Irlande, n'avait pas entièrement reconnu la suprématie de celle de Rome.

Un rendez-vous fut donné à Calne, dans le Wiltshire, et le conseil, où se trouva la plus grande partie de la noblesse d'Angleterre, s'assembla dans une grande chambre située à un étage supérieur. Beornhelm prononça son discours à la fin de la séance, et il y mit toute la chaleur, toute la puissance d'argument que l'on était en droit d'attendre de sa renommée. Alors Dunstan se leva, mais avec lenteur, en hésitant et comme accablé par le poids des années. Il évita

d'entrer dans aucune réfutation, déclarant que le tems de ses travaux était passé; qu'il ne voulait plus se mêler aux disputes et n'aspirait qu'à passer en paix le reste de sa vie, et que quant à sa cause, qui était celle de l'église, il espérait que le pouvoir du ciel se manifesterait pour la défendre.

Il avait à peine fini de parler que l'édifice trembla, les solives craquèrent, et une partie du plancher s'enfonça. Tous ceux qui étaient venus pour s'opposer au parti monastique furent précipités en bas, estropiés ou tués par la chute des poutres, tandis que l'extrémité sur laquelle se trouvaient Dunstan et ses amis resta aussi solide qu'auparavant, et qu'aucun d'eux ne reçut la moindre blessure. Cet événement fut-il le résultat d'un stratagème frauduleux? Dunstan avait-il fait préparer cette chambre, de manière à engloutir ses adversaires et à leur ôter la vie? Cette question a été vivement agitée de nos jours, et la balance des probabilités doit être laissée au jugement du lecteur. On serait autorisé à penser que le zèle chagrin de Dunstan, enflammé par l'aberration mentale, pouvait lui avoir suggéré cet artifice meurtrier: mais on est forcé d'admettre qu'il y aurait eu

beaucoup de difficulté à conduire un pareil complot avec le secret et la sûreté nécessaires, et cette considération doit servir à diminuer la force des soupçons.

Nous arrivons à un crime qui ne fut pas douteux : l'action la plus abominable, disent les chroniqueurs, qui ait jamais souillé le nom anglais. Edouard et Ethelred, quoique leurs 978.
partisans s'efforçassent de les rendre ennemis, étaient unis d'une amitié fraternelle ; mais Elfride conservait une extrême aversion pour son beau-fils, et, à son instigation, un complot fut formé pour lui faire perdre la vie. Les nobles qui trempèrent dans cette conspiration ne sont pas désignés, néanmoins les expressions de la chronique saxonne donnent à entendre qu'Alfere y était pour beaucoup. L'occasion d'exécuter leur dessein se présenta bientôt. Édouard, après avoir chassé le daim à Wareham, se dirigea vers le manoir royal de Corfe, où résidaient alors Elfride et Ethelred. On dit qu'il y fut attiré par le petit *Wulstan*, nain de la reine, rempli de malice et de méchanceté. Les compagnons d'Édouard étaient dispersés, et il s'était avancé seul vers la somptueuse demeure de sa belle-mère. Elle le reçut à l'entrée des avenues

du palais et l'embrassa. Avant que le jeune roi descendît de cheval, on lui offrit une coupe, et pendant qu'il buvait, un des satellites d'Elfride lui plongea un poignard dans le dos. Le prince blessé eut encore assez de force pour piquer son cheval et tâcher de rejoindre ses compagnons ; mais il expira en chemin, et son corps sanglant, arrêté dans sa chute par les étriers et traîné par l'animal effrayé, vint révéler à tous les yeux le sort que venait d'éprouver Édouard *le martyr*.

Ethelred monta sur le trône avec un surnom de mauvais augure. Il était appelé *l'Indolent*, et il paraît que cette qualification lui avait été donnée presque à sa naissance par la malveillance de Dunstan. Lorsque celui-ci prit Ethelred sortant des fonts de baptême, il s'écria, avec sa véhémence ordinaire, que cet enfant ne réussirait à rien, et il ne cacha jamais par la suite l'aversion que lui inspirait le fils d'Elfride.

Les nobles, les prélats et les autres grands personnages de l'Angleterre s'étant assemblés,
979. selon l'usage établi par la constitution, Ethelred fut reconnu roi. Dunstan fut obligé d'assister à la cérémonie. Il aurait sans doute proposé un autre prétendant s'il eût pu le trouver ; mais

Ethelred était le seul rejeton de la tige royale. Dunstan du moins fit le seul mal qui restât en son pouvoir; il frappa de malédiction Ethelred, en plaçant la couronne sur sa tête. « Comme » c'est par la mort de ton frère, lui dit-il, » que tu as aspiré à la possession du royaume, » écoute les arrêts du ciel : Le crime de ta » méchante mère et de ses complices retombera » sur toi : et les malheurs que les Anglais auront » à supporter surpasseront tous ceux qui leur » sont arrivés depuis leur entrée dans l'île de » Bretagne. »

Il n'y a nulle raison pour croire qu'Ethelred, enfant de onze ans, eût en aucune manière participé au meurtre d'Edouard. On rapporte de lui une anecdote que je ne répéterai pas à cause de sa trivialité, mais qui prouve qu'Ethelred était sincèrement attaché à son frère, et l'on peut remarquer d'ailleurs que même dans l'imprécation de Dunstan, le crime entier est laissé à la charge d'Elfride. Les paroles amères que Dunstan fit entendre, lui étant surtout suggérées par sa haine contre le parti vainqueur, tombaient principalement sur la nation, et elles étaient calculées de manière à provoquer l'accomplissement de sa prophétie. En donnant à penser

aux sujets que le gouvernement était cause de leurs malheurs, il les rendait moins capables de résister à une invasion, tant qu'Ethelred serait sur le trône; et en même tems, il les disposait à se séparer d'un souverain qui attirait sur eux ces calamités. L'Angleterre fut ainsi préparée à succomber sous les attaques de l'étranger. Les Anglais furent poussés à la trahison et à la guerre civile; les tribulations qui en résultèrent rendirent l'asservissement entier du pays plus facile aux Normands, et si l'on ne peut les attribuer à la malédiction de Dunstan, du moins durent-elles en être aggravées. Ethelred, privé de la confiance de ses sujets, ne pouvait plus les diriger dans leur défense, et les soupçons qu'on leur avait inspirés contre lui firent tomber l'état dans la plus grande confusion.

Dunstan vécut assez pour voir l'aurore des malheurs dont il avait désiré, dans l'amertume de son cœur, que ses compatriotes fussent atteints, à cause de la haine qu'il portait à leur roi. Depuis le règne d'Athelstane, les
980. Danois s'étaient abstenus d'attaquer la Bre-
981. tagne; mais dans la troisième année qui suivit l'avénement du jeune Ethelred, la terrible bannière du corbeau fut de rechef déployée, et

les vaisseaux danois s'approchèrent du rivage. Sweyne, fils du roi de Danemark, commandait cette armée. Banni de sa patrie par son père, il était dans toute la vigueur de la jeunesse, et, secondé par Palnatoke, un des chefs danois les plus prudens et les plus braves, il devint un ennemi formidable pour une nation qui, soit au conseil, soit sur le champ de bataille, était privée dès moyens d'organiser sa résistance.

Des nuages enflammés et des météores se firent voir dans le ciel, et la coïncidence de ces signes effrayans avec ce qui se passait sur la terre découragea plus encore ceux que le fardeau de leurs disgrâces accablait déjà. La ville fortifiée de Southampton fut prise, saccagée, et ses habitans emmenés en esclavage. En même 982.
tems, d'autres détachemens des pirates du nord envahirent la Mercie; Chester fut emporté, Londres réduit en cendres, et toute la côte depuis la rivière de Mersey jusqu'à la Tamise éprouva les ravages de ces pillards insatiables. Les Danois ne combinaient pas leurs opérations entr'elles, et leurs flottes ou plutôt leurs escadres étaient souvent fort peu considérables. L'invasion du Dorsetshire se fit avec trois vaisseaux, et ce serait porter très-haut leurs équipages

réunis que de les évaluer à six cents hommes. La moindre résolution aurait suffi pour repousser l'ennemi, mais il fallait de l'union, et à cette époque il n'y en avait nulle part.

Des différends survinrent entre le gouvernement et l'évêque de Rochester. Ethelred dévasta
985. les terres de l'évêché et mit le siége devant la
986. ville de Rochester ; mais, apaisé par le paiement d'une somme d'argent, il cessa ses hostilités. Il est probable que cette querelle entre le jeune roi et l'évêque provint de quelque demande légale à laquelle ce dernier refusa de souscrire ; mais dans un tel moment, lorsque le pays fumait encore des incendies allumés par les Danois, la contestation était intempestive, quelque juste qu'elle pût être, et Dunstan, presqu'à son lit de mort, en prit de rechef occasion de noircir la conduite du roi.

A cette même époque environ, Alfric, fils d'Alfere, qui possédait le comté de Mercie, ayant trempé dans une conspiration contre Ethelred, fut condamné par le witenagemot. On confisqua ses propriétés, et lui-même, proscrit, fut banni du pays. On reconnaît encore dans cet événement l'influence des dissentions intérieures; mais si l'exil d'Alfric est une preuve

de l'esprit de rebellion qui faisait agir les nobles d'Ethelred, le prompt rétablissement du comte de Mercie dans ses anciens honneurs prouve aussi le désordre où était tombé le gouvernement, et la faiblesse du pouvoir exécutif.

La seule partie de l'Angleterre dans laquelle les Danois rencontrèrent une forte résistance fut l'Estanglie, où l'on pouvait le moins s'attendre à trouver autant de patriotisme. L'armée des *vikingar*, commandée par Justin et Gurthmund, y rencontra Brithnoth et ses guerriers. Ce chef était peut-être lui-même de sang danois, mais l'écoulement d'un siècle avait effacé dans cette 991.
contrée toute distinction entre les individus de sa race et les habitans primitifs. Le pieux guerrier n'avait plus aucun rapport avec les bandes païennes. D'une loyauté inébranlable, il défendit avec opiniâtreté la personne, les sujets et le royaûme de son souverain; mais ce noble thane d'Ethelred tomba sous la sagaie[1], arme que les pirates danois avaient probablement apportée des pays sarrazins.

---

[1] Ce mot, en anglo-saxon, se rend par *ategar* ou *hategar*, qui présente une analogie évidente avec le mot espagnol *açagaya*. Je ne connais pas la racine de ce mot, mais il semble qu'on pourrait la trouver aussi dans *yatagan*.

Les exploits de Brithnoth ont été recueillis dans un poëme historique d'un mérite peu ordinaire, et quoique nous ne puissions convenir, avec certain antiquaire, que ce lay rappelle l'énergie et la simplicité d'Homère, nous devons dire cependant que c'est un reste fort singulier et fort précieux de la poësie des anciens tems [1].

Brithnoth fut donc célébré par les bardes ; mais personne ne fut tenté de suivre son exemple ou de rivaliser avec lui de gloire ; et les invasions subséquentes des Danois montrèrent combien le courage de l'Angleterre était abattu. Les Danois menaçaient les côtes méridionales. Les witans s'assemblèrent ; Sigeric, archevêque de Cantorbery, Alphage, évêque de Winchester, le comte Ethelward et le factieux Elfric donnèrent le funeste conseil d'apaiser les envahisseurs par le tribut du *dane-geld*. Ce malheureux expédient, déjà employé autrefois, fut adopté par le roi, et les Danois reçurent pour premier paiement la somme de dix mille livres qu'ils extorquèrent de la lâcheté de l'Angleterre.

---

[1] On trouve une traduction de ce poëme dans l'estimable ouvrage de M. Conybeare, qui contient un aperçu général de la poësie anglo-saxonne.

C'est à ce prix que, selon les termes même du traité, les Anglais essayèrent *d'acheter leur paix* avec Olave, Justin et Gurthmund, fils de Stegetan. Mais le paiement de ce tribut, levé par une taxe directe sur les propriétés, fut peut-être moins humiliant qu'une autre condition à laquelle les Anglais durent en outre se soumettre. Les Danois se firent nourrir par le pays qu'ils avaient apauvri, et le peuple fut forcé de bien traiter ses plus cruels ennemis. La faiblesse avait dicté l'avis dont cette soumission fut la suite, mais il avait été aussi l'effet de la trahison. Alfric avait formé une ligue secrète avec les Danois, et sa fraude fut cause d'une défaite. On avait rassemblé une grande flotte pour la défense de Londres : Alfric en donna connaissance aux ennemis, et passa de leur côté la veille du combat. Il échappa au courroux d'Ethelred, qui punit son fils Elfgard à sa place en lui faisant crever les yeux ; vengeance féroce et impardonnable, que le crime du père ne devait pas faire retomber sur le fils.

Le châtiment infligé à Elfgard ne put arrêter les Danois ; ils n'étaient pas hommes à s'en laisser effrayer. Sweyne, et Olave, roi de Norwége, 994.
s'avancèrent avec un redoublement de furie. Ils

épargnèrent Londres, mais tout le midi de l'Angleterre éprouva des maux inexprimables, et on leur paya seize mille livres, comme pour les inviter à faire plus de mal encore. Chaque tribut qu'ils obtenaient les avertissait, en effet, qu'en répétant les mêmes agressions ils provoqueraient un résultat semblable.

On avait inséré dans le traité qu'Olave se ferait baptiser, et il jura en outre qu'il n'attaquerait plus les Anglais, convention qu'il observa fidèlement. Mais le traité n'impliquait pas que l'armée navale des Danois quitterait les eaux de l'Angleterre. Leurs vaisseaux restèrent donc en station le long des côtes ; d'autres invasions s'ensuivirent, leurs déprédations se renouvelèrent sans relâche, presque toute l'Angle-
997. terre fut en proie à la dévastation, et une autre
998. trêve précaire fut achetée au prix de vingt-quatre
mille livres, avec l'obligation ordinaire de nour-
999. rir ces odieux visiteurs. Cinquante mille livres
1002. furent ainsi payées pour l'impôt du danegeld.
Chaque livre équivalait alors en poids d'argent à un peu plus de trois pounds de notre cours nominal [1]. Mais la valeur intrinsèque des mon-

[1] Environ soixante-quinze francs. (*N. du T.*)

naies n'est pas conforme à leur appréciation, et l'on sera plus en état de comprendre *le montant* de cinquante mille livres au tems d'Ethelred, lorsqu'on saura qu'on aurait pu avec cette somme acheter environ un million deux cent mille acres [1] de terre labourable, plus les droits aux terres communes qui en auraient dépendu, lesquelles peuvent être considérées comme triplant le mesurage de la superficie [2].

Le défaut de constance et de fermeté du côté des Anglais facilita beaucoup les succès des Danois. Lorsque les ennemis entraient en campagne, le roi et ses witans ordonnaient de les combattre « sur mer et sur terre. » Mais quand les vaisseaux étaient préparés, des délais survenaient, et, comme le dit la chronique : « plus » l'expédition aurait dû être accélérée, moins » elle avançait, et, d'un jour à l'autre, on lais- » sait l'armée ennemie se grossir. » Les Danois s'éloignaient des côtes à propos, et les Anglais les poursuivaient en vain. Enfin, on ne recueillit d'autre fruit de cette guerre que « des

---

[1] L'acre anglais est à peu près égal à l'arpent de Paris. (*N. du T.*)

[2] Le prix ordinaire de la terre était environ de cinq livres d'argent par *hyde*. Ce calcul n'est pas précisément exact, mais je n'ai pu trouver de meilleur moyen pour indiquer la valeur des espèces qu'en prenant pour base le prix de la terre.

» tourmens pour la nation, d'énormes sacri-
» fices d'argent, et l'accroissement des forces
» ennemies. » Ajoutons que quand le roi fit un appel aux habitans du Wessex et de la Mercie pour s'opposer aux Danois, ceux-ci n'en parcoururent pas moins le pays comme ils l'entendirent, pendant que la milice anglaise indisciplinée faisait encore plus de mal au peuple que l'étranger.

991. Des hostilités avaient éclaté entre Ethelred et Richard II dit *le Bon*, duc de Normandie, fils de Richard-*Sans-Peur*, petit-fils de Rollon-*le-Ganger*. Les différends se terminèrent par la médiation du pape ; et il fut particulièrement convenu entre les souverains qu'ils n'admettraient dans leurs états respectifs aucun individu
1002. qui pût être suspect à l'un d'eux. Cette pacification fut suivie du mariage d'Ethelred avec Emma, sœur du duc de Normandie. Ethelred se proposait par là d'augmenter son pouvoir et de faire protéger son royaume ; mais cette union, qui, par la suite, fournit un prétexte aux réclamations normandes, semble, dès le premier abord, avoir été d'un présage funeste pour la nation anglaise. Emma vint accompagnée d'une troupe de favoris et de courtisans. Un d'eux, le comte François Hugues, fut nommé *Géréfa*

ou shériff d'Exeter, et sa négligence ou sa trahison livra la ville aux Danois.

Le règne d'Ethelred fut continuellement agité: de nouvelles mésintelligences s'élevèrent entre lui et Richard, et il fit des préparatifs pour envahir la Normandie. Les Normands prétendent qu'Ethelred se conduisit avec une arrogance extrême. Il avait, disent-ils, ordonné que Richard fût amené en sa présence les mains liées derrière le dos, et que tous les édifices fussent incendiés et rasés, excepté le monastère du Mont-Saint-Michel. Les Anglais opérèrent un débarquement non loin de Coutances, mais ils furent défaits complètement. Les hommes d'un vaisseau seulement parvinrent à regagner le sol natal, et, si l'on s'en rapporte aux historiens normands, ils déclarèrent que les femmes du pays auraient suffi pour exterminer l'armée anglaise.

Le jour de la Saint-Brice qui suivit immédiatement le mariage d'Ethelred avec Emma, ce prince donna l'ordre fatal du massacre de tous ses sujets danois dans l'étendue de ses domaines. Cet acte criminel fut le fruit d'une mauvaise politique. Depuis le règne d'Athelstane, les rois de Wessex avaient pris l'habitude d'accueillir 13 novembre 1002.

dans leurs états les aventuriers danois, dont ils formaient leur garde particulière. On dit que les rois exerçaient la prérogative de loger un de ces satellites dans chaque maison. Tels étaient en effet les *hôtes* que les monarques despotiques de la Norwége plaçaient selon leur bon plaisir chez leurs sujets, et l'affluence continuelle des Norwégiens dans les cours des rois opulens et généreux de l'Angleterre, si souvent célébrée dans les sagas islandaises, démontre la faveur accordée aux *brigands païens*. Ces spadassins stipendiés étaient désignés par le nom de *huscarls*. Il est aisé de croire que, placés sous la protection immédiate du souverain, ils se conduisaient avec insolence envers les sujets, et il se peut également que ces soldats, dont le nombre était considérable, ne se sentant attachés par aucun lien de fidélité ou d'affection au monarque qui achetait leurs services mercenaires, aient conspiré pour l'assassiner, lui et ses witans, et pour usurper ou aider leurs compatriotes à s'emparer du royaume.

Cependant, un grand nombre des Danois qui furent ainsi mis à mort étaient devenus de paisibles habitans de l'Angleterre. Beaucoup d'entre eux s'étaient alliés par des mariages aux

familles du pays, et leurs femmes ainsi que leurs enfans furent enveloppés dans cette inhumaine proscription. Gunhilda, sœur de Sweyne, femme d'une ame élevée et d'une rare beauté, avait embrassé le christianisme : mais ni son sexe, ni la religion qu'elle professait ne purent la sauver. On la força d'assister à la mort de son mari et de son fils, et elle fut ensuite décapitée par l'ordre exprès d'Edric Stréone, personnage dont il sera bientôt plus amplement question, et qui paraît avoir été le principal instigateur de ce massacre.

On aimerait à concevoir des doutes sur cette histoire atroce, mais nous ne pouvons échapper à la conviction de la réalité tout entière. Le fait excita tant d'horreur que long-tems après, Guillaume-le-Conquérant retraça le souvenir du massacre de la Saint-Brice à ses nobles normands, afin de les stimuler, en leur faisant entendre qu'ils devaient tirer vengeance du meurtre de leurs frères. Mais un châtiment moins tardif se préparait. Gunhilda, au moment de mourir, s'écria, sans manifester de colère, mais avec un accent de douleur prophétique, que son sang répandu causerait à l'Angleterre les plus affreux malheurs. Sweyne, son frère, dont l'ardente 1003.

ambition se trouvait alors accompagnée de ressentiment, attaqua l'île avec plus d'opiniâtreté que jamais. Ses invasions réitérées plongèrent le pays dans une misère extrême. Toutes les parties du royaume de Wessex furent livrées aux flammes et à la désolation. Dans cette extrémité, un grand conseil des witans s'assembla par les ordres d'Ethelred. Etait-il possible de sauver le pays d'une ruine totale? Ils eurent recours à leur expédient ordinaire, et ne trouvèrent d'autre moyen de mitiger le mal qu'en payant une nouvelle rançon. On envoya une ambassade aux Danois pour leur offrir de l'argent et solliciter un armistice : ceux-ci acceptèrent ces propositions. Il fallut de toutes parts fournir aux ennemis des provisions, et l'on acheta la trève au prix de trente mille livres d'argent, valeur de sept cent vingt mille acres de terre.

De 1004 à 1007.

Il paraît, d'après les expressions employées par les chroniqueurs, que l'orgueil de la nation anglaise était profondément blessé des subsides payés à l'ennemi. Un tribut était la marque d'asservissement que les rois de Wessex avaient si long-tems imposée aux états bretons, après les avoir soumis : et cet impôt était aussi préjudi-

ciable à l'honneur de la couronne que pesant pour le peuple. Ce fut alors qu'Ethelred adopta un nouveau mode de recrutement. Outre l'an- 1008.
cienne milice nationale, il en fit lever une par les propriétaires fonciers, en proportion des terres qu'ils possédaient. Neuf hides de terre obligeaient de fournir un homme armé du casque et du haubert. Le même moyen procura des forces navales; et par chaque étendue de trois cent dix hides, il fallut faire les frais d'un vaisseau pour la défense du royaume[1]. Telle est l'origine éloignée de la taxe connue sous le nom de *ship-money*[2], et d'après la chaîne mystérieuse des événemens humains, attachés l'un à l'autre comme autant d'anneaux, on peut voir dans ces réglemens d'Ethelred la cause qui plus tard fit expulser les Stuarts du trône. Il parvint ainsi à équiper une flotte formidable, et les livres nous apprennent que « jusqu'au tems de ce roi, il n'avait été » rassemblé autant de vaisseaux en Angleterre. » Si le pays au nord de l'Humber donna son contingent, la flotte put s'élever à mille vais-

---

[1] Les chroniqueurs varient sur les particularités de la cotisation.

[2] *Argent-du-vaisseau*. Taxe imposée sous le règne de Charles Ier. pour fournir des vaisseaux à la marine royale. (*N. du T.*)

seaux, et il dut y avoir sous les armes plus de quarante mille hommes. Ces forces, bien dirigées et jointes à la milice, auraient suffi pour chasser à jamais les Danois des rivages britanniques; mais le récit de cet armement se termine par des lamentations sur son inutilité.

Ethelred avait commencé son règne avec de mauvais présages, et la malédiction de Dunstan s'était appesantie sur sa tête. Il n'avait point soutenu son caractère de roi, et ce n'était pas les vices de l'homme qui pouvaient racheter les défauts du souverain. La reine, sa femme, fut l'objet de ses dédains : ses sujets souffrirent de son injustice, et ses plus proches parens craignaient sa violence et sa rapacité. Ses mauvaises qualités et ses défauts sont avérés; mais les faits que son histoire nous révèle ne justifient pas de même l'imputation d'incapacité alléguée contre lui par les chroniqueurs. Ses efforts furent paralysés par la trahison, et par la confiance mal placée qu'il accorda aux traîtres pour les ramener à lui. Le succès des invasions de Sweyne doit être attribué aux artifices d'Elfric, qui conserva son pouvoir et son rang, malgré l'évidence de sa déloyauté. Sa perfidie était notoire : en effet, il aurait pu prévenir la perte d'Exeter, dont il a

été fait mention précédemment. Les forces du Wilts et du Hampshire étaient à ses ordres ; mais au moment où il fallait se mettre à leur tête, il eut recours à une de ses ruses ordinaires, et faisant semblant de tomber malade, il évita de combattre et laissa Sweyne piller et ravager les côtes avec impunité. Une longue suite de sentences judiciaires prononcées à cette époque, indique la découverte et la punition d'attentats contre le gouvernement, soit réels, soit supposés. Wulfgeat perd toutes ses propriétés par la confiscation ; Wulfheah et Uffigeat sont condamnés à perdre la vue, sans que nous puissions juger de leur innocence ou de leur culpabilité. Dans le même tems, l'ealdorman Ælfhelm fut injustement mis à mort par l'ordre d'Edric Stréone, qui, autant qu'un seul individu peut avoir d'influence sur les destinées d'un peuple, devint la principale cause des calamités dont l'Angleterre fut affligée.

Edric était d'une naissance obscure ; mais il avait beaucoup d'éloquence, il possédait des talens qui n'étaient égalés que par sa perversité, et il parvint rapidement à la plus haute faveur. Il devint parent du roi en obtenant la main d'Edgithe, fille d'Ethelred, et se fit nom-

mer ealdorman du royaume de Mercie, gouverné jusque-là par Elfric. Celui-ci vivait encore, et l'on ne sait s'il fut de rechef privé de ses domaines héréditaires, ou si la nomination d'Edric ne fut pas une espèce de vice-royauté. La dernière opinion me paraît la plus probable; on peut penser qu'Edric fut investi d'une autorité déléguée qui le mit à même d'exercer les fonctions royales, et de se faire rendre par la noblesse de Mercie l'obéissance et les services que le roi lui-même eût pu en attendre. Cette promotion, et plus encore cette *mésalliance* d'une fille d'Odin, constituèrent une dérogation formelle aux principes du gouvernement anglo-saxon.

Edric était le chef d'une famille nombreuse et remplie d'ambition, dont tous les membres pa-
1009. raissent avoir eu leur part de son avancement. Cependant ils étaient très-désunis entr'eux. Brihtric, frère d'Edric, conspira la perte de Wulfnoth, son neveu, qui portait le titre ambigu d'*enfant* des Saxons du sud. Dans d'autres documens, il est appelé *le ministre* ou *le thane* de Sussex. Wulfnoth prit d'abord la fuite; mais ayant réussi à faire passer de son côté vingt des vaisseaux du roi, il se mit à piller les côtes méridionales, et

commit toutes sortes de déprédations, comme auraient pu faire les Danois eux-mêmes. Brihtric obtint le commandement de quatre-vingts vaisseaux, et avec ces forces établit une croisière contre Wulfnoth; mais une tempête jeta Brihtric sur le rivage. L'enfant du Sussex profita de cette circonstance, attaqua la flotte du roi et la brûla. Par un motif dont on ne peut se rendre compte, mais qui doit être provenu de l'influence d'Edric, Ethelred parut frappé d'une terreur panique, et se hâta de rebrousser chemin avec ses ealdormen et ses heah-witans ou grands-conseillers. Toutes les forces que l'on avait réunies pour la protection des côtes furent dispersées ou anéanties dans cette honteuse guerre civile.

Immédiatement après ce désastre, vers le mois d'août, une multitude de Danois plus féroces que tous ceux qui étaient déjà venus, arrivèrent sous le nom d'armée de Thurkill.
L'earl Thurkill était un des pirates de Jomsburgh, si célèbres dans l'histoire du Nord par leur indomptable courage, comme par la haine invétérée qu'ils portaient au nom chrétien. Son expédition avait pour but de venger la mort de son frère l'earl Sigwald, et ses vaisseaux étaient montés par la fleur de la 1009.

jeunesse scandinave. Les habitans de la partie orientale du Kent achetèrent une trève temporaire au prix de trois mille livres ; après quoi, selon leur coutume, les Danois pillèrent l'île de Wight et la plupart des rivages du sud et de l'ouest, croisant aux environs, selon qu'il convenait à leurs plans, mais établissant leur station principale dans le port que leur offrait la Tamise. Il est à remarquer qu'ils n'entreprirent rien contre Londres, qui paraît avoir été très-fortifié du côté de la rivière. « Dieu soit » loué », dit la chronique, qui, dans cette partie du récit, est de l'histoire contemporaine, « la » ville est encore debout », et l'écrivain ajoute que, sans la trahison d'Edric, il eût été possible d'empêcher les Danois de s'avancer dans le pays.

Au printems suivant, les Danois envahirent l'Estanglie, et une effroyable bataille se
1010. livra près d'Ipswich. Aussitôt que les deux armées furent aux prises, un Anglo-Danois, nommé Thurkill Myrenheafod, prit la fuite, soit par lâcheté, soit, ce qui est plus vraisemblable, par trahison ; tous les Angles l'imitèrent, et l'armée anglaise fut défaite et massacrée. Ce fut là que périt le noble Wulfric, consul des

Merciens, dont les domaines prirent depuis le nom de comté de Lancastre. Là moururent aussi Athelstane, parent du roi, et beaucoup d'autres thanes des plus braves. On voit dans le récit de la bataille que « le Cambridgeshire tint ferme », expression qui prouve que l'on identifiait les divers corps de troupes avec les contrées d'où ils avaient été tirés.

Cette victoire des Danois semblait devoir mettre tout le pays en leur pouvoir. Les witans furent convoqués auprès du roi, afin d'aviser à des mesures de défense ; mais les membres de la législature étaient déconcertés et devenus incapables de donner aucun bon conseil. Malgré les résolutions qui purent être prises, « avant » qu'un mois se fût écoulé, on ne trouva plus » un seul capitaine qui eût le pouvoir ou la » volonté de rassembler des soldats ; chacun » cherchait de son mieux son salut dans la fuite, » et il n'y avait pas une seule province qui fût » en état de défendre l'autre. » Les Anglais avaient perdu leur énergie, et lorsque deux ou trois pirates paraissaient, ils chassaient devant eux toute la population. Le chroniqueur énumère avec une précision lamentable les diverses contrées qu'ils avaient réduites au dernier état de

misère et de dévastation, et il s'écrie ensuite: « Ces maux nous arrivèrent par de mauvais con- » seils, et parce que nous ne pûmes nous dé- » cider ni à payer des tributs, ni à combattre » l'ennemi. » Le mal venait plutôt d'avoir eu déjà recours à la première de ces alternatives; en soumettant les Anglais au danegeld, on avait énervé leur courage.

Les Danois s'étaient presqu'entièrement emparés de la Mercie et du Wessex, et, dans cette conjoncture, Ethelred et ses conseillers usèrent de leur lâche ressource. On offrit un *tribut*, et l'on éloigna pour quelque tems les Danois avec de l'argent et des provisions. Un effort vigoureux pouvait sans doute encore délivrer le pays; mais les trahisons domestiques qui embarrassaient Ethelred lui avaient rendu la résistance impossible. Edric Stréone avait déjà empêché que l'on s'opposât avec succès aux entreprises de Thurkill, et il était sur le point de causer un plus grand mal.

Un de ses frères avait été nommé gouverneur du Kent, peut-être en qualité de shériff. Il tyrannisa les habitans et spolia les nobles de leurs propriétés. Ce peuple fier et cruel, se révoltant contre lui, le fit périr sous les ruines de son palais incendié.

Edric demanda vengeance; Ethelred s'y refusa, disant que les crimes de celui qu'on avait tué justifiaient cette action. Edric sortit de la salle du conseil, pâle de colère. La flotte des Danois 1012.
stationnait au-delà de Sandwich, leur armée n'avait pas encore osé attaquer Cantorbery; ce qui prouve qu'ils étaient numériquement bien inférieurs aux Anglais. Edric se joignit aux ennemis avec ce qu'il put réunir de troupes, qui s'élevait à plus de dix mille hommes, et les armées réunies marchèrent sur la métropole du Kent. Les habitans furent frappés d'épouvante; l'archevêque Alphege, dont le courage était à toute épreuve, les conjura de se défendre. Il leur représenta la fermeté des premiers saints et des martyrs; la multitude assemblée reçut sa bénédiction, et, ranimée par ses exhortations, ne songea plus qu'à recevoir les Danois avec bravoure.

Pendant vingt jours, les Danois assiégèrent inutilement Cantorbery; mais cette déloyauté, qui semble avoir été le fléau de l'Angleterre, fit enfin tomber la ville en leur puissance. Le perfide Elfmar introduisit secrètement les Danois dans Cantorbery; il était doublement coupable, car il avait dû la vie à l'intercession du prélat qu'il

trahissait. La ville fut brûlée; les habitans furent massacrés ou arrachés de leurs foyers comme esclaves. Quant à l'archevêque, les Danois le jetèrent dans un cachot affreux. Ils lui permirent de racheter sa vie par une rançon, et firent même beaucoup d'instances pour qu'il acceptât cette offre ; mais le vieillard persista dans son refus. Il n'avait, disait-il, aucun bien sur la terre, et ne pouvait consentir à disposer de celui de l'église, qui ne consistait qu'en donations faites en faveur des infortunés. A la fin, les Danois, que sa constance avait courroucés au dernier point, le condamnèrent à la mort. Ils croyaient encore pouvoir obtenir de lui l'objet de leurs vœux, et, en le tirant de sa prison, ils lui criaient : « De l'or, évêque, de l'or; donne-nous de » l'or! » Alphege resta calme et impassible. Les Danois étaient rassemblés pour une orgie; il lui jetèrent leurs haches d'armes et les os de bœuf, débris de leur festin, et le lapidèrent jusqu'à ce qu'il tombât horriblement meurtri, mais pourtant respirant encore. A la fin, un des Danois qu'il avait baptisés termina son agonie.

Edric et les principaux [illegible]ans du royaume se réunirent alors à Londres, et le résultat de cette conférence fut de payer à l'ennemi quarante-

huit mille livres, formant la valeur d'un million cent cinquante-deux mille acres de terre. Il n'est rien dit du roi, ce qui fait croire qu'il n'était pas présent à cet arrangement; mais après que les Danois, eûrent reçu l'argent et juré la paix, il paraît avoir recouvré son autorité. L'earl Thurkill, ainsi qu'un assez bon nombre de Danois s'engagèrent à son service et entreprirent de défendre le pays; un comté fut donné au pirate, vraisemblablement dans l'Estanglie, et le rendit vassal du prince anglais. On a pensé que la soumission de Thurkill n'était qu'une déception, et qu'il n'avait pris en apparence parti pour Ethelred qu'afin de pouvoir livrer les Anglais aux Danois ses compatriotes. Les transactions postérieures auxquelles il prit part, semblent autoriser cette opinion; cependant la conduite de l'earl fut présentée à Sweyne comme une rebellion à son autorité. Déjà Sweyne était devenu jaloux du belliqueux et turbulent Thurkill, et lorsque ses adhérens le sollicitèrent d'attaquer les Anglais et leur nouvel allié, il en reçut le conseil avec joie et s'empressa de le suivre.

Sweyne rassembla une flotte formidable, étincelante d'or et d'argent, et ornée d'images fantastiques. Des lions, des dauphins, des aigles et

des dragons s'élevaient sur les proues, et la mer écumait sous les rames de ces vaisseaux, qui, rivalisant avec les barques élégantes et somptueuses des mers du Levant, semblaient préparés pour une fête triomphale plutôt que pour un combat. Ce faste barbaresque agissait sur l'imagination ; de même que la parure des chevaux de bataille, il excitait l'orgueil et l'ardeur des guerriers, et, en montrant la richesse et la puissance du chef qui les conduisait, ajoutait à la terreur de ses ennemis.

Sweyne remonta l'Humber et prit terre à York ou près de cette ville. La plus grande partie des habitans du Danelagh se joignirent à lui sans hésiter. L'earl Uchtred et les Northumbriens, le Lindesey, les cinq bourgs, se levèrent en armes, et ensuite toute la population au nord de Watling-Street. Il ne faut cependant pas entendre ici les anciens descendans des colons danois, mais bien une nouvelle population flottante, qui s'y était répandue pendant les troubles.

Après avoir remis le commandement de sa flotte à Canut, son fils, Sweyne marcha vers le sud avec son principal corps d'armée. Suivant leur système ordinaire, les Danois forçaient les habitans des provinces dont ils s'emparaient, à

leur fournir des chevaux et des provisions, et ils se procuraient ainsi les moyens d'avancer avec la plus grande rapidité. Oxford et Winchester se rendirent, afin d'éviter de plus grands malheurs.

La Northumbrie avait été épargnée, mais le midi était livré à la désolation; le fer et le feu avaient dévasté tout le pays. Londres, qui était occupé par Ethelred et Thurkill, tint les Danois en échec. Les habitans de cette ville étaient éminemment distingués par leur caractère belliqueux; et Malmesbury dans un mouvement d'éloquence monastique, s'écrie que Mars lui-même ne les eût pas dédaignés. Soit qu'ils aient livré bataille à Sweyne, ou qu'ils lui aient imposé par leur contenance, il prit le parti de se retirer. Mais il n'en fut pas de même dans le Wessex, où les Danois ne rencontrèrent pas une résistance capable de les arrêter; Sweyne ayant établi son quartier-général à Bath, reçut l'hommage d'Ethelmar, ealdorman du Devonshire, et de tous les thanes de l'ouest. Les peuples du nord confirmèrent leur soumission précédente. Ethelred quitta Londres, et, comme le roi Jean, dans une situation qui présente quelques points de ressemblance, il alla se réfugier

dans l'île de Wight. Les bourgeois de Londres, qui, jusque-là, s'étaient défendus avec tant de résolution, se décidèrent à ouvrir leurs portes
1013. à l'envahisseur. Ils craignirent pour leurs biens et leurs personnes s'ils venaient à être vaincus. Sweyne fut alors *complètement* roi d'Angleterre, c'est-à-dire souverain des divers royaumes et comtés dont le pays se composait. Quelques parties seulement des domaines anglo-saxons refusèrent leur hommage, et le prince scot qui régnait sur la Cumbrie ne voulut pas non plus reconnaître la suprématie des Danois.

On prétend que Londres ne se serait pas rendu pour peu qu'Ethelred eût animé les bourgeois à se défendre. « La conscience de ses forfaits, dit » Malmesbury, avait abattu son courage. » Les anciens historiens parlent ordinairement d'Ethelred sur ce ton ; mais lorsqu'Ethelred s'adresse au petit nombre de prélats et de thanes qui lui étaient restés fidèles, il dévoile une autre cause de sa retraite. « Je suis banni, dit-il, par la perfidie » de mes généraux, qui m'ont délaissé, abandonné, trahi. Le pays est subjugué, les côtes » sont étroitement surveillées, et mes partisans » ont plus à craindre de leurs compatriotes que » des étrangers. » Ethelred avoue et décrit les

périls au milieu desquels il se trouve ainsi que ses compagnons et finit en manifestant l'intention d'envoyer Emma et ses enfans à la cour de Richard, duc de Normandie. « L'accueil favo-» rable qu'il fera sans doute à la reine, conti-» nue-t-il, sera le gage de ma propre sécurité. » S'il en était autrement, je sens que j'aurais le » courage de mourir ici avec honneur plutôt que » d'aller vivre avec honte en Normandie. »

Emma fut reçue très-affectueusement par son frère, et Richard témoigna par la suite la même 1014.
obligeance envers Ethelred, qui trouva une 1015.
retraite hospitalière et sûre dans le palais du duc de Normandie, jusqu'au moment où il fut rappelé par la mort soudaine et inattendue de Sweyne. Selon la légende, le païen avait été frappé par le courroux de saint Edmond, dont il avait envahi les possessions.

A la mort de Sweyne, les guerriers qui formaient l'équipage de la flotte et la *thingmanna* danoise, que nous pouvons appeler la garde particulière, se réunirent pour proclamer roi Canut; acte d'autorité qu'ils étaient peut-être en droit d'exercer comme représentant le peuple danois. Mais la législature anglaise résolut à l'unanimité de rétablir la famille de Cerdic, et

en conséquence, des députés furent envoyés vers Ethelred, pour l'informer de cette détermination, portant en substance que les Anglais donneraient la préférence à leur souverain légitime sur tout autre seigneur, *pourvu qu'il les gouvernât mieux qu'il n'avait fait auparavant.* Ethelred, après avoir reçu cette adresse, fit partir son fils Edmond, l'atheling, avec sa réponse, dont les expressions rapportées par la chronique saxonne semblent être les mots même de la lettre du roi. Il assure « qu'il sera bon maître ;
» qu'il améliorera ce qui, d'après le sentiment
» de tous, demandera une réforme, et qu'il
» accordera une amnistie générale pour tout
» ce qui a été dit et fait contre lui ; *pourvu*
» *néanmoins que l'on se soumette à son autorité*
» *royale, sans supercherie ni trahison.* » Ces conditions furent acceptées avec joie. La législature confirma le traité et rendit un décret par lequel tout roi danois serait désormais proscrit en Angleterre.

Cette transaction remarquable posa les fondemens des plus grandes altérations dans les principes de la constitution. Tout en reconnaissant pleinement les droits héréditaires, les législateurs stipulèrent que le roi n'abuserait pas

de son pouvoir. Ils imposèrent des conditions au roi; ils revendiquèrent leurs libertés nationales sans s'écarter du respect dû à la couronne; et dans les concessions que fit Ethelred, on peut apercevoir le germe de la grande charte, comme de tous les contrats subséquens entre le roi et le peuple d'Angleterre.

Ethelred revint, et prit possession du royaume; mais le décret des witans fut en vain fulminé contre Canut. Il paraît que les comtés de Northumbrie n'avaient pas concouru au rappel d'Ethelred, et que les habitans du Lindesey étaient restés sous le gouvernement de fait de Canut, dont l'irritation fut au comble. Des ôtages avaient été donnés à Sweyne; Canut les fit déposer sur le rivage anglais, après les avoir horriblement mutilés. La somme de vingt-un mille livres, équivalente à un million huit mille acres de terre, qu'Ethelred fut encore obligé de payer aux Danois, à Greenwich, prouve que leurs forces et leurs hostilités n'avaient pas diminué.

Au milieu de toutes ces révolutions, Edric Stréone conservait son pouvoir; il avait toujours été le second personnage du pays, quel qu'eût été le premier. Un grand conseil des witans danois et anglais réunis se tint à Oxford. Ce fut 1015.
un des congrès politiques qui commençaient à

prendre la place des anciens witenagemots. Sigferth et Morcar, principaux thanes des bourgs danois, parurent dans cette assemblée, et l'on peut dire qu'ils étaient virtuellement les représentans de leur nation. A l'instigation d'Edric, et, dit-on, avec le consentement d'Ethelred, ces nobles furent assassinés, à la suite d'un banquet, lorsqu'ils furent assez pris de vin pour ne pouvoir se défendre. Leurs compagnons cherchèrent un refuge dans la tour de Saint-Frideswide, maintenant église cathédrale du Christ, que les assaillans incendièrent. La veuve de Sigferth, d'une beauté remarquable, fut emmenée captive à Malmesbury. Elle en fut enlevée par l'atheling Edmond, que les Anglais appelaient Edmond-*Côte-de-Fer*, et qui était aussi vigoureux d'esprit que de corps. La jeune veuve accorda volontiers sa main au robuste *Côte-de-Fer*, qui se rendit maître ensuite du territoire que Sigferth et son frère avaient possédé. Il ne paraît pas démontré que le meurtre de Sigferth et de Morcar ait eu un but politique, mais il est certain qu'Edmond-Côte-de-Fer en acquit un pouvoir qui contraria les plans d'Edric Stréone.

Ethelred était atteint d'infirmités douloureuses, et Canut continuait de tourmenter et de

piller les parties occidentales du Wessex. Edric et Edmond levèrent toutes les forces dont ils pouvaient respectivement disposer; et les troupes furent rassemblées à Corsham, où Ethelred était retenu au lit par la maladie. On avait le dessein d'attaquer Canut avec les deux armées réunies, mais Edric se promettait de trahir Côte-de-Fer et de le livrer aux ennemis : en conséquence il se sépara de lui et passa du côté des Danois avec quarante vaisseaux. Il entraîna ainsi la plus grande partie du Wessex. La Mercie resta fidèle à Ethelred, mais plusieurs districts de cette contrée furent bientôt pillés par Canut, à l'aide du perfide Edric.

Ethelred se trouvait alors à Londres où son autorité était en quelque sorte méconnue ; car lorsque l'atheling Edmond essaya de lever une autre armée, que les Merciens voulaient fournir, il ne put y réussir, parce qu'il ne fut pas secondé par les « bourgeois » : preuve remarquable de leur influence militaire. On fit un nouvel appel général au pays, du moins aux parties qui n'étaient pas au pouvoir de Canut, et l'on menaça de la plus forte amende que la loi pût infliger, ceux qui négligeraient d'y répondre. Ethelred ne put prendre le commandement; des avis secrets

l'avaient informé que quelque conspiration se tramait contre lui, et il était retourné à Londres.

Uchtred, comte de Northumbrie, avait commencé dans son propre intérêt une guerre déprédatrice. On croyait qu'il se joindrait à Ethelred, mais il fit marcher son armée contre le comté mercien de Chester, qu'il ravagea sans trouver de résistance. Canut, de son côté dévastait les parties orientales de la Mercie, pillant le pays à mesure qu'il avançait, et il parvint ainsi jusqu'à Yorck. Uchtred, concevant alors de vives allarmes, prit le parti de retourner en Northumbrie et de se soumettre à Canut, auquel il donna des ôtages pour sûreté de son engagement. Cette conduite ne put lui sauver la vie; il fut tué d'après le conseil du traître Edric; et Canut, qui paraît avoir constamment et partout prétendu aux priviléges de la souveraineté, donna la Northumbrie au comte Eric, son beau-frère. Eric gouvernait déjà une grande partie de la Norwége qu'il possédait à titre de *loan* ou fief; mais il remit ce territoire à son fils Haco; et abandonna sans peine les rochers et les forêts du nord pour chercher fortune en Angleterre.

Ethelred mourut le jour de Saint-Georges. Il paraît qu'Edmond était en ce moment à Londres;

les habitans de cette ville, ainsi que ceux des witans qui purent s'y trouver, le reconnurent aussitôt pour leur roi légitime, à la place de son père. On pourrait d'abord supposer que ces nobles qui se réunirent à Londres étaient les membres du grand conseil de Mercie ; mais une autre assemblée rivale prenait siége en même tems à Southampton. Elle se composait, dit-on, des évêques, des abbés, des ducs et des principaux nobles de *toute* l'Angleterre. Ceci est l'expression d'un écrivain ancien, quoique non contemporain ; comme elle est évidemment inexacte, nous devons conjecturer seulement que les witans du Wessex formaient cette assemblée qui prit sur elle de disposer de la couronne.

Avril 1016.

Les membres du parlement anglo-saxon s'accommodaient aux circonstances avec une facilité aussi admirable qu'édifiante. Ils avaient rappelé depuis fort peu de tems Ethelred et proscrit les Danois à jamais ; maintenant ils déclaraient qu'ils n'étaient plus liés par aucun devoir envers les fils d'Ethelred, ils acceptaient Canut pour roi, faisaient serment de lui être fidèles, et Canut promettait de gouverner les Anglais selon les lois divines et humaines. Il ne pouvait exister

aucun sentiment d'aversion personnelle pour Edmond-Côte-de-Fer, qui, dans toutes les occasions, est cité avec éloges. Ce procédé de la législature anglaise indique en conséquence que ce n'était pas sans des motifs fondés qu'Ethelred avait continuellement soupçonné la trahison, ou, pour employer un terme moins fort, la désaffection. Mais tout irrégulière qu'ait pu être la transaction dont il s'agit, elle dénote le progrès de nouvelles idées dans le gouvernement de la monarchie. Les witans montrèrent qu'ils se croyaient compétens pour changer l'ordre de succession, pour expulser l'ancienne famille et transférer la couronne dans une autre dynastie, en faisant en même tems promettre au nouveau souverain qu'il gouvernerait conformément aux lois et à la justice.

Il était bien difficile de décider lequel des deux, d'Edmond ou de Canut, était le roi ou le prétendant ; et selon l'usage ordinaire en pareil cas, on s'en remit au glaive pour décider la question. Canut rassembla une flotte formidable sur la Tamise, qui fut couverte de ses vaisseaux; mais Edmond possédait les qualités qui distinguaient les anciens chefs : il était habile et rempli de courage. Bravant avec bonheur les

plus grands dangers jusqu'au milieu des escadrons ennemis, il força les législateurs du Wessex à revenir sur la décision qu'ils avaient prise en faveur de Canut, et à convenir que le fils d'Ethelred était le légitime héritier du trône. A Sherston, Ethelred avait été presque mis en déroute par une ruse de l'infame Edric. La valeur d'Edmond l'avait sauvé en faisant lever le siége de Londres, que Canut tentait pour la seconde fois. Il faut dire cependant que ses efforts furent noblement secondés par la vaillance que montra cette ville populeuse.

D'autres victoires suivirent, et si Canut n'avait employé que la force, Edmond aurait purgé le territoire des ennemis qui l'infestaient; mais le rusé Canut, dont les qualités furent obscurcies par l'astuce du sauvage, vainquit son adversaire à l'aide de l'intrigue. Dans une circonstance précédente et lorsqu'Ethelred, par des progrès rapides, s'était vu sur le point de détruire l'armée danoise, Edric Stréone, jouant le rôle d'un sujet soumis et repentant, était venu se joindre à lui avec ses troupes; il parvint à persuader au roi de ne pas poursuivre ses succès, et procura ainsi à Canut l'occasion de réorganiser ses forces et d'obtenir ensuite les avantages dont il a été fait mention.

Il était extraordinaire qu'après céla Edmond plaçât la moindre confiance dans Edric Stréone; cependant, non seulement il suivit les conseils de ce fourbe, mais il lui permit de marcher à ses côtés contre les Danois, qu'il rencontra près d'Assingdune. Canut déploya la bannière du corbeau. Edmond, à la tête de ses soldats, donna des preuves de sa brillante valeur et de l'énergie de son caractère. C'était la cinquième fois qu'il rassemblait toute la nation anglaise contre l'ennemi. La défaite des Danois paraissait inévitable, lorsque, tout-à-coup, Edric annonça qu'Edmond venait de succomber. « Fuyez, Anglais! fuyez! » s'écria-t-il, Edmond est mort! » Je cite les paroles mêmes, telles qu'elles ont été conservées. Edric avait tué un thane dont les traits ressemblaient beaucoup à ceux d'Edmond, et jetant à terre le dragon, étendard du Wessex, tandis que de l'autre il présentait une tête sanglante, lui et ses troupes abandonnèrent précipitamment le champ de bataille. Le désordre se mit dans l'armée, une déroute complète en fut la suite, et Canut remporta ainsi la victoire, quoique le peuple anglais en masse combattît contre lui. Les conséquences en furent désastreuses, et, selon la chronique anglo-saxonne, toute la noblesse d'Angleterre y fut détruite.

Canut marchant avec célérité vers le Gloucestershire, poursuivit Edmond qui opérait sa retraite dans cette direction. Celui-ci rallia ses soldats, et lorsque les armées se retrouvèrent en présence, il s'avança hors des rangs et défia Canut en combat singulier. « Ne devons-nous » pas renoncer, dit-il, à exposer la vie de tant » d'hommes pour satisfaire notre ambition [1] ? » Canut refusa le duel, alléguant qu'il était de petite stature, et qu'il n'aurait aucune chance de réussite en s'opposant au gigantesque Edmond. La prudence lui prescrivait en effet d'agir ainsi, et il ajouta qu'il valait mieux se partager entre eux le royaume, comme leurs pères l'avaient fait autrefois.

Lorsque cette proposition fut connue des armées respectives, elles la saluèrent de leurs acclamations. Edmond fut forcé de céder au vœu général, et Stréone, toujours empressé de nuire à son souverain, se mit à la tête d'un parti de

[1] Selon ce que rapporte Ethelred, abbé de Rivaulx, cette manière de terminer les hostilités était provoquée par les réclamations des chefs des deux armées, qui déclaraient que les rois devaient vider leur différend par un combat singulier, ou se mettre d'accord par une pacification. Il existe à ce sujet plusieurs variantes dans les récits.

conseillers ou witans qui devaient procéder au partage. Le Wessex, l'Essex, l'Estanglie et Londres furent assignés à Edmond, avec une supériorité nominale sur les autres états abandonnés au prince danois. Ainsi, pour nous servir de l'expression des chroniqueurs, Edmond-Côte-de-Fer conserva la couronne.

Peu de tems après, Edmond cessa de vivre. La cause de sa mort n'a jamais été bien approfondie; on voit seulement qu'elle ne fut pas naturelle, et personne ne paraît avoir douté qu'Edric Stréone ne fût ici l'auteur d'un nouveau crime. On ne trouve aucune preuve que Canut en ait été précisément le complice, mais il recueillit tous les avantages du meurtre et devint souverain de l'empire entier.

Il prit dans ses premiers actes une apparence de légalité. Un grand conseil des évêques, des ducs et des *optimates*, fut convoqué à Londres, et, dans cette assemblée, Canut consulta ceux qui avaient été témoins de son traité avec Edmond, pour l'explication des clauses qu'il renfermait.
1017. Ils déclarèrent hautement qu'Edmond n'avait entendu réserver aucun droit de succession à ses frères, et que quant à ses fils il avait désiré que Canut en fût le gardien pendant leur

enfance. C'était un mensonge arraché par la crainte qu'inspirait le monarque, et par l'espoir de se ménager sa faveur. Canut ne s'arrêta pas là; il demanda aux witans un serment de fidélité. Les membres de l'assemblée cédèrent à sa volonté et le reconnurent non comme régent, mais comme roi; il leur donna la main en signe de paix et de protection, et il fut convenu que toutes les inimitiés seraient ensevelies dans l'oubli. Il donna pleine amnistie pour les discours et les actions du passé. Les descendans d'Ethelred furent proscrits et pour toujours exclus du trône. Le paiement d'un tribut ratifia ce pacte, et fut le prix de la bienveillance du souverain danois.

Canut, en divisant l'Angleterre en quatre gouvernemens distincts, fit un changement important dans l'administration du pays. Il retint le Wessex sous son autorité immédiate, comme l'état principal et prédominant. Les différends qui s'étaient élevés entre Canut et Thurkill s'étant apaisés, celui-ci obtint le comté de l'Estanglie. Edric et Eric furent confirmés dans leurs comtés respectifs de Mercie et de Northumbrie. Il faut se rappeler que ces grands earls étaient du genre des vice-rois, et que les autres earls du pays y conservaient leur

ancien pouvoir. On peut citer Leofric, earl de Chester en Mercie; il gouverna ses domaines avec tant de fermeté qu'il devint un des nobles les plus influens de l'Angleterre.

Le witenagemot ou parlement avait donc encore une fois exclu du trône les descendans d'Ethelred. Mais les prétentions de ces princes étaient suffisamment fondées pour faire naître des craintes dans l'esprit de Canut, et il fut porté à commettre un de ces crimes dont il souilla si profondément son caractère qui, sans cela, n'aurait mérité que des éloges. Edwy, frère de *Côte-de-Fer*, déclaré proscrit par le witenagemot, fut ensuite assassiné suivant le conseil d'Edric et l'ordre formel de Canut. Edwy portait le titre singulier de *roi des paysans*. Cette qualification ne peut avoir eu aucun rapport avec une dignité réelle ; nous devons conjecturer qu'elle lui avait été donnée à cause de sa popularité parmi les habitans des campagnes, ce qui apparemment avait excité davantage la jalousie et les appréhensions de Canut.

Edric Stréone, qui poursuivait avec une haine fanatique la famille de son ancien souverain, fit entendre qu'il serait utile de sacrifier les deux fils de Côte-de-Fer, Edmond et Edouard. Un

sentiment de honte empêcha Canut d'exécuter dans le pays même ce cruel attentat ; il envoya les jeunes princes chez le roi des Suédois, son allié et son vassal, en le priant de le délivrer de ces objets de défiance. L'innocence des enfans émut de pitié le cœur du chef scandinave, il les plaça, hors des atteintes de Canut, sous la protection du roi de Hongrie, qui les traita honorablement et avec affection. Edmond mourut sans postérité. Edouard épousa une parente de l'empereur de Germanie, dont il eut l'atheling Edgar, Christine et Marguerite. Cette dernière devint par la suite femme de Malcolm, roi des Sots, et c'est par elle que les droits de la ligne directe de Cerdic furent transmis aux descendans de Malcolm, après la conquête de l'Angleterre.

Il existait deux autres prétendans, jeunes aussi, mais que leur parenté maternelle rendait redoutables. Edouard et Alfred, fils d'Ethelred par Emma, étaient restés en Normandie, où le duc Robert, leur cousin, leur prodiguait les soins d'une amitié fraternelle. Celui-ci envoya des ambassadeurs à Canut, et lui demanda en leur nom la restitution du royaume. Canut offrit de rendre la moitié des états conquis : mais l'histoire ne

nous apprend rien de plus sur ces négociations, et au lieu de rétablir les enfans dans leur héritage, il séduisit leur mère, la légère et lâche Emma, qui donna sa main sans répugnance au meurtrier de son époux. Une légende bien connue dit qu'ayant été accusée d'incontinence, elle avait prouvé son innocence en marchant sur sept socs de charrue rougis au feu, sans en être blessée; elle eût plus difficilement trouvé le moyen de laver la tache que cette union dénaturée imprima sur elle.

A cette époque environ, Edric rencontra le sort qu'il méritait. On dit qu'une discussion irritante s'éleva entre lui et Canut, auquel il demandait une plus ample récompense de ses bons services. Il possédait toujours la Mercie, mais il voulait une augmentation de richesses et de puissance; et il insista près de Canut, sur ce qu'en quittant les rangs d'Edmond, il avait contribué à la victoire qui avait procuré la couronne au
1017. roi danois. Celui-ci répondit avec mépris, que l'on ne pourait se fier à la fidélité d'un vassal assassin de son ancien maître. Le ton et le geste de Canut indiquèrent apparemment son intention. Eric de Northumbrie était présent, et, d'après un plan concerté, l'earl s'avança et

abattit Edric d'un coup de sa hache d'armes : le corps du misérable fut jeté dans la Tamise, et sa tête hideuse, clouée à la principale porte de Londres, annonça au peuple que ce félon avait enfin reçu le prix de ses forfaits.

Lorsqu'un contemporain nous dit que Canut fit de sang-froid mourir Edric dans l'intérieur de son palais, afin de ne pas occasionner des troubles dans la ville, on croirait lire l'histoire de la Turquie. Mais le despotisme prend la même forme sous tous les climats et dans tous les siècles ; et Canut, à cette époque de son règne, ne suivait d'autre loi que sa volonté. Si le châtiment d'un traître tel qu'Edric put avoir une apparence d'équité, les autres assassinats commis dans le même tems ne furent pas aussi excusables. Northman, fils de l'ealdorman Leofwine ; Athelward, fils d'Ethelmar-le-Grand ; Brithnoth, fils d'Alphage, et l'atheling Edwy, furent enveloppés dans une proscription commune. On ne voit pas qu'aucune formalité judiciaire ait été observée pour sacrifier ces victimes à la politique du monarque danois. Il proscrivit encore d'autres nobles anglais, accusés d'avoir conspiré contre les rois danois ses prédécesseurs. Leurs terres furent confisquées et données aux partisans de Canut.

Ces actes causèrent un mécontentement général parmi les Anglais, qui se voyaient réellement traités en peuple conquis. Les Danois, fiers de la protection de leur roi, se conduisaient envers eux avec un orgueil insultant. D'après les traditions populaires, lorsqu'un Anglais et un Danois se rencontraient sur un pont, le premier devait descendre de cheval et se ranger devant son vainqueur. Nous apprenons des sources les plus authentiques que les possesseurs danois des propriétés confisquées, couraient de grands dangers au milieu de ce *peuple* irrité, qui se voyait enlever ses biens, *donnés* ensuite à des étrangers, à de nouveaux seigneurs qui, tyrannisant les habitans des campagnes, exigeaient d'eux un travail plus dur; et que ces nouveaux seigneurs étaient sans cesse tourmentés par la crainte d'une vengeance. L'homme du nord ne pouvait dormir en paix. Le château qu'il avait usurpé était garni de soldats comme une forteresse en pays ennemi; et la loi qui imposait un tribut aux villes sur le territoire desquelles un Danois était tué, atteste qu'ils ne jouissaient d'aucune sécurité.

Canut, maître de six royaumes, ne voulut pas garder en Angleterre tous ses soldats : il

fit sortir de l'île un corps considérable de ces dangereux partisans ; mais cette mesure diminua peu l'oppression des Anglais. Les thanes danois, même au-delà des limites du Danelagh, formèrent toujours une classe de population à part dans les villes anglaises. Les habitans de Londres se façonnèrent aux mœurs grossières des Danois. On peut croire qu'il y eut là une forte infiltration de population danoise, car, à présent encore la principale, cour municipale de Londres, appelée *Husting*, porte un nom danois.

Le premier tribut, levé conformément au traité qui avait placé Canut sur le trône, fut de soixante-douze mille livres, ou de la valeur d'un million sept cent vingt-huit mille acres de terre, contribution presque insupportable ; Londres s'y trouva pour dix mille cinq cents livres. Cette somme fut payée à l'armée danoise, et Canut 1018.
en reçut sa part en qualité de commandant militaire. Durant son règne, les taxes territoriales furent exigées avec beaucoup de rigueur. Si le propriétaire tardait jusqu'à la fin du troisième jour à payer sa cotisation, la terre était saisie par les collecteurs des impôts, et vendue sans délai au profit du trésor royal.

Canut, roi des Danois, des Suédois et des hommes du nord, paraît avoir considéré le riche royaume d'Angleterre comme le plus important de ses états; cependant il ne négligea pas ses autres domaines. Ses possessions continentales, peuplées de sujets remuans, étaient voisines de la tribu slave des *Vendes*, nation féroce et belliqueuse, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'à l'Elbe. Canut fit marcher ses sol-
1017. dats contre ces peuples, en y joignant un corps
1019. considérable de troupes anglaises, commandé par Godwin, dont le père, Wolnoth, neveu d'Edric Stréone, avait été connu, si l'on s'en souvient, sous le titre « d'enfant de Sussex. » Godwin, dans une attaque nocturne, surprit et défit les Slaves, et la valeur des Anglais en cette occasion fut comblée d'éloges. Canut se conduisit avec adresse en employant ainsi hors de chez eux des sujets dont la fidélité lui était suspecte dans leur pays; soit qu'ils le délivrassent de ses ennemis, soit qu'ils fussent eux-mêmes tués sur le champ de bataille, il ne pouvait qu'y gagner des deux côtés.

Canut retint fortement ses earls danois dans l'obéissance. Thurkill, earl de l'Estanglie, fut proscrit pour n'avoir pas paru dans un synode

où il avait été appelé par un rescrit du roi ; l'autorité civile venait ainsi au secours du pouvoir ecclésiastique. Le brave Haco, un des neveux de Canut, qui avait obtenu le comté de Worcestershire, fut condamné à l'exil, et rencontra la mort dans les Orcades ou sur les côtes de la Norwége.

Les Suédois, encouragés par l'absence de Canut, se révoltèrent à diverses reprises contre lui, refusèrent leur tribut et bravèrent son pouvoir ; mais ils furent à la fin réduits par les Anglais et par Godwin, et le comté donné à ce chef pour récompense en fit un des plus puissans nobles de l'île. Canut, vers la fin de son règne, affermit sa domination sur les rois scots et cumbriens. Duncan, *regulus* de Cumbrie, 1033.
le gracieux Duncan, de Shakspeare, avait refusé de reconnaître Canut pour son supérieur, alléguant que c'était un usurpateur, et qu'il n'avait en conséquence aucun droit de réclamer l'hommage, dû seulement à l'héritier légitime d'Ethelred. Malcolm, roi des Scots, manifesta aussi des dispositions hostiles ; mais Canut se mit en marche avec toutes ses forces contre ceux qui osaient se montrer contraires à son autorité. Malcolm fut forcé de se soumettre.

Les tribus celtiques, armées à la légère, et les troupes saxo-lothiennes, ne purent résister aux rangs inébranlables des Anglais et des Danois : Malcolm devint *l'homme* de Canut, c'est-à-dire son vassal. Malbethe, si connu sous le nom de Macbeth, suivit cet exemple, ainsi que Jemark. Ces deux *reguli* ou petits souverains étaient appelés par les Scandinaves les *rois du fifre*. L'inféodation du royaume de Cumbrie, comme apanage de l'héritier présomptif de la monarchie scote, acheva d'établir la paix entre les vassaux et le souverain ; et Canut, qui prit le titre de *basileus* ou empereur des Anglo-Saxons, put se glorifier d'avoir assujéti six nations à son pouvoir : les Anglais, les Scots, les Bretons, les Suédois, les Danois et les Norwégiens.

Canut, comme tous les rois qui se sont élevés par la force ou à l'aide d'un parti, a été présenté de diverses manières par ses amis et ses antagonistes. En pareil cas, le même homme est toujours vu sous des aspects différens. Des actions qui, aux yeux de ses partisans, ne paraissent que justes et vigoureuses, semblent aux autres dures et cruelles, et les largesses vantées par celui qui les reçoit, comme une preuve de générosité, sont stygmatisées au contraire par

ceux qui font les frais de ces faveurs, comme la prodigalité d'un tyran rapace.

Quoi qu'il en soit, Canut gouverna l'Angleterre avec plus de justice que l'on ne pouvait en attendre de son origine et de sa position. C'était un guerrier étranger, accoutumé à exercer un empire despotique sur ses sujets scandinaves, qui avait conquis sa couronne par les armes, et n'avait pu récompenser ses adhérens qu'en leur livrant les biens et les terres du peuple vaincu. La nécessité de ces exactions devint moins impérieuse avec le tems; l'âge vint adoucir le caractère de Canut, et la religion purifia son cœur. Il fit un pélerinage à Rome, et, à son retour, il adressa au peuple anglais une proclamation solennelle où il professa le plus sincère repentir des violences de sa jeunesse, déclarant que, par une vie nouvelle, il avait désormais l'espoir de gouverner selon les lois de la justice et de l'humanité. 1031.

Dans le tems où Canut était dans la plénitude de sa gloire, il fit placer son trône sur le bord de la mer, et là, s'adressant à l'Océan: « Tu es mon royaume, dit-il, aussi bien que la » terre; garde-toi de te montrer rebelle, et obéis » à mes ordres. » Peut-être que Canut n'appe-

lait la mer son royaume, qu'à cause de la domination maritime qui a souvent été attribuée à l'Angleterre. Mais il arriva qu'en ce moment même, les eaux se gonflant par le flux, des vagues roulèrent en mugissant jusqu'à ses pieds. Canut se tournant alors vers ses guerriers et ses courtisans, leur fit remarquer combien les facultés d'un roi terrestre étaient faibles auprès du pouvoir de celui qui gouverne les élémens. Il ôta ensuite sa couronne, déposa ce symbole de la royauté dans la cathédrale de Winchester, et renonça pour toujours à orner sa tête d'un diadême.

Canut était généreux. On dit qu'en allant à Rome, il répandit l'or et l'argent avec une libéralité incomparable. Les lois et réglemens qui portent son nom sont en général basés sur les statuts de ses prédécesseurs, et il administra la justice avec équité. Il protégeait les scaldes et les gleemen, cultivant lui-même l'art de la poësie avec quelques succès. Une ballade qu'il composa devint pendant long-tems la chanson favorite de la classe inférieure du peuple en Angleterre. Un jour qu'il naviguait sur la Nenne, dans les environs du monastère d'Ely, les sons doux et graves d'une psalmodie en chœur vinrent

frapper son oreille, et Canut improvisa le lay qui commence ainsi.

« Merrily sung the monks, within Ely,
» When Cnute, king, rowed thereby.
» Row, my knights; row near the land,
» And hear we these monkes' song [1]. »

» D'harmonieuses voix sortaient du monastère;
» Non loin de là le roi voguait en même tems:
» Mes chevaliers, dit-il, ramez près de la terre,
» De ces moines je veux écouter les accens. »

Toutes les autres stances ont été perdues, et nous devons regretter qu'il ne nous soit resté qu'une si faible partie de la composition qui mit Canut au rang des rois auteurs. Parmi le petit nombre de travaux publics dont l'origine est connue, se trouve le *King's Delf*, chaussée qui conduit de Peterborough à Ramsey, et qui fut élevée, par les ordres de Canut, au milieu des marais. Ce mémorial de son règne est le seul

---

[1] On trouvera ci-après le fragment original, tel qu'il a été conservé dans l'*Historia Eliensis*. On peut remarquer qu'en changeant deux mots seulement, on convertirait la stance en anglais moderne. *Ben* pour *binnen* ou *within*, est encore usité dans l'ancien dialecte saxon de l'Ecosse actuelle.

« Merie sungen the muneches *binnen* Ely
» *Tha* Çnut ching, reu ther by
» Roveth enihtes, nær the land,
» And here we thes muneches sæng. »

qui existe, et il ne reste plus rien des riches monastères qu'il érigea, tels que celui de Saint-Bennet, dans le Holm, et celui de Saint-Edmond.

12 novembre 1035. Canut mourut à Shaftesbury, et fut inhumé à Winchester. Il eut d'Emma, sœur de Richard, duc de Normandie, un fils nommé Hardicanut, et il reconnut comme ses enfans deux autres fils qui, d'après l'opinion générale, étaient d'une naissance fort équivoque. Leur mère, ou prétendue mère, Alfgive, fille d'Elfhelm, ealdorman de Southampton, vivait en concubinage avec Canut; mais on dit qu'elle était stérile, et que ces enfans dont elle lui attribuait la paternité étaient supposés. On crut que l'aîné, Sweyne, était l'enfant d'un prêtre, et que le plus jeune, Harold-Pied-de-Lièvre, avait une origine encore moins distinguée. C'était, disait-on, le fils d'un savetier, que cette femme artificieuse avait de même fait passer aux yeux de Canut pour le fruit de leurs amours.

Ces exemples de médisance antique pourront rappeler au lecteur le bruit si fortement accrédité par les nouvellistes du tems du roi Guillaume; ils affirmèrent que l'infortuné petit prétendant avait été passé en fraude dans la chambre

à coucher de Marie d'Este, caché dans une énorme bassinoire. Mais quels que soient les embellissemens faits à l'histoire par les caquetages anglo-saxons, il est certain que les chroniqueurs contemporains se sont refusés à croire que Harold fût le fils de Canut et d'Alfgive : *Cela n'était pas vrai*, tels sont les mots du texte, et nous devons nous arrêter à cette dénégation.

Canut avait eu l'intention de partager ses états entre Harold, Hardicanut et Sweyne. La Bretagne devait être gouvernée par le premier, le Danemark par le second, et la Norwége par le troisième, qui avait déjà reçu sa part pendant la vie de son père. La nomination de Harold comme souverain des royaumes anglo-saxons déplaisait beaucoup à l'earl Godwin ; et les Anglais aussi auraient préféré soit un des fils d'Ethelred, soit Hardicanut, fils d'Emma, qui du moins était issu des anciens rois. L'earl Leofric de Mercie, les thanes au nord de la Tamise et tous les Danois épousèrent la cause de Harold; les citoyens de Londres jetèrent dans la balance leur influence puissante, et Harold fut proclamé roi de Mercie et de Northumbrie dans un grand conseil tenu à Oxford. L'earl Godwin et les nobles de Wessex résistèrent

aussi long-tems qu'ils le purent, plutôt sans doute par une usurpation de pouvoir que par aucun droit constitutionnel de s'immiscer dans les affaires des autres royaumes, mais ils étaient en minorité. Cependant ils obtinrent que Godwin conserverait la possession du Wessex pour le prince dont il avait pris le parti, et Hardicanut gouverna en effet ce royaume, tandis que la Mercie et la Northumbrie, ainsi que nous venons de le dire, reconnaissaient la souveraineté de son frère réel ou supposé.

Hardicanut végéta dans le Danemark pendant que sa mère Emma gouvernait à sa place le royaume de Wessex, et tenait sa cour à Winchester. Harold-Pied-de-Lièvre[1], aidé de son parti, devint bientôt plus entreprenant, et fut proclamé seul roi de toute l'Angleterre; néanmoins cette élection ne fut pas sanctionnée par l'autorité législative. Ethelnoth, archevêque de Cantorbery, refusa au roi sa bénédiction. Il plaça le sceptre et la couronne sur l'autel, et dit à Harold : « Je ne te donnerai point ces insignes » de la royauté ; je ne puis t'empêcher de les

[1] La chasse était son amusement favori, et ce surnom lui fut donné parce qu'il marchait avec une extrême rapidité. (*N. du T.*)

» prendre, mais je ne te bénirai pas, et ce » ne sera non plus avec la permission d'aucun » autre prélat que tu monteras sur le trône. » Harold employa les menaces, les prières, les présens, tout fut inutile; et voyant qu'il lui était impossible d'obtenir le consentement de l'église, il se conduisit comme s'il eût abjuré le christianisme.

Edouard et Alfred, fils d'Ethelred, étaient en sûreté au-delà de la mer; mais aussitôt que la nouvelle de la mort de Canut s'était répandue en Normandie, ils avaient, à l'aide de leurs amis, équipé une flotte et fait voile pour l'Angleterre. Édouard s'approcha du port de Southampton; il y trouva les habitans en armes, non pour le seconder dans son entreprise, mais disposés au contraire à la plus vive résistance; soit qu'ils fussent réellement hostiles à l'impopulaire Ethelred, ou qu'ils craignissent d'attirer sur eux la vengeance brutale de Harold. Édouard n'eut plus qu'un seul parti à prendre, et abandonnant ce rivage inhospitalier, il retourna se réfugier en Normandie.

Peu de tems après, Édouard et Alfred reçurent une lettre amicale au nom d'Emma, pour que l'un d'eux au moins vînt en Angleterre, afin

de renverser le tyran et de recouvrer le royaume. Alfred répondit à cet appel ; suivi d'un petit nombre de partisans fidèles qu'il s'était attachés en Flandre, il arriva en Angleterre, y fut favorablement accueilli par l'earl Godwin, à Londres, et conduit ensuite à Guildford. Là, le complot se dévoila. Alfred, saisi par les complices et les satellites du despote, eut les yeux crevés et fut mené en captivité dans le monastère d'Ely, où la mort ne tarda pas à terminer ses souffrances. Godwin fut généralement accusé du meurtre. L'épître avait peut-être été forgée sous la direction de Harold. Mille versions circulent toujours sur des faits aussi monstrueux, et Emma elle-même n'échappa point à de véhémens soupçons ; à cet égard, on ne sait rien de certain, si ce n'est le sort de l'infortunée victime et celui de ses compagnons, qui subirent de même une mort lente et douloureuse.

Harold cessa de vivre après un règne court et
1040 sans gloire. A sa mort, les *proceres* ou nobles, tant danois qu'anglais, invitèrent Hardicanut à revenir dans la Bretagne pour y recevoir le sceptre du royaume, et les chroniqueurs disent que l'on paya bien cher ce conseil. Il paraît que l'on fut content de lui dans les commencemens ;

il donnait généreusement, et la libéralité gagne les cœurs dans tous les tems ; mais il perdit bientôt sa popularité.

Des danegelds accablans tombèrent sur la nation ; on en remarque un entre autres qui montait à trente-deux mille cent quarante-sept livres, et qui, selon la balance dont j'ai déjà fait usage, équivalait au prix de sept cent soixante-onze mille cinquante-six acres de terre labourable. Les taxes furent levées au moyen d'exécutions militaires, pour lesquelles Hardicanut employa ses *huscarls* ou gardes particuliers. A Worcester, les citoyens se révoltèrent contre les collecteurs et massacrèrent ces odieux fonctionnaires. Hardicanut assembla ses earls ; il leur ordonna de marcher avec toutes leurs forces contre les rebelles, et la ville fut brûlée. Le fardeau des impôts pesait tellement sur tous les rangs de la société, que les prêtres se virent obligés de vendre jusqu'à leurs calices pour acquitter leur cotisation. Le prix du blé devint énorme, probablement à cause de la rareté de l'argent.

Hardicanut affecta d'éprouver beaucoup de douleur de la mort de son frère Alfred. Le corps de Harold, exhumé de la tombe, fut jeté dans la Tamise ; et Godwin, à l'avénement du nou-

veau roi, acheta son amitié, ou du moins apaisa sa colère en lui faisant présent d'un vaisseau somptueusement orné, qu'il équipa de quatre-vingts thanes, tous armés et vêtus avec une magnificence extraordinaire. Chaque thane était pourvu de brassards d'or dont plusieurs étaient du poids d'une livre, de hauberts et de casques dorés. Une épée dont la garde était d'or pendait au côté du guerrier. Il portait en écharpe sur ses épaules la hache d'armes danoise damasquinée en argent. Son bouclier était recouvert d'un métal doré travaillé en bosselage, et il portait à sa main droite un *ategar* doré, la zagaie moresque. Les hauts personnages et principaux thanes de toute l'Angleterre jurèrent que Godwin n'était coupable d'aucune participation à la mort d'Alfred. On croit qu'il avait concouru à l'exécution de ce crime; mais il paraît que les ordres du souverain suffirent pour l'exempter de toute responsabilité légale et morale.

La mort de Hardicanut caractérise bien l'homme
1042. et son siècle. Goda, fille d'Osgod Clopa ou Clapa, thane anglais très-riche, était accordée en mariage à Towid-le-Fier, Danois puissant, porte-bannière ou maréchal du roi. Hardicanut honora le banquet de sa présence, à Lambeth, dit-on,

mais plus probablement à Clapham ou *Clapa-Ham*, c'est-à-dire la demeure ou le palais de Clapa. Les libations se prolongèrent fort avant dans la nuit. Vers le milieu de cette orgie, Hardicanut tomba par terre sans mouvement, et peu de jours après il expira.

Chapitre XIV.

Edouard-le-Confesseur. — Situation des partis. — Influence de Godwin et de sa famille. — Comtés qu'ils gouvernent. — Favoris normands d'Edouard. — Siward et Leofric, earls de Northumbrie et de Mercie, s'opposent à Godwin. — Troubles suscités par Eustache, comte de Boulogne. — Soulèvemens dans le pays. — Godwin entre en campagne contre le parti du roi. — Il est proscrit ainsi que sa famille. — Visite de Guillaume de Normandie. — Godwin revient et ressaisit son pouvoir. — Mort de Godwin. — Questions au sujet de la succession. — Edouard-le-Proscrit, fils de Côte-de-Fer, est appelé en Angleterre par le Confesseur, et reconnu héritier de la couronne. — Sa mort prématurée. — Edouard désigne Guillaume de Normandie pour son successeur. — Mort d'Edouard.

L'atheling Édouard, seul fils vivant d'Ethelred, avait été engagé à venir en Angleterre par Hardicanut, qui le reçut avec amitié. Hardicanut n'avait pas d'enfans, et le caractère accommodant et paisible de son frère utérin éloignait tout

soupçon et toute inquiétude. Aussitôt qu'Édouard apprit la mort de Hardicanut, il fut saisi d'une terreur inexplicable, et il envoya immé- 1042.
diatement des émissaires à Godwin, en lui de- 1043.
mandant ses conseils et son aide. Ce puissant noble ne se décida pas sur-le-champ à les accorder. Accusé si récemment du meurtre d'Alfred, il se montra d'abord peu disposé à protéger le frère de ce prince, et nous pouvons nous faire une idée du caractère, de la position et des vues ambitieuses de l'earl, lorsqu'on nous rapporte qu'Édouard voulut se jeter à ses pieds. Que demandait donc l'atheling à Godwin? Réclamait-il la succession qui lui était due? Non; il ne cherchait point à monter sur le trône d'Angleterre. Tout ce dont il priait Godwin, c'était que celui-ci l'aidât à retourner en Normandie, où, sous la protection de son oncle Richard, il pût passer le reste de sa vie dans la paix et l'obscurité.

Godwin répliqua sur un ton bien différent : « N'êtes-vous pas, s'écria-t-il, l'héritier légi» time de la couronne, le fils d'Ethelred, le « petit-fils d'Edgar? Pourquoi préférer au trône » un exil avilissant? » Il encouragea le prince en lui rappelant ses titres. Édouard était parvenu à l'âge mûr; il avait été élevé à l'école de l'adver-

sité, et Godwin, faisant valoir ces considérations, lui assurait que les afflictions et les malheurs qu'il avait éprouvés ne le rendraient que plus capable de soulager la misère du peuple confié à ses soins.

Godwin, continuant un discours plein d'adresse, parvint à démontrer à Édouard qu'il y avait peu d'obstacles à rencontrer, et qu'il se chargeait, lui, de les surmonter. Mais, sans se targuer de désintéressement et de générosité, l'earl stipula sa propre récompense. Il mit dans ses conditions qu'Édouard serait son ami; qu'il lui conserverait, ainsi qu'à ses fils, tous leurs honneurs, et que le roi deviendrait un des membres de la famille de Godwin en épousant sa fille Edithe-la-Belle. Dans tout son discours, l'earl, afin d'obtenir les moyens de satisfaire son ambition, avait attaqué l'ame et le cœur d'Édouard. D'après ce que nous savons de ce dernier, nous pouvons affirmer qu'il avait aussi peu d'envie des grandeurs et des plaisirs de la royauté, que d'aptitude aux travaux qu'elle exige. S'il fût retourné en Normandie, il se serait probablement enfermé dans le cloître du Bec ou dans celui de Fécamp, sans donner le moindre regret au royaume qu'il eût abandonné. Mais Godwin lui

représenta qu'il était de son devoir de s'investir de la dignité royale, et, cédant à ses argumens, il y consentit, ainsi qu'au traité qu'on lui imposait.

Peu de jours après que l'on eut confié à la terre le corps de Hardicanut, les prélats et les grands des royaumes anglo-saxons s'assemblèrent à Londres, et acceptèrent Édouard pour leur souverain. Guillaume de Normandie appuya Édouard de son influence ; et l'on fit entendre aux Anglais que s'ils refusaient leur soumission au fils d'Emma, ils éprouveraient le poids de la puissance normande. Cependant l'acte de reconnaissance fut dû principalement aux efforts de l'earl de Wessex et à la haute considération dont il jouissait dans l'assemblée. Un grand nombre des membres de la législature cédèrent aveuglément à son impulsion. D'autres furent persuadés par des présens, c'est-à-dire séduits ; d'autres encore furent entraînés par l'éloquence de Godwin, vive, abondante, spirituelle et parfaitement calculée pour plaire à l'inconstante multitude. Il y en eut de sensés et de raisonnables qui ne votèrent pour Édouard que parce qu'il leur paraissait avoir des droits ; enfin quelques uns s'opposèrent à son avéne-

ment et votèrent contre le parti dominant; ceux-ci, dit le vieux chroniqueur, furent « soigneusement notés » et bannis de l'Angleterre peu de tems après.

Je rapporte ces particularités parce qu'elles sont importantes sous plusieurs points de vue. Il est intéressant de remarquer combien, même à cette époque reculée, le don d'une éloquence populaire avait de puissance en Angleterre, et nous verrons dans toutes les parties de notre histoire qu'il en fut toujours ainsi. Le détail des motifs qui déterminèrent la majorité de l'assemblée, montre aussi combien il y avait peu de liberté réelle de suffrage dans la prérogative qu'exerçait le witenagemot anglais de diriger la succession de la monarchie, puisque, comme nous venons de le voir, un homme était acheté, un autre intimidé, un troisième réduit au silence, et un quatrième chassé du pays comme turbulent, parce qu'il se refusait à voter contre ses inclinations ou sa conscience.

Du reste, il n'y avait pas de doute qu'Édouard ne fût le véritable souverain légitime, et on l'aimait d'ailleurs à cause de la douceur de son caractère. Il était si pacifique et si modeste qu'aucun affront, aucune injure ne pouvait troubler

sa tranquillité. Il était juste avec indulgence, et la promesse « d'observer les lois du bon roi Édouard » fut insérée dans le serment que ses successeurs eurent à prononcer lors de leur couronnement; jusqu'à l'époque de la révolution, où le parlement abrogea l'ancienne formule. C'est aussi à Édouard que les Anglais durent l'abolition du danegeld, impôt dont la perception était accompagnée de rigueurs extrêmes. Toutes ses actions le recommandèrent au peuple, et la mémoire « du Confesseur [1] » a été sanctifiée par la piété reconnaissante de ses partisans. Mais si nous fermons la légende pour ouvrir la chronique, nous trouverons qu'Édouard était bien sujet à tomber dans l'erreur. De puissantes causes de dissentions et de désordres existaient dans sa cour. Il nourrissait évidemment une haine implacable contre tous ceux qui avaient secondé les rois danois. Il porta si loin ce sentiment qu'il n'épargna pas même sa propre mère Emma ; il la dépouilla de tout ce qu'elle possédait et agit envers elle sinon avec injustice, du moins avec une excessive dureté.

---

[1] Ce surnom ne fut donné à Édouard qu'environ un siècle après sa mort, par le pape Alexandre III. (*N. du T.*)

Lorsqu'Edouard fut monté sur le trône, il appela de la Normandie près de lui un grand nombre de ceux qui étaient devenus ses amis pendant son exil. Cet acte, que l'on peut approuver s'il fut l'effet de la reconnaissance et de l'affection, ne se concilie guères avec les devoirs du souverain. Parmi toutes les causes de mécontentement qui peuvent agir sur l'esprit des nobles et des grands d'un pays, il n'en est point qui blesse plus généralement que la faveur accordée à de présomptueux étrangers. Grouppés autour du monarque, et formant une espèce de cabale, ils s'emparent de sa confiance, au préjudice de ceux qui par leur rang et leurs services croient y avoir des droits plus certains, et telle était précisément la position de notre roi anglo-saxon. Édouard, selon ses conventions avec Godwin, avait épousé la belle Edithe, dont les frères, Harold, Sweyne, Wulnoth, Tostig, Gurth et Leofwine, furent tous comblés d'honneurs et de dignités. Suivant l'ancienne expression anglaise, ils étaient devenus les *darlings* du roi, c'est-à-dire ses favoris les plus chers. Ils avaient pris sur lui le plus grand empire et gouvernaient en quelque sorte l'Angleterre en usurpant son autorité. Ils étaient entre-

prenans et capables. Harold, surtout, était distingué par sa stature, sa beauté virile, ses manières attrayantes, son esprit et son éloquence; il possédait les grands *earldoms* ou comtés d'Estanglie, d'Essex, de Cambridge, de Huntingdon et de Middlesex. Sweyne était earl d'Oxford, de Gloucester, de Hereford, de Somerset et de Berks. Godwin lui-même gouvernait tout le reste du midi de l'Angleterre. Si l'on consulte la carte du royaume sous le règne d'Edouard, on verra quelle puissance leur donnaient la situation et la compacité de leurs domaines. La politique avait peut-être, autant que la reconnaissance, porté le souverain à se montrer libéral envers ceux qui étaient devenus ses parens et qui l'avaient fait monter sur le trône.

On comprendra facilement que des hommes placés dans de telles circonstances pouvaient agir de manière à exciter la malveillance de leurs égaux. Ils portaient aux courtisans normands une haine implacable, et disaient qu'il était honteux pour le roi de s'entourer de ces étrangers. Ils ne l'épargnaient pas lui-même, et se conduisaient avec insolence envers Édouard. Pleins de talens et de qualités brillantes, ils troublaient

son calme, gênaient sa simplicité. Un écrivain qui a tiré ses renseignemens de leurs contemporains, nous dit expressément qu'ils faisaient du roi un objet de sarcasme et de dérision.

Édouard avait trop de bonté pour s'irriter de ces affronts; mais les courtisans normands se considérèrent comme offensés dans la personne de leur protecteur, et firent, des injures qui lui étaient adressées, le sujet de leur propre querelle. Leofric, sage et riche earl de Coventry, et Siward, fils de Beorn, dont les domaines s'étendaient depuis l'Humber jusqu'à la Tweed, étaient opposés à la famille Godwin. Leofric paraît avoir été chef d'un parti dans le witenagemot contre l'earl de Wessex : ce fait ressort du débat qui eut lieu dans une question de politique étrangère, quand il fut proposé de fournir des forces navales à Sweyne de Danemark; ces earls étaient donc pour les Normands. Ainsi les acteurs du drame de discorde étaient préparés : d'un côté de la scène le parti du roi, de l'autre Godwin, sa famille et leurs partisans.

Il est certain que le parti normand commençait à donner beaucoup de mécontentement à la nation. Édouard, pendant son séjour en

Normandie, ayant pris du goût pour les usages de ce pays, en avait introduit un grand nombre en Angleterre. L'écriture normande fut trouvée plus belle que l'écriture anglo-saxonne; et ce fut lui qui le premier, pour sanctionner les actes officiels, attacha au parchemin l'impression d'un grand cachet, outre la marque d'une croix qu'il y apposait, suivant la coutume anglo-saxonne dont j'ai parlé précédemment.

Jusqu'alors, les rois anglo-saxons n'avaient jamais employé un cachet pour donner de l'authenticité à leurs chartes; mais cet usage était connu depuis long-tems en France, et ce fut des monarques francs qu'Édouard l'emprunta, quoique ce cachet, portant son effigie avec la légende « *Sigillum Eaduuardi Anglorum Basilei* [1] », paraisse plutôt copié d'après le modèle fourni par les empereurs grecs.

Il semble au premier coup d'œil qu'il n'y avait pas d'inconvénient dans cette innovation; mais en y regardant de plus près, on verra qu'elle se liait

---

[1] La couronne que présente le sceau est évidemment une couronne impériale. L'oiseau placé au bout de la baguette est une colombe. Au revers, Édouard est représenté tenant le sceptre et le globe surmonté d'une croix.

aux conséquences les plus importantes. L'adoption de ces formes donna au roi un motif de plus pour conserver près de sa personne les *clercs* qu'il avait amenés de France, et qui étaient chargés d'expédier toutes les affaires. Ils étaient ses chapelains particuliers, les gardiens de sa conscience, et à ces fonctions, qui déjà leur procuraient une grande influence, ils joignaient celles de conseillers légistes et de secrétaires d'état, en vertu desquelles ils siégeaient dans le witenagemot. Leur chef était l'archichapelain ou chancelier, et c'était à eux *que*, selon l'usage des cours française et anglaise, on devait présenter toutes les pétitions adressées au roi. Un solliciteur demandait une gratification en terre, un autre réclamait un rescrit du roi pour être dédommagé par une amende du tort qui lui avait été fait ; car personne ne pouvait plaider en cour royale sans une permission spéciale. Un troisième désirait qu'il lui fût permis de se loger avec ses lévriers et ses chevaux sur un des manoirs du roi. Il est hors de doute que dans des cas semblables, le normand Robert, moine de Jumiéges, le flamand Giso, et le français Ernaldus, trouvèrent souvent le moyen de servir leur parti et de désappointer leurs adversaires ; et

que plus d'un honnête Anglais, repoussé avec de dures paroles par ces courtisans normands, s'est éloigné d'eux, le cœur contrit. Les chapelains ou clercs de la chancellerie étaient les plus intrigans de tous, aussi un grand nombre d'entr'eux se procurèrent-ils la meilleure part des faveurs du roi. Les évêchés étaient occupés par des prélats qui eussent été d'excellens militaires ou d'habiles avocats, mais qui ne possédaient aucune des qualités nécessaires à leur dignité ecclésiastique, obtenue par l'intrigue ou à force d'importunités.

Les Normands avaient adopté dans ce tems-là l'usage de la langue française, à laquelle on donnait alors le nom de langue romane. Édouard avait pris du goût pour ce dialecte qui lui était devenu familier pendant son séjour en Normandie, et les hautes classes de la société, ainsi que les favoris du roi, suivant son exemple, en faisaient le langage à la mode. Il est certain que cette circonstance était encore une cause de mécontentement, une nation qui perd son idiome est à moitié conquise. Si nous nous mettons à parler comme un autre peuple, nous serons bientôt disposés à partager sa manière de penser et d'agir.

Les premières années du régne d'Édouard ne
1043. furent pas très-tranquilles. La Norwége menaça
1050. d'une invasion, et une bande de pirates commandés par Lothen et Irling aborda dans le Kent et l'Essex, qui furent ravagés. L'earl Sweyne occasionna beaucoup de désordre et de scandale. Il enleva l'abbesse de Leominster, et tua Beorn, son propre parent, crime pour lequel il fut proscrit, mais qui lui fut ensuite pardonné. Edouard laissait échapper de ses mains les rênes du gouvernement ; les affaires allaient comme elles pouvaient ; il avait l'air d'un homme incapable de régner, et la protection du royaume dépendait entièrement des grands earls entre lesquels le territoire de l'Angleterre était partagé.

Les choses étaient dans cet état lorsqu'un événement jeta le trouble dans la nation. Goda, fille d'Ethelred et sœur d'Edouard, s'était mariée deux fois. Elle avait épousé d'abord Gauthier, comte de Mantes, et en avait eu un fils appelé Ralph, très-aimé de son oncle Édouard, qui lui donna le comté de Worcester. Le second mari de Goda fut aussi un prince étranger très-puissant, Eustache [1], comte de Boulogne, qui

---

[1] Eustache II, surnommé aux *guernons* ou aux *grenons*, à cause de ses épaisses et longues moustaches.

vint en Angleterre à la cour du roi son beau-frère.

Quand Eustache et ses compagnons passèrent par Douvres, ils agirent avec une extrême insolence, et, sans demander d'autorisation à personne, ils se logèrent militairement dans la ville. Ils n'auraient pu commettre un acte plus oppressif en pays ennemi. Les rois d'Angleterre eux-mêmes ne pouvaient exercer une telle prérogative que sur les terres qui étaient du domaine privé de la couronne; les Anglo-Saxons se tenaient si soigneusement en garde contre de semblables exactions, que, même après la conquête, le citoyen de Londres avait le droit de tuer celui qui aurait tenté de s'introduire dans son domicile sous le prétexte qu'il aurait fait partie de la suite du roi ou d'un baron.

Les compagnons du comte de Boulogne se dispersèrent dans la ville de Douvres, et deux d'entr'eux étant entrés de force dans une maison, eurent une dispute avec le maître du logis. Les Français tirèrent leurs épées et blessèrent l'Anglais, et celui-ci, agissant dans sa défense personnelle, tua l'un des étrangers. L'alarme se répandit; le comte Eustache et ses gens furent en un instant armés et à cheval; ils entourèrent

la maison du malheureux Anglais, en brisèrent les portes et le massacrèrent auprès de son foyer; courant ensuite dans les rues de la ville, ils tuèrent encore plusieurs des habitans et en blessèrent un plus grand nombre. Cependant, les Anglais se rallièrent, et, quoique des cavaliers couverts d'armures fussent de terribles adversaires pour une foule tumultueuse de bourgeois, ces derniers se défendirent avec tant de vigueur, qu'Eustache fut chassé de Douvres, après avoir vu périr presque tous ses hommes dans le combat.

Le comte Eustache s'empressa d'aller trouver le roi, et lui raconta son histoire de manière à ce que tout le blame tombât sur les habitans de Douvres. Édouard crût leur accusateur sans aucun examen, et donna l'ordre à l'earl Godwin de se rendre à Douvres, pour punir cette ville par une exécution militaire. Rien n'était plus sévère qu'un pareil ordre, quand même la loi l'eût justifié, puisqu'il confondait l'innocent avec le coupable. Mais, dans cette circonstance, la conduite d'Édouard fut aussi injuste que cruelle; car, selon toute équité naturelle, il devait entendre les bourgeois dans leur défense et les sommer de comparaître devant le witena-

gemot. Godwin refusa d'obéir à cet ordre dont il se réjouissait au fond du cœur. Un gouvernement n'a point d'adversaire plus à craindre qu'un agitateur ambitieux qui trouve le moyen de s'unir à une bonne cause, et auquel on fournit ainsi un prétexte plausible pour travailler à l'accomplissement de ses desseins. Godwin, qui pouvait montrer la justice de son côté, tandis qu'intérieurement il était guidé par la trahison, fit aussitôt tous ses efforts pour profiter de cet avantage.

Godwin et ses fils, les earls Sweyne et Harold, rassemblèrent leurs forces de tous côtés, et ils vinrent en armes contre le roi, demandant que le comte Eustache et les Français fussent livrés à leur vengeance.

Le roi, qui se trouvait alors à Gloucester, fut frappé d'épouvante. L'earl Godwin, son beau-père, qui l'avait fait monter sur le trône, pouvait vouloir l'en faire descendre. Édouard, en conséquence, envoya promptement des messagers aux earls Leofric et Siward pour les prier de l'aider en ce moment de danger. Ces chefs montrèrent d'abord de la tiédeur pour sa cause, mais, après quelques réflexions, ils firent une levée de milice dans leurs comtés, et marchè-

rent au secours de leur souverain, avec le normand Ralph, comte du Worcestershire, qui avait joint ses forces aux leurs.

Les deux armées opposées l'une à l'autre étaient formées de l'élite de la nation. Les earls du nord étaient exaspérés contre Godwin; mais, quelques efforts qu'eussent faits les nobles pour exciter le peuple, les Anglais des deux côtés soupçonnaient que la victoire, n'importe qui la remporterait, ne tournerait qu'au profit des ennemis de l'Angleterre. Peut-être aussi que les guerriers des deux partis n'avaient point d'affection pour leurs chefs. Le parti du roi devait sentir qu'il s'était engagé dans une querelle injuste; les partisans de Godwin ne pouvaient manquer de se méfier des véritables motifs de leur supérieur, et la paix était évidemment le seul objet que l'on dût généralement désirer. Il est d'autant plus naturel d'attribuer ces sentimens aux troupes anglaises, qu'elles n'étaient pas composées de soldats mercenaires, mais d'hommes libres remplissant un devoir légal, et qu'une armée indépendante, formée de semblables élémens peut, en certaines occasions, opposer un utile frein aux projets de ceux qui la commandent.

Il en résulta un traité : on négocia une trêve. Le roi et les witans convinrent que l'on se donnerait réciproquement des otages, et que l'automne suivant une assemblée de législature réglerait les différens.

Ce witenagemot fut en effet tenu; mais l'intervalle de tems qui s'était écoulé avait été très- 1051.
défavorable à Godwin. Ses troupes s'étaient 1052.
débandées, et un grand nombre de ses partisans l'avaient abandonné. Le roi s'était au contraire occupé avec activité à lever les forces dont il pouvait disposer, dans celles des contrées voisines de la Tamise qui étaient alors soumises à son pouvoir; et quand les witans s'assemblèrent, la première mesure qu'ils prirent, fut de proscrire Sweyne. C'était un arrêt très-rigoureux. Un proscrit, disait-on, portait *une tête de loup,* c'est-à-dire qu'il était déclaré l'ennemi de la société, comme cet animal sauvage; chacun pouvait le tuer avec impunité, et c'était en conséquence une sentence de mort que l'on avait virtuellement passée contre l'earl. Godwin et Harold furent sommés de comparaître, afin de se justifier des faits à leur charge; mais se défiant de leurs ennemis, ils demandèrent des garanties pour pouvoir aller et repartir

en sûreté. Leurs conditions ne furent point acceptées, et ce refus laisse planer quelques soupçons sur le roi. Le vent de la faveur avait tourné, et les adversaires de Godwin étaient bien résolus à profiter de leurs avantages jusqu'au bout. La peine du bannissement fut prononcée contre Godwin et Harold, qui reçurent l'ordre de quitter l'Angleterre dans l'espace de cinq jours. Il n'y avait point d'appel; leur puissance avait si rapidement décliné, qu'ils se trouvèrent privés de tout moyen de résistance. Godwin et ses fils, si récemment les bien-aimés du roi, étaient devenus des exilés; » on eût cru entendre annoncer un prodige, » selon les paroles de la chronique saxonne, si » auparavant, quelqu'un avait dit que les choses » en viendraient là. » Le vieux earl et son fils Sweyne s'embarquèrent pour la Flandre, où régnait l'earl Baldwin, emmenant avec eux un vaisseau chargé de trésors, pour acheter l'hospitalité des Flamands. Harold passa en Irlande; on lui accorda comme une grâce la permission de rester dans ce pays, sous la protection du roi. Ce fait est digne d'être remarqué, parce qu'il semble impliquer que Harold n'était pas considéré comme sorti des domaines du roi, et qu'en

conséquence, les côtes d'Irlande, en face de l'Angleterre, faisaient partie du royaume d'Édouard. La belle Edithe partagea la disgrâce de sa famille. Le roi son époux ne l'épargna pas. Toutes ses richesses, or, argent et bijoux, furent saisis par son ordre. On la conduisit ensuite au monastère de Wherwell, dans le Hampshire, où, placée sous la garde de l'abbesse, sœur d'Édouard, elle fut tenue dans une triste captivité.

On pourrait s'étonner qu'Édouard, si doux et si patient, se soit porté à des actes de cette dureté ou même de cette tyrannie; mais il était aussi d'un caractère craintif, et personne n'est plus enclin à l'oppression qu'un homme timide, excité par la vengeance ou l'appréhension du danger. Dans les commencemens du règne, Godwin et sa famille virent qu'ils avaient réussi à circonvenir entièrement le roi. Ils abusèrent de leur pouvoir ouvertement et sans ménagement, et ce fut sans doute par les traits acérés de leurs discours, autant que par toute autre cause, qu'ils s'aliénèrent l'affection d'Édouard. L'insulte est la plus douloureuse des blessures. Les événemens qui suivirent montrent aussi qu'Édouard craignait leur influence. Son ma-

riage n'avait rien fait pour son bonheur ou sa sécurité; Edithe-la-Belle méritait cette épithète, elle était en effet d'une grande beauté, et les moines dans leurs chroniques, selon leur style ordinaire, comparent la fille de Godwin à la rose qui s'élève au milieu des épines; mais elle donna matière à de facheux soupçons et fut peut-être infidèle, selon l'insinuation de quelques historiens. Édouard vit en elle une ennemie. Il ne l'aima jamais non plus comme épouse, et n'eut d'elle aucun enfant. Si à tous les motifs qui contribuèrent à irriter le monarque, nous ajoutons l'influence exercée par les earls du nord dans la tumultueuse assemblée des nobles anglo-saxons, nous aurons l'explication des anomalies que semblèrent présenter les actions du Confesseur.

Robert, duc de Normandie, avait été remplacé par Guillaume, son fils naturel. Plusieurs
1051. écrivains ont dit que Herleve ou Harlotte, mère de ce prince, était la fille d'un corroyeur de Falaise; d'autres rapportent que Fulbert, chambellan du duc, était le père de cette concubine, et les Anglais ont même voulu croire qu'elle était petite-fille de Côte-de-Fer. Guillaume, après avoir rencontré beaucoup de difficultés,

était parvenu à s'établir solidement dans le duché. C'était un prince rempli de finesse et d'énergie ; il traversa la mer, et vint, avec une suite riche et nombreuse de Normands faire une visite à son bon cousin Édouard, roi d'Angleterre. Ils étaient réellement cousins, car, si l'on se le rappelle, Emma, mère d'Édouard, était la propre sœur de Robert, père de Guillaume, et quand même la parenté eût été moins rapprochée, elle aurait encore pu fournir un prétexte à cette civilité. La prospérité agit comme un télescope sur les parens éloignés ; elle donne souvent le moyen de les voir de plus près, et nous croyons pouvoir supposer, sans trop d'injustice, que Guillaume, jeune, ambitieux et entreprenant, ne fit pas ce voyage uniquement par affection pour sa vieille tante et pour son cousin. Commençait-il à former des plans pour l'invasion de l'Angleterre? Concevait-il la possibilité de placer un jour sur sa tête la couronne de son parent? De nos jours, il est fort ordinaire de voir toutes sortes de personnages se mettre à écrire leurs mémoires, dans lesquels, avec beaucoup d'exactitude et d'ingénuité, ils vous disent tout ce qui concerne leurs actions et leurs pensées, ou du moins tout ce qu'ils veu-

lent vous faire croire; mais dans le XIe. siècle, de tels *à parte* n'étaient pas si communs. Guillaume-le-Conquérant n'écrivit jamais sa biographie, et ne laissa point entendre à quelque ami bienveillant qu'il ne s'opposerait point à ce que ses opinions fussent rapportées pour l'amusement et l'instruction du monde. Il ne reste rien non plus de sa *correspondance*, je ne puis donc dire ce qu'il *pensa ;* mais *je puis* dire ce qu'il *vit*, et l'on sera peut-être soi-même en *état* de juger ensuite des sentimens qui agitaient le cœur du guerrier normand.

Le roi Édouard était environné de Français et d'autres étrangers, qui remplissaient sa cour et s'étaient répandus en Angleterre. Plusieurs des châteaux et des forts du royaume, qui avaient le plus d'importance, notamment ceux des frontières galloises, étaient occupés par des garnisons françaises et normandes, sous le commandement de chefs de leur nation. On trouvait dans les grandes villes un nombre considérable de Français qui, s'y étant établis, jouissaient de ce que nous pourrions appeler maintenant le droit de bourgeoisie, vivant dans des maisons dont ils étaient propriétaires et payant leur quote-part des charges publiques comme les

bourgeois anglais. Le pays semblait s'offrir de lui-même aux attaques d'un ennemi ; les grandes villes, à peu d'exceptions près, étaient soit tout ouvertes, soit fortifiées seulement par des estacades et des levées de terre, ou peut-être enfin par quelque muraille romaine en ruine, et les Anglais, quoique très-braves, étaient bien inférieurs aux nations continentales dans l'art de la guerre. Ils avaient d'ailleurs un défaut plus funeste à des soldats que la privation d'armes offensives et défensives. Robuste, musculeux et d'une santé florissante, l'Anglo-Saxon, lorsqu'il était sobre, pouvait combattre avec avantage tout adversaire venu des rives de la Seine ou de la Loire ; mais les anciens Anglais étaient honteusement livrés à la débauche, et le vin énerve le bras le plus vigoureux. Les moines chroniqueurs prétendent, comme on l'a déjà vu, que ce vice nous fut communiqué par les Danois ; c'est une faible excuse, et il est à regretter, pour l'honneur des Anglais, que l'intempérance continue, comme elle le fait, de souiller notre caractère national.

L'empire était troublé par des factions. Les membres d'une famille puissante, dont la conduite avait excité les soupçons du souverain,

s'étaient vus privés de leurs possessions, mais cette spoliation n'en était pas moins contraire aux lois de l'équité, de sorte qu'ils eurent, eux et leurs adhérens, un double motif d'hostilité; d'abord la désaffection, ensuite le sentiment de l'injustice qui leur avait été faite.

Edouard avançait en âge, sans enfans et sans espérance d'en avoir. A sa mort, la ligne royale de Cerdic ne pouvait plus être représentée que par Édouard-*le-Proscrit*, seul fils vivant d'Edmond-Côte-de-Fer, et qui était alors fugitif dans un royaume lointain, au fond de la Hongrie. Il semblait à peine possible que ce prince, devenu si étranger à l'Angleterre, pût faire valoir ses droits à la succession; le trône, lorsqu'Édouard aurait cessé de vivre, pouvait en conséqence être usurpé par celui qui, au moyen de la force ou de l'intrigue, obtiendrait l'appui de partisans puissans ou l'assentiment de la législature.

Tel était l'état des affaires lorsque Guillaume, duc de Normandie, surnommé depuis le Conquérant, vint en Angleterre. Il ne reste aucun document certain sur ce qui fut dit ou fait, et je ne puis rapporter la conversation du roi Edouard et de son cousin, comme si je l'avais entendue

mais je répéterai ce qu'en racontent les chroniqueurs, et, d'après leur témoignage, nous devons croire que Guillaume fut honorablement accueilli. Il se conduisit avec assez d'adresse pour gagner la confiance et la bienveillance d'Édouard, qui, parvenu à chasser Godwin et sa famille, s'était délivré momentanément d'inquiétude. Le pays paraissait purgé de ces chefs turbulens et dangereux. Tout le comté de Harold était passé entre les mains d'Algar, fils de Leofric. Le Devon, le Somerset, le Dorset et la Galles occidentale, domaines qui avaient fait partie du comté de Godwin, étaient transférés à Odda, et le reste du territoire de ce comté se trouvait encore à la disposition du roi.

Ce calme ne dura pas long-tems. Godwin, comme on s'en souvient, était allé en Flandre avec un vaisseau chargé de richesses. Il y équipa
une flotte, vint attaquer les côtes méridionales 1052.
et mit le pays à contribution. Edouard prévoyant que cette expédition pouvait être méditée, avait tenu conseil avec ses witans sur les moyens d'éviter le danger. Ils s'étaient décidés à faire bloquer les ports flamands par de nombreux vaisseaux pour empêcher Godwin d'en sortir. Cette force navale était placée sous le comman-

dement des ennemis personnels de Godwin, du comte français Ralph et de l'earl Odda, qui possédaient la plus belle partie des domaines de Godwin. Mais celui-ci était alerte ; le tems l'ayant favorisé, il trompa la surveillance de ses adversaires, et les affaires du roi furent si mal conduites, que la flotte revint dispersée, après avoir entièrement manqué son but.

De son côté Harold ne resta pas inactif ; il fit voile de l'Irlande, et, joignant ses forces à celles de son père, ils mirent tout en œuvre pour réveiller leurs partisans. Les marins d'Hastings paraissent avoir été les premiers qui embrassèrent leur cause. Le Kent, le Sussex, *le Surrey* et l'Essex, suivirent cet exemple, ainsi que beaucoup d'autres districts. Tous les habitans de ces contrées se mirent du parti de Godwin, et déclarèrent qu'ils voulaient vivre et mourir pour lui. Godwin et Harold, qui avaient leur station principale au-delà de l'île de Wight, se déterminèrent alors à cingler vers Londres. A mesure qu'ils remontaient la rivière, leurs forces de terre aussi bien que leurs forces navales continuaient de s'accroître ; les paysans leur fournissaient de toutes parts des provisions, et tout le pays semblait leur être soumis.

Lorsque les earls furent arrivés au port de Londres, ils transmirent au roi leurs demandes, qui étaient assez justes et assez raisonnables, puisqu'ils se bornaient à demander d'être rétablis dans leurs domaines et dans leurs dignités. Si l'on n'eût pas eu autant de sujets de se méfier de Godwin et de sa famille, une telle conduite aurait prouvé beaucoup de modération. Édouard n'y vit que du danger, car il résolut formellement de ne rien accorder, et son refus excita tant de courroux parmi les soldats de Godwin, que le vieux earl eut beaucoup de peine à les contenir. Mais en donnant un frein à cette ardeur intempestive, il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses desseins, et réussit à faire passer de son côté les bourgeois de Londres et de Southwark. Lorsqu'il eut rassemblé tout son monde, il se remit en mouvement, et pendant que ses vaisseaux remontaient la rivière, son armée de terre se formait sur le *Strand*, qui, ainsi que nous l'avons dit, était alors un rivage ouvert, situé en dehors des murs de Londres, et qui s'étendait sur le côté nord de la Tamise.

Les forces du roi étaient considérables; mais, de même qu'auparavant, elles montraient beaucoup de répugance pour une guerre civile. Il

n'y avait que des Anglais des deux côtés, et il leur en coûtait de combattre des compatriotes. Si Édouard perdait une bataille, une révolution était à craindre, et la couronne pouvait être transférée dans la maison de Godwin. Édouard se vit donc forcé de céder au vœu de ses sujets, et de consentir à un traité. Le roi fit des offres qui devaient suffire pour apaiser le ressentiment de Godwin et de Harold, et pour satisfaire leur ambition. Édouard reconnaissait leur prépondérance par ce traité, qui, comme toutes les transactions importantes, fut conclu par l'intervention du witenagemot. Godwin comparut devant les earls et les notabilités du pays, et déclara que lui et ses fils étaient innocens des crimes qui leur avaient été imputés.

Non seulement l'assemblée admit que Godwin et ses fils n'étaient pas coupables, mais elle décréta la restauration de leurs comtés; et telle fut l'influence de l'earl de Wessex, que les witans adoptèrent toutes les mesures favorables à son parti. Les Français furent proscrits pour avoir, disait-on, donné de mauvais conseils au roi, et avoir fait rendre des jugemens injustes. Un très-petit nombre seulement, dont les désignations ignobles se sont conservées, comme Robert

Deacon (Diacre), Richard, fils de *Scrub* (Balayeur)[1], Humphrey *Cock's foot* (Patte-de-Coq) et le Valet de l'étrier, ne furent pas compris dans la proscription ; c'étaient des hommes obscurs dont Godwin n'avait rien à craindre. Robert, moine de Jumiéges, qui avait été promu à l'archevêché de Cantorbery, n'eut que le tems de dérober sa vie à la fureur du peuple. Lui et Ulf, évêque de Dorchester, s'enfuirent par la porte orientale de Cantorbery, et, tuant ou blessant ceux qui cherchaient à les arrêter, ils gagnèrent la côte et s'embarquèrent. D'autres Français se retirèrent dans les châteaux de leurs compatriotes, et le triomphe de la famille Godwin fut complété par le rétablissement de la reine dans le rang qu'elle avait occupé.

Fort peu de tems après ces événemens, Godwin mourut. On dit qu'étant dans un festin 1053.
avec Édouard, à Windsor, une dispute s'éleva entre eux. Édouard était toujours persuadé que Godwin avait causé le meurtre d'Alfred. « Si j'ai » commis ce crime, dit Godwin, que ce mor-

---

[1] Ce nom signifie *balayeur*, mais, dans un sens général, il veut dire tout homme employé à des travaux vils. (*N. du T.*)

» ceau soit le dernier que je mange. » Aussitôt il fut étouffé par la bouchée de pain qu'il voulait avaler. Je ne garantis pas ces particularités, car la tradition s'est fort exercée sur son compte. Les bas-fonds connus sous le nom de *Godwin-Sands* (les sables de Godwin), considérés parmi le peuple comme ses anciens états submergés par la mer, sont devenus la terreur des navigateurs. Les circonstances exactes de la mort de Godwin sont douteuses; les chroniqueurs les plus authentiques, omettant les autres détails, se bornent à dire qu'il perdit subitement la parole, et qu'il expira dans l'espace de trois jours.

Harold, en sa qualité de fils aîné de Godwin,
1053. prit possession des domaines et de l'autorité de
1055. son père. Il abandonna le comté de l'Estanglie en faveur d'Algar, fils de Leofric, qui en avait joui pendant sa proscription. Ce fut apparemment une ruse : il tranquillisait ainsi ses adversaires jusqu'à ce qu'il eût acquis un plus grand pouvoir, aussi vit-il son influence prendre un accroissement rapide. A la mort du vaillant Siward, earl de Northumbrie, le roi nomma pour lui succéder Tostig, frère de Harold; mais cet acte, contraire aux vœux du peuple ainsi qu'aux droits de l'héritier de Siward, fut une injustice. Harold re-

cueillit encore un grand avantage de l'expulsion d'Algar, qui, accusé de trahison, mais sans motif réel, fut proscrit par le witenagemot. Algar, se fiant sur la puissance de Leofric, son père, capable de contrebalancer celle de Harold, ne perdit pas courage. Le fier exilé suivit l'exemple qu'avaient donné Godwin et Harold dans des conjonctures pareilles, il en appela au sort des armes. Il se retira dans les domaines de Griffith, roi du pays de Galles, qui avait épousé Algithe, sa sœur, et se trouvait précisément en guerre avec Harold. Après avoir réuni des forces considérables, ils marchèrent sur Hereford, brûlèrent cette ville et pénétrèrent dans le Gloucestershire.

Algar et ses alliés y rencontrèrent Harold; et, après beaucoup de sang répandu, l'on fit la paix. La sentence de proscription rendue contre Algar fut réformée, et son territoire lui fut rendu ainsi que sa dignité. Quelque tems après, Leofric ayant cessé de vivre, Algar se trouva investi du comté de la Mercie cestrienne; mais alors il retomba dans la disgrâce d'Édouard, ou plutôt dans celle de Harold, il fut proscrit et banni de nouveau. Algar montra autant d'audace qu'auparavant. Il retourna vers ses anciens amis

les Gallois, et, secondé en outre par une flotte des Danois, il recouvra ses domaines par la force, bravant Édouard et sa puissance. Un affront plus sensible était encore réservé au roi par les Northumbriens ; ils se soulevèrent contre Tostig, massacrèrent ses partisans, saisirent son trésor, et le chassèrent du comté. Ils élurent à sa place Morkar, fils d'Algar, et demandèrent ensuite à Édouard son assentiment, que celui-ci ne pouvait plus refuser.

Un royaume dans lequel se passaient de semblables événemens était évidemment sur le penchant de sa ruine. Il n'y avait plus ni confiance, ni unanimité. Les factions s'opposaient à d'autres factions, et, comme du tems des anciens Bretons, tout observateur se serait aperçu que le pays était à la merci du premier qui voudrait s'en rendre maître. La vieillesse d'Édouard était avancée. J'ai déjà dit qu'il n'avait pas d'enfans. Il voyait grandir le pouvoir de Harold, et il avait à craindre que le royaume qu'il avait été appelé à gouverner ne fût bientôt exposé aux plus grands désordres. Après lui, le représentant de la ligne de Cerdic ne pouvait plus se trouver que parmi les descendans d'Edmond-Côte-de-Fer. Édouard avait jusque-là regardé sa

famille avec froideur, sinon avec aversion; mais le désir d'assurer la tranquillité dans son royaume prévalut, et il rappela Édouard-le-Proscrit de sa 1057.
retraite de Hongrie, avec l'intention de le proclamer héritier de la couronne.

Edmond-Côte-de-Fer s'était fait aimer du peuple, et la joie fut grande en Angleterre lorsqu'Édouard-le-Proscrit, qui désormais devait quitter ce surnom pour celui d'atheling, y vint avec sa femme Agathe, parente de l'empereur, et ses trois beaux-enfans Edgar, Christine et Marguerite. Mais cette joie ne tarda pas à se changer en douleur. Fort peu de tems après que l'atheling fut arrivé à Londres, il tomba malade et mourut. Il fut inhumé dans la cathédrale de Saint-Paul; et les Anglais, en le voyant porter à sa tombe, conçurent de bien tristes présages. Harold gagna beaucoup à cet événement. La mort de l'atheling fut-elle naturelle? Les chroniqueurs semblent par leurs lamentations vouloir en faire entendre plus qu'ils n'en disent.

Le projet d'Edouard ayant ainsi avorté, il résolut de désigner Guillaume de Normandie 1058.
comme son successeur au trône d'Angleterre, et 1065.
il fit, ou peut-être refit dans ce but, un testament

par lequel il léguait la couronne à son bon cousin. Ce choix, tout désastreux qu'il parût par la suite, à cause de ses conséquences, n'était dépourvu ni de sagesse, ni de prévoyance. Edouard considérait sans doute la nomination du Normand comme le plus sûr moyen d'éloigner de ses sujets les maux de la servitude étrangère ou de la guerre civile. Les rois danois, les pirates du nord, conservaient un désir ardent de ressaisir le royaume que leur grand Canut avait gouverné. Dès le commencement du règne d'Edouard, Magnus, successeur de Hardicanut, avait réclamé la couronne anglaise; un compétiteur qu'il avait rencontré dans son propre pays l'avait empêché de donner suite à cette entreprise, mais elle pouvait toujours être renouvelée; et le sage et courageux Guillaume était certainement bien plus en état qu'Edgar, encore enfant, de résister aux invasions danoises. Quoique Harold fût brave et expérimenté dans la guerre, son élévation au trône pouvait produire les plus grands malheurs. Les petits-fils de Leofric, qui gouvernaient la moitié de l'Angleterre, ne se seraient soumis que très-difficilement à la domination d'un égal, et la généalogie de Harold était un obstacle

insurmontable à ce qu'il régnât. Jamais un homme qui n'était pas issu d'une ancienne maison royale, n'avait pu se maintenir sur un trône anglo-saxon.

Guillaume affirmait qu'Edouard avait agi suivant l'avis et le consentement des grands earls Siward, Leofric, et de Godwin lui-même; en conséquence, le legs était déjà fait *avant* l'arrivée d'Edouard-le-Proscrit. Il assurait aussi que le fils et le neveu de Godwin, qui étaient alors en Normandie, lui avaient été envoyés en otages, comme garantie de l'exécution du testament, ou, ce qui est plus probable, pour lui donner la certitude que le puissant earl n'y mettrait pas opposition. Les trois earls, sur le témoignage desquels Guillaume appuyait ainsi ses prétentions, n'existaient plus; mais, si l'on doit compter sur son honneur et sa véracité, il est à croire qu'Edouard le désigna le premier pour lui succéder. Plus tard, l'affection du roi pour un membre de sa famille se réveilla, et il rappela l'atheling, révoquant le testament qu'il avait fait en faveur d'un étranger, auquel cependant il paraît être revenu après la mort de son parent.

Ce fut Harold lui-même qui alla donner con-

naissance à Guillaume du legs que lui avait fait Edouard. Il existe beaucoup de contradictions quant à la cause immédiate du voyage de Harold, et les détails accessoires n'en sont pas moins douteux. Il est incertain si ce fut le hasard ou un projet qui le conduisit à la cour du duc de Normandie, et le récit précédent des *deux* testamens est une hypothèse tirée de l'ensemble des narrations. Guillaume, se défiant de l'influence de Harold, fit tous ses efforts pour pouvoir compter sur lui à l'avenir, et afin de s'assurer son aide, il convint de lui donner la main de sa fille, la belle Adèle. L'earl anglais promit de livrer au duc normand le château de Douvres, forteresse qui lui était échue dans sa part de l'héritage de Godwin, et que l'on regardait comme la clé de l'Angleterre. Il confirma cet engagement par serment, et devint le vassal de Guillaume, qu'il reconnut pour son futur souverain.

Harold continuait de se signaler de plus en
1063. plus. Il envahit le pays de Galles et le ravagea.
1064. Griffith combattit avec bravoure, mais il fut
tué par la trahison de ses compatriotes. Sa tête sanglante fut envoyée au Confesseur comme un trophée glorieux, et l'on donna ses états à ses

frères Blethyn et Rhiwallon, qui avaient trempé dans le meurtre. Ces princes devinrent non seulement les vassaux d'Edouard, mais encore ceux de Harold, à qui ils rendirent foi et hommage. La qualité d'earl de Wessex ne mettait pas Harold en droit de réclamer une pareille soumission, et l'on ne peut voir dans cet acte d'autorité qu'un acheminement à s'emparer du pouvoir souverain.

La santé d'Edouard déclinait rapidement. Il avait reconstruit l'ancienne abbaye de Westminster, fondée, comme on s'en souvient, par Sebert, mais qui avait été ruinée pendant les guerres des Danois. Tenant sa cour, selon l'antique usage, le jour de Noël, il y fit l'inauguration du nouveau monument en présence des nobles, assemblés pour célébrer cette fête solennelle.

Edouard sentit que le bras de la mort s'appesantissait sur lui. Peu d'instans avant qu'il expirât, Harold et ses parens forcèrent l'entrée de la chambre du monarque et l'exhortèrent à nommer un successeur par qui le royaume pût être gouverné en paix et sécurité. « Vous savez bien, » seigneurs, dit Edouard, que j'ai légué mon » royaume au duc de Normandie; ne vois-je

5 janv. 1066.

» pas ici ceux mêmes qui lui ont assuré cette » succession par leurs sermens. » Harold s'approcha davantage, et, interrompant le roi, il lui demanda qui serait possesseur de la couronne. « Harold, répondit Edouard, prends-la, » si c'est ton dessein, mais ce funeste don » causera ta perte. N'espère pas maintenir ta » puissance contre le duc et ses barons. » Harold répliqua qu'il ne craignait ni le Normand, ni aucun autre ennemi. Le roi mourant, fatigué de son importunité, se retourna sur sa couche ; il fit entendre, d'une voix éteinte, que la nation anglaise pouvait prendre pour roi Harold ou tout autre qui lui conviendrait davantage, et presque aussitôt après il rendit le dernier soupir.

Harold fonda depuis ses droits sur *la dernière* volonté d'Édouard ; l'opinion d'un grand nombre de nos historiens lui est favorable, et l'on concilierait fort difficilement les diverses prétentions que ce sujet a fait naître ; cependant, les circonstances, prises sous un point de vue général, sont exactement pareilles à celles que nous rencontrons dans la vie privée. Le possesseur d'un grand domaine, n'ayant pas d'enfans, veut d'abord laisser sa propriété à un cousin du

côté de sa mère. Il avance en âge, et change ses intentions en faveur d'un neveu de la ligne paternelle, jeune homme rempli de qualités aimables, qui demeure dans un pays éloigné, et dont il a toujours vécu séparé par suite d'une querelle de famille, d'ancienne date. Le jeune héritier vient dans la maison du testateur ; il y est reçu avec une tendre affection, mais il est soudainement enlevé par une maladie. Le testateur retourne aux volontés qu'il avait exprimées à l'égard de son cousin, qui demeure aussi dans une autre contrée ; mais son beau-frère, homme actif et rusé, a pris la direction de ses affaires, et celui-ci, lorsque le testateur est à son lit de mort, s'efforce, par de vives instances, de lui faire encore changer le testament à son profit. Telle est parfaitement l'état de la question, et malgré les doutes qui se sont élevés au sujet des legs contradictoires du Confesseur, on ne peut faire difficulté d'admettre que les prétentions simultanées de Guillaume et de Harold étaient fondées sur des actes émanés d'un esprit faible et vacillant. Lorsque des différends de cette espèce ont lieu entre des individus privés, c'est un tribunal qui en décide ; mais quand il s'agit d'un royaume, on les règle à la pointe de l'épée.

Nos rois, dans le château de Windsor, vivent sur le bord de la tombe qui doit s'ouvrir pour les recevoir. Le trône d'Édouard était également à côté de son sépulcre, car ce monarque résidait dans le palais de Westminster. A la fête de l'Épiphanie, jour qui suivit son décès, ses obsèques furent célébrées dans l'abbaye voisine, jointe alors avec la royale demeure par des murs et des tours dont les fondemens existent encore. Au-dessous des magnifiques fenêtres du transept méridional de l'abbaye, on peut voir les arches profondes et noircies, fragmens de l'édifice élevé par Edouard, et qui supportent les constructions correctes et ornées d'un *siècle plus* récent. Au dedans est la châsse, autrefois enrichie d'or et de pierres précieuses, élevée à la mémoire du Confesseur par le pieux respect de ses successeurs, dépouillée depuis de tous ses ornemens, négligée et tombant en ruines ; mais toujours surmontée du massif cercueil de chêne relié en fer, qui contient les cendres du dernier roi légitime anglo-saxon.

Chapitre XV.

Harold s'empare de la couronne. — Son autorité n'est pas reconnue dans tout le royaume. — Guillaume se prépare à envahir l'Angleterre. — Assemblée de la noblesse normande à Lillebonne. — Le pape donne sa sanction à l'entreprise de Guillaume. — Equipement de la flotte normande. — Harold épouse Algithe, sœur d'Edwin et de Morcar. — Tostig excite Harold-Harfager à prendre les armes contre Harold. — Expédition des Norwégiens. — Bataille de Stamford bridge. — Harfager et Tostig sont tués. — La flotte normande met à la voile. — Débarquement de l'armée normande. — Harold marche à la rencontre de Guillaume. — Préparatifs de combat. — Bataille d'Hastings. — Tradition sur l'évasion de Harold.

A la mort d'Édouard-le-Confesseur, il se trouvait trois prétendans à la couronne : son cousin, Guillaume de Normandie, et son beau-frère, Harold, tous deux fondant respectivement leurs droits sur le testament réel ou supposé du dernier roi, et l'atheling Edgar, fils d'Édouard-le-Proscrit, qui aurait eu besoin d'une meilleure recommandation. Si la parenté

eût été de quelque poids, c'était lui qui devait hériter du roi, comme descendant en ligne directe de Côte-de-Fer, et seul rejeton mâle survivant de la maison de Cerdic; il assurait en outre, comme les deux autres, qu'il avait été désigné par Édouard pour lui succéder au trône.

Chacun de ces compétiteurs avait des partisans; mais Harold était sur les lieux, tandis que Guillaume était absent ainsi qu'Édouard, et ce dernier, jeune, timide et dans le denûment, hésitait peut-être sur ce qu'il avait à faire. Harold, dans l'âge mûr, dans toute la force de l'esprit et du corps, jouissait d'une autorité considérable et possédait d'immenses richesses; le jour même
6 janvier où l'on déposa le Confesseur dans la tombe, il
1066. persuada ou contraignit les prélats et les nobles, assemblés à Westminster, de l'accepter pour souverain. Plusieurs de nos historiens disent qu'il obtint le diadême par la force. Il ne faut pas entendre par là qu'il employa la violence, mais seulement que la plupart de ceux qui le reconnurent, agirent contre leur inclination. Si nos autorités sont exactes, Stigand, archevêque de Cantorbery, qui avait été suspendu de ses fonctions par le pape, fut le seul prélat qui lui donna son adhésion.

Quelques parties des domaines anglo-saxons paraissent ne s'être jamais soumises à l'autorité de Harold. Dans d'autres, une morne obéissance fut tout ce que l'on put obtenir du peuple, privé des moyens de proclamer un autre roi. Il est certain que Harold n'avait aucun titre légitime à la possession du royaume, ni aucun droit personnel à l'héritage d'Édouard; la couronne anglo-saxonne n'avait jamais été portée par un monarque électif. Les droits constitutionnels de la nation s'étendaient au plus jusqu'à choisir un roi parmi les membres de la famille royale; quel que soit le genre de sanction que les witans donnèrent à l'intrusion de Harold, cet acte n'eut pas plus de validité que celui par lequel ils exclurent les fils d'Ethelred pour admettre une famille danoise.

Harold montra, dit-on, du courage et de la prudence dans le gouvernement du royaume, et il mérita des éloges pour sa bonne administration de la justice; mais en même tems, d'autres écrivains l'accusent de tyrannie, et l'ont particulièrement blâmé à cause de la rigueur oppressive de ses lois forestières. Harold peut avoir paru juste aux yeux de ses partisans, tandis que le simple exercice de la prérogative royale était

du despotisme pour ceux qui le regardaient comme un usurpateur.

La qualité de dernier prince anglo-saxon a souvent fait juger Harold avec une partialité qu'il serait peut-être difficile de justifier. Il n'avait, comme nous venons de le dire, aucun droit positif à la couronne, de quelque genre que ce fût : le testament d'Edouard en sa faveur était fort équivoque, et il n'avait point obtenu pour son accession au trône ces suffrages unanimes qui, dans les principes ordinaires des convenances politiques, peuvent seuls légitimer un changement de dynastie. Le pouvoir anglo-saxon avait rapidement penché vers sa ruine. Les earls s'étaient élevés au rang de petits rois opposés à leur souverain commun. Au nord de l'Humber, il restait à peine une ombre de gouvernement régulier; et quand même les Normands n'auraient jamais foulé le sol de l'Angleterre, il eût été presque impossible au fils de Godwin de se maintenir dans la possession de l'autorité suprême. Plusieurs des grands nobles qui s'étaient partagé le territoire du royaume, auraient pu faire valoir des droits aussi bons que ceux de Harold, et il est probable que peu de chose aurait suffi pour les exciter à risquer la

tentative. Jusqu'alors la couronne avait été préservée de toute usurpation intérieure, parce que la royauté était regardée comme l'apanage des seuls enfans d'Odin. Tout incertaines qu'eussent été les règles de la succession, la foi politique attachée à *la ligne directe royale* avait fait taire les projets ambitieux, excepté parmi les membres d'une famille; mais le charme était rompu, le voile qui avait jusque-là couvert la souveraine magistrature était déchiré, et le chemin du trône était ouvert au premier qui pouvait vouloir y pénétrer.

Guillaume, environné d'une noble suite de chevaliers, d'écuyers et de damoisels, chassait dans le parc de Rouen [1], lorsqu'un sergent d'armes, qui arrivait d'Angleterre, accourut près de lui et lui raconta les événemens qui venaient de s'y passer : la mort d'Edouard et l'avénement de Harold au trône. L'arc tomba des mains du Normand, et il resta d'abord stupéfait de douleur et de surprise. S'enveloppant de son manteau et l'ouvrant tour-à-tour, il gardait le silence et jetait autour de lui des regards si furieux et si cruels, que personne n'osait lui adresser la parole. Enfin il entra dans un esquif, traversa la

---

[1] Ce parc était situé dans la forêt de Rouvray, près du Grand-Quevilly, à une petite lieue de Rouen. (*N. du T.*)

Seine, entra lentement dans la grande salle de son palais, se jeta sur un siége, et, s'enfonçant la tête dans les replis de son manteau, se pencha le corps en avant comme un homme accablé de désespoir. « Messieurs », dit le sénéchal Guillaume De Breteuil, s'adressant à la foule inquiète, « vous apprendrez bientôt la cause du » trouble où vous voyez notre seigneur »; s'approchant alors de son maître, il lui dit que tout le monde parlerait bientôt dans les rues de Rouen de la mort d'Edouard, et des droits qu'il avait à lui succéder. Guillaume sortit aussitôt de sa profonde rêverie, et, d'après l'avis de Fitz-Osbern, baron normand, il se résolut à sommer Harold de lui restituer son héritage et de remplir les engagemens qu'il avait contractés envers lui comme vassal.

Harold répondit qu'il ne pouvait disposer d'un royaume qui n'était pas à lui, voulant sans doute faire entendre que la transmission ne pouvait s'en faire sans le consentement du witenagemot. Il déclara de même positivement qu'il ne pouvait épouser Adèle sans avoir pris conseil de la noblesse. Si ces expressions doivent être prises à la lettre, il faut supposer que comme la reine avait une part, quoique fort peu définie,

à l'autorité royale, elle ne pouvait être élevée à ce rang sans l'assentiment de la législature; mais peut-être devons-nous adopter une signification plus large, et penser que Harold voulait dire que dans le choix d'une épouse, un roi anglais devait avoir soin de ne pas se rendre impopulaire. Au surplus, ces excuses n'ont pas besoin d'être pesées à leur juste valeur. D'autres passages de la réponse de Harold étaient ironiques et insultans; et quant à l'ensemble on doit reconnaître que le fils de Godwin défiait le pouvoir de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie.

Harold ne sentait pas sa propre faiblesse; il ne connaissait guère les ressources de son adversaire. La Normandie, à cette époque, était parvenue au plus haut degré de prospérité. Sous le prudent gouvernement des derniers ducs Richard et Robert, on avait vu s'élever une noblesse active, sage et fidèle. Les chefs des grandes maisons de Beaumont, de Montgomery, de Fitz-Osbern, de Mortimer et de Giffard, n'avaient pas moins de courage dans le cœur que de force dans le bras; ils étaient en état de donner d'excellens conseils, comme d'exécuter les conseils qu'ils donnaient; et dans l'assemblée qui

fut tenue à Lillebonne, les barons se déterminèrent à seconder leur souverain dans sa lutte contre l'usurpateur anglais, le parjure Harold.

Une grande diversité d'opinions se manifesta d'abord dans cette mémorable assemblée. Le duc n'avait pas le droit d'ordonner à ses vassaux de traverser la mer; leurs fiefs ne comportaient pas cette obligation. Guillaume ne pouvait que les engager à combattre pour lui en Angleterre; ils refusèrent en grand nombre de prendre part à cette dangereuse expédition, et des débats très-animés s'élevèrent. Fitz-Osbern exhorta ses compagnons à seconder les intentions de leur seigneur lige. Après quelques discussions, *ils* permirent à l'intrépide baron de porter pour eux la parole, et il dit en leur nom que chaque feudataire devait s'acquitter du service extraordinaire qui lui était demandé, outre celui dont son fief le rendait passible. Lui, Fitz-Osbern, s'obligeait de plus d'équiper à ses frais soixante vaisseaux, remplis de guerriers d'élite.

Fitz-Osbern pouvait faire personnellement toutes les promesses que lui dictait son dévoûment; mais les autres barons ne l'avaient pas autorisé à les lier par de semblables manifestations, et pendant qu'il parlait, il s'éleva de si

terribles cris de désapprobation, qu'il semblait que le toit de la salle fût sur le point de s'écrouler. Guillaume, ayant fait d'inutiles efforts pour rétablir l'ordre, se retira dans un autre appartement; et, faisant appeler près de lui les barons un à un, il discuta tour-à-tour et séparément avec chacun de ces vassaux récalcitrans. Il y employa tout l'art de la persuasion; le service qu'il leur demandait ne devait, disait-il, jamais se changer pour eux en obligation, et les troupes qu'il leur demandait comme faveur ne pourraient, par la suite, être exigées comme un droit par lui ou ses successeurs; enfin les champs fertiles de l'Angleterre devaient devenir le prix des secours qu'il attendait d'eux. A cette perspective de rémunération, les barons consentirent, et, afin qu'ils ne pussent se rétracter, un *clerc* que l'on tenait tout prêt inscrivit sur son registre le nombre de chevaliers et de vassaux que chaque baron fournirait pour cette expédition.

Guillaume ne se borna pas à faire prendre les armes à ses sujets seulement; tous les aventuriers des états voisins furent invités à se ranger sous ses étendards. L'Armorique, devenue depuis province de France sous le nom de Bre-

tagne, était alors un fief de Normandie ; le duc ne pouvait forcer les nobles de cette contrée à faire partie de son armée, mais ils cédèrent volontairement à son influence. Alan Fergant et Bryan, tous deux fils de Eude, comte de Bretagne, vinrent avec une suite nombreuse de chevaliers bretons, tout équipés pour le combat. Peut-être étaient-ils guidés par le désir de se venger des Saxons qui avaient envahi le pays de leurs ancêtres. D'autres vinrent du Poitou, du Maine, de la Flandre et de l'Anjou, et on leur fit à tous les promesses qui pouvaient le plus les exciter à l'entreprise : des terres, de l'argent, suivant leur rang et leur condition. Le port de Saint-Pierre-sur-Dive fut désigné comme le lieu où devaient se réunir toutes les forces.

Guillaume avait découvert quatre motifs puissans pour faire la guerre au peuple voisin : le testament de son cousin, le parjure de Harold, l'expulsion des Normands à l'instigation de Godwin, et enfin le massacre des Danois par Ethelred, le jour de Saint-Brice. Le faux serment de Harold fournit à Guillaume le moyen de se procurer l'approbation du siége papal. Alexandre, pontife romain, permit et même recommanda de punir ce crime, pourvu que

l'Angleterre, quand elle serait conquise, fût tenue comme fief de Saint-Pierre. Dans cette circonstance, Sa Sainteté prit sur elle-même d'employer des formes judiciaires, en convoquant un consistoire. Il s'y trouva de l'opposition, mais la mesure fut adoptée. Hildebrand, archidiacre de l'église de Rome, qui devint ensuite le célèbre pape Grégoire VII, contribua beaucoup à faire prendre cette décision.

En signe visible de sa protection, le pape remit à Guillaume le gonfanon, bannière consacrée de Saint-Pierre, ainsi qu'une bague précieuse dans laquelle était renfermée une relique du chef des apôtres. Rien n'était plus futile que le prétexte de venger, par cette guerre, l'archevêque Robert et ses compagnons, ou de punir le massacre des Danois; et la sanction que le pape y donna, fut en elle-même une attaque à l'autorité temporelle. Cependant, le vernis de justice dont Guillaume s'efforça de se couvrir, montre de la déférence pour l'opinion publique; le duc prenait à tâche de prouver qu'il n'était point mû par l'avarice ou l'ambition, et qu'en supposant que le testament d'Edouard pût être controversé, son entreprise était du moins justifiée par la conscience et par l'honneur.

Quoiqu'il existât peu de communications régulières entre l'Angleterre et le continent, il était impossible que des préparatifs aussi considérables que ceux de Guillaume échappassent à la connaissance de Harold, qui commença aussitôt à pourvoir à sa défense. Il rassembla ses forces à Sandwich, et prit ensuite position dans l'île de Wight, où il resta tout l'été et une partie de l'automne. La flotte qu'il avait pu se procurer gardait la côte, et son armée de terre campait sur le rivage. Pendant ce tems, il envoya un espion chargé de recueillir des renseignemens détaillés sur la consistance des troupes normandes. Cet agent fut découvert et *mené* devant Guillaume, qui le reçut sans dureté, sans affecter avec lui aucun mystère, et qui le renvoya sans lui faire éprouver le moindre mal. Le duc se contenta de lui dire que Harold n'avait pas besoin de se donner tant de peine, ni de faire de la dépense pour s'informer des forces normandes, parce qu'il les verrait de ses propres yeux et les éprouverait avant la fin de l'année.

On a excessivement varié sur le nombre de vaisseaux dont se composait la flotte de Guillaume; Wace, qui nous a transmis tant de dé-

tails par sa chronique en vers, rapporte avoir souvent entendu dire à son père que ce nombre s'élevait à six cent quatre-vingt-seize ; mais qu'au tems où il écrivait, on le faisait monter à plus de trois mille. Ce dernier calcul comprenait probablement jusqu'aux plus petites barques ; quoi qu'il en soit, cette flotte était la plus considérable que l'on eût encore vue. Le vaisseau de Guillaume, qui lui avait été donné par sa femme Mathilde, se distinguait parmi tous les autres : la nuit, par le fanal qui brillait au haut du mât, et le jour, par ses somptueux ornemens. Les vents gonflaient ses voiles cramoisies, ses girouettes dorées resplendissaient au soleil, et l'on voyait à la proue l'effigie d'un enfant, qui, armé d'un arc et d'une flèche, paraissait prêt à lancer son trait contre la terre ennemie.

Le rassemblement de la flotte à l'embouchure de la Dive avait été retardé par des vents contraires et d'autres accidens. Les vaisseaux gagnèrent la Somme, mais les vents continuèrent de s'opposer à la traversée. Les reliques de Saint-Valery furent tirées de leur châsse. La veille du jour consacré à Saint-Michel, patron de la Normandie, une brise favorable s'éleva, et la flotte s'avança sur les eaux. Le défaut de provisions

28 septembre 1066.

et d'autres circonstances avaient obligé Harold de s'éloigner de la côte qui était restée sans défense ; et quand les Normands furent près d'atteindre le rivage d'Angleterre, entre Hastings

29 septembre 1066.

et Pevensey, ils ne rencontrèrent pas la moindre opposition. A mesure que les vaisseaux approchaient et que leurs mâts se découvraient à l'horizon, les habitans de la côte, rassemblés sur les falaises, contemplaient avec épouvante ces vaisseaux hostiles venus pour tenter la conquête de l'Angleterre, ainsi que l'annonçait la comète effrayante qui flamboyait dans le *ciel*. L'alarme se répandit. La plupart des *thanes* du comté étaient occupés dans le nord, comme on le saura bientôt ; un de ceux, en petit nombre, qui étaient restés, galopa jusqu'au sommet d'une colline, afin de surveiller les opérations de l'ennemi.

Le thane vit des navires glissant à travers les brisans, et resplendissant de l'éclat des boucliers et des lances ; dans d'autres, étaient les chevaux de bataille, qui hennissaient et frappaient du pied, en se voyant sur le point de sortir de leur ennuyeuse captivité. Venaient ensuite les archers, la tête rasée, et couverts d'un vêtement commode et

léger ; chacun d'eux tenait à la main son arc déjà tendu pour le combat, et à son côté pendait le carquois rempli de ces longues flèches [1] qui par la suite devinrent l'arme favorite et nationale des officiers de la garde royale anglaise.

Les archers s'élancent hors des vaisseaux, se dispersent sur le rivage et forment des postes avancés, afin de protéger, s'il est nécessaire, les troupes pesamment armées qui vont opérer leur débarquement. On aperçoit alors les chevaliers qui descendent sur les planches, lentement et avec précaution, chacun avec son haubert, le casque lacé, le bouclier fortifié par de brillantes lames de fer, attaché à son cou, et son épée portée par un écuyer servant. Cette multitude, aux armures étincelantes, couvre le rivage dans un apparent désordre ; mais en peu d'instans chaque guerrier est monté sur son coursier. Les étendards sont levés, les cavaliers se forment en escadrons, et ils s'avancent sur cette terre dont ils se considèrent déjà comme les maîtres.

Les barques versèrent ainsi tour-à-tour sur

---

[1] Il y a dans le texte : *Cloth-yard shafts*. C'est une ancienne locution qui signifie : Des traits longs d'un yard. Le yard est à peu près de la longueur du mètre et sert à mesurer les étoffes. (*N. du T.*)

le bord de la mer les soldats de nations diverses rassemblés sous la bannière de Guillaume; enfin, arrivèrent les pionniers, avec leurs haches affilées, bien préparés, de leur côté, à seconder l'armée qu'ils accompagnaient.

Le chef distingua aussitôt, d'un coup-d'œil rapide et sûr, le terrain sur lequel il devait établir ses retranchemens. Les solives, les palissades et autres matériaux, furent tirés des vaisseaux de bagages, et traînés jusqu'à la position indiquée. On commença l'ouvrage avec autant d'ardeur que d'adresse, et le thane vit clairement qu'avant la chute du jour, les Normands seraient à l'abri de toute surprise. Il n'attendit pas davantage et résolut d'aller sur-le-champ instruire Harold de cette mauvaise nouvelle. Il dirigea son cheval vers le nord, et, courant nuit et jour, il ne s'arrêta que quand il eut atteint la ville d'York. Arrivé au palais de Harold, il se précipite dans la grande salle, et le trouve dans les réjouissances d'un banquet triomphal, les mains fumantes encore du sang d'un frère.

Ainsi que je l'ai fait observer, les historiens nous apprennent que, dans plusieurs parties de l'Angleterre, l'avénement de Harold rencontra de

l'opposition. Rien ne prouve que son autorité ait été formellement et légalement reconnue dans la Mercie, et il est certain que dans la Northumbrie elle fut entièrement repoussée. Les états anglo-saxons avaient commencé à se confédérer, mais il n'y avait point entr'eux d'union législative et encore moins d'union de sentimens. A chaque révolution, les trois royaumes dominans de Wessex, de Mercie et de Northumbrie avaient procédé en communautés distinctes, qui n'étaient pas nécessairement liées par les résolutions des autres. Si les prélats, les earls, les aldermen et les thanes du Wessex et de l'Estanglie ont consenti à ce que Harold montât sur le trône, leur décision n'a pu être obligatoire pour les autres états; mais le court intervalle qui s'écoula entre la mort d'Édouard et l'investiture de Harold empêche même de supposer que leur consentement ait seulement été demandé.

Il paraît que le premier soin de Harold fut de s'appliquer à s'assurer l'amitié de la famille de Léofric, dont la rivalité pouvait être dangereuse. Le comté d'Edwin comprenait une grande partie de la Mercie; Morcar gouvernait la Northumbrie, et en épousant leur sœur Algithe, veuve de Griffith, dernier roi du pays de Galles, Harold

croyait se ménager un secours puissant contre les Normands. Cependant, on peut douter qu'il ait recueilli de cette alliance l'avantage qu'il en attendait. Harold donna sa main à la reine douairière du pays de Galles, à celle dont il avait fait périr l'époux; mais ses affections étaient placées sur Edithe, surnommée Col-de-Cygne, à cause de sa beauté, et l'existence de cet attachement détruit toute idée d'union réelle entre Harold et la princesse qu'il avait épousée. L'influence politique de ses beaux-frères n'était pas non plus de nature à l'aider beaucoup. Edwin ne possédait aucun moyen de forcer les thanes de la Mercie à la soumission envers Harold, *il n'avait que* celui de la persuasion. La population de la Northumbrie, difficile à maîtriser, refusait d'obéir, et elle était prête à trouver quelque prétexte pour se révolter ouvertement contre un roi qu'elle avait jusque-là refusé de reconnaître; d'un autre côté, le plus proche parent de Harold se préparait à combattre son autorité.

Depuis la plus tendre jeunesse, et même depuis l'enfance, un amer sentiment de jalousie avait existé entre Tostig et son frère Harold. Lorsque Tostig, qui s'était réfugié en Flandre, après son expulsion de la Northumbrie, apprit

que son frère était parvenu au pouvoir suprême, il résolut de chercher à le supplanter, ou du moins à le faire tomber du trône. Il commença par comploter avec Guillaume, qui lui donna quelques troupes pour tenter l'invasion de l'Angleterre. Ainsi soutenu par l'étranger, Tostig désola l'île de Wight et les environs de Sandwich, et c'était afin de repousser cette irruption que les forces de Harold s'étaient portées, comme je l'ai dit, sur les rivages du midi. Tostig évita le combat; mais, forçant une partie des marins de Sandwich d'entrer à son service, et gagnant les autres, il fit voile vers les côtes du Lincolnshire, qu'il ravagea.

Edwin et Morcar, en s'avançant rapidement, forcèrent Tostig de retarder l'exécution de ses projets. Il prit sa route vers le nord et se retira près de Malcolm, roi d'Écosse, dans les états duquel il resta jusque vers la fin de l'été, époque à laquelle la flotte de Harfager, roi de Norwége, parut tout-à-coup sur les eaux de la Tyne. Il est à peu près certain que Tostig fut l'instigateur de cette invasion. Les historiens normands et norwégiens nous informent qu'il s'adressa d'abord à Sweyne de Danemark; qu'il alla ensuite en Norwége; qu'il entraîna Harfa-

ger dans cette entreprise, et qu'ayant été rejoint par celui-ci en Écosse, il se fit le vassal du roi norwégien.

La flotte était formidable; la moitié de la population norwégienne, en état de porter les armes, composait cette armée navale, qui avait traversé l'océan sur cinq cents vaisseaux de la plus grande dimension. La flotte toucha d'abord aux îles Shetland, et ensuite aux Orcades, où elle reçut des renforts. Harfager suivit alors les côtes jusqu'à ce qu'il fût arrivé en vue de Cleveland, où il prit terre et força les habitans de se soumettre à lui. Scarborough, après une défense opiniâtre, mais inutile, fut de même contraint de céder; et Harfager, après avoir effectué cette occupation partielle du pays, paraît s'être de nouveau dirigé vers le nord et avoir opéré la jonction de sa flotte avec celle de Tostig sur la Tyne. Les flottes combinées entrèrent alors dans l'Humber, et débarquèrent leurs forces à Riccall, à peu de distance de la ville d'York.

Harfager déploya sa bannière appelée *landeyda*, c'est-à-dire *la désolation du pays*. Les
août amis de Tostig et ses partisans accoururent avec
1066. ardeur et se joignirent au prince norwégien, augmentant ainsi le nombre de ses soldats et la

confiance de son armée. Edwin et Morcar sortirent d'York avec toutes les troupes qu'ils avaient pu se procurer; mais, après un combat meurtrier, ils furent mis en déroute, et avec une telle confusion, qu'il y eut plus d'hommes noyés dans la rivière que tués sur le champ de bataille. Un grand nombre de thanes des districts voisins se soumirent à Harfager; ceux qui ne le firent pas prirent la fuite, de sorte que toute la contrée tomba en son pouvoir, et les citoyens d'York, soit qu'ils fussent disposés à se rendre, soit qu'ils n'eussent aucun espoir dans la résistance, ouvrirent leurs portes au conquérant norwégien. Harfager se mit en devoir d'établir son autorité selon les formes de la constitution. Il tint une cour au dehors des murs de la ville, où il convoqua tous les habitans qui rendirent hommage au vainqueur. En outre, Harfager proclama *paix entière* à tous ceux qui le suivraient dans le midi de l'île et qui l'aideraient à s'en rendre maître. Ce procédé fait voir quels étaient les plans de Harfager et de Tostig. Ils cherchaient moins à posséder militairement la Northumbrie, qu'à se créer une domination légale sur la Bretagne anglo-saxonne.

20 septembre 1066.

Aussitôt que Harold apprit le débarquement

25 septembre 1066. de Harfager et de Tostig, il rallia ses forces et marcha en toute hâte vers le théâtre de la guerre, où il arriva quatre ou cinq jours après la reddition d'York. Harold essaya de détacher Tostig des intérêts de son allié, en lui faisant offrir le comté de Northumbrie. Tostig demanda au thane qui lui avait apporté ce message, si Harfager recevrait aussi des terres? « Il lui en sera » donné sept pieds pour une tombe, » répondit le thane. « Remontez à cheval, » s'écria Tostig avec un courage digne d'une meilleure cause, « et courez annoncer au roi Harold *qu'il* » peut ceindre son épée; il ne sera point *dit en* » Norwége que l'earl Tostig ait abandonné » Harfager, fils de Sigurd, pour passer du côté » de ses ennemis. »

Harfager avait assis son camp à Stamford Bridge, connu long-tems après sous le nom de
7 octobre 1066. *Pons Belli* ou Pont de la Bataille. Les rangs serrés des Norwégiens, hérissés de lances et formant ce qu'ils appelaient *skiold-borg*, c'est-à-dire une forteresse de boucliers, ne purent être rompus par les Anglais, qui furent obligés de battre en retraite. Les Norwégiens s'imaginant que leurs adversaires étaient sur le point de fuir, cessèrent d'eux-mêmes de se tenir en masse pour se mettre

à leur poursuite; alors les Anglais les entourèrent et les attaquèrent vivement. Harfager frappait autour de lui comme s'il eût été atteint de frénésie; il n'y avait ni bouclier, ni haubert qui résistassent à ses coups, mais une flèche l'ayant renversé, le combat se ralentit un instant. Tostig saisit la bannière et prit le commandement. Harold lui envoya un hérault pour lui offrir la paix ainsi qu'au reste des Norwégiens; mais ils répondirent d'une commune voix qu'il ne voulaient point de quartier. Le cri de guerre s'éleva de rechef, et dans ce nouveau choc, Tostig succomba. La landeyda, la bannière fatale, fut alors enlevée par un guerrier nommé Eysteynn Orri., et ce fut le signal d'un troisième massacre. Les hommes du nord combattaient avec la rage du désespoir; ils ne prenaient plus le soin de se couvrir de leurs boucliers, ils n'avaient d'autre but que de donner ou de recevoir un coup mortel. Un grand nombre d'Anglais périrent dans cette lutte, mais ils demeurèrent maîtres du terrain. La bataille, qui se prolongea fort avant dans la soirée, ne se termina que par la mort de presque tous les Norwégiens; les monceaux d'ossemens restés sans sépulture et blanchis par la pluie, rappelèrent long-tems au

voyageur le souvenir de cette funeste journée [1].

Ce fut le lendemain de la bataille, dans la matinée, que le thane de Sussex se présenta devant Harold, et lui apprit l'arrivée de son plus terrible ennemi. Harold se mit immédiatement en marche pour le midi, et fit halte à Londres pour ses préparatifs d'attaque. Une grande partie de son armée était détruite. De nouveaux soldats en petit nombre, le rejoignirent soit comme volontaires, soit en vertu de leurs fiefs ou de leurs redevances. Edwin et Morcar se tenaient éloignés et ne soutenaient point leur beau-frère; sa femme Algithe s'était de même séparée de lui, l'abandonnant à sa *destinée*. Le danger que courait Harold se manifestait d'ailleurs trop clairement par la composition même de son armée, dont les rangs n'étaient qu'imparfaitement remplis, et par des soldats mercenaires, qui ne le servaient que pour leur paie. Il n'avait pu trouver des hommes qu'au sud de l'Humber, les contrées situées au nord de cette rivière ne lui en avaient pas fourni un seul. Githa, sa mère, triste et pleurant la

---

[1] Ces ossemens se voyaient encore sur le champ de bataille cinquante ans après l'événement. (*N. du T.*)

perte de son fils Tostig, fit tous ses efforts pour dissuader Harold du dessein de livrer bataille à Guillaume ; ses autres parens et ses amis se joignirent à elle, et le supplièrent aussi d'y renoncer, particulièrement Gurth, earl de Suffolk et frère de Harold, renommé par ses vertus et ses grandes qualités. Gurth lui fit remarquer que ses troupes étaient épuisées de fatigue, que les Normands étaient reposés et remplis de confiance, et que d'ailleurs la violation de son serment peserait sur son ame au jour du combat. L'earl de Suffolk représenta de plus que n'étant enchaîné par aucune obligation de ce genre, il pouvait, lui, se mettre à la tête des troupes, et il en sollicita la permission de Harold, dans le cas où celui-ci voudrait absolument les envoyer contre Guillaume. Il paraît que le serment de Harold n'était envisagé que comme un lien personnel, qui ne l'empêchait pas de consentir que d'autres se livrassent aux hostilités ; mais l'infortuné était sous l'influence de cette détermination obstinée qu'aucun conseil n'ébranle, et qui conduit un coupable à sa perte. Il persista et fit toutes ses dispositions pour aller à la rencontre de son ennemi.

Il y avait à Waltham, près de Londres, un

monastère fondé pour des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, et où se trouvait un crucifix auquel on attribuait des facultés miraculeuses. Harold avait richement doté cette abbaye, et, avant de partir, il alla faire ses oraisons au pied de l'autel. Pendant qu'il était en prière dans l'obscurité du chœur, on prétend que le crucifix pencha la tête. Ce présage ne fut sans doute qu'une illusion; mais cela prouve que l'on avait le pressentiment d'un grand malheur. On se trouvait dans une de ces circonstances où l'esprit de l'homme est oppressé par la sombre tristesse que cause un péril imminent. Les moines de Waltham décidèrent que deux membres du couvent, Osgod et Ailric accompagneraient leur bienfaiteur dans sa marche. Harold, après avoir mis son armée dans le meilleur état possible, prit le chemin qui conduisait au rivage de Sussex; il fit halte à *Senlac*, mieux connu maintenant sous le nom de *Battle* [1]; entoura son camp de retranchemens, et planta son étendard royal sur le lieu où l'on éleva dans la suite le grand autel de l'abbaye.

---

[1] Ce nouveau nom donné à Senlac signifie *la bataille*. (*N. du T.*)

Guillaume, de son côté, n'avait pas perdu un instant. Il fit d'abord échouer ses vaisseaux sur le rivage, les mit hors d'état de servir et dit ensuite à ses soldats que la fuite étant impossible il fallait vaincre ou mourir. Il avait pris possession de la forteresse romaine de Pevensey, dont les murs existent encore, flanqués de tours anglo-normandes, et visité lui-même tout le pays adjacent; c'était une partie des devoirs d'un général, qu'il ne confiait jamais à d'autres yeux que les siens. Un certain Robert, thane normand, qui s'était fixé dans le voisinage, lui conseilla d'établir des retranchemens, afin que Harold rencontrât plus de résistance. Guillaume lui répondit que ses plus sûrs moyens de défense étaient dans la valeur de son armée, ainsi que dans la justice de sa cause. Pendant toute cette expédition, il montra un sang-froid et un jugement très-remarquables, qui contribuèrent à augmenter la confiance de ses soldats.

Afin de se conformer aux idées de son siècle, Guillaume avait pris à sa suite un astrologue. Maintenant encore un monarque de l'Orient ne s'engage dans une guerre qu'après avoir fait tirer un horoscope, et cette superstition était

généralement répandue en Europe dans le moyen-âge. Le *clerc* de Guillaume ne se bornait pas à lire dans les astres ; il avait étudié les sciences occultes ; c'était un nécromancien, ou, comme on écrit encore ce mot selon son étymologie présumée, un négromancien, un sorcier, un devin. Au seizième siècle, des talens semblables auraient assurément conduit le *clerc* sur un bûcher ; mais dans le onzième, quoiqu'ils fussent opposés à la lettre de la loi ecclésiastique, on s'efforçait de les acquérir autant qu'aucune autre branche de la métaphysique, dont on croyait qu'ils faisaient partie. Notre magicien, après avoir fait ses conjurations, avait affirmé que le duc réussirait, que Harold se rendrait même sans combattre, et les Normands comptaient entièrement sur cette promesse. Après le débarquement, Guillaume s'informa de son astrologue. Un pilote vint, et lui dit que le malheureux s'était noyé pendant la traversée. Guillaume s'empressa de faire remarquer combien on était fou de se fier aux prédictions de quelqu'un qui n'avait pas pu deviner ce qui lui arriverait à lui-même. Lorsque Guillaume mit le pied sur le rivage, il montra la même présence d'esprit. Il fit un faux pas et tomba sur la paume

des mains. « *Mal signe est ci!* » s'écrièrent ses soldats, effrayés du pronostic. « Non », dit Guillaume en se relevant, « j'ai pris possession du pays, » et il leur montra la poignée de terre qu'il tenait dans chaque main. Un de ses soldats, avec la vivacité d'un Français de nos jours, s'empara aussitôt de cette idée; il courut à une cabane, et arrachant une poignée du chaume qui la couvrait, il le pria de recevoir ce symbole comme l'investiture du royaume. Ces petites anecdotes montrent le caractère des Normands, ainsi que la gaîté qui animait leur armée.

On dit que quelques tentatives sans succès furent faites pour entrer en négociation. Harold envoya dans le camp ennemi un moine, chargé d'exhorter Guillaume, et de lui faire abandonner son entreprise. Le duc insista sur ses droits; mais, suivant plusieurs historiens, il offrit de soumettre sa réclamation à une décision légale, qui serait prononcée par le pape, soit conformément aux lois de la Normandie, soit d'après celles de l'Angleterre; ou, si Harold ne voulait pas de cet arrangement, de terminer le différend par un combat singulier, et que la couronne serait la récompense du vainqueur. D'au-

tres autorités rapportent que les propositions de Guillaume contenaient l'offre d'un traité par lequel Harold prendrait la Northumbrie et lui laisserait le reste des domaines anglo-saxons. Il est probable que ces propositions, ou du moins plusieurs d'entr'elles ont été faites; mais elles ne furent point rédigées en protocoles réguliers, ni en notes diplomatiques; c'étaient des messages verbaux, envoyés de part et d'autre, la veille d'une bataille sanglante, et dont les historiens n'ont mentionné les particularités que longtems après. Il y a donc peu de sujet de s'étonner s'il se trouve tant de diversité dans les récits, et il n'est pas nécessaire de chercher à les concilier. La vérité au fond se comprend facilement. Il était évident, pour chacun des chefs, qu'ils aventuraient respectivement toute leur fortune sur un coup de dés, et, avant de s'engager dans une lutte qui devait devenir fatale à l'un des deux, ils essayaient d'éviter cette dangereuse extrémité.

La crainte régnait dans les deux camps. Outre les appréhensions que ressent le cœur le plus ferme, la veille d'un jour dont on est exposé à ne pas voir la fin, les Anglais redoutaient encore l'excommunication papale et la malédiction qu'ils encourraient, en soutenant le pouvoir d'un usur-

pateur. Lorsqu'ils apprirent que la bataille était résolue, ils s'emportèrent avec violence, éclatant en imprécations, puis ils cherchèrent dans une orgie à étouffer le sentiment de leur pusillanimité. Toute la nuit se passa dans la débauche. Les *wæs-heal*, les *drink-heal*[1], résonnaient sous les tentes; les coupes de vin passaient de main en main, à la lueur rougeâtre et enfumée des feux de garde, et la ballade bachique était entonnée avec force par les buveurs.

Du côté des Normands, la terreur inspirée par le jour qui s'approchait affectait les ames d'une manière bien différente. On n'entendait d'autres voix que celles qui répondaient d'un ton grave aux litanies, ou qui chantaient des psaumes. On faisait l'aveu de ses fautes, on célébrait des messes, et le sentiment de l'affreux péril où l'on allait se trouver se calmait par la pénitence et la prière. Un de nos historiens les plus dignes de foi nous dit qu'en cette circonstance chacun des deux peuples agissait selon sa *coutume nationale*. Ces mots renferment pour les Anglais une censure bien amère.

---

[1] Mots anglo-saxons qui signifient: *A ta santé; je bois à ta santé.* V. *Roman de Rou*, t. 2, p. 184, et *Roman de Brut*, t. 1, p. 330. (*N. du T.*)

Les troupes de Harold étaient dans une forte position, défendue par des tranchées et des palissades, et l'on avait rangé les soldats d'après le système danois, bouclier contre bouclier, présentant à l'ennemi un front impénétrable. Les hommes du Kent formaient l'avant-garde; c'était leur privilége de paraître les premiers au combat. Les bourgeois de Londres qui avaient réclamé et obtenu l'honneur de former la garde du roi, étaient réunis autour de l'étendard. Au pied de cette bannière se tenait Harold, avec ses frères Leofwin et Gurth, ainsi qu'un corps choisi des plus braves thanes; tous regardant avec anxiété du côté où ils s'attendaient à voir arriver l'ennemi.

14 octobre 1066. Avant de se mettre en marche, et de très-bonne heure dans la matinée du jour de Saint-Calixte, Guillaume avait assemblé ses barons pour les exhorter à soutenir sa juste cause. Quand les Normands s'avancèrent, Harold aperçut une division composée des volontaires du comté de Boulogne et de l'Amiennois, sous le commandement de Fitz-Osbern et de Roger de Montgomery. « C'est le duc », s'écria Harold, « et » je le crains peu; mes forces valent quatre » fois les siennes. » Gurth branla la tête et fit

sentir l'avantage qu'aurait la cavalerie normande sur les fantassins de l'Angleterre. Mais leur conversation fut interrompue par l'apparition des cohortes combinées, sous les ordres d'Aimeric, vicomte de Thouars, et d'Alan Fergant, de Bretagne. Harold, à cette vue, sentit son cœur se briser, et son effroi se manifesta par de vives exclamations. Enfin la troisième et dernière division de l'armée normande parut à son tour. Le gonfanon sacré flotte au milieu d'une forêt de lances, et Harold n'est alors que trop certain qu'il contemple les rangs commandés en personne par le duc de Normandie.

Les trois divisions normandes commencèrent le combat, en attaquant simultanément l'armée anglaise sur trois points à la fois. Le duc était immédiatement précédé de Taillefer le ménestrel, qui, à cheval, chantait d'une voix forte et sonore le lay de Charlemagne et de Roland, et les entreprises des paladins succombant dans la douloureuse vallée de Roncevaux [1]. Taillefer,

---

[1] Taillefer ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li Dus alout cantant,
De Karlemaine e de Rollant,
Et d'Oliver et des vassals
Ki morurent en Renchevals.
Roman de Rou, p. 214, t. 2. (*N. du T.*)

vaillant guerrier lui-même, émule de ceux dont il célébrait les hauts faits, avait réclamé, comme *guerdon*, la permission de frapper le premier coup. Cette désignation de *Taillefer* n'était probablement pas son vrai nom, mais une épithète qu'il avait méritée par sa force et ses prouesses. Il justifia pleinement sa demande, en perçant de part en part le premier Anglais qu'il attaqua, et en faisant mordre la poussière à un second. La bataille devint alors générale et semblable à une tempête furieuse. Les Normands s'avancèrent jusqu'au-delà des lignes anglaises, mais ils furent repoussés, et acculés dans un fossé où les chevaux et leurs cavaliers tombèrent les uns sur les autres dans le plus effrayant *désordre*. Il y eut là plus de Normands tués qu'en aucune autre partie du champ de bataille. L'épouvante se répandit; les troupes légères, chargées de garder les bagages et les provisions, crurent que tout était perdu, et se disposaient à prendre la fuite, lorsque le fier Odon, évêque de Bayeux, frère utérin du duc, et plus fait pour porter le bouclier que la mitre, parvint à les rassurer. Il retourne ensuite au combat, se précipite à l'endroit où il était le plus acharné, dirige les mouvemens des soldats, les excite par son exemple

à l'œuvre de destruction, et se conduit enfin comme un des plus braves guerriers de l'armée.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi, les succès furent à peu près balancés. Les charges de cavalerie donnaient aux Normands un avantage immense; cependant les phalanges anglaises réussissaient à les repousser, et les soldats étaient si bien protégés par leurs boucliers, que les traits des Normands restèrent long-tems sans effet. Les archers voyant l'inutilité de leurs décharges, changèrent la direction des flèches, et, au lieu de les pointer droit devant eux, ils les tirèrent en l'air de manière à leur faire décrire une parabole afin que la pointe en allât tomber sur la tête des Anglais. Cette pluie de fers acérés produisit un effet meurtrier. Les rangs anglais en souffraient beaucoup, mais ils restèrent fermes, et les Normands employèrent alors la ruse pour attirer leurs adversaires hors de leurs retranchemens. Ils feignirent de battre en retraite, les Anglais se mirent à les poursuivre avec ardeur; mais les Normands étendirent aussitôt leur ligne en cercle, et recommencèrent le combat qui devint plus terrible encore. Le champ était couvert de bandes séparées, combattant l'une contre l'autre. Ici les Anglais

cédaient ; là ils avaient l'avantage. Un thane anglais, armé d'une hache, semait l'effroi parmi les soldats de Guillaume ; il fut abattu par Roger de Montgomery. Les Normands ont conservé le nom de leur baron ; mais celui de l'Anglais est tombé dans l'oubli. Plusieurs autres thanes anglais dont la vaillance et les exploits retardèrent la ruine de leur patrie, méritèrent pareillement d'être cités avec éloge.

A certain moment de la bataille, les Normands furent sur le point d'être mis en déroute. On entendit crier que le duc avait été tué, et ils se mirent à fuir dans toutes les directions. Guillaume ôta son casque, et galopant à *travers les* escadrons, il rallia ses barons, quoiqu'avec beaucoup de peine. De son côté, Harold s'épuisait en efforts et se faisait remarquer comme le plus actif et le plus brave des soldats qu'il conduisait à la mort. Une flèche normande lui perça l'œil gauche ; il tomba mourant de son coursier, et fut porté au pied de l'étendard. Les Anglais commencèrent à plier ou plutôt ils firent retraite de ce côté où se trouvait leur point de ralliement. Les Normands les entourèrent et combattirent avec fureur pour atteindre ce but. Robert Fitz-Ernest avait presque

saisi la bannière lorsqu'il fut tué dans cette tentative. Guillaume y dirigea ses soldats, dans l'intention, dit-on, de mesurer son épée avec celle de Harold. Il rencontra un cavalier anglais qui lui asséna sur le casque un si furieux coup, qu'il chancela et fut sur le point de tomber. Les Normands volèrent au secours de leur souverain, et le téméraire Anglais fut aussitôt percé de leurs lances. En ce moment le combat sembla faire prévoir une issue favorable aux Anglais. Les troupes du Kent et les Saxons de l'est s'étant ralliés, repoussèrent les barons normands; mais Harold n'était plus avec eux, et Guillaume, au contraire, continuait d'animer ses soldats par une intrépidité mêlée de rage. Les chevaux, qui trépignaient au milieu de la foule épaisse des combattans, rougissaient leurs pieds dans des flots de sang. Gurth était près de l'étendard, sans espoir, mais sans crainte, et il tomba sous le glaive de Guillaume. La bannière anglaise fut renversée, et le gonfanon, planté à sa place, annonça que le duc de Normandie était vainqueur [1].

---

[1] Au rapport de Guillaume de Poitiers, le duc de Normandie eut trois chevaux tués sous lui. Telle fut l'ardeur des soldats, dit

La soirée était alors avancée. Les troupes anglaises étaient complétement défaites, cependant pas un seul soldat ne voulait se rendre. La lutte continua sur diverses parties du terrain longtems après que l'obscurité fut venue. Les fuyards se répandirent dans les contrées voisines, couvertes en ce tems-là de bois et de forêts. Partout où les Anglais trouvaient le moyen de s'arrêter, ils résistaient encore, et de l'aveu des Normands, la grande supériorité des forces de ceux-ci put seule leur procurer la victoire.

Guillaume fit débarrasser une partie du terrain près du gonfanon, et planter *son pavillon* au milieu des corps amoncelés tout autour. Il soupa dans cette affreuse enceinte avec ses barons et ils se réjouirent au milieu des cadavres. Mais lorsqu'il contempla plus attentivement cet effroyable massacre, un sentiment naturel de compassion, joint peut-être au repentir, s'éleva dans ce cœur inflexible; il ordonna la construc-

---

Sharon-Turner d'après cet historien, que ceux qui étaient épuisés par la fatigue et la perte de leur sang, continuaient de combattre en s'appuyant sur leurs boucliers, et que ceux qui étaient entièrement abattus, excitaient encore leurs compagnons de la voix et du geste. (*N. du T.*)

tion de l'abbaye de la Bataille, où des prières perpétuelles devaient être offertes pour le repos des ames de ceux qui avaient péri dans le combat, et cet édifice fut à-la-fois le monument de son triomphe, et un témoignage de sa piété. La nouvelle abbaye reçut une riche dotation ; toutes les terres à une lieue à la ronde y furent annexées. L'abbé, exempt de l'autorité du métropolitain de Cantorbery, fut investi d'une juridiction archiépiscopale. On érigea le grand autel sur le lieu même où l'étendard de Harold avait flotté ; un registre déposé dans les archives du monastère, rappela les noms de ceux qui avaient combattu avec le conquérant, et entre lesquels avait été partagé le territoire de la vaste Angleterre. Mais toute cette pompe et cette gloire ont passé comme un songe. Les prières *perpétuelles* ont cessé pour jamais ; le registre de l'abbaye est déchiré ; les boucliers des nobles normands sont foulés aux pieds dans la poussière, l'abbaye est rasée jusqu'à terre, et un marais plein de roseaux occupe le lieu où les fondations du chœur ont été mises à découvert pour la contemplation d'un visiteur oisif ou l'instruction du sombre antiquaire.

Le conquérant a maintenant établi sa puissance ; mais que sont devenues les dépouilles mortelles de son compétiteur? Si nous le demandons au moine de Malmesbury, il nous dira que Guillaume les rendit à Githa, mère de Harold, qui fit inhumer ce dernier de ses enfans dans l'abbaye de la Sainte-Croix. D'autres, qui ont vécu plus près de cette époque, affirment cependant en termes explicites que Guillaume refusa les honneurs de la sépulture à son ennemi frappé d'excommunication. Guillaume de Poitiers, chapelain du conquérant et témoin digne de confiance, rapporte qu'un corps dont *on ne* pouvait plus distinguer les traits, mais qu'à certaines marques on *supposa* devoir être celui de Harold, fut trouvé entre les cadavres de ses frères Gurth et Leofwine, et que Guillaume le fit ensevelir dans le sable sur le bord de la mer, en disant : « Laissons lui garder la côte que » l'insensé voulait défendre. » Le même historien ajoute que Githa offrit d'acheter le corps ce qu'il péserait d'or, et que Guillaume ne fut ni tenté par la libéralité de cette mère désolée, ni touché de ses larmes.

Dans l'abbaye de Waltham, on ne sut rien de

ce qui concerne Githa. Selon les annales du couvent, les deux moines qui avaient accompagné Harold, se tinrent aussi près que possible du lieu où se passait l'action, attendant le résultat de cet événement. Ensuite, lorsque le silence de la mort eut succédé au bruit des armes, ils s'approchèrent humblement de Guillaume et sollicitèrent de lui la permission de chercher le corps.

Le conquérant refusa une bourse qui contenait dix marcs d'or, et qu'ils offraient comme tribut de leur reconnaissance; mais il leur permit de visiter le champ de bataille, et d'emporter non seulement les restes de Harold, mais encore ceux de tous les guerriers qui auraient pu, de leur vivant, choisir l'abbaye de Waltham pour lieu de sépulture.

Au milieu de hideux monceaux de corps, ils cherchèrent donc celui de Harold, mais en vain; ils ne purent en trouver aucune trace. Un dernier espoir de découvrir ses restes leur suggéra l'idée de s'adresser à la belle Edithe, sa bien-aimée, qui parviendrait peut-être à reconnaître des traits que l'amour lui avait rendus si familiers. Algithe, femme de Harold, ne pouvait être

invitée à remplir un si triste devoir. Osgod alla donc chercher Edithe à Waltham, et les deux chanoines, accompagnés d'une femme éplorée, recommencèrent leur pénible tâche dans le champ du carnage. Un cadavre que ses mutilations et la décomposition rendaient horrible, fut choisi par Edithe et transporté à Waltham, comme le corps de Harold. Il y fut inhumé, à l'extrémité orientale du chœur, avec des honneurs pompeux, en présence d'un grand nombre de nobles normands qui assistèrent au requiem.

C'était long-tems après; le joug normand pesait de tout son poids sur les Anglais, et déjà la bataille d'Hastings n'était plus qu'une histoire lamentable, racontée par les vieillards, à la lueur du foyer, jusqu'à ce qu'ils fussent avertis de faire silence, par les sons mélancoliques du couvre-feu [1]. Un anachorète décrépit habitait

[1] Guillaume, craignant les conciliabules nocturnes qui auraient pu donner la facilité de tramer des complots contre lui, avait ordonné que tous les soirs, au son d'une cloche que l'on nomma *Couvre-Feu*, les habitans seraient obligés d'éteindre le feu et la lumière, et de ne plus faire entendre chez eux aucun bruit. (*N. du T.*)

alors une cellule auprès de l'abbaye de Saint-Jean, à Chester, ville où Edgar avait autrefois célébré son triomphe. Ce reclus, qui portait de profondes cicatrices et qui était privé de l'œil gauche, vivait dans une austère pénitence et dans une solitude absolue. Henri Ier. lui rendit un jour visite, et il eut une longue conversation particulière avec le vieil hermite, qui, à son lit de mort, déclara aux moines présens qu'il était Harold. D'après la relation qui nous est transmise, il avait été secrètement transporté du champ de bataille dans un château fort, celui de Douvres apparemment, et il y resta caché jusqu'au moment où il trouva les moyens d'atteindre le sanctuaire où il expira.

Les moines de Waltham se récrièrent avec force contre cette rumeur. Ils affirmèrent hautement que Harold avait été enterré dans leur abbaye; ils montrèrent la tombe surmontée de son effigie et sur laquelle était inscrite cette épitaphe simple et touchante : *Hic jacet Harold infelix;* enfin, ils en appelèrent au squelette poudreux dont les os, disaient-ils, laissaient apercevoir encore les traces des blessures que Harold avait reçues.

Ne serait-il pas possible cependant qu'Osgod et Ailric, qui avaient suivi leur bienfaiteur sur le champ fatal, fussent parvenus à le sauver? Ils avaient pu le découvrir pendant son agonie, le ranimer par leurs soins, et lorsqu'ils déclaraient à Guillaume que leurs recherches étaient restées inutiles, ce n'était peut-être qu'un stratagême inventé pour soustraire Harold au pouvoir du conquérant. La demande qu'ils firent du concours d'Edithe semble confirmer cette supposition, parce qu'en gagnant du tems, ils n'en avaient que plus de facilité à préparer l'évasion de ce prince; et pendant que la litière, qui portait le corps, s'avançait lentement vers l'abbaye de Waltham, Harold vivant, confié à la tendre sollicitude d'Edithe, avait pu être conduit en sûreté jusqu'à la retraite éloignée qui lui servit de refuge.

Quand on compare les diverses narrations qui concernent l'inhumation de Harold, on rencontre les contradictions les plus remarquables. Il est évident que les circonstances n'en furent jamais bien connues, et puisque les anciens historiens ne peuvent à ce sujet se concilier, la tradition sur l'évasion de Harold résoudrait la diffi-

culté. Je ne soutiendrai pas que l'authenticité du fait ne puisse être contestée; mais cette histoire, quoique romanesque, n'est nullement incroyable, et ses particularités peuvent aisément s'accorder avec la probabilité. Il n'y avait point de murs à escalader, point de fossés à franchir, point de gardes dont il fallût tromper la surveillance; les exemples de ceux qui ont survécu à de plus grands périls sont si nombreux, que les incidens racontés ici feraient à peine naître le doute, s'ils se rapportaient à tout autre personnage qu'à un roi.

Il n'existe aucun motif pour penser que la tradition de l'évasion de Harold soit due à quelque sentiment d'affection ou à quelque ruse politique. Le fils de Godwin n'était qu'un usurpateur et n'inspirait point de confiance. Aucun souvenir ne reposait sur son nom: la nation ne pouvait voir en lui le héros capable de s'élancer hors de sa retraite et de rétablir le pouvoir anglo-saxon; ce pouvoir était détruit pour toujours. L'Anglais humilié, marchant à pas lents sous les voûtes de Waltham, et regardant autour de lui pour s'assurer qu'aucun Normand n'était là pour l'entendre, pouvait murmurer tout bas à

son fils que le monument funèbre exposé à leurs yeux n'était qu'un vain simulacre, et que Harold respirait encore : mais il savait trop bien que la gloire et l'orgueil de l'Angleterre étaient réellement ensevelis dans ce tombeau, élevé sur le lieu même où l'étendard de Harold avait été abattu.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

